



Informazioni su questo libro

Si tratta della copia digitale di un libro che per generazioni è stato conservata negli scaffali di una biblioteca prima di essere digitalizzato da Google nell'ambito del progetto volto a rendere disponibili online i libri di tutto il mondo.

Ha sopravvissuto abbastanza per non essere più protetto dai diritti di copyright e diventare di pubblico dominio. Un libro di pubblico dominio è un libro che non è mai stato protetto dal copyright o i cui termini legali di copyright sono scaduti. La classificazione di un libro come di pubblico dominio può variare da paese a paese. I libri di pubblico dominio sono l'anello di congiunzione con il passato, rappresentano un patrimonio storico, culturale e di conoscenza spesso difficile da scoprire.

Commenti, note e altre annotazioni a margine presenti nel volume originale compariranno in questo file, come testimonianza del lungo viaggio percorso dal libro, dall'editore originale alla biblioteca, per giungere fino a te.

Linee guide per l'utilizzo

Google è orgoglioso di essere il partner delle biblioteche per digitalizzare i materiali di pubblico dominio e renderli universalmente disponibili. I libri di pubblico dominio appartengono al pubblico e noi ne siamo solamente i custodi. Tuttavia questo lavoro è oneroso, pertanto, per poter continuare ad offrire questo servizio abbiamo preso alcune iniziative per impedire l'utilizzo illecito da parte di soggetti commerciali, compresa l'imposizione di restrizioni sull'invio di query automatizzate.

Inoltre ti chiediamo di:

- + *Non fare un uso commerciale di questi file* Abbiamo concepito Google Ricerca Libri per l'uso da parte dei singoli utenti privati e ti chiediamo di utilizzare questi file per uso personale e non a fini commerciali.
- + *Non inviare query automatizzate* Non inviare a Google query automatizzate di alcun tipo. Se stai effettuando delle ricerche nel campo della traduzione automatica, del riconoscimento ottico dei caratteri (OCR) o in altri campi dove necessiti di utilizzare grandi quantità di testo, ti invitiamo a contattarci. Incoraggiamo l'uso dei materiali di pubblico dominio per questi scopi e potremmo esserti di aiuto.
- + *Conserva la filigrana* La "filigrana" (watermark) di Google che compare in ciascun file è essenziale per informare gli utenti su questo progetto e aiutarli a trovare materiali aggiuntivi tramite Google Ricerca Libri. Non rimuoverla.
- + *Fanne un uso legale* Indipendentemente dall'utilizzo che ne farai, ricordati che è tua responsabilità accertarti di farne un uso legale. Non dare per scontato che, poiché un libro è di pubblico dominio per gli utenti degli Stati Uniti, sia di pubblico dominio anche per gli utenti di altri paesi. I criteri che stabiliscono se un libro è protetto da copyright variano da Paese a Paese e non possiamo offrire indicazioni se un determinato uso del libro è consentito. Non dare per scontato che poiché un libro compare in Google Ricerca Libri ciò significhi che può essere utilizzato in qualsiasi modo e in qualsiasi Paese del mondo. Le sanzioni per le violazioni del copyright possono essere molto severe.

Informazioni su Google Ricerca Libri

La missione di Google è organizzare le informazioni a livello mondiale e renderle universalmente accessibili e fruibili. Google Ricerca Libri aiuta i lettori a scoprire i libri di tutto il mondo e consente ad autori ed editori di raggiungere un pubblico più ampio. Puoi effettuare una ricerca sul Web nell'intero testo di questo libro da <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

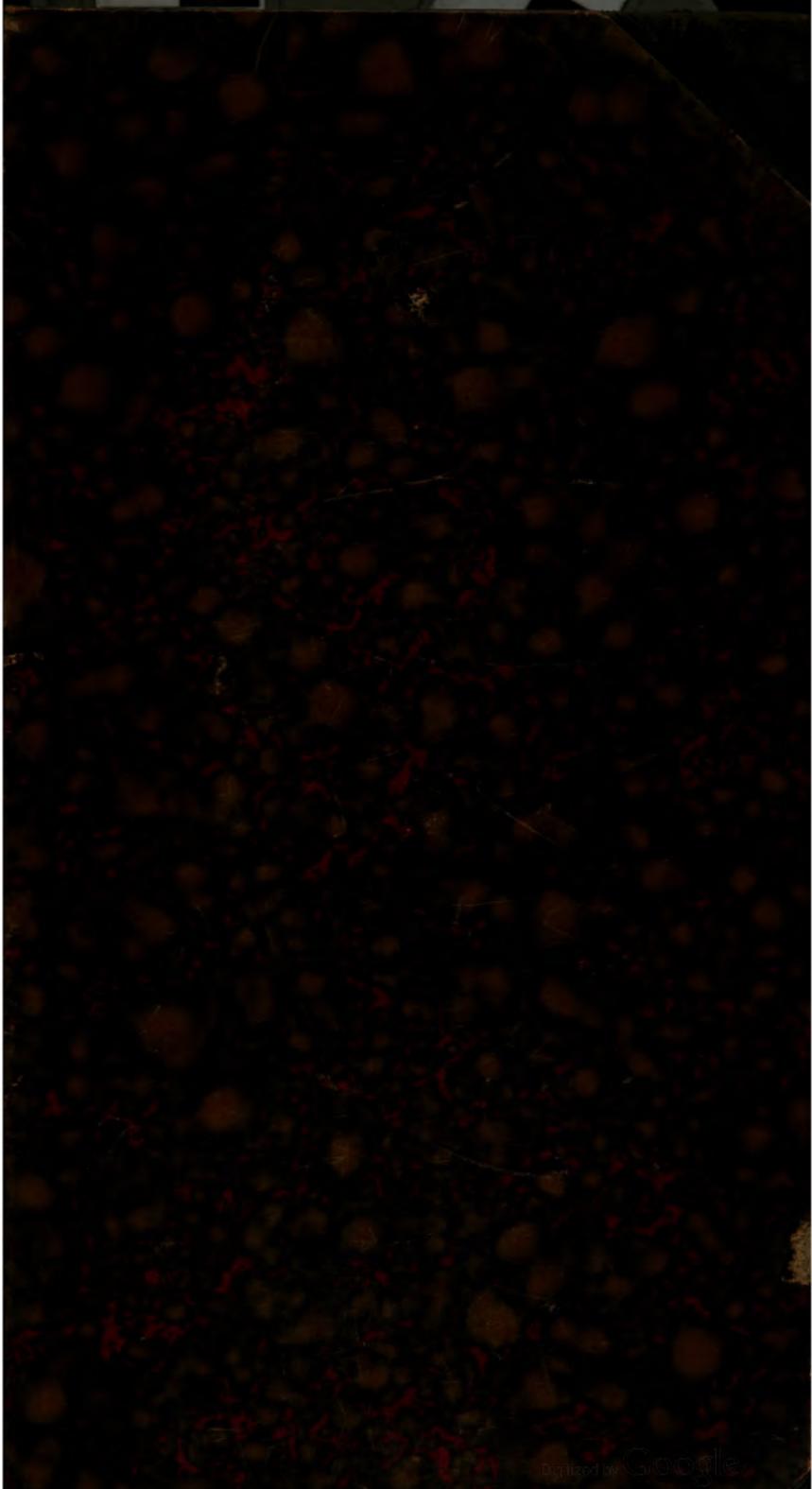
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

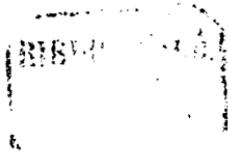
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





DOCUMENTS INÉDITS

CONCERNANT

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Carayon . *Jes. 156*
DOCUMENTS INÉDITS

CONCERNANT

19
LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PUBLIÉS

PAR LE P. AUGUSTE CARAYON,

DE LA MÊME COMPAGNIE

XIX

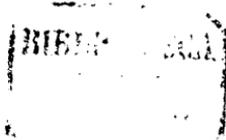


POITIERS

HENRI OUDIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1866

4574



DOCUMENTS INÉDITS.



RÉTABLISSEMENT

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

EN PORTUGAL.

LETTRES DU P. JOSEPH DELVAUX

(1829-1834.)



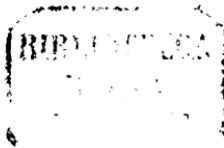
DOCUMENT S.



POITIERS

HENRI OUDIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

—
1866



En terminant l'Introduction de notre dixième *Document inédit*, nous avons pris l'engagement de publier une Notice sur le vénéré Père Eugène-Philippe-Joseph Delvaux si, avant nous, il passait à meilleure vie. Nous n'avons point oublié cette promesse, et la mort est venue, l'année dernière, la rendre obligatoire : aussi, Dieu aidant, nous espérons tenir notre parole.

Depuis la mort du Père Delvaux, nous n'avons point cessé de recueillir les documents nécessaires à la rédaction de la Notice promise : déjà nous en avons rassemblé une bonne partie, mais nous attendons encore beaucoup de pièces promises.

Parmi les documents conservés dans nos archives, nous avons trouvé la correspondance du Père Delvaux, durant son passage en Espagne et son séjour en Portugal. Ces lettres du cher défunt donnent moins des matériaux pour sa vie qu'un chapitre de l'histoire ecclésiastique du Portugal : elles forment d'ailleurs un ensemble trop considérable pour entrer dans la Notice ou vie du vénérable signataire de ces lettres. Aussi nous avons jugé plus opportun de les publier séparément et d'en former un de nos *Documents inédits*.

Nous le disions, les lettres du Père Delvaux forment un épisode important et curieux de l'histoire ecclésiastique du Portugal. Quand il les écrivait, il y a plus de trente ans, il ne lui est certainement pas venu à la pensée qu'un jour elles seraient imprimées ; et lors de notre dernière entrevue, en juin 1863, le vénérable vieillard s'en souvenait à peine : il était même si persuadé de leur destruction, comme de

chose sans valeur, qu'il ne chercha pas même à les retrouver, en 1844, quand il rédigeait les *Notes historiques sur le rétablissement de la Compagnie de Jésus en Portugal*, publiées par nous il y a trois ans. Nous avons même alors inutilement interrogé sa mémoire pour compléter certains faits trop brièvement racontés. Sa réponse fut toujours la même : « Ma mémoire n'est plus assez sûre pour lui demander un complément à mes *Notes* de 1844 ; je n'ai pas même conservé mon portefeuille de Lisbonne, où j'avais puisé ; et mes lettres, où se retrouverait le détail des faits, sont maintenant détruites ».

Heureusement la supposition du Père Delvaux était fautive : ses lettres, écrites de 1829 à 1833, avaient été soigneusement conservées par les Pères Godinot, Druilhet et Renault ; mais, longtemps oubliées et comme perdues au milieu de vieux papiers, elles ont été retrouvées l'année dernière, au moment où nous

cherchions dans nos archives les pièces officielles concernant le cher défunt.

Ces lettres autographes du Père Delvaux, nous les publions intégralement. Sans doute, on y trouvera des répétitions, des incorrections et peut-être d'autres défauts; mais, à des modifications arbitraires, nous avons préféré l'intégrité, la vérité, mérite que rien ne saurait compenser dans un document historique. On nous reprochera peut-être de n'avoir pas au moins retouché certaines phrases et remis en style plus académique ces lettres écrites dans l'intimité et toujours au courant de la plume? Mais déjà, nous l'avons dit, nous tenons ces modifications pour illicites, et si nous estimons beaucoup la grammaire et la rhétorique, nous ne pouvons toutefois leur sacrifier la probité littéraire et la sincérité de l'histoire. Au reste, si le style est l'homme, les amis du Père Delvaux le retrouveront tout entier dans ces lettres, où il s'abandonne si complète-

tement. Enfin , nous croyons pouvoir l'affirmer , si le Père Delvaux , dans sa manière de juger les hommes et les choses , ne contentait pas toujours le lecteur , au moins sommes-nous assuré de voir admirer sa franchise , son grand cœur et sa probité.

Notre publication , uniquement destinée à la famille du défunt , comme à ses frères en religion , est tirée à bien peu d'exemplaires ; mais si restreint qu'en soit le nombre , il est impossible qu'un imprimé ne finisse par tomber en des mains ennemies ou malveillantes , et , pour ce cas toujours probable , nous croyons devoir ajouter une simple observation.

Le Père Delvaux , causant familièrement et en toute liberté avec ses confrères ou ses amis , montre peu d'estime pour les *idées dites modernes* , et beaucoup moins encore pour le libéralisme de l'époque illustrée par *la comédie de quinze ans*. Si cela contristait

les continuateurs de la même comédie, nous sommes bien résolus à ne les point consoler. Toutefois nous leur devons un mot d'explication.

Dans plusieurs lettres, surtout dans les premières et vers l'époque des *glorieuses journées de 1830* (style du temps), on remarquera certaine réserve de style et certaines précautions pour soustraire la correspondance à l'inspection d'une administration au moins très-malveillante. Sans aucun doute ces précautions étaient parfaitement licites, et la prudence les commandait; mais comme la prudence nous fut toujours imputée à crime, par nos ennemis et les crédules lecteurs des *Monita secreta*, des *Artes Jesuiticæ* et des pamphlets sans nombre *ejusdem farinae*, nous priérons les lecteurs honnêtes de vouloir bien se rappeler la persécution de 1828 et la liberté que les libéraux de l'époque et le gouvernement lui-même laissaient aux Jésuites.

Si nous demandons qu'on nous juge , en se rappelant les violences libérales qui nous dispersèrent avant les *journées de Juillet*, c'est d'abord pour réclamer des honnêtes gens un jugement équitable ; puis ensuite rendre hommage au libéralisme contemporain, un peu plus modéré que l'ancien, sinon dans ses paroles, au moins dans ses faits et gestes. Oui, nous sommes heureux de rendre en passant cette justice au libéralisme contemporain, il est moins hypocrite que celui de 1828, et si nous voyons encore, comme à cette époque, beaucoup de comédiens sur la scène, il faut avouer que le masque dont ils se couvrent est beaucoup moins épais et parfois même assez transparent. Encore un peu de progrès et, toute hypocrisie mise de côté, les libéraux confesseront, eux aussi, cette vérité banale : que le libéralisme est à la liberté, ce que l'hérésie est au catholicisme.

Les faits racontés par le Père Delvaux

n'ont pas besoin de commentaires ; mais ,
comme on le verra , ils mettent particulière-
ment deux points en évidence : la sympathie,
l'attachement profond de nos Pères pour les
Portugais et l'affection de cet excellent peuple
pour le catholicisme toujours vivant au fond
de son cœur, malgré tous les moyens de per-
version mis en œuvre par les philosophes ,
le protestantisme et les libéraux. Ces derniers
ne se sont point trompés , en voyant un en-
nemi de leurs doctrines , dans le Père Del-
vaux , allant avec ses compagnons, enseigner
le catéchisme oublié sur les bords du Tage :
aussi le premier acte de leur autorité , après
la prise de Lisbonne , fut de mettre la main
sur le Père Delvaux , de piller sa maison et
de le bannir , lui et les siens — le tout au nom
de la liberté ! — Là , comme toujours et par-
tout , l'injustice du fait , l'ignominie des pro-
cédés voulurent se cacher hypocritement sous
ce beau nom de liberté que , seuls , les hon-

nêtes gens, les hommes sincères, ont le droit de proclamer sans rougir ; leurs actes et leurs paroles étant toujours d'accord.

Les premières lettres de ce *Document*, et quelques autres dans le cours du volume, ne sont pas du Père Delvaux ; mais elles complètent les siennes et l'histoire du rétablissement des Jésuites en Portugal, comme aussi leur nouvelle expulsion, à l'avènement du libéral Don Pedro, en 1833 et 1834.

Parmi les lettres ajoutées à celles du Père Delvaux, quelques-unes, au moins, sont écrites en un français *sui generis*, et cela se pardonnera facilement à des plumes portugaises. Ces lettres sont celles du marquis Sarajva et du duc de Cadaval, copiées sur les autographes : les excellents signataires voudront bien tolérer notre indiscretion, si nous les livrons à la publicité sans leur consentement : nous

ne savions où aller le demander : nous ignorons même si Dieu ne les a point appelés à lui pour les récompenser de leurs bonnes œuvres, particulièrement de leur attachement à la religion et de leur dévouement à nous rendre possibles les services que le Portugal attendait de la Compagnie.

Si l'expression de notre reconnaissance ne devait plus passer sous les yeux de nos insignes bienfaiteurs, mais venir s'arrêter sur la pierre de leur tombeau, nous espérons que Dieu la leur fera connaître.

Nous avons nommé le marquis Saraiva et le duc de Cadaval ; mais il y aurait bien d'autres noms d'amis et de bienfaiteurs à citer. De hautes convenances nous forcent à ne les point nommer ; mais Dieu les connaît et sait que, devant lui, nous ne les oublions pas.



RÉTABLISSEMENT
DE LA
COMPAGNIE DE JÉSUS
EN PORTUGAL

1829-1834.

I

LE MARQUIS SARAIVA, AU RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL,
A PARIS.

Lisbonne, ce 3 janvier 1829.

MONSIEUR,

Vous n'aurez pas sans doute oublié, Monsieur, ce Portugais qui, le 31 août de l'année qui vient de finir, a été vous voir à Paris dans votre cellule, avec M. Ivers, qui avait sollicité la permission de me mener chez vous. Eh bien! vous verrez aussi, par ma lettre, que je n'ai pas non plus oublié ce que je vous avais dit à cette occasion, que je tâcherais de promouvoir le rétablissement de votre Compagnie dans ce royaume, si cela m'était possible. Je vous ai encore dit que j'étais persuadé que ma patrie

S.

4

vous avait fait une injustice, et que je m'efforcerais de concourir à ce qu'elle fût réparée. •

J'ai eu le bonheur de voir réussir mes sollicitations, ayant trouvé à la tête des affaires de notre gouvernement un ministre d'un rare mérite sous tous les rapports, et qui, en outre, avait pour la Compagnie la même prédilection que moi.

C'est le duc de Cadaval, premier ministre, et homme qu'on ne peut connaître sans l'aimer, par son caractère autant que par ses talents. Il a pris votre affaire en considération, et il a fait de manière qu'il vient d'obtenir du Roi la bienveillante permission de vous rappeler dans son royaume, et tant le Roi que le premier ministre désirent qu'il y ait le moindre retard possible à vous voir arriver en Portugal.

Le ministre, à qui j'avais fait part de l'entretien que j'avais eu avec vous, me charge de vous écrire pour vous annoncer la détermination du roi, en vous priant d'activer le plus que vous pourrez l'expédition de quelques membres de votre Congrégation, qui puissent venir la rétablir ici sur un pied convenable. Je crois qu'attendu l'extinction de vos petits séminaires en France, vous pourrez bien nous envoyer au moins une demi-douzaine de Pères; vous direz s'il vous est possible d'en envoyer davantage.

Les vues de notre Souverain et de notre premier ministre regardent, dans cette mesure, particulièrement le but de l'éducation morale et religieuse ; ils savent que votre Société a eu toujours sous ce rapport un avantage indisputable, et moi-même j'ai fait foi des progrès que vous avez dernièrement faits en France et en Espagne à cet égard, ce qui a beaucoup aidé à décider le monarque et le ministre à vous rappeler. Je ne crains pas que vous laissiez en défaut mes assertions ; mais il sera bon de vous observer que la nouvelle de ce que vos petits séminaires avaient été enfin fermés en France, et que les professeurs qui les présidaient avaient été chassés, et se trouvaient en Suisse, à Guernesey et en Espagne, a beaucoup concouru à presser la délibération du Roi en votre faveur, et qu'ainsi on désirerait, s'il était possible, que tous ou le plus grand nombre de ceux qui doivent venir en Portugal fussent des mêmes instituteurs, pour qu'ils pussent, comme exercés à l'éducation et à l'enseignement, mieux et plus vite remplir les excellentes vues de notre monarque, en établissant des écoles, etc., comme dans vos séminaires en France.

Le premier ministre écrit aujourd'hui même à notre ambassadeur à Rome pour qu'il tâche d'obtenir du Général l'autorisation nécessaire, et d'après ce que vous m'avez dit, ainsi que le Provincial

d'Espagne , je crois qu'on n'y trouvera pas de difficultés et qu'on vous enverra tout de suite la permission désirée.

Comme la Compagnie a cessé ici par un décret de Joseph I^{er}, fondé sur un bref du Pape , vous serez rétablis par un autre décret fondé aussi sur les révocations du Saint-Siège audit bref; mais ce décret ne sera publié que quand vous serez en Portugal , afin de ne pas donner lieu aux déclamations du libéralisme avant que la chose ne soit faite; vous comprenez que cela est prudent.

J'écris à M. Ivers , comme personne de votre confiance , et qui pourra peut-être vous servir dans cette affaire pour la correspondance ou autres commissions.

J'espère qu'une autre personne de toute confiance , le baron de Bordigné , que je crois à Paris , aura aussi la complaisance de vous chercher ; il vous montrera une lettre de moi , et je désire que vous lui montriez celle-ci. Je le prie de faire tout ce qu'il pourra pour l'effet du prompt départ pour le Portugal des Pères que vous enverrez (notre gouvernement fournira aux frais de leur voyage).

Le consul espagnol à Bayonne vous transmettra cette lettre ; vous pouvez aussi lui envoyer votre réponse ; il me fera passer votre correspondance exactement ; vous le connaissez.

J'attends, Monsieur, avec impatience votre réponse, et j'espère que vous ne manquerez pas de mettre toute la diligence possible à nous pourvoir bientôt de membres de votre illustre Congrégation, qui puissent de nouveau la planter ici avec les profits de la religion et des bons principes qu'on a raison de s'en promettre.

Je suis, Monsieur, avec toute la vénération, votre très-affectionné et très-humble serviteur,

ANTONIO RIBEIRO SARAIVA.

II

LE PÈRE GODINOT A M. LE MARQUIS DE SARAIVA.

Paris, 24 janvier 1829.

MONSIEUR,

J'ai reçu avant-hier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 3 de ce mois. Elle m'est parvenue d'une manière très-sûre. Monsieur le Consul d'Espagne l'a adressée ici à un ecclésiastique respectable qui me l'a fait remettre en main propre. Il était prudent sans doute d'employer ces intermédiaires, et j'ai expliqué facilement par là le temps que la lettre a mis à me parvenir. M. Ivers m'avait déjà prévenu des démarches empressées et heureuses que vous avez faites. M. le baron de

Bordigné lui-même est venu me lire ce que vous aviez eu la bonté de lui écrire sur cette affaire.

J'étais loin sans doute, Monsieur, d'oublier la visite que vous avez bien voulu me faire, ainsi que la conversation qui en a été l'objet. Je me tenais assuré, par la confiance que m'avait inspiré votre noble caractère et vos excellents principes, que vous ne tarderiez pas à travailler à l'exécution du projet que vous aviez conçu, et le roi ayant mis à la tête des affaires un personnage aussi distingué sous tous les rapports que M. le duc de Cadaval, Sa Majesté elle-même étant aussi éminemment religieuse qu'elle l'est, je ne puis être surpris de la facilité et de la promptitude avec laquelle cette affaire est déjà commencée.

Par ce qui me regarde, Monsieur, j'ose aussi vous prier de vous rappeler ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. Sitôt que j'aurai l'autorisation que vous avez senti m'être indispensable, je mettrai le plus grand empressement à avancer l'exécution.

Vous pouvez être certain, et en donner l'assurance, que ceux qui seront envoyés auront déjà fait leurs preuves pour l'éducation de la jeunesse et l'enseignement dans nos établissements, et nous'en ferons volontiers le sacrifice pour le succès et la bonne tenue de la maison qu'on serait dans le cas de former.

Je me suis fait un devoir de faire promptement part à M. le baron de Bordigné de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et de son contenu.

J'attendrai avec impatience l'autorisation demandée. J'ose croire qu'elle ne souffrira de retard que celui que comporte l'éloignement des lieux.

J'aurai l'honneur de vous informer le plus promptement possible de tout ce qui me sera communiqué.

J'ai l'honneur d'être, etc.

N. GODINOT.

III

M. L'ABBÉ LABARRAQUE AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT.

Bayonne, 4 janvier 1829.

MONSIEUR,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : des occupations majeures m'ont empêché d'aller moi-même à l'hôtel, pour présenter mon respect, et l'incluse à son adresse, mais je la lui ai fait remettre avant son départ de Bayonne.

Je suis vraiment confus, Monsieur, que la Providence se serve d'un aussi faible instrument pour manifester ses desseins en faveur des justes persécutés. Mais je me console dans la persuasion que

quelque ignoble et quelque plein d'obstacles que soit le canal par lequel les faveurs du ciel découlent, elles n'en auront pas moins de rapidité dans leur cours, et elles n'en seront pas moins limpides. Le courrier me presse. Je ne puis vous donner des circonstances que vous auriez peut-être aimées ; je ne les juge pas cependant essentielles pour pouvoir influencer votre réponse. Je me borne à vous transcrire textuellement ce que j'ai reçu ce matin de Lisbonne, vous suppliant de me donner une réponse prompte pour que je puisse la transmettre.

« Le gouvernement voudrait des renseignements
« positifs sur l'établissement naissant du Passage.
« Il paraît que ceux qui entourent le jeune monar-
« que pensent fortement à consolider la monarchie
« sur les bases immuables de la religion. Un sei-
« gneur royaliste bien éprouvé désirerait savoir
« si la Société serait à même, vu ces dispositions,
« de détacher un nombre suffisant de membres afin
« de former promptement dans cette capitale une
« maison d'éducation. Je sais que vous avez des
« rapports très-suivis avec ces Messieurs : rendez-
« moi, je vous prie, le service d'en écrire un mot
« au Provincial, le priant de vous répondre le plus
« tôt possible. Quel coup de la Providence, que
« de voir le rétablissement de ces bons Pères dans
« un royaume où ils ont été le plus persécutés

« sous le ministère atroce de Pombal ! Tout ceci
« doit être traité sous le plus grand secret ; ainsi
« gardez-le soigneusement. »

Voilà, Monsieur, le mot pour mot qu'on me
mande ; j'aurais bien à cœur de satisfaire mon
ami ; veuillez, je vous en prie, m'en fournir les
moyens.

Attendant je n'ai que le temps de vous renouve-
ler l'assurance du respect le plus profond avec
lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-obéissant serviteur ,

LABARRAQUE, *prêtre.*

IV

LE RÉVÉREND PÈRE GODINOT A M. L'ABBÉ LABARRAQUE.

Paris, 18 janvier 1829.

MONSIEUR L'ABBÉ,

L'excellent jeune homme M. Lacoïn est venu
présenter ici, aussitôt après l'avoir reçue, la lettre
que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 4 de
ce mois. J'étais absent, et demeurais à Montrouge
pour plusieurs jours. Il s'est donné la peine d'y
venir et m'a remis votre lettre à moi-même. Il m'a

été impossible de vous répondre plutôt, je m'empresse de le faire au premier moment libre.

Vous pouvez aisément deviner les différents sentiments qu'a excités en moi la lettre dont vous m'avez transmis le texte. La personne qui l'a écrite exprime les principes les plus solides, et ce qui nous regarde mérite de notre part une bien vive reconnaissance, nous avons aussi le plus pressant motif d'admirer, comme il y est dit, les conseils de la divine Providence.

Il paraît que vous êtes bien connu de cette personne, et qu'on vous apprécie justement. Nous pensons sur vous comme sur elle, mais nous y ajoutons la gratitude que méritent de notre part les services que vous nous avez rendus et ceux que vous voulez bien être encore disposé à nous rendre.

Quant à l'affaire dont il est question, elle est d'une grande importance, et elle n'est pas sans difficultés sérieuses, surtout pour des Français.

Mais pour me borner à ce qui est expressément demandé dans la lettre, je veux dire, si nous pouvions fournir un certain nombre de sujets, je réponds que malgré la suppression de nos huit établissements, tous nos sujets sont maintenant placés et occupés. Cependant il ne serait pas impossible d'en détacher plusieurs pour aider du moins à former un établissement d'éducation.

Je ne puis douter que la personne qui s'adresse à vous ne sache que c'est au Très-Révérend Père Général qu'il faut s'adresser pour la négociation de cette affaire. Il n'y a que lui qui puisse la décider et l'arranger, et peut-être a-t-on déjà commencé à suivre cette marche.

J'attendrai donc les instructions qui pourront m'être envoyées par mon supérieur et ferai tout mon possible sous sa direction pour faciliter l'exécution d'un projet qui peut être si utile à la gloire de Dieu, et je m'estimerai heureux de pouvoir en quelque chose seconder les vues d'un prince éminemment religieux et celles des sages administrateurs auxquels il a donné sa confiance.

Veuillez agréer, etc.

GODINOT.

V

LE CONSUL D'ESPAGNE AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT, A PARIS.

(Traduite sur l'autographe espagnol.)

Bayonne, 15 janvier 1829.

TRÈS-DIGNE ET TRÈS-HONORÉ MONSIEUR,

Je suis très-particulièrement chargé de vous faire parvenir la lettre ci-incluse. Pour le faire d'une ma-

nière sûre, en un moment qui nous commande tant de circonspection, je me suis informé auprès d'un des directeurs du séminaire de cette ville, homme d'une grande réserve, et qui possède toute ma confiance. Il m'a dit que le moyen le plus sûr était de m'adresser pour cela à M. l'abbé de Lacalprade, chanoine et vicaire général; ainsi, c'est par son entremise que vous recevrez cette lettre. Dans le cas où, à l'avenir, ce moyen de communication ne vous conviendrait point, vous auriez la bonté de m'indiquer par quelle voie je devrai vous faire parvenir les autres lettres du même sujet, résidant en Portugal, qui peuvent m'arriver. Si vous voulez bien m'honorer d'une réponse, vous n'aurez qu'à mettre simplement cette adresse : *A Monsieur le Consul d'Espagne à Bayonne*; et vous auriez soin de mettre sous le même pli, comme sans doute on vous le demande, la réponse à la lettre qui accompagne la mienne.

Avant la réception de la lettre ci-incluse que je vous transmets, j'avais prié ce même directeur du séminaire de s'informer auprès de vous si ce que l'on désire et qu'on sollicite aurait lieu; et bien qu'il y ait déjà plus de dix jours qu'il vous a écrit à ce sujet, il n'a pas encore reçu de réponse.

Vous pourrez me dire tout ce que vous croirez convenable là-dessus, comme aussi me faire con-

naître la somme qui sera nécessaire pour le voyage, dans le cas où quelques Pères viendraient ; j'aurai soin de les pourvoir de tout , conformément aux ordres que je recevrai de vous.

Je m'estime très-heureux d'avoir trouvé une occasion si favorable de m'offrir à vous , avec tout le respect et la considération dont je suis capable , comme votre plus affectueux et soumis serviteur qui baise vos mains ,

JOSEPH-ANTOINE DE PARRAGUIRRE.

VI

LE PÈRE GODINOT AU CONSUL D'ESPAGNE A BAYONNE.

Paris , 25 janvier 1829.

MONSIEUR LE CONSUL ,

J'ai reçu , par la personne à laquelle vous l'avez adressé , le paquet de lettres que vous avez bien voulu m'envoyer ; il en contenait une de vous et celle de M. votre correspondant. J'ai tâché de comprendre exactement la vôtre ; mais , comprenant peu l'espagnol , je ne puis me flatter d'avoir bien saisi toutes les paroles. Je crois cependant en avoir à peu près deviné le sens ; mais toutefois j'ai très-bien compris votre obligeance. Il est vrai que déjà

je la connaissais et que je sais combien vous êtes plein de bonté pour nous. Je joins ici ma réponse à la lettre de M. Saraiva , et vous prie de vouloir bien la lui faire passer.

Quant à l'offre que vous voulez bien me faire de l'argent nécessaire pour le voyage de ceux que je pourrai envoyer , M. le marquis de Saraiva a la bonté de m'en parler. J'attendrai les ordres de Rome , et, quand le moment viendra de faire partir quelques personnes , j'aurai l'honneur de vous en écrire pour vous en prévenir.

Voici l'adresse dont vous pourriez vous servir, si vous avez encore quelques lettres à me faire tenir. Je crois qu'il serait mieux de les envoyer sous enveloppe au fils de M. Lacoïn , de Bayonne. Il demeure à Paris , rue Saint-Jacques, n° 164. Il a déjà été chargé de m'en remettre une de la part de M. l'économiste du séminaire de Bayonne; il l'a fait très-exactement.

J'ai l'honneur d'être , etc.

GODINOT.

VII

M. SARAIVA AU RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL,
A PARIS.

Lisbonne, ce 14 février 1829.

MONSIEUR,

Mercredi, 11 février, j'ai eu le plaisir et l'honneur de recevoir votre lettre du 24 janvier, au moment même où j'allais monter en voiture, me rendant au palais du roi, pour remercier Sa Majesté de la grâce qu'elle venait de me faire en me nommant, sans l'avoir aucunement sollicité, premier secrétaire de son ambassade à Londres. Le roi travaillait avec ses ministres quand je suis arrivé. Je n'ai donc pu voir que l'impératrice et reine, qui me reçoit avec beaucoup de bonté, et, comme Sa Majesté impériale prend un très-vif intérêt au rétablissement de la Compagnie en Portugal, je lui ai présenté votre lettre, que Sa Majesté a lue avec la plus grande satisfaction, en exprimant le désir de voir arriver au plus tôt en Portugal les restaurateurs d'une corporation qui a rendu les plus grands services à la chrétienté, à la civilisation en général, et en particulier à la monarchie portugaise.

Jeudi, j'ai été communiquer votre lettre au duc

de Cadaval , personnage dont le mérite égale la modestie aussi extraordinaire qu'in affectée , et dont je fais toujours l'éloge avec complaisance. Son Excellence a été enchantée de voir avec quel intérêt vous vous promettez, Monsieur , de seconder nos efforts en faveur de la cause de la religion et du trône , en activant l'envoi des religieux aussitôt que vous en aurez reçu l'autorisation et en voulant bien nous envoyer des hommes déjà exercés à travailler avec succès dans la vigne du Seigneur. Nous comptons sur vous à ne plus nous soucier de cette affaire , la laissant toute à votre zèle et aux soins de MM. le consul d'Espagne et de Bordigné , jusqu'à ce que vous nous donniez le plaisir de nous annoncer le départ des Pères.

Il faut que je vous dise encore qu'hier, j'ai enfin été voir le roi pour la première fois , après mon arrivée de France. M. de Bordigné pourra vous dire un peu les motifs de ce retard ; mais tant cet honneur a eu de difficulté , tant il a été plus précieux pour moi , l'ayant pour ainsi dire conquis avec un véritable désintéressement , et gardant ainsi l'indépendance précieuse qui en est la conséquence.

Une circonstance que je crois heureusement réservée par la Providence pour ma première entrevue avec mon Souverain , c'est sans doute d'avoir eu à lui présenter votre lettre récemment arrivée. Sa

Majesté l'a lue elle-même , en me disant à la fin avec un sentiment de satisfaction : « Bon ! nous sommes « donc sans inquiétude de ce côté-là ; c'est bien « une affaire presque tout à fait arrangée et qui « n'aura plus de difficultés. » Il est, Monsieur, bien flatteur pour moi que d'avoir eu à présenter au roi , dans ma première connaissance personnelle avec lui , la presque conclusion d'une affaire dont j'attends à juste titre les plus heureux résultats pour sa couronne et pour ma patrie. Je vous remercie donc, Monsieur , au nom des hauts personnages dont je viens de parler , d'avoir bien voulu prendre si à cœur l'accomplissement de leurs vœux dans l'intérêt de la cause de Dieu et des rois ; et moi , particulièrement , je vous fais mes empressés remerciements pour la confiance distinguée que vous m'avez montrée et pour toute l'amitié dont vous m'honorez.

Les lettres que vous aurez pu avoir écrites avant que de recevoir celle-ci , quoiqu'elles puissent arriver ici après mon départ pour l'Angleterre , ne se perdront pas ; je laisse tout disposé pour cet effet. Comme la réponse à celle-ci ne me trouverait plus à Lisbonne , devant partir pour Londres le 22 février , M. de Bordigné vous dira comment votre correspondance pourra me parvenir ; je lui écrirai là-dessus.

S.

2

Le temps n'abonde pas pour moi , Monsieur ; je finis donc en protestant de nouveau que je m'honore d'être avec toute la considération et respect ,
Monsieur , votre très-humble serviteur.

A. R. SARAIVA.

VIII

LE PÈRE GODINOT A M. SARAIVA , A LONDRES.

Paris , 14 mars 1829.

MONSIEUR ,

J'ai reçu le 2 mars la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 14 février par l'entremise de la personne de Bayonne à laquelle vous l'avez adressée. Je lui en ai accusé réception, et peut-être lui-même vous en aura écrit à Lisbonne, à vous ou à la personne chargée de recevoir vos lettres, pour vous informer que la vôtre m'était arrivée. J'ai attendu pour vous répondre à vous-même, Monsieur, que M. de Bordigné eût le moyen sûr de vous adresser ses lettres, et ayant été informé par lui-même aujourd'hui, qu'il avait ce moyen, je m'empresse d'en profiter.

J'ai lu avec le plus grand intérêt et le plus grand plaisir tout ce que vous avez bien voulu me mander. Je vous félicite sincèrement de la place honorable à laquelle Sa Majesté vous a nommé. Il ne pouvait mieux placer sa confiance ni trouver quelqu'un de plus dévoué à ses intérêts et au bien de son royaume ; vous avez été choisi par votre souverain, sans rechercher cette place ; et Dieu vous aidera de sa grâce, il vous éclairera, il vous donnera cet esprit de prudence nécessaire dans un poste aussi délicat ; il vous soutiendra dans les difficultés que vous ne pourrez manquer de rencontrer ; il sera votre force, votre lumière, votre appui, votre consolation. Si mes désirs et mes prières pouvaient quelque chose, il n'est aucun secours, aucun bien que vous ne deviez espérer et attendre. Je me félicite beaucoup que la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire n'ait pas déplu à Sa Majesté impériale, l'impératrice reine-mère, et à Sa Majesté le roi lui-même. Mais c'est sans doute parce que vous avez bien voulu la présenter, je vous en fait mes remerciements bien sincères.

Je dois maintenant vous instruire de l'état où en est notre affaire. Le 7 février je recevais une seconde lettre qui m'ordonnait d'envoyer le plutôt que je pourrais, six prêtres et deux Frères au Passage, près Saint-Sébastien, et que là ils attendraient l'expres-

sion de la volonté du roi pour se rendre à Lisbonne, soit deux ou trois d'abord, pour prendre les arrangements nécessaires, et faire venir ensuite les autres, soit tous ensemble. Il paraîtrait plus naturel qu'il n'y en eût d'abord que deux ou trois pour connaître exactement les vues du gouvernement et combiner les moyens nécessaires pour parvenir à leur heureuse exécution.

Le 19 février j'ai reçu la confirmation de l'ordre déjà donné, et la notification qu'il y avait déjà des fonds prêts pour le voyage.

Je me suis donc empressé de faire le choix, surtout de celui qui devait être le chef de la colonie; j'ai jeté les yeux sur un sujet que je croyais propre à cette mission, il était fixé à Aix dans une maison où nous avons quelques sujets réunis, c'était le supérieur de notre collège d'Aix (le Père J. Delvaux) : comme il fallait pourvoir à son remplacement, son départ ne pouvait s'effectuer de suite. Ayant pourvu autant que possible au plus pressé, il a quitté Aix et est arrivé ici ces jours derniers. J'ai dû faire venir un autre Père des frontières de la France, du côté de la Suisse, il est aussi arrivé et je vais le faire partir pour l'Espagne la semaine prochaine. Il y en a un troisième qui est déjà à notre maison du Passage; avant dix ou douze jours, ils seront réunis, je l'espère, et attendront les autres. J'en ferai bientôt

après partir trois autres prêtres et deux Frères pour les aider , et s'il faut plus de monde on nous le fera savoir et je ferai mon possible pour envoyer tous ceux dont on aura besoin.

L'ignorance de la langue portugaise n'est pas un petit embarras , car pour une maison d'éducation il faut savoir la langue du pays, puisqu'il faut parler aux enfants dans la seule langue qu'ils connaissent.

Vous, Monsieur, n'étant plus à Lisbonne, moi, ne connaissant là, personne, je ne sais à qui nos voyageurs pourront écrire de la maison du Passage pour prévenir de leur arrivée et attendre les ordres. Vous me feriez grand plaisir de m'écrire le plus promptement possible à ce sujet, afin que je puisse leur indiquer la marche qu'ils auront à suivre; si je ne reçois pas de vos nouvelles, je les adresserai à Bayonne, à M. le consul d'Espagne, et je les dirigerai sur Madrid, et là, j'espère qu'ils pourront prendre les renseignements dont ils auront besoin pour se présenter à Lisbonne.

Voilà, Monsieur, où en sont les choses, vous m'obligerez beaucoup de me donner vos lumières et quelques avis, afin de pouvoir avancer cette affaire et donner à Sa Majesté et à son gouvernement les preuves de notre dévouement et de notre empresse-

ment à les servir malgré notre peu de ressource.

Je vous prie de croire aux sentiments les plus distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc...

GODINOT.

IX

M. SARAIVA AU RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL, A PARIS.

Londres, 17 mars 1829.

MONSIEUR,

Pour que les Révérends Pères puissent tout de suite s'annoncer à Lisbonne, il sera bon qu'ils écrivent au duc de Cadaval, premier ministre. Mais la lettre aura une deuxième enveloppe à l'adresse de mon père, telle que voici : A M. José Ribeiro Saraiva, du Conseil de sa Majesté très-fidèle, et de celui des finances, à Lisbonne. On y ajoutera un billet où on lui dira de faire remettre tout de suite la lettre au duc.

Je reçois à l'instant votre lettre que je n'ai que le temps de lire et de faire ce peu de lignes ; je vous écrirai au long le courrier suivant ; mais je ne veux pas différer de vous envoyer l'adresse susdite.

Les Pères peuvent même se mettre en marche, en disant au duc qu'ils espèrent, à Madrid ou à Elvas, recevoir les ordres de Sa Majesté très-fidèle que

son excellence daignera leur communiquer. Enfin, dans trois jours, je vous dirai le reste, puisque l'heure du courrier sonne.

Recevez, Monsieur, l'assurance de toute ma considération.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

A. R. SARAIVA.

X

LETTRE DE M. SARAIVA AU RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL,
A PARIS.

Londres, 20 mars 1829.

MONSIEUR,

J'ai reçu, le 17 mars, la réponse dont vous m'avez honoré, et je ne puis pas vous exprimer le plaisir que m'a fait sa lecture, en y voyant l'assurance de la presque conclusion d'une affaire de laquelle j'attends, à juste titre, les plus avantageuses conséquences, pour ma patrie, pour mon souverain et en général pour la cause de la Religion, de la morale et de la monarchie. Ce plaisir a été d'autant plus vif pour moi, que le même jour je venais de recevoir une lettre du duc de Cadaval, où il m'exprimait la crainte de ce que la mort du Saint-Père et celle de votre Général ne vinsent peut-

être apporter quelque obstacle ou quelque retardement à la conclusion d'un objet sur lequel il prend un si vif intérêt ; j'ai connu par les expressions de Son Excellence qu'elle était vraiment inquiète sur ce point-là ; vous devez donc vous imaginer combien j'ai été heureux d'avoir reçu en même temps votre lettre et la sienne et de pouvoir lui envoyer la copie de ce que vous me communiquez sur notre affaire. Hier je l'ai écrit aussi à Sa Majesté l'impératrice et reine, et au roi son auguste fils, vous pouvez donc être sûr que, sous peu de jours, on attendra à Lisbonne l'arrivée des Pères avec impatience.

J'ai de même annoncé au duc la réponse que je vous avais faite, dans le petit billet que M. de Bordigné vous aura sans doute remis ; mais comme ce jour-là j'étais extrêmement pressé par l'heure, je vais vous dire un peu plus au long ce que je désirerais qu'on fit, dans la certitude que ce sera le plus agréable à mon souverain et à mon gouvernement, parce que c'est la manière d'abréger le plus l'exécution de leur désir qui est de vous voir arriver au plutôt.

C'est donc conformément à ces vœux que, dans mon dernier billet, j'exprimais celui de voir partir les Pères du Passage pour le Portugal, sans attendre même autre réponse de Lisbonne, qu'il suffirait de

s'annoncer au duc en disant : « Tel jour, nous nous mettrons en route ; nous suivrons celle de Madrid-Badajoz-Elvas ».

Comme cette dernière ville est la première du Portugal sur la frontière, et il y a un vicaire capitulaire (*sede vacante*), on pourrait dire au duc que les Pères, à Elvas, se présenteront audit vicaire capitulaire, et qu'ils espèrent de le trouver prévenu à leur égard des instructions que Son Excellence lui aura communiquées, d'après les ordres de Sa Majesté.

Je tiens encore à la même idée, et je vous préviens que cette espèce d'*improvisation* du voyage des religieux ne peut que faire plaisir au roi, à la reine et au premier ministre. A Lisbonne, je vous recommande également une confiance entière dans le duc ; je suis sûr que les Pères n'auront qu'à se louer de la lui accorder parfaite. Il faut qu'ils s'entendent avec lui avant tout et qu'on ne perde pas de vue que c'est lui qui est le centre d'unité du gouvernement après Sa Majesté. Il sera encore utile que les Pères le consultent et prennent de lui les premières instructions pour la manière dont ils doivent se conduire et traiter avec les différentes personnes, etc.

Excusez-moi, Monsieur, d'entrer dans ces explications ; l'expérience vous montrera qu'elles sont nécessaires pour atteindre avec le moins d'inconvé-

nients notre but, c'est-à-dire le bien en tout. Si vous me le permettez, je vous communiquerai encore plus en détail quelques observations utiles ; comme vous ne connaissez pas le Portugal, et qu'il en a été donné une idée tout à fait fautive par le mauvais parti et peu exacte par le bon, vous comprenez combien il convient, pour se bien diriger, de bien connaître le terrain sur lequel on doit marcher.

Vous avez bien pensé, Monsieur, que, pour la facilité du voyage, il serait plus commode de passer par Madrid ; il y a diligence de Bayonne jusqu'à Madrid, et je crois même que, depuis le 1^{er} avril, il y en aura jusqu'à Badajoz, ville qui n'est qu'à trois lieues d'Elvas. Au reste, il ne sera pas désagréable pour les Pères de recevoir à Madrid l'accueil de quelques personnages, y compris la famille royale, dont j'espère qu'ils seront contents. Avant tout, je vous prie de recommander qu'on y voie Son Altesse royale Madame la princesse de Béira. Je vous enverrai même une lettre pour elle ; l'instituteur de son fils, comme je vous ai dit, est un jésuite.

Vous me dites qu'il vous semble qu'il suffira d'abord que deux ou trois Pères aillent à Lisbonne. Je laisse cela à votre arbitre, en vous prévenant toujours que s'il vous est plus commode, à vous, qu'ils aillent tous ensemble, vous pouvez les envoyer, dans la certitude que mon gouvernement ne

permettra pas que rien ne manque à leur établissement, et qu'il leur fournira toutes les facilités possibles.

Il me reste, Monsieur, à vous remercier très-cordialement pour les honnêtetés que vous me dites à l'égard de la place dont le roi m'a honoré, et plus encore de la bonté avec laquelle vous promettez de demander pour moi, dans vos prières, l'assistance de Celui qui peut tout. Cette assurance me donnera du courage et aidera la réussite de mes bonnes intentions, si elle ne peut ajouter à mon désir désintéressé de faire tout le bien que je pourrai.

Veillez ne point douter de la sincérité avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

A. R. SARAIVA.

XI

M. SARAIVA AU RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL, A PARIS.

Londres, ce 14 avril 1829.

MONSIEUR,

Je viens de recevoir du duc de Cadaval l'ordre de vous écrire et vous prier de faire partir au plus tôt possible pour Lisbonne les Pères qui sont au Passage.

J'espère que peut-être ils seront déjà en route, d'après ce que j'avais eu l'honneur de vous écrire dernièrement, en sachant bien quels étaient les desirs de mon souverain et du duc à cet égard, et étant autorisé à faire, pour qu'ils fussent accomplis, tout ce que je jugerais convenable. Voici ce que me mande le duc dernièrement encore : « Au Père
« Varlet, Supérieur de la maison du Passage, a été
« envoyé l'ordre d'envoyer ici six Pères et deux
« Frères, aussitôt qu'il aurait insinuation de moi
« pour cela. Cependant, comme il me semble
« mieux que je ne figure pas ostensivement dans
« l'affaire avant que les Pères ne soient arrivés ici,
« il faut que vous écriviez en disant ce que lesdits
« Pères doivent faire, etc. ».

Dans l'avant-dernière lettre que j'ai reçue de lui, le duc me disait aussi : « Qu'elles viennent les *hirondelles* (1) au plus tôt, comme vous me l'annoncez

(1) Le duc de Cadaval n'osait encore appeler les Jésuites par leur nom : c'était pousser la *prudence* un peu loin ; mais dans son cabinet de premier ministre il avait sous les yeux le décret d'un de ses prédécesseurs, le terrible Pombal : décret prohibant sous peine de mort, toute tentative de réhabilitation, ou rétablissement des Jésuites : comme le décret du *Grand-Marguis* ne parlait pas des *hirondelles*, son successeur les appelait sans se mettre en contradiction ! La diplomatie, on le voit, est toujours une science utile et parfois elle a même le petit mot pour rire.

« dans les vôtres du 18 et du 25 mars , et qu'elles
« viennent nous aider à supporter avec plus de
« patience les chaleurs de l'été, etc. » .

Je vous prie donc, Monsieur, de faire partir les Pères au plus vite; je crois que, comme la question des catholiques ici est enfin terminée, le roi ayant donné hier sa sanction au bill de leur émancipation, il n'y aura plus, je crois, d'inconvénient à ce qu'on sache, dans un mois d'ici, que six *hirondelles* sont arrivées à Lisbonne, principalement dans une saison où leur retour ne doit étonner personne.

J'espère, Monsieur, que vous me répondrez en me disant quand les Pères seront partis. En attendant, je me recommande à votre amitié et à vos prières; en invoquant en même temps celles-ci en faveur de mon souverain et pour la réussite de la cause légitime de ma patrie.

Agréez, Monsieur, les sincères expressions de l'amitié et de la considération avec lesquelles je suis,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

ANTONIO RIBEIRO SARAIVA.

XII

M. SARAIVA AU RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL, A PARIS.

Londres, ce 31 juillet 1829.

A l'instant même je viens de recevoir, Monsieur, une lettre du duc de Cadaval, dont je m'empresse, avec le plus grand plaisir, de vous envoyer la traduction fidèle, et vous y verrez insérée la teneur du décret de rétablissement de votre Compagnie et le commencement des heureux résultats de nos efforts.

« Nous aurons bientôt ici les *hirondelles*; Chlo-
« ris se chargera de leur intimer la sentence : » Con-
« sidérant les graves préjugés (préjudices) que
« souffre l'éducation chrétienne et la civilisation
« des domaines de ces royaumes, par suite du
« manque de ministres évangéliques, et voulant
« remédier à des maux d'une telle nature, qu'une
« plus grande durée rendrait irrémédiables, ayant
« toujours en vue le bien de la chrétienté, et avec
« elle, la véritable félicité de mes fidèles sujets, je
« trouve bon d'appeler, pour cet effet, et de per-
« mettre que la Compagnie de Jésus soit établie de
« nouveau », etc. Ce qui m'a donné beaucoup à faire,
« ce sont les dispositions pour le futur, mais j'es-
« père que tout sera arrangé pour le mieux. »

J'espère que cette lettre (datée du 18 juillet), ne manquera pas de vous faire grand plaisir, et c'est pour cela que je ne veux pas différer de vous en faire part, ayant à peine le temps de vous écrire ces lignes. En récompense, je vous prie de me garder toujours l'amitié dont vous m'honorez, et de croire à la sincérité avec laquelle je suis, et avec tout le respect, Monsieur,

Votre très-dévoué et très-obéissant serviteur et ami.

ANTONIO RIBEIRO SARAIVA.

XIII

LETTRE DU PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT.

Bayonne, 23 mars 1829.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Cette lettre n'est que pour vous annoncer notre heureuse arrivée dans cette ville et vous rassurer sur la santé du cher Père Mallet. Nous partons à l'instant pour continuer notre route. Il est convenu que nous serons deux ou trois jours à la première station, que de là nous ferons notre pèlerinage et qu'ensuite nous poursuivrons jusqu'à la seconde station, où nous attendrons des instructions ulté-

rieures qu'une lettre d'ici va solliciter de qui de droit, en indiquant notre départ et notre séjour en route. Nous avons été accueillis ici avec transport : nous n'avons pu aller au séminaire parce que c'eût été inutile, votre ami n'y était pas.

Je n'ai que le temps de me recommander, etc.

DELVAUX.

XIV

LETTRE DU PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT.

Le Passage, 25 mars 1829.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Avant de passer outre, votre Révérence attend sans doute de moi que je lui rende un compte un peu plus détaillé que je n'ai pu le faire par ma lettre de Bayonne, de notre voyage jusqu'ici.

Nous n'avons qu'à remercier le Seigneur et sa sainte Mère : nul accident n'est venu suspendre ou entraver notre marche, il y a eu seulement quelques privations : ainsi d'abord, quoique les mesures eussent été parfaitement prises par le Frère Sinoquet, sur la recommandation obligeante du bon Père Druilhet, pour que nous puissions l'un et

l'autre célébrer la sainte messe à Poitiers, cela fut impossible : nous y arrivâmes de trop de bonne heure, le bon Frère ne nous y attendait et n'avait prévenu que pour cinq heures, et à ce moment nous avons déjà quitté cette ville. Saint Joseph voudra bien, j'espère, nous tenir compte de ce sacrifice.

Ne voulant point dîner à Tours, nous avons employé le temps que les voyageurs y consacrent à ce second repas, en une consolante visite à la métropole, ce fut notre réfection spirituelle du premier jour, aux pieds de Notre-Seigneur et au tombeau de saint Martin auquel nous étions heureux de pouvoir recommander notre mission.

Le second jour, à Angoulême, après avoir cherché inutilement Monseigneur, dont je croyais devoir prendre les commissions pour ses deux neveux du Passage, nous ne pûmes entrer que bien furtivement dans une église, et nous arrivâmes le surlendemain de très-bonne heure à Bordeaux; c'était vendredi, nous pûmes célébrer l'un et l'autre; le Père Mallet avait été un peu fatigué le premier jour et avait un peu craché le sang, suivant ce qu'il appelle son habitude; mais il n'en a plus été question depuis, et il a même bien supporté ensuite l'échauffement ordinaire de ces voyages continus et nocturnes. Au reste nous reposâmes deux nuits à notre petite

résidence de Bordeaux, pour en repartir le dimanche matin après la sainte messe. Nous avons visité avec consolation pendant ce petit séjour quelques églises de cette ville dont le fracas voudrait presque imiter celui de Paris ; nous nous étions arrêtés surtout à celle de Saint-Paul, si pleine de souvenirs pour des Jésuites ; statues, bas-reliefs, tableaux, tapisseries, tout y parle de la Compagnie. Le prêtre-sacristain voulut bien découvrir pour nous le magnifique groupe du maître-autel, où saint François est représenté porté au ciel par les Anges : son attitude est céleste, sa figure respire quelque chose de divin et je n'oubliai pas à ses pieds que vous veniez de nous le donner pour patron spécial de notre mission. Je la lui recommandai avec quelque ferveur et une extrême confiance ; il en fut de même à l'autel de saint Ignace que l'on nous fit remarquer, en nous assurant qu'il nous attendait et que tout le clergé de cette église ne soupirait qu'après le moment de pouvoir la remettre entre les mains de ses enfants.

Le Frère Sinoquet avec le F. Cretin étaient arrivés le samedi et nous avaient raconté qu'ils avaient rencontré dans la diligence de ce jour un libéral qui s'était dit rédacteur *des Débats* et les avaient passablement pressés sur le fait des Jésuites. Par parenthèse, c'est peut-être le lieu de dire que nos chers Frères coadjuteurs s'exposent peut-être un peu à se

laisser embarrasser et à commettre quelque indiscretion sans le vouloir, ni s'en douter, en s'embarquant dans des conversations, voir même des discussions soit sur la religion, soit sur la Compagnie. Le Frère Sinoquet m'a avoué qu'il avait été fort heureux qu'un incident rompît celle qu'il avait entamée et dont cependant jusque-là il espérait s'être assez bien tiré. Je le désire, mais n'ose l'espérer, et voici pourquoi : ce même individu ne séjournait pas à Bordeaux et nous ne tardâmes pas le lendemain à le reconnaître parmi nos compagnons de voyage : lui et une dame juive complétaient l'intérieur que nous occupions, et bientôt il nous prouva que le cher Frère n'avait pas dû être fort à son aise. Ce n'est pas que ce fût un adversaire redoutable; mais il ne se rendait sur rien et n'admettait aucun principe, ce qui, avec des gens peu exercés, donne toujours un air de triomphe, de pareils gens parlant toujours les derniers. Il voulut bien nous dire qu'il était espagnol, constitutionnel, qu'il avait contribué fortement à la guerre que nous fait depuis longtemps le *Journal des Débats*; qu'outre les affaires de commerce, c'est-à-dire de contrebande, car il ne s'en cachait pas, il avait pour objet, dans ce voyage, de rechercher dans les archives du ministère espagnol les documents de celui de d'Aranda contre la Compagnie, et, chose qui ne vous étonnera pas, mais

n'en reste pas moins un mystère de la perversité du cœur humain et de l'horreur pour la vérité qu'inspire la haine de la religion : c'est qu'après l'avoir réduit *au silence* sur toutes les questions politiques sur lesquelles il s'était permis de déraisonner (c'était surtout le Père Mallet qui se chargeait de le ramener à l'aide de *sylogismes* serrés aux principes constitutifs des Sociétés; et ce Père paraît avoir ces matières très-présentes), eh ! bien, il lui fut impossible, ainsi qu'à moi, de déterminer ce pauvre homme à examiner du moins le *pour* comme le *contre* de cette affaire si grande, selon lui, et voilà bien notre siècle ! Nous sommes jugés ; tout ce qui reste à faire est de mettre au grand jour les motifs qu'ont eus tous les gouvernements de nous détruire. Au reste, sa mission a-t-elle quelque réalité ? Est-il contrebandier, journaliste, espion, etc., comme il s'en est vanté ? Tout cela peut n'être que pièges tendus à notre bonne foi ; que le bon Dieu lui pardonne et l'éclaire !

Mais j'en reviens à nos chers Frères : il paraîtrait bon de leur recommander une grande discrétion. Le Frère Philippe Rollin, qui a beaucoup voyagé, a failli aussi s'aventurer un peu avec notre Espagnol, à force de détails sur ses courses et rencontres, à force de questions, etc. ; c'est un excellent Frère, mais trop bon et trop confiant pour son siècle.

Nous arrivâmes à Bayonne lundi, comme je vous

le dis dans ma lettre du vingt-trois ; Monseigneur nous reçut avec beaucoup de bonté , il savait l'objet de notre voyage comme on nous l'apprit depuis ; mais comme nous ne lui en parlâmes pas , il eut la discrétion de ne rien dire : il aura su après notre départ que nous étions ceux dont il était question. Monsieur Duvivier, l'un de ses grands vicaires, et un chanoine, amis intimes de Monsieur de P., ont aussi été mis par lui dans la confiance ; à cela près, on ne s'en doute pas. Ce Monsieur nous reçut avec une véritable cordialité , expédia sur-le-champ toutes nos affaires , défendit à ses gens de prendre les droits ordinaires pour le visa des passe-ports, nous offrit de l'argent pour continuer notre route : nous le refusâmes puisque nous n'en manquions pas. Il promit d'écrire à Lisbonne au duc de Cadaval , en lui annonçant que nous partions pour Madrid où nous attendrions ses ordres : il trouva qu'il fallait partir sans délai pour cette capitale, afin de répondre à l'empressement qu'on a de nous voir, il nous montra une lettre de Monsieur de S., qui va jusqu'à dire qu'il faudrait aller à vol d'oiseau , si c'était possible.

N'ayant plus rien à faire à Bayonne , nous en sortîmes le soir même et vîmes loger à Bidart , chez la bonne Stephanella où nous fûmes fort bien : nous y dîmes la sainte messe hier , et reprenant nos

cacolets', nous nous dirigeâmes sur le Passage.

Nous étions à la veille de la fête de l'Annonciation, et cette circonstance nous fit penser que c'était notre bonne Mère qui nous dirigeait vers notre nouvelle patrie : nous lui recommandâmes beaucoup pendant ce jour et l'ancienne et la nouvelle : puis sans aucun accident ni contrariété, nous passâmes enfin à notre tour la Bidassoa. Arrivés à Irun, nous nous empressâmes de nous rendre à l'église pour y renouveler nos vœux et nos hommages. Il y a quelque chose de bien touchant dans toutes les pensées et dans toutes les affections que la foi suggère en pareille occasion ; dans cette église, comme dans celle de Saint-Jean-de-Luz, sur l'autre rive, il nous était facile et naturel de supposer que saint Ignace, venant en France, puis rentrant en Espagne, y était entré de son temps et y avait offert, avec ses propres travaux et ceux de tous ses enfants, la mission dont il vient de nous charger par votre organe. A Irun, d'ailleurs, nous trouvâmes les premières traces de la vénération profonde de l'Espagne pour nos Saints ; il y a là un autel particulier de saint Ignace, où il est représenté par deux statues, l'une qui rappelle les premiers temps de sa conversion, l'autre, l'établissement de sa Compagnie ; saint François Xavier et saint François de Borgia sont à ses côtés.

Voici, au reste, avec simplicité, l'ordre dans lequel la bonne Providence permit que les solides dévotions, les modèles de vertus, les grâces s'offrissent à moi dans la première église que je visitais sur cette terre des saints. Après avoir répandu mon cœur, en présence de Notre-Seigneur, au Saint-Sacrement, je fus conduit sans intervalle à l'autel de Marie immaculée, où je la pris de nouveau pour Mère, puis, je ne sais comment, à celui de saint Joseph, devant lequel je fléchis encore les genoux. Quels besoins nous allons avoir de ses dispositions et de son secours! Enfin j'arrivai sans m'en douter à l'autel de la Compagnie, dont je viens de parler. Dans ce pays, nous remarquâmes avec joie l'esprit de foi qui préside encore à tout et la simplicité chrétienne dont nous sommes si loin en France, et tout en nous nous entretenant, le Père Mallet et moi, sur notre cacolet, et de ce que nous voyions et de ce que nous éprouvions, nous arrivâmes de très-bonne heure au collège, où nous avons trouvé tous nos Pères et Frères en parfaite santé, ainsi que tous les enfants. Toute la maison voulut bien témoigner une joie sensible de notre arrivée; la charité rend ce premier moment bien doux pour les cœurs qu'elle unit. Que de circonstances aussi se réunissaient pour nous toucher et nous attendrir jusqu'au fond de l'âme! que de souvenirs, que de prévisions!

Puis, dans le seul présent, que d'objets venaient frapper nos regards ! Mais je dois me dispenser ici des détails, parce que le Père Druilhet vous a tout expliqué, tout raconté.

Pour ne dire que du nouveau, je vous remercierai au nom du fervent Père Barrelle qui, dès le premier jour, sans que je lui eusse encore rien dit ni montré votre lettre, avait déjà deviné qu'il allait en Portugal ; l'esprit de Dieu le lui avait sans doute dit intérieurement. Il en est aux anges, parce qu'il espère qu'enfin il trouvera là quelque grande occasion de souffrir beaucoup pour Notre-Seigneur.

Jeudi 26.—Nous partons demain 27 pour Loyola ; nous avons annoncé que nous allions à Madrid. On suppose plusieurs motifs divers à ce voyage ; chacun en parle à sa manière, mais on ne devine pas encore, et, pour le Père Barrelle, on croit qu'il ne va que nous servir de truchement jusqu'à Loyola.

Au moment même où nous allons entrer dans notre nouvelle carrière, il nous est bien consolant de trouver dès la porte le berceau de notre saint fondateur. Il ne m'est plus possible de m'étendre davantage ; mais je ne puis omettre la demande de nouvelles prières et votre paternelle bénédiction et votre continuelle intercession ; nous sommes tous trois à vos pieds. Vos enfants de Lisbonne auront quelque droit particulier à votre affection ; l'éloi-

nement ne fait qu'accroître la leur pour vous, mon bon Père, et nous ne vous remercierons jamais assez d'avoir pensé à nous pour une œuvre si chère au cœur de Jésus.

Je voudrais, en passant, vous dire un petit mot sur nos résidences de France. Oh! mon Père, quel mal je craindrais pour la Compagnie en ce pays, si vous ne pouviez en diminuer le nombre, afin de rassembler tous nos bons Pères en communautés bien régulières, bien ferventes! Cela est impossible dans ces petites maisons où il n'y a ni chapelle, ni salle commune, ni réfectoire, ni jardin, ni parloir, comme à Bordeaux. On finirait par y devenir de bons séculiers, malgré la meilleure volonté du monde. Et cependant vos pauvres Juvénats soupiraient, de leur côté, après quelques prêtres de plus. Pardon, mon Père, mais la chose me paraît trop essentielle pour ne pas vous en dire un mot.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,
etc.

DELVAUX.

XV

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT, A PARIS.

Madrid, 4 avril 1829.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Nous sommes dans cette capitale déjà depuis mercredi, 1^{er} de ce mois, et je différerais de vous l'annoncer pour pouvoir tout ensemble vous rendre compte de l'accueil, ou plutôt de la visite que nous veut faire la princesse (de Beira); mais, craignant de vous laisser dans l'inquiétude, je me décide à vous écrire aujourd'hui, quoi qu'il arrive.

Vous voulez que je reprenne les choses du Passage. Nous en partîmes le vendredi 27 par un temps superbe que la bonne Providence a bien voulu nous continuer encore le lendemain. Il le fallait ce beau temps pour notre voyage de deux jours en *cacolets* ou à pied; mais aussitôt que nous avons été emballés dans la diligence de Madrid, le temps est devenu affreux; pluie, vent, grêle, froid, neige, tout cela s'est succédé presque sans intervalle jusqu'au terme, de sorte que, sous ce rapport, nous n'avons pu prendre une idée bien suave de notre nouvelle patrie.

Le 27, le Père Druilhet put encore nous suivre,

et ce bon Père , en recevant ici nos hommages affectueux , permettra que je le prie de vous dire tout ce qui nous arriva. Dîner à Tolosa , où nous ne pûmes retenir des places pour Madrid , parce que ce n'est pas un bureau ; voyage par d'affreuses montagnes ; arrivée vers sept heures et demie à Loyola ; accueil plein de charité , etc. ; mais ce qu'il ne pourra vous dire , c'est que le diable nous attendait dans ces défilés périlleux , et que , selon les conjectures les plus raisonnables , fort peu jaloux du succès de notre mission , il eût trouvé plaisant de nous occire en route. Quelqu'un de la troupe a même cru reconnaître le diable du château de notre saint fondateur , qui , trois cents ans plus tôt , avait essayé de l'écraser sous ses ruines. La comparaison était trop flatteuse ; mais le fait est que , sans un secours tout particulier de saint Ignace et de notre bonne Mère , c'en était fait de vos trois enfants. Dans un de ces chemins pierreux , raides et étroits que le Père Druilhet pourra vous représenter , dont la plupart sont bordés de précipices , à peu de distance de la grande route que nous venions de quitter , le premier cheval refuse d'avancer , et , dans les efforts qu'il fait pour lutter contre son conducteur , il perd l'équilibre et tombe avec sa charge. Votre serviteur se trouve entièrement sous cette pauvre bête , et le Père Mallet , placé dans l'autre panier du *cacolet* ,

décrivant , comme on le conçoit, son demi-cercle, va , avec plus de danger encore , tomber sur la tête contre les roches de la montagne. Il y avait de quoi périr dix fois. Cependant , tout indignes que nous étions , je parle pour mon compte , pas une égratignure ni l'un ni l'autre : le Père Mallet un peu étourdi, le Père Delvaux un peu froissé, mais sans aucune blessure , remontent avec confiance. Il parut par l'événement que l'ennemi n'avait pas eu pour lors permission d'accomplir son méchant dessein , et les saints Anges qui nous avaient si sensiblement reçus dans leurs mains le tinrent écarté pendant presque tout le reste du chemin ; mais , arrivés à Azpétia , nous le rencontrâmes de nouveau , et , comme de raison , plus acharné que jamais. Cette fois , il s'attaqua au Père Barrelle. Il était nuit ; le temps couvert , l'obscurité profonde dérobaient à nos guides , peu habitués dans le pays , le chemin des voitures et des chevaux , et , malgré l'observation qu'en fit le Père Barrelle, ils nous firent prendre celui des piétons ; mais nous avions à peine fait quelques pas que nous rencontrons un grillage de fer jeté horizontalement sur un fossé , tout exprès pour empêcher les bêtes de somme de passer par ce sentier, réservé, sous peine d'amende, aux hommes seuls.

Cependant , dans les ténèbres , le premier cheval

passé sans accident; le deuxième, plus timide, s'arrête tout court. Pressé par les conducteurs, il réclame à sa manière en tâtonnant d'un pied; puis se retirant à plusieurs reprises, mais enfin poussé par des hommes beaucoup moins avisés que lui, il appuie enfin sur la grille fatale; le pied glisse entre les barreaux; le pauvre animal tombe, et le Père Barrelle, qui le montait seul, perché sur tout notre petit bagage, tombe de cette hauteur raide à terre, la tête à une ligne de la crête d'un parapet qui bordait ce chemin, à deux doigts de la décharge d'une écluse, où il devait se précipiter la tête la première dans une eau profonde! J'en sue encore, et j'en tremble en vous le racontant.

Le Père Mallet et moi attendions à quelques pas, nous vîmes la chute, et mon premier mouvement fut de bénir ce pauvre Père que je croyais perdu. Il devait l'être; mais saint Ignace qui avait passé si souvent sur ce chemin, qui, tout près de là, avait récité tant d'*Ave Maria*, à une petite chapelle, dont une inscription atteste l'existence, saint Ignace ne voulut pas qu'un de ses enfants pérît victime du démon, à la vue de son berceau qu'il venait visiter pour la troisième fois, avec des vœux si pures et si dignes de lui. Nous n'avions pas eu le temps de descendre que déjà le Père était relevé, il n'avait qu'une vive douleur à l'un de ses doigts, dernière

phalange de l'index de la main gauche, mais il n'y avait ni luxation ni fracture, ni écorchure ; il parut bien que ce n'était de mal qu'autant qu'il fallait pour attester que si le Seigneur n'avait daigné étendre sa main paternelle sous la tête et le reste du corps de son serviteur, il eût été brisé sans ressource. On fut longtemps pour débarrasser le cheval qui cependant n'avait pas non plus de fracture, mais à en juger par la quantité prodigieuse de sang qu'il perdit là, et jusqu'à Loyola, dont nous étions à dix minutes, il fallait qu'il fût très-grièvement blessé. Comme bien vous sentez, il ne s'agit plus de remonter, et le diable y gagna que nous arrivâmes plus convenablement sur le théâtre des premières austérités de notre saint Fondateur, à pied, et pleins de reconnaissance pour la grâce qu'il venait de nous obtenir, récitant le *Te Deum* en commun et renouvelant avec les paroles mêmes de saint Ignace et véritablement avec quelque ferveur, l'offrande d'une vie que tous trois nous reconnaissions de bonne foi devoir de nouveau à notre bon maître. *Suscipe, Domine*, etc. Il y a, mon Révérend Père, dans la vie, des moments où les plus tièdes prient avec bien de la consolation ; je l'éprouvai dans cette occasion. Dans ces dispositions et après des grâces qui nous paraissaient si visiblement ajouter le sceau si précieux des épreuves

à celui de l'obéissance sur la mission dont vous avez bien voulu nous honorer, il vous sera facile de conjecturer ce que nous fîmes, et ce que nous éprouvâmes dans cette maison de bénédiction. Permettez-moi de n'en rien dire, je ne ferais que défigurer la réalité. La foi aidée d'une composition de lieu que vous fera le bon Père Druilhet vous en dira plus, jointe à votre amour pour vos enfants, que ne feraient toutes les descriptions du monde.

Je vous laisse donc auprès de Notre-Seigneur, au Saint-Sacrement, rendez-vous de toute sa Compagnie, contempler ceux de ses membres qui faisaient ce pèlerinage par ses ordres et pour elle : tantôt et aussi souvent et aussi longtemps qu'ils le purent, à cet auguste sanctuaire qui a remplacé la chambre où se convertit notre Père, tantôt à l'autel, devant son image et la relique insigne de ce doigt qui écrivit les Exercices et nos règles ; là, revêtus des ornements avec lesquels saint François de Borgia dit sa première messe, offrant nous-mêmes ce sacrifice d'amour (y avons-nous pensé à vous, mon bon Père? oh! votre cœur vous en répond!); ailleurs, visitant, vénérant la chapelle domestique du château de Loyola où célébra saint François; où saint Ignace enfant avait si souvent entendu la sainte messe; le lit sur lequel il reposa dans sa longue infirmité, où il fut visité de saint

Pierre, de la Reine des saints, etc.; et si vous voulez nous suivre partout, mon Révérend Père, l'étable où il naquit, les fonts sacrés où il fut baptisé, et suggéra, dit-on, lui-même, le nom qu'il devait recevoir; puis dans ce même Azpétia, l'hôpital où il logea à son retour de Paris; le champ où il prêchait avec tant de zèle et de fruits!... Que de souvenirs, que de leçons, que de grâces!... Oh! il aime trop ses enfants et sa Compagnie pour ne pas nous en avoir obtenu quelque une intérieure et puissante pour ce qui nous reste à faire! Je ne sais même s'il ne nous est pas permis de regarder comme des signes extérieurs des faveurs invisibles et plus importantes que nous sollicitons, certaines grâces extérieures que nous demandâmes avec simplicité tous ensemble, et que nous obtînmes au delà de toute espérance. Il pleuvait lorsque nous visitâmes Azpétia, et nous avions cinq mortelles lieues à faire pour gagner ce soir-là même, samedi 28, Vergaras sur la route de Madrid; nous prenions un cheval pour le bagage et le Père Mallet; mais le Père Barrelle et moi devions aller à pied; d'ailleurs à pied ou à cheval il fallait du temps passable; j'en fis l'observation à nos Pères, nous récitâmes un *Ave Maria*, et aussitôt le brouillard se dissipe, la pluie cesse, mais jusqu'à la nuit seulement, tout ce qu'il nous fallait et rien de plus. Il nous fallait une autre

grâce c'était de trouver trois places à la diligence de Bayonne et, si possible, trois places où nous fussions libres entre nous, etc.

Le dimanche 29, après notre messe célébrée bien tranquillement dans un couvent de saintes religieuses de Notre-Dame, arrive la voiture de Bayonne; nous nous présentons, le coupé était vide. C'était vraiment précieux dans la circonstance. Nous y fîmes tous nos exercices de piété, nous y étudiâmes la langue, nous y conférâmes avec une liberté admirable jusqu'à Madrid. Au reste dans ce pays l'on ne voyage pas la nuit; il y a dîner, souper et coucher tous les jours, et l'on regagne les heures de halte par la rapidité d'un attelage de huit, neuf, et jusqu'à dix mulets qui ne cessent guère de galoper qu'en descendant. Le dimanche soir, à Vittoria, départ à deux heures du matin, dîner à Burgos, coucher à Lerma; le premier nous rappela sainte Thérèse, le second saint François de Borgia, mais au reste tout ce pays a été traversé dans tous les sens par une foule de saints et d'hommes apostoliques dont le souvenir nous faisait du bien; départ le mardi 31, à deux heures et demie; dîner à Fresnillo de Fuente, village après lequel nous ne tardâmes pas à passer de la Vieille dans la Nouvelle Castille, entre des montagnes couvertes de neige, presque jusqu'au pied, et de telles que vous n'en avez pas vu cette année.

Depuis Burgos , il n'était presque plus question de végétation , à peine même de culture, je ne m'étais pas formé cette idée de l'Espagne ; il est vrai que , sauf la Galice , nous en traversions bien la Sibérie. Arrivée nuit close , et par un temps et des chemins affreux , à Sozoguela , village très-pauvre ; départ le 1^{er} avril , à quatre heures du matin , et enfin arrivée à Madrid à midi.

Dans cette ville on est très-rigoureux pour les passe-ports ; il avait fallu les faire viser dans toutes les villes de séjour, et nos bagages qui avaient franchi impunément toutes les lignes de douanes ne purent échapper à la visite au bureau de Madrid ; cela nous arrêta un peu, mais enfin nous étions au *collège impérial* à une heure.

Il serait superflu de parler de l'accueil que nous y reçûmes, s'il n'avait encore surpassé tout ce que vous savez de la charité de nos Pères. Le Père ministre arriva des premiers à la porte avec le Père Frias et quelques autres. Le Père recteur, qui est un vénérable vieillard de l'ancienne Compagnie , accourut à notre rencontre autant que le permettait son âge ; on nous conduisit au Révérend Père Provincial , je lui remis mes lettres : le contenu de la vôtre causa une explosion de surprise et de joie. Bientôt, conduits au réfectoire , nous fûmes à peine assis que nous eûmes pour galerie attentive aux

moindres besoins tous les gros bonnets de l'ordre, jusqu'au Révérend Père Provincial lui-même qui, après nous avoir conduits à la chapelle sur la demande que nous en fîmes, nous conduisit dans nos chambres en nous recommandant de reposer. Après la sieste qui est d'usage pour tous, il revint nous prendre pour nous montrer l'église qui est vraiment magnifique; la maison dans tous ses détails, les classes, le pensionnat, etc. Ce dernier est fort beau; il n'a encore qu'une trentaine de pensionnaires, mais il peut en contenir deux cents. Les externes sont plus de mille. Ce pensionnat n'est pas celui des nobles. Le séminaire des nobles est à l'autre extrémité de la ville, assez près du palais; nous ne le vîmes que le lendemain. Pendant ces allées et venues, surtout à la récréation du soir, vous sentez qu'on nous fit bien des questions sur la Compagnie en France et sur la France elle-même : le Père Barrelle s'en tirait assez bien avec son peu d'espagnol. Le Père Mallet rencontrait force italiens; pour moi, j'estropiais un peu le latin avec tous. C'est cependant une humiliation d'être réduit, dans ses vieux jours, à rapprendre à parler; j'en suis là, bon Père, de sorte que ma grande règle à présent c'est le silence! Quand j'ai un moment, je dévore la grammaire qui n'a pas la propriété du livre de l'Apocalypse. Déjà nous avons eu deux leçons de pronon-

ciation. O sainte et divine enfance, que vous êtes une bonne chose ! Au vrai, c'est pour moi une jouissance.

Le 2 avril, on nous conduisit au séminaire des nobles, qui est un établissement royal sous tous les rapports, nous avons vu là deux cents jeunes gens de toutes les meilleures familles. Ils sont par chambrées plus ou moins nombreuses, de douze à trente, et peut-être même au delà ; ils ont un bel uniforme militaire et portent l'épée les jours de sorties et dans les exercices publics ; ils reçoivent toutes les leçons qui perfectionnent l'éducation de cour, même la danse. Les bâtiments sont dans le grandiose ; le vestibule, la salle de réception, l'escalier, le théâtre, la bibliothèque, la chapelle sont des morceaux dignes d'un palais. Il y a trente religieux prêtres, maîtres, etc... dix frères coadjuteurs, quarante domestiques, des ouvriers sans nombre, car tout se fait dans cette immense maison, même les vêtements des élèves. Enfin une garde nombreuse remplit le premier vestibule pour défendre ce que l'on peut bien appeler l'Espagne future.

Le 3, je n'ai point oublié notre pauvre France et notre petite société à l'autel du Sacré-Cœur, dans la chapelle et devant l'image de Marie, dite du *Bon-Conseil*, depuis qu'elle daigna parler à saint Louis de Gonzague. C'est dans l'église du collège impé-

rial, consacré à saint François-Xavier, que se conservait cette précieuse image. Durant la suppression de la Compagnie, le corps de saint Isidore, le laboureur, et le chef de sainte Marie sa femme avaient pris sa place, et l'église continue à s'appeler de Saint-Isidore et demeure chapelle royale.

6 *avril*. — Je ne pus achever ma lettre samedi ; hier dimanche, le temps se passait à écrire la lettre que la vôtre du 21 me prescrivait et à visiter le noviciat où le Révérend Père Recteur nous avait invités à dîner. Je reprends donc : le samedi 4, nous passâmes un moment bien délicieux, à entendre d'une tribune et à voir les classes inférieures, six cents élèves au moins, dans la plus belle tenue et bien modestes, chanter très-harmonieusement les litanies de la sainte Vierge. Dimanche 5, visite du noviciat ; c'est l'ancienne maison sous l'invocation de saint Ignace : église superbe où se trouve le magnifique autel que le Père Daubenton fit élever à saint François Régis ; l'immense groupe de son apothéose sur l'autel, son corps étendu mourant sous l'autel, le tout en marbre, sont du plus grand effet. Tout dans cette maison est dans le plus bel ordre ; mais rien n'édifie et ne touche comme les soixante-seize novices qui l'habitent. C'est une modestie ravissante. Le supérieur nous fit asseoir au milieu d'eux en récréation, il leur dit un mot sur

l'objet de notre mission, quelques mots d'une charité admirable, confondant toutes les nations qui composent la Compagnie dans un même amour, et nous recommandant à leurs prières, puis il nous permit de les embrasser, ils se présentèrent tous avec un empressement et une affection vraiment attendrissante; ils sont cinquante deux scolastiques, dont trois prêtres, tous fort jeunes, puisque huit seulement ont l'âge de jeûner; il y en a de quinze et quatorze ans : oh ! combien cet habit, ces lieux réguliers si bien distribués, si bien conçus, ces édifices de proportions si larges, si majestueuses, ces temples si magnifiques, combien cet ensemble qui atteste la foi et la sainte liberté qui veillent tout autour de ces saintes réunions, doivent avoir d'empire sur les cœurs ! Pardonnez cette réflexion ; il faut me faire violence pour ne pas en laisser échapper plus souvent.

Je ne vous ai pas dit qu'un des premiers soins de nos Pères, au moment de l'arrivée, avait été de nous prêter à chacun le vêtement complet. Nous sommes donc depuis lors dans ce saint habit qui depuis trois siècles a vu tant de vertus. Le chapelet à la ceinture me fait, pour mon compte, une impression que je n'essaierai pas de vous rendre. J'ai cru convenable de prier ces bons Pères de nous faire faire le plus tôt possible nos trois uniformes : car on ne conçoit pas ici de religieux sans l'habit.

Vous savez l'intérêt que toute la Cour porte à la Compagnie. Le Père Puyal, en particulier, jouit d'une considération extraordinaire ; le Père Frias l'a remplacé, depuis qu'il est provincial, dans la charge de précepteur des fils de l'infant Don Carlos. Le Père Berdugo remplit le même office auprès de l'infant Don Sébastien, fils de la princesse de Beira. Cette Cour est très-pieuse ; il y aurait, à ce sujet, des choses bien édifiantes à dire, et qui sembleraient presque incroyables en France. Par exemple : que, parmi les infants, Don François de Paul pousse le respect pour les Jésuites jusqu'à leur baiser la main avant de leur permettre de lui rendre cet honneur qui est d'usage. On rougit d'autant moins dans cette Cour d'avoir quelque estime pour les Jésuites, que l'on y est plus convaincu que tous les ennemis des Jésuites le sont également des rois ; c'est ce que disait hier encore une des infantes. Dieu daigne nous rendre cette foi antique ! Le roi demande à nos Pères des ouvriers pour les Philippines.

Votre lettre, mon Révérend Père, ne m'a plus trouvé au Passage ; elle est venue nous réjouir ici. L'intérêt que vous y témoignez pour notre santé nous est bien cher ; mais soyez sans inquiétude : tout va bien. Le Père Mallet, en particulier, a supporté très-bien le voyage et n'est point incommodé du régime castillan ; cependant je l'ai spécialement recommandé, et je le surveillerai.

Il me vient en pensée que votre charité pour vos enfants ne s'offensera pas si je la prie de faire passer cette lettre à nos bons Pères et Frères d'Aix et d'Aiguines ; ils me sont si justement chers ! Un père a quelque besoin d'informer ses enfants de ce qui lui arrive , et cependant les ports vont devenir si coûteux , le temps si rare , que je ne pourrai plus doubler ces détails. La lettre du cher Frère Maurel , signée de tout Saint-Joseph d'Aix , m'a été on ne peut plus agréable. Je les remercie tous mille fois ; je les embrasse en Notre-Seigneur et sa sainte Mère , ainsi que ceux d'Aiguines , toute la maison de Paris , y compris le Père Renault , si ce bon Père est encore près de vous , et tout son cher noviciat.

Je reprends maintenant pour vous seul , mon Révérend Père , ce qui concerne notre mission. Comme vous le conclurez d'un passage de ma lettre , le Révérend Père Puyal n'a pas fait ici mystère de son objet , et , dans le fond , c'était impossible. Reste à la bonne Providence à pourvoir à ce que la publicité qu'il a ici ne passe la frontière qu'en temps et circonstances convenables. Cependant il a été d'avis que nous ne parussions pas chez la princesse , parce qu'alors il fallait que la *Gazette de Madrid* en parlât , ce qui était bien autrement éclatant ; de plus , on ne peut voir une des infantes sans avoir vu le roi , la reine et tout ce qui la précède dans le palais.

Le Père Puyal a donc bien voulu lui annoncer notre arrivée dès le lendemain et lui faire agréer nos excuses, en lui remettant la lettre de l'excellent baron, dont, par parenthèse, l'ouvrage nous est bien précieux par les idées justes qu'il nous donne de l'histoire d'un pays qui nous intéresse si fort ! Je ne manquerai pas de parler de lui à cette princesse, quand nous aurons l'honneur de la voir, car il faut vous dire qu'elle a promis de venir au collège tout exprès pour nous, dès qu'elle pourra s'échapper de la Cour. En attendant, elle nous témoigne le plus touchant intérêt ; elle s'informe de nos progrès dans sa langue ; elle nous envoie ce qu'elle a de livres élémentaires ; elle a écrit sur-le-champ à son frère pour nous annoncer et le presser de porter le décret de rétablissement avant notre arrivée ; elle nous a procuré une occasion sûre pour écrire au duc ; enfin elle nous a fait assurer qu'à notre départ elle nous remettrait plusieurs lettres de recommandation, entre autres pour des membres du clergé. Sa sœur, l'épouse de l'infant Don Carlos, met aussi à cette affaire la plus grande importance, partagée, comme de juste, par l'infant. Voilà à quoi nous en sommes, attendant de jour en jour une réponse du duc et la visite de la princesse. Que nos Pères s'appliquent fortement à la langue, car c'est une terrible affaire de ne pouvoir s'expliquer facilement en pareilles cir-

constances. A ce propos, je crois devoir dire à Votre Révérence que le Père Barrelle m'a dit qu'il ne croyait pas que le Père Valantin pût jamais l'apprendre. Il est très-vrai que, depuis tant de mois, il ne sait pas encore un mot d'espagnol. Il n'en est pas de même du Frère Delfour; il y est un des plus habiles. On trouve, au reste, ici, que six ne sont pas grand'chose pour un semblable établissement.

Nous avons dépensé trois cents francs pour venir au Passage, et cinq cent quarante-deux pour gagner Madrid. Le reste du chemin ne pourra qu'être très-coûteux, à cause du défaut de service réglé pour les voitures. Si nous devons en faire la dépense et que j'en aie le temps, j'écrirai au Conseil, qui nous avait offert tout ce que nous aurions besoin, sinon j'emprunterai à nos Pères.

Il ne me reste de place que pour nous mettre tous trois à vos pieds et vous demander encore une ample bénédiction, car on nous assure que les Jésuites ont été prodigieusement oubliés dans le pays où nous allons, et qu'il y existe dans ceux qui s'en souviennent de grandes préventions. Demandez que nous soyons des saints, et toutes les préventions seront bientôt dissipées.

Votre fils très-affectionné en Notre-Seigneur et sa sainte Mère,

DELVAUX.

XVI

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT , A PARIS.

Madrid, 15 avril 1829.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai reçu le 9 avril votre lettre du 31 mars, j'en ai communiqué le contenu au Révérend Père Provincial qui a fort approuvé et nous a renouvelé, à cette occasion, toutes les protestations possibles de dévouement et de son contentement de la prolongation de notre séjour. Ce sera après notre arrivée sur les lieux que je pourrai vous répondre sur l'époque de la venue des autres Pères; plus nous arriverons tard, moins nous aurons besoin de secours cette année; cependant il faut vous dire que destinés tous à parler, il n'est rien de tel que d'être dans le pays; et six mois qui ne sont rien en France feront pour eux une différence énorme en Portugal, pour le début de l'an qui vient. Le Père Barrelle trouve au frère Murphy une grande disposition pour les langues; il est un des forts en espagnol, il est presque Portugais d'origine; là du moins est celle de la fortune de sa famille; l'Irlande a eu

beaucoup de rapports avec le Portugal ; c'est d'ailleurs un bon religieux, fort, robuste, etc.

Lundi 13, la princesse de Beira vint nous faire sa visite annoncée, et retardée parce que sa sœur l'Infante, épouse de D. Carlos, avait voulu l'accompagner. C'a été au reste une affaire à la Cour que cette visite, car presque toute la famille en était, c'est-à-dire, l'Infant lui-même, l'Infante et ses trois fils, la princesse et son fils unique ; comme il fallait un prétexte, ils prirent celui de visiter le séminaire ou pensionnat de nos Pères attendant au collège impérial ; mais l'objet réel était de voir les *Pères Français* ou les missionnaires du Portugal ; l'accueil de la part de tous, et surtout de l'Infant, héritier présomptif, fut des plus gracieux. Après l'hommage ordinaire, qui consiste à fléchir le genou et à baiser les mains, dans l'ordre de la dignité, et par conséquent dans le cas présent, après avoir été de l'Infant Don Carlos à l'Infantino Don Ferdinand qui n'a que cinq ans, puis à la princesse et à Don Sébastien son fils qui en a dix-huit et porte déjà les titres de capitaine général et de grand prieur de saint Jean-de-Jérusalem. On s'informa avec intérêt de l'état de la France, de notre mission en Portugal, de nos progrès dans la langue, etc. La princesse de Beira nous avait fait prévenir de ne rien lui dire de particulier dans cette visite solennelle, nous

annonçant qu'elle nous en ferait une particulière avant de partir pour l'Escorial; une de ses raisons était que l'Infante, qui nous est autant dévouée qu'elle, aurait pu se formaliser que les remerciements, etc., se fussent adressés de préférence à sa sœur. Je lui parlai cependant en particulier, à diverses reprises, et dans la longue visite du séminaire que leurs Altesses firent dans le plus grand détail (dortoirs, salles de toute espèce, réfectoire, cuisine, etc.), elle me renouvela de la manière la plus affectueuse l'offre de tout son crédit. L'Infant ne manquait aucune occasion de dire quelques mots agréables à l'un ou à l'autre de nous. La visite de ces bons princes se termina dans la chambre même du Révérend Père Provincial; c'était vraiment admirable de voir cette simplicité, cette familiarité de l'auguste famille avec nos Pères: il n'y a que la foi qui puisse expliquer cela. Aussi je vous assure que cette visite a augmenté la mienne: à la chapelle, tous étaient demeurés longtemps à genoux dans le plus grand recueillement.

Nos santés sont bonnes, excellentes. Je profite d'une occasion pour le Passage. Bonnes fêtes, mon cher Père, de la part de vos trois enfants de Portugal.

Votre très-humble serviteur en Jésus-Christ,

DELVAUX, S. J.

XVII

LE PÈRE MALLET AU PÈRE CUENET, A DÔLE.

Madrid, ce 20 avril 1829.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Je ne puis laisser passer l'occasion que nous présente le voyage du Père visiteur des Lazaristes, qui se rend à Paris, pour l'élection d'un nouveau général, sans vous donner de mes nouvelles. J'oserai vous prier de vouloir bien communiquer, si vous le trouvez bon, la présente à nos chers Frères théologiens à qui je pense souvent. La première chose que je devrais vous dire, c'est, ce me semble, quel est le but de notre voyage. Je ne puis encore satisfaire à cette question fondamentale. C'est encore un mystère. Si vous l'avez pénétré, comme il est très-possible, j'en suis bien aise : sinon il est au moins bien permis, je pense, de le deviner. Comme je crois vous l'avoir annoncé, nous nous sommes rendus d'abord au Passage. Je n'ai rien de nouveau à vous en dire : le Frère Humphry vous l'a transporté à Dôle avec tous ses agréments. Nous y avons passé le jour de l'Annonciation de la très-sainte Vierge (fête d'obligation en Espagne), que

nous avons commencé de célébrer en France, en en récitant les premières vêpres sur la frontière. Il nous semblait voir cette bonne Mère au-dessus de nos têtes, assise sur la limite de deux royaumes qui lui appartiennent. Hélas ! pourquoi la France semble-t-elle oublier qu'elle a Marie pour reine ?

Le 27 au matin, nous partîmes du Passage, accompagnés du Père Barrelle, et nous prîmes le chemin de Loyola. Autant le terme où nous tendions était désirable, autant, s'il est possible, la voie qui devait nous y conduire était-elle périlleuse. Tout alla pourtant assez bien jusqu'après le dîner ; mais depuis lors le démon du midi, ou, selon la pensée du Père Delvaux, celui-là même qui ébranla si violemment la chambre de notre bienheureux Père au moment de sa conversion, peut-être l'un et l'autre et d'autres encore avec eux... Mais quelle importance nous donnons-nous ? Une troupe de diables, et des diables si distingués, à nos trousses ! nous n'en valons pas la peine ; l'amour-propre nous égare. Voici le fait : en sortant de Tolosa, on entre dans des montagnes dont l'aspect est tout à fait effrayant ; le chemin qu'on y a pratiqué, inégal, raboteux, hérissé de gros cailloux, est bordé à gauche par un précipice, et à droite par des rochers qui semblent menacer à chaque instant d'écraser le voyageur. A peine étions-nous entrés dans cette gorge que le

mulet sur lequel on nous avait imposés, le Père Delvaux et moi, commence à chanceler. Notre guide le presse, le tire rudement par la bride, fort à contre-temps; le pauvre animal perd bientôt l'équilibre, et le voilà étendu sur le dos. Le Père Delvaux se trouva dessous, portant le poids de la bête, du bagage et des paniers de bois, dits vulgairement *cacolets*; votre serviteur, décrivant un cercle, va donner de la tête contre une grosse pierre qui se trouvait au bord du fossé. Si tout cela a très-bien pu arriver sans l'intervention des diables, nous n'avons pu ne pas reconnaître une protection spéciale du ciel sur nous, lorsqu'après nous être palpés scrupuleusement, nous nous sommes trouvés l'un et l'autre aussi peu froissés que si nous ne fussions pas tombés. Le Père Barrelle avait été simple spectateur, mais il devait aussi avoir son tour. Nous étions à dix minutes de Loyola; la nuit était fort obscure. Nous rencontrons un ruisseau dont le lit est assez étroit, mais qui ne laissait pas d'avoir de la profondeur, étant sans doute grossi par la fonte des neiges.

Quand on est à pied, on passe sur une grille de fer qui unit les deux bords et qui supporte à ses deux extrémités une espèce de petit appui en pierre. A la gauche se trouve aussi une sorte d'écluse qui borde la route d'une manière assez singulière. Il y a

un chemin plus commode pour ceux qui sont à cheval ou en voiture. Comme il était tard, notre guide voulut faire passer ses bêtes sur la grille, afin de gagner un peu de temps. Le premier mulet, aguerrri par ce qu'il avait vu, passa fort lestement, plaçant tout juste ses pieds sur les barreaux; le deuxième, que montait le Père Barrelle, ne fut pas si heureux : après avoir tâtonné un peu, il avance un pied, ne rencontre aucun point d'appui et se laisse choir. Jugez si la chute dût être lourde et dangereuse : le Père Barrelle est jeté la tête en avant contre un des appuis, tout auprès de l'écluse. Nous le croyons fracassé, pas du tout; il se relève au même instant et ne se sent mal qu'au bout d'un doigt : un peu de froissement, sans égratignure, voilà tout. Nous ne doutions pas que le mulet n'eût les jambes fracturées; nous ne manquâmes pas d'embarras pour le retirer de ce trou; on en vint enfin à bout. Il était blessé et perdait le sang, mais il ne paraît pas que le mal ait été considérable. Voilà bien sans doute de quoi remercier Dieu. Je passe sur une foule de choses, faute de temps, l'occasion allant nous échapper pour vous dire quelque chose de la foi et de la piété des Espagnols.

A Madrid, le jeudi saint, le roi se rendit à l'hôpital, où il lava les pieds à douze pauvres infirmes; ensuite, il servit à dîner à la communauté. La reine

en fait autant le jour de l'Annonciation. Le lundi de Pâques, elle alla aux Incurables dès le matin, prit un tablier et servit le chocolat aux malades, aidant ceux qui n'avaient pas l'usage de leurs mains. Le mardi, les infantes, sœurs de Don Miguel, belles-sœurs du roi d'Espagne, firent la même chose. Vous savez que c'est ici l'usage que les femmes n'aient point de chaises à l'église; les princesses ne se permettent pas d'y contrevenir. Le jour du vendredi saint, elles assistèrent, dans l'église de la Compagnie, aux trois heures d'agonie. On leur avait préparé des fauteuils, mais elles les refusèrent et se tapirent par terre comme toutes les autres femmes, dont elles avaient pris la coiffure, qui consiste en un gros voile de soie noire, dont elles s'affublent à peu près comme nos religieuses. Vous croiriez que je parle du temps de Dagobert, si j'ajoutais que le roi chante au lutrin lorsqu'il est à la campagne, et il y est les trois quarts de l'année, et qu'il lui arrive de soutenir le chœur lorsque les moines se trouvent enroués. L'infant Don Carlos, premier frère du roi, prince de la plus haute piété; la princesse, son épouse; leurs trois fils; la princesse de Beira, sœur aînée de Don Miguel, et son fils, nous ont fait l'honneur de nous venir visiter au collège impérial. On est fort à l'aise avec ces Altesses, dont la foi vive leur fait regarder les prêtres et les religieux, quels

qu'ils soient , comme leurs supérieurs, au point que *Moi le roy* (Yo el rey), qui tutoie tout le monde , donne un respectueux *vous* (usted) à deux jeunes Pères de la Compagnie qui sont précepteurs des infants. Voilà bien maintenant de quoi nous confondre. Je suis obligé de terminer. Je me recommande instamment à vos saints sacrifices et aux prières de toute la communauté. Je ne veux pas manquer de vous dire que j'ai offert , lundi dernier, le saint sacrifice à votre intention et pour toute votre communauté à l'autel de Notre-Dame du Bon-Conseil, la même qui dit à saint Louis de Gonzague d'entrer dans la Compagnie.

Je suis , etc.

MALLET.

XVIII

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT.

Madrid, 22 avril 1829.

MON RÉVÉREND PÈRE ,

Pax Christi.

Je remets aujourd'hui quelques lettres pour la France , et entre autres pour vous, au Père Visiteur de Messieurs de Saint-Lazare, député de la pro-

vince d'Espagne, qui se rend à sa Congrégation générale; mais je crois que Votre Révérence trouvera bon que je me serve de sa poste pour vous informer plus promptement de l'état actuel de nos affaires. Nous n'avons pas fait grand chemin depuis ma dernière, mais nous savons cependant, par une première réponse du duc (de Cadaval) à la princesse, qu'il est très-fort question du décret; le ministre l'a consulté sur la question de savoir s'il est prudent de porter le susdit décret avant que tous ceux que l'on destine à cet établissement soient partis de France; le ministre semble craindre que l'on ne s'y oppose à leur sortie. La princesse a daigné venir hier elle-même, accompagnée seulement de l'infant son fils, pour nous faire cette communication et nous consulter; elle y met une grâce et une bonté qui ravissent. Nous l'avons pleinement rassurée; et cette fois elle s'est entretenue avec nous très-longtemps avec une véritable cordialité, nous faisant part de ses espérances et de ses craintes pour son frère, que la cour d'Espagne elle-même n'a pas encore reconnu, et déclare encore en ce moment, par un ambassadeur extraordinaire, ne vouloir reconnaître qu'à la condition d'un mariage que le roi ne veut pas, avec la fille de son frère; il paraît que c'est convenu entre tous les souverains. Bon Dieu, cher Père, que c'est une triste chose que la

politique ! et que nous sommes heureux que Notre-Seigneur nous ait fait la grâce de nous tirer de ce tourbillon. La princesse espère beaucoup de l'énergie et de la foi de son frère, elle nous a assurés de nouveau de ses dispositions à notre égard et renouvelé toutes ses offres de service. Le soir j'allai la remercier dans une visite incognito, entrant au palais comme *socius* du précepteur de l'infant, c'est là qu'il y avait de quoi se confondre de tant de bontés; la princesse voulut bien me donner tout le temps que dura la leçon de son fils, et là elle enchérit encore sur la bienveillance et l'espèce d'intimité de la conversation du matin. Il resta convenu qu'elle écrirait le jour même pour urger le décret et rendre compte de l'entretien particulier qu'elle avait eu avec nous; elle nous promit de nouveau des lettres pour quelques évêques et entr'autres pour celui de Vizeu, outre celles pour le roi, pour la reine-mère, etc.; elle me montra tous les portraits de sa famille, sauf celui de l'empereur. Sa mère est une petite femme, de corps un peu moins haute que le Père Phelipon, mais de cœur et d'âme un véritable grand homme. Elle me dit que le duc de Cadaval, qui est cousin du roi, avait épousé une princesse française de la maison de Luxembourg. Enfin le jeune infant don Sébastien vint la prier de me permettre de passer dans son appartement, et

elle m'y conduisit elle-même; le prince voulait à son tour témoigner tout l'intérêt de son âge à un Jésuite français et tout ensemble portugais : il me fit parcourir tous les tableaux de grands maîtres qu'il a réunis et dont il est grand amateur; et comme je lui demandais de voir de ses propres dessins, après m'en avoir montré plusieurs exposés dans la pièce où il a réuni une collection remarquable des meilleures gravures, il alla chercher cinq feuilles de son propre crayon, qu'il nous montra, puis en fit un rouleau qu'il nous pria d'accepter et d'emporter comme un souvenir; la princesse l'aidait à faire le rouleau, et ce fut elle qui me le remit, et m'exprima le désir de son fils qui ne parle pas français aussi facilement, quoiqu'il le sache ainsi que l'anglais. Comme ces dessins portent le nom du prince, si Dieu nous conduit jusqu'au terme, nous ne manquerons pas de reconnaître ce don le moins mal possible, en exposant ces dessins avec honneur dans notre première résidence. Ce jeune prince est fort affectionné à nos Pères; outre son précepteur, il voit familièrement le Père Provincial et se confesse à lui, je crois vous avoir dit qu'il a dix-huit ans. Parmi les dessins susdits, il y a deux *saint Joseph*.

Il ne s'agit plus que d'un mot qui nous dise de partir, et je vous avoue que nous le désirons sincèrement; les efforts prodigieux que fait la politique

pour contrarié don Miguel nous font tout craindre des libéraux, s'ils viennent à savoir à temps qu'il est question d'anéantir la pragmatique de Joseph I^{er}. Mais enfin Dieu est là-haut, et bien sûr nous ne voulons avancer que par ses ordres. J'oubliais de vous dire que la princesse m'a parlé avec le plus grand intérêt de M. de B., et de ses ouvrages en faveur de son frère ; elle lui répondra lorsqu'elle aura reçu une nouvelle lettre de Lisbonne ; elle estime beaucoup M. P. ; veuillez , si vous en avez l'occasion et que vous le trouviez bon , renouveler à ces deux Messieurs l'hommage de notre reconnaissance.

Il faut que je dise encore un petit mot à Votre Révérence : un homme du monde qui se trouverait à notre place se croirait on ne peut plus heureux. Nous-mêmes, dans notre position, nous ne pouvons nous empêcher d'attacher quelque prix à ce degré de faveur humaine. Je sais d'ailleurs qu'il ne tient bien qu'à nous de surnaturaliser tout cela ; mais enfin qu'est-ce que tout cela en comparaison de nos rapports journaliers avec le Roi des rois et la Reine des anges ? Je vous quitte, mon bon Père, pour aller célébrer le saint sacrifice. Au reste, tout est si religieux ici que rien n'est plus naturel que de s'élever à Dieu en traitant avec de pareils princes. La leçon de l'infant, dont je vous parlais en commençant, n'est, le soir, que sur la religion et sur-

tout sur la pratique. Les infantes, qui sont venues avec Don François de Paul à l'exercice des sept paroles le vendredi saint, avaient la mise la plus modeste, et ont poussé l'humilité jusqu'à refuser les fauteuils qui leur étaient préparés dans une tribune et vouloir s'asseoir à terre même, suivant l'usage d'Espagne, c'est-à-dire sur les talons. Ces bonnes princesses et la reine elle-même vont dans les hôpitaux servir les malades. Il faut toujours en revenir là; c'est vraiment de la foi. Nos Pères me chargent de vous offrir l'hommage de leur respect et affection filiale; ils se portent bien, Dieu merci, ainsi que moi. Nous trouvons tous qu'il sera bien avantageux que nos autres Pères et Frères viennent le plus tôt possible pour étudier la langue; cependant je ne crois pas qu'ils doivent pousser plus loin que le Passage avant que nous quittions Madrid. Nous serions trop nombreux et peut-être à charge ici, malgré toute la bonté qu'on nous témoigne. La Cour part demain pour Aranjuez, ce qui rendra les communications encore un peu plus longues. Oserais-je prier Votre Révérence de me permettre de saluer ici le Père Socius au nom de tous et aussi les Pères qui vous environnent?

Votre, etc.

DELVAUX.

XIX

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT, A PARIS.

Madrid, 5 mai 1829.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

L'espoir de recevoir de jour en jour quelque nouvelle positive à mander à Votre Révérence m'a fait différer de lui écrire plus qu'il ne convenait peut-être à l'affection qu'elle veut bien nous porter. C'est ce qui me détermine à le faire aujourd'hui, quoique aussi peu avancés qu'à l'époque de ma dernière. On dit dans ce pays-ci que *las cosas de palacio andan despacio*; nous l'éprouvons en ce moment, et nous aimons encore à nous flatter que le retard ne vient pas de quelque cause plus fâcheuse. Cependant il ne faut pas se dissimuler que les circonstances dans lesquelles se trouve actuellement le Portugal ne sont pas, *humanum dico*, favorables à l'exécution du projet en question. Le roi paraît avoir pensé à nous faire venir avant l'émission du fameux décret, ce qui faisait tout à fait notre affaire; mais sa sœur, consultée par lui sur ce point, lui a répondu sans nous demander avis, et toutefois sur celui du Révérend Père Provincial (d'Espagne), auquel elle en

parla la veille de son départ pour Aranjuez, dans la visite que ce Père lui fit ; et cette réponse fut qu'il ne convenait pas que nous parussions dans Lisbonne sous le poids d'une pragmatique aussi flétrissante pour la Compagnie que celle de Joseph I^{er}. Nous le sentons comme tout le monde ; mais le besoin d'apprendre la langue et de devenir Portugais avant d'avoir à agir comme Jésuites nous faisait désirer que le roi nous assignât une ville quelconque de ses États où nous pussions à loisir et sans conséquence nous exercer et à la langue pour laquelle il ne nous faut plus que la pratique, et aux différentes fonctions des ministères propres de la Compagnie. Nous exprimâmes tout cela au Révérend Père Puyal, au moment de son départ pour sa visite, en le priant d'en conférer avec la princesse, qu'il devait voir en passant à Aranjuez. Il eut beaucoup de peine à entrer dans notre idée. Il faut vous dire que, dès le commencement, il a paru trouver que nous nous étions trop pressés, semblant toujours oublier que des Français, destinés à un établissement en Portugal, n'étaient point du tout des Espagnols appelés à réformer celui d'Espagne. Dans cette disposition, il nous quitta en nous disant : Au revoir jusqu'à la mi-juin, époque où il doit revenir à Madrid, nous assurant qu'il nous y retrouverait encore, et ajoutant que cette affaire ne pouvait

qu'être très-longue , du reste nous protestant le plus amicalement possible que, jusqu'à l'an *mil huit cent quarante*, il nous suppliait de demeurer sans ombre de souci au milieu de nos Frères du collège impérial. On explique mal ce que l'on ne conçoit pas, et l'on ne communique guère une conviction que l'on n'a pas. La princesse vient de nous faire écrire hier, ainsi que le Père Puyal , par le Père Frias, qu'il leur paraissait toujours plus convenable d'attendre le décret : *fiat voluntas!* Dans cet état de cause, le Père Mallet et moi , qui avons cru jusqu'à présent devoir plutôt garder le silence le plus édifiant que de rien dérober à l'étude du portugais, nous venons de nous mettre enfin à celle de l'espagnol, car, en effet, nous ne savons quand cela finira , et cette langue pourra nous être utile peut-être beaucoup plus et certainement plutôt que l'autre. Si le pressentiment de tous nos Pères ici et l'espèce de prophétie du Père Provincial se réalisent, nous y sommes encore pour longtemps , et l'on sera tenté de regretter d'avoir enlevé si tôt au Passage, où il faisait tant de bien , le fervent Père Barrelle, qui use ici son frein presque à pure perte. Aussi, si ce n'était la dépense, je vous proposerais de le faire retourner , pour attendre à son ancien poste le dénouement de cette affaire. Quant au Père Mallet, dont, par parenthèse, la santé est fort bonne, et

moi, il semble qu'il n'y ait d'autre parti à prendre que d'attendre le plus près possible du théâtre de nos futurs travaux, et du moins ici, à Madrid, puisque la Providence nous y a amenés. Si enfin, ce qu'à Dieu ne plaise, nous acquérions la certitude que l'affaire est définitivement ajournée et qu'il vous semblât bon que nous retournassions aussi en France, nous vous prions de nous permettre de visiter, avant de quitter l'Espagne, quelques-uns des sanctuaires si chers à la Compagnie. Je demanderais dès à présent cette permission, à la faveur du loisir que nous laisse la Providence, si ce n'était la dépense pour aller en voiture et l'impossibilité où est le Père Mallet d'aller en pèlerin.

Quand on attend, l'on a beau champ pour penser et songer; il n'est pas que nous ne pensions quelquefois que notre misère pourrait bien être un obstacle aux vues de Notre-Seigneur sur cette entreprise; je m'en humilie sans m'en décourager; d'autres fois je suis, et nous sommes tous véritablement touchés, en apprenant l'état moral du pays auquel nous sommes envoyés, et nous tremblons que le moment du salut ne soit pas encore venu, ni pour lui ni pour un autre pays que nous voyons de plus près et que la France a déjà trop fréquenté pour son bonheur. Si le feu se rallume en France, il s'étendra de nouveau sur toute la Péninsule! Et

vous sentez que ces pensées noires vont à nous faire craindre que tout établissement solide ne doive être ajourné en effet à *l'an quarante* ! c'est-à-dire à l'époque d'une véritable et religieuse restauration. Cependant ceux qui connaissent don Mignel disent que dès qu'une fois il a appelé les Jésuites, c'est fini ; il n'est point homme à reculer, et cette pensée ranime les espérances, parce qu'enfin s'il se prononce de cette manière pour Dieu, Dieu à son tour se déclarera pour lui, et alors le salut se fera pour ses peuples, et peut-être qu'il sortira de là pour plusieurs autres.

Quoi qu'il en soit, nous sommes personnellement dans une position admirable pour nous détacher de plus en plus, et ne penser qu'à profiter du présent pour avancer dans l'union avec notre divin chef. Priez pour vos enfants, bon Père, afin qu'ils ne perdent pas une si précieuse occasion. A propos!... Votre Révérence a-t-elle connaissance d'un projet d'établissement d'un collège de la Compagnie française à Gironne, en Catalogne ? Le Père Gil, supérieur du séminaire des nobles, nous disait ces jours derniers qu'il en était question.

Les Peres Espagnols sont toujours ardemment désirés aux Philippines ; leurs anciens biens y sont à leur disposition depuis le décret de rétablissement, ce qui leur assure là des ressources pour le

temps où, plus nombreux, ils pourront y envoyer des sujets. Voilà, mon cher Père, tout ce que j'avais à vous dire pour le moment. J'ajouterai, pour profiter de ce qui me reste de papier, quelques notes sur de petites différences entre les usages de France et ceux d'Espagne, que vous serez peut-être bien aise de connaître.

Ici, depuis Pâques, et tout l'été, on dit les litanies à onze heures trois quarts, à la suite de l'examen qui se fait par presque tous à la chapelle, ainsi que celui du soir et l'oraison, cela paraît même une règle pour les scolastiques. Ces derniers, non prêtres, sont aussi complètement séparés des prêtres, et même beaucoup plus que les Frères coadjuteurs ne le sont des scolastiques en France. Les récréations se prennent par ces trois degrés dans des lieux différents, et toujours assis. La règle du *Socius* est absolument observée. Le lever est à cinq heures, et le coucher à dix, et l'examen du soir ne finit qu'au coup de dix heures. L'infirmerie a, dans toutes les maisons, sa cuisine et son réfectoire, dans lequel se prend le déjeuner, et mangent ceux qui ont besoin de quelque chose d'extraordinaire. Excepté les jours de jeûne et les fêtes, il n'y a jamais que deux plats à table, mais plus copieux qu'en France, surtout le premier, du reste d'une grande simplicité et presque invariablement le même; jamais

de viande le soir. Le martyrologe se lit en espagnol. Le Père Provincial n'a paru à la récréation que le jour de ses adieux : il est vrai que dans ces derniers temps il était fort occupé par la visite de la Congrégation Provinciale. Je ne l'ai vu qu'une fois à la première table, tout au plus. Adieu, bon Père, je ne puis vous exprimer ce que nous éprouvons pour Votre Révérence; le défaut de lettres de votre main est pour nous un nouveau carême, plus pénible que le précédent; vous êtes peut-être en route pour Rome? Quelque part au reste que vous soyez, que nous soyons nous-mêmes, vous n'aurez pas de fils plus affectueux, plus dévoués en Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère, que vos enfants de Portugal, qui vous en assurent par la bouche du moindre de tous, etc...

DELVAUX.

XX

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE ROSAVEN, A ROME.

Madrid, 8 mai 1829.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Je profite de l'occasion de nos Révérends Pères qui se rendent à Rome, pour vous donner quelque

nouvelle de notre petite colonie. Envoyés ici par le Révérend Père Provincial de France, trois Pères, les Pères Mallet, Barrelle et moi, pour répondre au désir exprimé par le roi de Portugal, nous sommes là attendant ses ordres, pour entrer dans ses États. Ce qui retarde l'affaire est que l'on a changé d'avis pour l'époque de l'émission du décret. Votre Révérence avait su que l'on avait d'abord annoncé qu'il ne sortirait qu'après notre arrivée; mais on trouve maintenant qu'il est indispensable qu'il la précède, n'étant pas convenable que nous nous présentions sous le poids de la pragmatique si flétrissante de Joseph I^{er}. Pour nous qui avons besoin de passer quelque temps dans le pays, pour nous exercer dans la langue avant de penser à aucun établissement, nous eussions eu intérêt à partir le plus tôt possible. Je ne sais si l'affaire est encore un secret pour la France, mais ici il a été impossible de le garder. Dieu veuille que ce délai et la publicité ne suscitent point des obstacles à cette œuvre qui paraissait si visiblement de lui. Toutefois je redoute bien moins ceux-là que ma misère et mon indignité. L'obéissance doit suppléer à tout, et c'est toute ma confiance.

Votre très-humble, etc.

DELVAUX.

XXI

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE VARIN, A PARIS.

Madrid, 20 mai 1829.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Je m'empresse de vous communiquer la réponse que vient de m'adresser le duc de Cadaval, et qui ne m'a été remise que ce matin, quoiqu'elle fût depuis vendredi matin entre les mains de Madame la princesse de Beira. Mais la maladie et la mort de la reine vient d'affliger tellement toute la Cour que Son Altesse n'a pu m'écrire comme elle se le proposait. Je crois bien faire en vous donnant le texte même : « J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous
« avez bien voulu m'adresser le 3 avril; je ne puis
« que me flatter d'avoir été choisi par Sa Majesté
« Très-Fidèle pour prendre part au rétablissement
« de la Compagnie de Jésus dans ma patrie; c'est
« une affaire qui m'a toujours tenu à cœur et que
« j'espère voir heureusement terminée. Le roi,
« mon maître, a reçu avec satisfaction vos assurances de dévouement et me charge, Monsieur,
« de vous le témoigner. Son Altesse royale Madame

S.

6

« la princesse de Beira , si digne à tous égards de
« respect et d'estime , donne encore dans cette
« occasion une nouvelle preuve de son zèle pour
« la religion, par l'intérêt qu'elle daigne prendre à
« cet établissement , et Son Altesse royale vous in-
« diquera l'époque et la manière dont vous devez
« entrer en Portugal. Recevez, Monsieur, l'assu-
« rance de la parfaite estime et considération avec
« lesquelles je suis votre très-dévoué, etc. »

« DUC DE CADAVAL.

« Lisbonne, 8 mai 1829. »

Je vous serai reconnaissant, mon Révérend Père, si vous le trouvez bon, de faire passer cette lettre au Révérend Père Provincial qui y verra avec plaisir que l'on s'occupe efficacement et toujours avec la même bonne volonté du rétablissement de la Compagnie dans ce royaume (de Portugal).

Nous inférons de la réponse du duc que Son Excellence a écrit plus en détail à Son Altesse Madame la princesse de Beira, et que cette bonne princesse qui, ainsi que les autres infantes, ne quittait pas la reine dans ses derniers moments, la soignait elle-même et a reçu son dernier soupir, profitera du premier loisir pour nous parler plus explicitement du temps et de la manière de notre entrée en Portugal; j'aurai soin de vous tenir au courant de tout.

Vous apprendrez volontiers que nos Pères et Frères sont tous arrivés à bon port depuis une dizaine de jours ; le Père Pouty et le Frère Baron le dimanche 10 mai, et les trois autres le lendemain, après un voyage très-heureux (1). Le retard de notre départ

(1) Voici la lettre que le Père Chevalier (Bukacenski) l'un des voyageurs, adressait de Madrid au Révérend Père Provincial de France :

« REVERENDE IN CHRISTO PATER PROVINCIALIS.

« Pax Christi.

« Operæ pretium existimo, si gesta itineris nostri Madritum, brevi compendio R. P. Provinciali referam. Itaque profecti ex Passage Loyolam, prosperum et promptum iter habuimus : inde postridie, secunda Maii, perreximus Bergaram pervenimusquē, currum publicum expectaturi. Hic jam cælum nubibus visum obduci. Nam, legi in Hispania latæ obsequentes, exhibemus, pernottaturi, nostras litteras commeatus Prætori. Hoc non esse sui juris, reponit Prætor ; adeunda est nobis politia : monet insuper perhumaniter, litteras commeatus Fratris Monnier non esse vestitas formis constitutis in regno. Cum enim Provinciæ Guipuscoa, Navarra et Alava ; quarum primariæ urbes S. Sebastien, Tolosa et Vitoria propriis regantur legibus ; quarum una est, ut aliarum urbium Prætores non possint dare litteras commeatus Madritum, sed tantum ad aliquam primariam ex his tribus ; perspicuum est, F. Monnier debere pergere Tolosam, utpote cujus litteræ in Passage signatæ sicut *Tolosam*. (Quod quidem errore factum.) Durum fit patientia levius. Licet eadem affirmavit Præfectus policiæ (cujus germanus Madriti in Societate ante aliquot annos obiit), at emergendi e malo modum insuper idem politiæ Præfectus præbuit, scilicet novas Vitoriæ litteras commeatus sumendas a F. Monnier.

« Duo gravissima nos angebant ; alterum, difficultas procurandi

de Madrid ne nous faisait pas désirer qu'ils quittassent sitôt le Passage, et je l'avais mandé au Révérend Père Provincial dans ma dernière. Mais le bon Dieu a permis qu'ils fussent déjà expédiés. On est persuadé ici que nous en avons encore pour quelques mois, de sorte que nous nous sommes mis sérieusement à l'espagnol qui d'ailleurs a tant

currus privati Madritum; alterum, penuria *Vadis* ad habendas novas Litteras commeatus F. Monnier. Subvenit cumulatissime utrique necessitati Dom. Velasquez Piez; et currum nobis procuravit commodum 350 fr.; et ipse vadem se fecit ad obtinendas litteras commeatus. Lentum quidem semper, at prosperum iter habuimus ad 9 Maii. Noster conductor, vir fidus, prudens et expertus, maximam nostri curam gessit; utque expensis in diversoriis parceremus, curavit. Nona Maii descendentibus nobis in curru ex Monte deserto, Mala-Cabrera merito vocatur, obviarunt duo latrones; altero ad proximam rupem hærente, alter armatus sclopeto processit. Ad actum contritionis et ad S. Josephum, cujus Patrocinium celebrabamus, mox ego recurri. Sistit equos auriga; dat *pesetam* (un franc) latroni; salutatur vicissim, et utraque ex parte disceditur. Periculum mera mulcta visa primum; at cruces per intervalla erectæ, et narrationes aurigæ oppositum demonstrabant; nosque idcirco, auriga id asserente, nullum grave damnum passos, quod viri Ecclesiastici, ejusmodi etiam hominibus, sint venerationi in Hispania. Cæterum a monte Mala-Cabrera Madritum, iter maxime infestum latronibus. Nos vero illo periculo defuncti, nullum aliud fuimus experti; lætique 11 Maii, hora octava ante meridiem tenuimus Madritum; atque expectationi et linguæ hispanicæ vacamus. Hæc fuit ratio totius itineris nostri.

« Omnes nostros in Gallia vehementer cupio salutatos, etc... »

« JOS. BUKACENSKI. »

de rapports avec le portugais, que nous ne pouvons que gagner à nous y exercer en passant. Notre nombre ici nous inquiéterait un peu sans la charité de nos Pères. Le Père Barrelle, qui sait passablement son espagnol, est le seul qui puisse rendre quelque service, et gagner, si je puis le dire ainsi, une partie du pain que nous mangeons. Il donnait des leçons de français à deux ou trois des nôtres. Hier on l'a demandé au séminaire des nobles, et c'est sans doute aussi pour le cours de français des élèves. Le supérieur tient la place du Provincial pendant sa tournée qu'il fait actuellement. Personne d'ici ne va à la Congrégation générale comme électeur. Cette province n'a que deux profès : le Provincial et le Père Gil, du moins de profès capables d'agir, voyager, etc.; il y en a quelques autres très-anciens et en fort petit nombre.

Soyez tranquille sur nos santés; Dieu merci, elles sont bonnes jusqu'à présent; nous n'avons point encore eu de chaleurs. La mort de la reine est un grand événement pour ce royaume; c'était une sainte, elle avait 26 ans seulement; elle était le modèle de la Cour et de toute la capitale, c'est-à-dire du royaume, elle passait beaucoup de temps en oraison, et lorsqu'on la cherchait, le roi ne manquait pas d'envoyer à son oratoire qu'il faisait respecter au reste et respectait lui-même, au point de

ne se permettre jamais d'aller l'y interrompre ; il la regardait et l'aimait comme l'ange de l'Espagne ; c'est le nom qu'on lui donnait ici avec ceux de sainte reine et de mère ; elle visitait les hôpitaux , servait les malades , etc. Elle avait l'esprit fort cultivé , faisait en langue castillane , qu'elle avait apprise parfaitement , des vers estimés , mais toujours sur des sujets de piété , surtout à l'honneur du divin cœur de Jésus. Elle aimait beaucoup les Jésuites , et par reconnaissance , disant que son aïeul leur devait sa conversion , événement dont elle avait voulu consacrer le souvenir par l'érection d'un autel au cœur de Jésus. Son délire même ne fut que de piété ; le désir qu'elle exprimait alors le plus fortement était de ne plus être reine. Dieu l'a exaucée malgré les vœux et les supplications de tout genre de ses fidèles sujets. Elle est morte dimanche matin , à minuit et demie , comme elle l'avait annoncé la veille. Depuis lors les cloches innombrables de cette grande ville et le canon augmentent d'intervalle en intervalle la douleur générale. On a rapporté hier les corps de saint Isidore le laboureur et celui de sa femme , patrons de Madrid , que l'on avait portés à cette occasion , ainsi que plusieurs autres insignes reliques , à Aranjuez. Cet événement nous a procuré le bonheur de voir à notre aise ce corps de saint Isidore dont on vient de faire la reconnaissance avec le plus grand

appareil, en présence de l'évêque coadjuteur, du corrégidor, de toutes les autorités civiles de Madrid, d'un grand nombre d'officiers et de tous les *Tenedores* des clefs qui sont sept. Il fallait voir avec quelle foi nos bons Espagnols tout chamarrés d'or portaient, contemplaient ce saint corps! Il fallait voir les épées, les épauettes, les croix de mérite, etc., tout cela prosterné aux pieds d'un pauvre laboureur!...

Sous le rapport des ordres religieux, Madrid présente un spectacle bien étrange pour les Français et bien imposant aux yeux de la foi. Aux processions qui se sont faites pour la reine, nous avons vu jusqu'à 22 ordres différents, plusieurs étaient présidés par leurs Généraux en personne.

Recevez, etc.

DELVAUX.

XXII

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT, A PARIS.

Madrid, 15 juin 1829.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Vos lettres des 16 et 20 avril, par le Père Chevalier, n'ont point encore reçu de réponse, et cela par suite de vos absences, et depuis longtemps par

suite de l'incertitude où nous sommes ici. J'ai annoncé à Paris la réponse du premier ministre, et j'espère qu'on vous l'aura fait parvenir et qu'elle vous aura fait plaisir. Depuis lors, j'espérais de jour en jour quelque chose à vous mander, mais silence complet de toutes parts. Ce délai est l'épreuve dont vous avez plusieurs fois parlé, qui arrive toujours autrement qu'on ne l'avait prévue. Plus elle se prolonge, plus je sens que nous en avons besoin. Personnellement, j'use ici à souhait cette activité naturelle qui vous a souvent inquiété, bon Père, et sur laquelle je tiens de vous de si précieux avis. Je me calme dans une grande nullité à cent lieues et plus des miracles, des révélations, des prédications, des *constructions!* Notre bon maître travaille en silence, mais bien efficacement, à guérir mes misères : l'importance, la précipitation, l'optimisme, l'imagination, tout, jusqu'à *la maladie de la pierre*, reçoit ici son traitement et son régime. Vos derniers avis, que je me félicite de vous avoir fourni l'occasion de me donner, puisqu'il semble qu'ils vous ont diverti un instant, ces derniers avis contribueront beaucoup à avancer la cure que je recommande bien instamment à vos saints sacrifices. Il le faut bien, mon Révérend Père, que vous priiez singulièrement pour moi, car enfin, outre que le choix que vous avez fait de ce pauvre religieux pour cette œuvre est

à votre compte, vous n'oubliez pas qu'il est devenu par là doublement votre fils spirituel.

Votre dernière, du 17 mai, près de Clermont, nous est aussi très-bien arrivée. J'y vois que vous n'avez pas reçu toutes mes lettres, entre autres une de la fin du mois d'avril, où je vous parlais du jugement que l'on porte ici de nos affaires. La réponse du duc n'a pas fait changer de manière de voir, et nos Pères ne parlent que de nous perfectionner dans l'espagnol, afin de pouvoir rendre quelque service à la province d'Espagne : c'est, au reste, tout ce que nous faisons. Après un mois donné exclusivement au portugais, le Père Mallet et moi nous sommes mis exclusivement à l'espagnol, et à l'arrivée de nos autres Pères, pour ne pas les réduire à un silence qui paraissait scandaliser en quelque sorte nos Pères d'Espagne, nous les avons engagés à s'y appliquer aussi, jusqu'à ce que tous, nousussions l'écorcher passablement pour soutenir un peu de conversation. D'ailleurs, il est clair qu'il y a tant d'analogie entre l'une et l'autre langues que l'étude de l'une nous sert pour l'autre, et il est de fait que les Castillans se font entendre sans peine en Portugal et même y prêchent avec fruit en leur langue. Cependant, après quelque progrès, nous nous remettons au portugais, et surtout lorsque nous verrons que l'horizon commence à s'éclaircir. Je crois vous

avoir dit que le Père Barrelle avait été demandé par le Père vice-provincial pour rendre quelque service au séminaire des nobles ; étant le Père spirituel de notre petite troupe , cela nous dérangeait un peu ; mais le moyen de refuser , tandis que nous mangeons ici sans rien faire , et depuis tant de temps , et si nombreux ! Il donne une leçon de français et remplace par-ci par-là tantôt l'un , tantôt l'autre. Ce qu'il a fait de plus important a été , pendant une quinzaine , la surveillance d'une brigade ou chambre. Cet isolement , qui le réduit à ne plus parler que castillan , lui a déjà donné assez de facilité pour qu'il se soit essayé avec succès à donner la petite instruction du dimanche à sa brigade , et pour qu'on pense à le faire approuver pour les confessions , ce qui est ici une grande affaire auprès de l'Ordinaire. Les religieux ne sont point exempts de l'examen , ni pour le confessionnal , ni pour la chaire ; ils ne reçoivent d'abord que des pouvoirs temporaires , à charge de nouvel examen pour le *prorogatur*. Ceci va peut-être ici , et surtout à Lisbonne , nous donner l'occasion de quelque bonne humiliation ; mais patience !...

Dieu merci , la santé de tous est bonne. Les Pères Mallet et Barrelle ont été légèrement indisposés , mais sont bien remis ; le Frère Baron se ressent de rhumatisme , par suite d'un petit refroidissement ,

mais c'est peu de chose. Le manteau de gros drap et d'une ampleur énorme n'est pas une médiocre épreuve dans cette province pour les poitrines françaises, mais enfin c'est de rigueur. Nos Pères, dit-on, ont préféré suer quelques mois que grelotter le reste de l'année. Le R. P. Provincial ne tardera pas à rentrer à Madrid; il repassera par Aranjuez. S'il nous en rapporte quelque nouvelle, ce sera une raison de vous écrire de nouveau. Le silence de la princesse qui, avant la mort de la reine, avait promis de nous écrire, prouve qu'il n'y a rien de satisfaisant. L'état du Portugal est si précaire, qu'il n'y a rien d'étonnant dans ce retard; il ne le serait pas même que le projet échouât entièrement. La grande partie de la noblesse dans ce pauvre royaume ne se soucie pas de Jésuites. Bon nombre de prêtres et de religieux ne s'en soucient pas davantage, sans parler des libéraux de tous les pays et du diable. Au retour du Révérend Père Provincial, je le consulterai sur le projet d'aller seul jusqu'à Lisbonne, sans l'habit, bien entendu, pour voir de plus près ce que l'on peut espérer; car une des choses possibles aussi, c'est que, tout en regardant la chose comme impossible actuellement, on n'ose cependant nous dire ici tout ce qui en est, mais qu'on nous y laisse le bec dans l'eau des années entières. Notre séjour en si grand nombre ici et si longtemps

ne vous paraîtra-t-il pas une raison d'écrire un mot au Révérend Père Provincial pour vous entendre avec lui sur les frais de notre séjour, sur nos occupations, etc. ?

Pour moi personnellement, si nous parvenions à voir devant nous quelques mois assurés de séjour ici, je soupirerais après un petit bout de troisième an ou du moins après une grande retraite. En attendant, nous mêlons l'étude des langues d'un peu plus d'oraison, et nous allons, je crois, y ajouter quelques petites conférences, entre nous, sur les Exercices de saint Ignace. Pour cela, la séparation du Père Barrelle est un inconvénient; mais qu'y faire ? Nous ne pouvons qu'aller au-devant de tout ce qu'on pourra nous demander en ce genre, à moins de convention particulière avec le Père Provincial, convention qui ne serait possible qu'autant que l'entrée en Portugal deviendrait et plus probable et prochaine.

Adieu, mon Révérend Père; en cette veille de saint François-Régis et si près de la saint Louis, tous vos enfants d'Espagne se réunissent pour vous demander votre bénédiction et vous offrir leurs hommages les plus affectueux, etc.

DELVAUX.

XXIII

LE PÈRE POUTY AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT, A ROME.

Madrid, 21 juin 1829.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Je me sens pressé de vous communiquer une chose à laquelle je pense depuis quelque temps. Sachant combien je dois à la Société, je suis bien éloigné de lui rien demander davantage ; de sa part je ne désire qu'une seule chose, c'est qu'elle veuille bien continuer de me retenir au nombre de ses enfants. Pour ce qui me regarde, et de mon côté seulement, je me trouve porté à prendre des engagements plus étroits envers elle. Ainsi, si vous le trouvez bon, je m'abandonnerai entre ses mains, aussi entièrement que les profès, soit pour les missions étrangères, soit pour toutes les autres choses, auxquelles ils sont obligés d'une manière spéciale. Quoique je puisse véritablement bien peu de chose, il me semble qu'un tel vœu sera agréable à Notre-Seigneur.

Je regarde comme une grande grâce d'avoir été

choisi pour une mission aussi belle que celle à laquelle vous m'avez destiné. Mais si malheureusement elle venait à manquer, je ne demande point à retourner en France ; vous pouvez disposer de moi pour quelque partie du monde que ce soit : il me semble qu'avec la grâce de Notre-Seigneur je ne craindrai ni les voyages, soit par mer, soit par terre, ni les travaux, ni les dangers.

Ici nous joignons à l'étude de la langue un petit travail qui, je crois, nous sera utile : c'est une conférence chaque jour sur les Exercices. Une observation du Révérend Père de Noyelle cité par le Père Diertins, dans la préface de son commentaire sur les *Exercices*, n'a pas peu contribué à nous persuader de plus en plus qu'il faut enfin abandonner ces auteurs pleins de longues méditations, et s'en tenir au seul livre de saint Ignace qui, en si peu de pages, présente un cours de spiritualité infiniment plus substantiel et plus complet qu'on ne le trouve dans ces gros volumes. Malheureusement en Espagne on n'est point encore revenu à l'ancienne manière de les donner. On ne connaît que Bellecius, le Père Salazar et autres semblables, aux méditations desquels il paraît même qu'on en ajoute du Père Louis de Grenade et autres auteurs qui ne sont point de la Société. Nous nous gardons bien du reste de rien blâmer ; nous sentons que ce

serait une grande imprudence de notre part, et que, s'il y a une réforme à faire, nous n'avons aucune mission pour l'entreprendre. Mais c'est vraiment bien dommage que des hommes d'ailleurs si vertueux et si dignes de la Société manquent cependant d'une des plus puissantes armes qu'elle met entre les mains de ses enfants. Oh ! si je ne craignais point d'être indiscret, je sais bien qui je prierais de dire à nos Pères de la Congrégation un petit mot en faveur de ces chers *Exercices*.

Je demanderais trois choses (1) : Premièrement que l'on discréditât une maxime que j'ai entendu répéter à bien des personnes et dans bien des lieux, qui est : que l'on ne peut et que l'on ne doit étudier le livre des *Exercices* que pendant le troisième an, c'est-à-dire après qu'on s'est accoutumé pendant dix ans ou davantage à une forme d'exercices qui étant devenue comme naturelle par l'habitude ne se changera jamais qu'avec peine. Deuxièmement, qu'on engageât fortement les Nôtres, si toutefois on ne jugeait pas à propos de l'ordonner expressément, à prendre pour leurs retraites de huit jours ou d'un mois, le livre même des *Exercices* et

(1) Nous n'avons pas cru devoir supprimer cette lettre où il est si peu question du Portugal : on verra que, outre son mérite propre, elle a celui de devancer l'importante Encyclique du Très-Révérend Père Roothaan, sur les *Exercices* de saint Ignace.

non plus ces auteurs qui le remplacent si imparfaitement. Troisièmement, que l'on recommandât également aux Nôtres de chercher les occasions de donner les exercices, comme les donnaient saint Ignace et ses premiers compagnons; toutes les fois que des occupations plus importantes ne les en empêcheraient pas. Ce n'est pas tant du reste le bien extérieur que j'envisagerais ici que celui des membres de la Société : ils seraient forcés par là d'étudier un livre qu'ils n'étudieront jamais assez exactement, à parler du moins en général, s'ils n'ont pas plus d'occasions d'en faire usage pour les autres. C'est là, il me semble, un bien excellent moyen de rappeler de la dissipation des autres travaux à l'étude de la personne de Notre-Seigneur, et en lui à celle de cette loi d'amour que saint Ignace regarde avec tant de raison comme le seul mobile de toutes les autres, et c'est par son livre des *Exercices* qu'il la fait passer dans les cœurs. Je ne sais si je me trompe, mais je regarde les *Exercices* comme la première et la plus essentielle des règles de la Société, comme sa vie; car il n'y a rien au monde de plus propre, il me semble, à faire naître les vocations pour y entrer; à les soutenir contre les tentations et l'inconstance; à les développer en en faisant prendre l'esprit de plus en plus... Mais en vérité, mon Révérend et très-aimé Père, je vois

que je suis tout à fait indiscret. J'oublie à qui je parle. J'ai bien mérité une bonne pénitence. Je ne perds pourtant pas toute espérance de pardon. Je sais combien vous les aimez, ces chers *Exercices* qui ont été la cause de ma faute, et je crois que vous me passerez encore cette fois de n'en avoir pu parler qu'avec quelque passion. Comment nommer avec indifférence ce à quoi on a tant d'obligations ! J'irai même jusqu'à vous demander de porter partout avec moi l'original espagnol que m'a donné le Révérend Père Recteur, ainsi qu'un volume qui les contient en latin avec le directoire et le commentaire du Père Diertins...

Tous nos Pères et Frères se portent passablement bien et nous attendons tous le moment où le décret de rappel sortira, pour voler vers ce cher Portugal. Veuillez bien ne pas m'oublier dans vos saints sacrifices, etc.

POUTY, S. J.

Post-Scriptum (du Père Delvaux). — 22 juin. Le Révérend Père Provincial est rentré ; mais point d'autre nouvelle, sinon qu'un journal de Lisbonne traite à présent publiquement de l'affaire en question et prend notre parti ; que la princesse P. s'attend toujours à une prompte émission du décret ; que l'affaire de l'inquisition paraît marcher de pair

S.

7

avec la nôtre ; qu'enfin , pour moi , tout cela me paraît devoir faire un peu trop de bruit pour qu'il n'y ait pas une forte opposition.

XXIV

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT, A ROME.

Madrid, 29 juin 1829.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

C'est en un bien beau jour qu'il m'est donné de vous écrire. Bien beau pour tous, mais surtout pour ceux qui sont actuellement comme Votre Révérence à l'ombre de la chaire de saint Pierre ; c'est aussi un jour bien important. J'ai dit ce matin la messe de tout mon cœur pour la grande affaire que vous avez dû commencer aujourd'hui, cela ne m'a pas fait oublier *deux Pierre* vos enfants et aussi un peu les miens qui ont eu le bonheur de célébrer cette année leur fête en si bon lieu.

L'objet principal de cette lettre est de vous dire que la Cour est rentrée à Madrid le 26 pour se rendre, après une quinzaine environ, à Saint-Ildefonse, maison royale d'été. La princesse, qui s'occupe toujours beaucoup de notre affaire, a eu la bonté de

me faire dire hier par le Révérend Père Provincial d'aller la voir, et j'y fus le soir avec le Père précepteur : c'était pour me renouveler toutes ses assurances de dévouement et me faire part d'une lettre du roi qu'elle avait reçue le 25, et par laquelle il lui dit qu'elle peut compter que l'affaire des Jésuites se conclura incessamment et que bientôt nous pourrons nous mettre en route. J'ai pris la liberté de lui demander ce que Son Altesse croyait que nous pouvions entendre par ce *pronto* ; et elle m'a dit qu'elle espérait recevoir la nouvelle définitive avant son nouveau départ de Madrid. La reine sa mère, nous a-t-elle assuré, nous désire beaucoup, les ministres et l'évêque de Vizeu lui ont écrit dans le même sens. Il est donc impossible de douter des dispositions de la cour de Portugal à notre égard, et si ce bon roi était bien établi lui-même, tout irait à merveille ; mais combien ne reste-t-il pas à craindre quand on voit qu'il est encore constamment occupé à lutter au dedans contre l'hydre à cent têtes, et au dehors contre toutes les puissances qui s'obstinent à mettre sa reconnaissance à une condition qu'il ne veut point accepter ?

Dans cet état de choses se présente une question que nous déciderions affirmativement d'après vos anciennes instructions, après avoir toutefois pris l'avis du Révérend Père Provincial d'Espagne, comme

c'est convenu, s'il fallait se décider *ex abrupto*, mais sur laquelle cependant je vois s'élever quelque doute, surtout dans l'esprit du Père Bukacinski, et par conséquent sur laquelle il serait bon que vous disiez un mot. Si le décret de notre rétablissement se donne avant que le roi soit reconnu des puissances, sera-t-il convenable d'aller tous aussitôt qu'il nous appellera, ou nous contenterons-nous d'aller deux, par exemple, pour préparer les quartiers et sonder le terrain? Je vois bien que le Père Provincial penchera pour ce parti, il est toujours fort persuadé qu'il faut faire long feu dans cette affaire : la seule grande raison de se presser un peu plus est toujours la langue qui ne s'apprend bien que sur les lieux. La princesse m'a dit qu'elle viendrait un jour pour faire la connaissance de nos Pères dernièrement arrivés.

Je prends la liberté de renouveler la demande de toutes les notes, instructions, règlements, etc., qui pourront nous servir pour établir une uniformité aussi parfaite que possible entre la nouvelle Province et celle d'Italie; nous avons bien ici le Juvénat d'Alcala dont le supérieur a pris à tâche de retracer tous les usages du collège Romain; mais cela ne nous suffit pas, il nous faut aussi Saint-André, le Jésus, collège d'externes, pensionnat, etc. D'ailleurs le Père Mallet remarque que le supérieur d'Alcala

a encore mêlé au romain quelque chose des anciens usages d'Espagne, et cela devait être, mais cela empêche pour nous la pureté du modèle, et c'est ainsi que l'on va s'écartant toujours de plus en plus de l'unité. Le Père Mallet a été passer quelques jours à Alcalá dont le recteur est un de ses anciens condisciples à Rome; il en est revenu fort édifié. Cette maison d'étude rivalise avec le noviciat en ferveur et régularité; j'ai demandé et obtenu d'y envoyer nos deux chers Frères, qui manquent ici d'ouvrage; un des Pères les y accompagnera pour les confesser : car ils apprennent peu la langue; sous ce rapport ils ont l'un et l'autre peu d'ouverture; la santé du Frère Ignace Monier a été une seconde raison; sans être malade, il est souffrant de coliques, défaut d'appétit, etc.; ils mènent ici une vie trop sédentaire. Le supérieur du noviciat nous avait invités hier à dîner, nous y sommes allés tous.

Du 30 : il faut savoir que la *Rénovation* du collège Impérial a été renvoyé à la saint Ignace; le Père Provincial se proposant d'en faire la visite avant cette époque. Nous nous réunissons tous les jours pour conférer sur les *Exercices*, je crois que cela fait du bien. Tous les Pères se portent bien, ainsi que le Frère Baron. Le Père Barrelle est toujours au séminaire des nobles. Voilà à peu près tout ce qui mé-

rite de vous être raconté. Veuillez nous mettre aux pieds du Très-Révérend Père Général, que Dieu nous aura donné quand vous recevrez cette lettre, et demandez pour nous une de ses premières bénédictions ; nous prenons la liberté de nous rappeler ici au souvenir du Père Assistant, à celui des Pères Richardot et Druilhet.

Votre très-humble serviteur et fils en Notre-Seigneur,

DELVAUX, S. J.

Post-Scriptum. — La voie de séparation dans laquelle la Providence nous a fait entrer nous dispose, je crois, tous à regarder nos vaisseaux comme brûlés ; en conséquence, il est peut-être bon que vous sachiez que, quand l'affaire de Portugal viendrait à manquer, le Très-Révérend Père Général pourrait peut-être se servir de nous pour reprendre ou refournir quelques missions. Il est bien vrai que ce que j'en dis n'ajoute rien à ses droits ; mais je pense qu'il pourra trouver quelque plaisir à l'expression de notre entier abandon entre ses mains. Vous vous êtes moqué autrefois, mon bien cher Père, de ma vocation prétendue pour le Japon ! Cependant, Dieu merci, je n'en suis plus si loin ; pourrait-on s'en rapprocher plus que d'être envoyé

aux Philippines ! et si nous allons à Lisbonne, de là à Goa, il n'y a encore qu'un pas.

XXV

LETTRE DU PÈRE DELVAUX AU PÈRE DESBOUILLONS,
A AIGUINES (VAR).

Madrid, 10 juillet 1829.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Vous avez pu m'accuser de quelque négligence, mon bon Père, si vous avez cru que votre lettre du 20 avril m'avait été remise en son temps ? Mais il me semble, au moins, que vous n'avez pas pu m'accuser d'oubli, si l'on vous a fait passer successivement, pour vous et toute votre chère maison, de Paris, de Bordeaux, du Passage, d'Avignon, de Saint-Joseph, etc., les amitiés tendres que j'y ai laissées ou envoyées à votre adresse. Non, mon cher Père, je ne vous oublie ni ne puis vous oublier nulle part, ni vous, ni les vôtres. Je ne suis pas encore au bout du monde, mais dussé-je y aller, encore y porterais-je chaque jour tous vos noms au saint autel et au cœur de Jésus, comme je n'ai

cessé de le faire depuis que je me suis éloigné de vous ; faites-en de même en ma faveur, je puis vous répondre que le cœur m'y donne quelque droit.

Il m'a été bien doux de recevoir directement des nouvelles d'Aiguines, et bien qu'elles ne m'aient été remises ici que très-tard, je les ai véritablement dévorées. J'aurais répondu sur-le-champ, si j'avais pu le faire d'une manière satisfaisante et quelque peu avantageuse sous le rapport principal ; mais il était devenu superflu de discuter certains points que la visite du Révérend Père Provincial avait dû éclaircir, bien mieux que je n'aurais pu le faire ; puis, à l'époque où vous preniez la peine de me consulter, vous pouviez être encore dans une illusion qui s'était depuis longtemps évanouie pour moi, celle de supposer mon absence provisoire. Depuis longtemps, cher Père, mes adieux à mes Frères et à mes enfants de la France et à la France elle-même, étaient devenus définitifs : que la sainte et adorable volonté de Dieu soit faite, et son saint nom béni ! Vous voudriez savoir, je voudrais moi-même pouvoir dire où Notre-Seigneur m'appelle ; mais c'est encore un mystère pour nous-mêmes ; il nous tient ici dans une incertitude absolue de notre avenir, position unique pour mourir à tout au monde : priez la très-sainte Vierge que nous en profitons

tous, et en particulier le Joseph de cette petite troupe. Nous en sommes au mystère de la fuite en Égypte, avec de plus une grande incertitude sur le terme lui-même, sur le lieu de l'exil, si exil il y a pour les enfants de la Compagnie. S'il n'y avait pas une sorte de présomption à s'approprier les paroles des saints, et surtout d'un saint Paul, je me serais souvent appliqué, et j'aurais adressé à mes chers enfants en Jésus-Christ, et aux anciens de l'Église de Saint-Joseph et d'Aiguines, quelques-unes de ses admirables paroles dans ses adieux aux fidèles de Milet; mais, outre le respect que nous devons à ces expressions sorties d'un cœur que l'on n'a pas craint d'appeler le cœur de Jésus lui-même, *cor Pauli cor Christi*, à quoi bon nous attendre réciproquement? *Vos scitis...* il est donc inutile que je vous le rappelle, et si je sais quelque chose de plus que vous sur la durée de notre séparation, *et nunc ecce ego scio...* convient-il, vous connaissant comme je vous connais, de vous en parler davantage? Je me contenterai donc, et cela parce que j'ai besoin de vos prières, d'emprunter à l'apôtre : *Et nunc ecce alligatus ego spiritu, vado... quocumque ventura sint mihi, ignorans; nisi quod spiritus sanctus per omnes civitates mihi protestatur, dicens: quoniam vincula et tribulationes... me manent.* Demandez donc que je puisse continuer avec

saint Paul : *sed nihil*, etc. O mon cher Père, est-ce présomption?... Il me semble quelquefois si doux d'être entré dans une voie si manifestement apostolique! travailler, souffrir et mourir pour Jésus! quel avenir!... Mais de plus, avancer vers ce terme, au milieu des ténèbres profondes, pouvant tout espérer et ne devant compter que sur Jésus lui-même!... parmi les grâces qu'il daigne nous prodiguer pour nous préparer au ministère qu'il nous destine, il en est de bien précieuses; je veux vous en raconter une toute fraîche qui vous édifiera. C'est un petit voyage à Alcala de Henarès, je ne ferai que vous dire ce que j'y ai vu, et vous jugerez vous-même si c'est une grâce.

Alcala n'est qu'à six ou sept lieues de Madrid; depuis longtemps le supérieur que j'avais vu à Aix en 1822 et 1827, allant à Rome, puis en revenant, m'invitait à aller le voir; déjà le Père Mallet, lié intimement avec ledit Père à Rome, au collège Romain, avait été renouveler connaissance et amitié, et était revenu enchanté de son voyage; enfin le 1^{er} de ce mois je me déterminai à y aller à mon tour accompagné de nos deux chers Frères coadjuteurs Baron et Monier, me proposant bien de les y laisser quelque temps et d'y envoyer successivement en pèlerinage tous nos Pères, si les choses s'y trouvaient dans l'état merveilleux dont on m'avait

parlé. Nous partîmes donc mercredi de la semaine passée sur la charrette du collège Impérial, c'est tout l'équipage de nos Pères ; malgré la bonne volonté et le courage de nos deux mules, il fallut tout le jour pour faire ce petit trajet, il est vrai que nous dinâmes et fîmes la sieste à la maison de campagne du collège, qui se trouve à peu près à mi-chemin. Au reste le voyage lui-même n'était pas sans intérêt ; c'est la grande route de Barcelonne à Valladolid, à Ségovie, à Salamanque ; de sorte que sans effort nous pouvions voir à chaque pas les traits de nos saints, tantôt saint Ignace, tantôt le Bienheureux Alphonse, saint François Xavier, saint François de Borgia, etc. — Sur la route, entre Madrid et la maison de campagne, on nous montra celle d'une petite-fille de ce dernier, duchesse de Gandia, d'Ossuna, de Benavente, d'Arcos, etc., qui réunit aujourd'hui dans sa seule personne, avec un sang si saint et si cher, et des titres de noblesse sans fin, six entre autres de grands d'Espagne de première classe ; on la dit fort attachée à la Compagnie, elle a 80 ans, ce qui la rapproche, comme vous voyez, de près d'un siècle de son saint aïeul. Quoi qu'il en soit, la chaleur, la poussière et la dureté de l'équipage nous rappelèrent souvent et avec consolation, pendant ce voyage, que le terme en était cette ville, sanctifiée par les souffrances et

les ignominies de notre saint fondateur; nous y arrivâmes au coucher du soleil. Cette ville est aujourd'hui fort déserte, l'université en faisait toute la richesse, et de 10,000 à 15,000 élèves qu'elle comptait autrefois, elle n'en conserve pas 1,000. En y arrivant, du côté de Madrid, pour se rendre au collège de la Compagnie, qui est à l'autre extrémité, on longe une espèce de boulevard, et l'on passe sous les ruines des anciennes tours dont les Maures l'avaient fortifiée. Ce qu'il y a d'un peu remarquable de ce côté, ce sont les jardins et le palais de l'archevêque de Tolède qui est représenté à Alcala, comme du temps de saint Ignace, par un grand vicaire; en arrivant à la porte des Martyrs, il nous fut facile de reconnaître le magnifique collège de nos Pères, par la solidité de sa construction, la façade de l'église, etc.; puis, il faut dire avec simplicité, qu'ici tout respire en quelque sorte l'esprit primitif, et je puis vous assurer que je l'ai senti, et je ne désespère pas de vous en faire ressentir quelque chose à vous-même par le peu que je vais essayer de vous en dire: le Père Villanueva, si fameux dans les premiers temps de la Compagnie, est le fondateur de ce collège, qui fut le premier que la Compagnie tint en Espagne; il y fut envoyé de Coïmbre, premier collège en Portugal et en Europe et à jamais fameux dans notre histoire. Après avoir

habité quelque temps un autre local, il choisit enfin celui qu'occupe aujourd'hui le collège dans la même rue et à peu près au même endroit, que l'on montre encore aujourd'hui, où saint Ignace, conduit en prison comme un malfaiteur, fut rencontré par le jeune duc de Gandie, âgé alors de dix-huit ans, qui sortait d'Alcala avec un grand train, par cette même porte des Martyrs. Cette circonstance, ce rapprochement fit sourire notre saint fondateur quand il l'apprit de Villanueva. Le collège est la dernière maison de la ville, et par conséquent en très-bon air, il avait en face une chapelle élevée sur le lieu du supplice des jeunes martyrs saints Juste et Pastor, enfants de sept et neuf ans, patrons d'Alcala et titulaires de l'église principale, où l'on conserve leurs corps dans une chapelle souterraine; je dirai, en passant, que je m'y suis souvenu avec attendrissement de tant de petits confesseurs que j'ai laissés en France, et qui me seront toujours bien chers. La chapelle de la porte est aujourd'hui détruite.

La forme intérieure de notre collège a beaucoup souffert depuis la suppression; l'université s'en était emparée et y avait fait de grands changements pour l'accommoder à son usage, et d'ailleurs elle avait pris à tâche d'en effacer le souvenir des Jésuites, et par conséquent le nom même de Jésus qui, quoi qu'on en ait, les caractérisera toujours; de là des

dégradations sans fin, et sauf les statues de saint Ignace et de saint Xavier, qu'ils avaient eu honte de chasser de l'Église, ils n'avaient pas mal réussi à rendre cette maison tout à fait méconnaissable. Ce que l'université avait respecté fut ensuite la proie des soldats, lorsque le collège devint une caserne; toutefois nos deux saints furent encore respectés comme pour les conserver à leurs Enfants, qui y rentrèrent enfin, il n'y a que deux ans. Deux ans n'ont pas suffi pour réparer tant de ruines et de dévastations.

12 juillet. — La maison montre en perfection l'accomplissement des quatre choses que le Père Lacinus donne comme caractéristiques du bon gouvernement dans la Compagnie : *Cura templi, cura infirmorum, cura Nostrorum, cura pauperum.*

Le Révérend Père Recteur a pris la peine de me montrer lui-même toute la maison d'Alcala dans le plus grand détail, puis de me conduire par la ville dans tous les lieux qui pouvaient intéresser la piété. D'abord à l'intérieur : *l'église*, qui est, ou plutôt était magnifique, ce qui en reste est encore ravissant pour des étrangers; le Mystère, fête patronale, est *l'Expectatio partus*, superbe tableau du maître-autel, enrichi d'ailleurs de plusieurs autres, représentant les principaux mystères de la Sainte-Enfance et de la sainte Vierge, seconde dévotion par-

ticulière du bon Recteur. On montre, dans une chapelle, un Christ miraculeux qu'on dit avoir parlé, ici même, au fameux Père Diégo Louis de Sanvitorès, apôtre des îles Mariannes et martyr. Un objet plus précieux enrichissait autrefois cette église, on n'en voit plus d'autres souvenirs qu'une chapelle, somptueuse en son temps et d'une construction des plus élégantes. Là se conservaient depuis deux cents ans, vingt-quatre hosties consacrées, auxquelles, après les examens les plus sévères, les expériences de tous genres continuées pendant vingt-deux ans, Rome avait permis de rendre le culte de Latrie, justifié au reste par les plus éclatants miracles. L'histoire de leur profanation par les Moresques, de leur conservation prodigieuse dans l'égoût où ils les avaient jetées, de leur remise par un des complices, au Père Jean Suarès, des épreuves auxquelles le Père Palma, Recteur ou Provincial, ordonna qu'on les soumit, etc. Tout cela serait trop long; qu'il suffise de dire qu'en vertu de la décision, de Rome, on les porte tous les ans en procession dans un reliquaire magnifique, et qu'il est libre à chacun de s'assurer de leur parfaite conservation, par l'intégrité absolue des apparences et accidents. La première procession fut un triomphe véritable. A la suppression de la Compagnie, le roi ordonna le transport de ce précieux dépôt, à l'église de

saint Juste, et c'est là que j'ai eu le bonheur de le vénérer, mais sans le voir, car on ne le montre que le jour de la procession. Nos Pères espèrent que le bon Maître voudra bien revenir un jour dans son ancien sanctuaire. Ce qui arrête Messieurs du Chapitre, c'est qu'avec le reliquaire en question, on avait transporté chez eux, comme accessoire, plusieurs autels et les richesses immenses de notre église. On raconte que le feu ayant pris à la sacristie du collège et gagnant déjà le maître-autel contigu à la chapelle des Saintes-Hosties, le Recteur, emportant le saint reliquaire pour le sauver, se sentit tout à coup pressé de demander à Notre-Seigneur de se sauver lui-même, et qu'approchant de la porte de la sacristie, par où les flammes sortaient déjà dans le sanctuaire, il donna la bénédiction, qui fit tomber le feu sur-le-champ et arrêta l'incendie.

La sépulture des religieux est sous le sanctuaire, dans un très-beau caveau, dans lequel on descend par un escalier large et commode, en face du maître-autel, mais fermé d'une porte à fleur du pavé. Nous y descendîmes avec une profonde vénération pour les ossements de tant de saints religieux qui y reposent; nous en vîmes une partie, et leur aspect, qui n'inspire rien qui resente la terreur, nous portait bien plutôt à les invoquer qu'à prier pour eux : c'était peut-être ceux du saint Frère Louis Ruis, du

Père Villanueva lui-même. On venait, depuis peu, de placer à côté de ces anciens un jeune religieux de 21 ans, prémices de la nouvelle Compagnie, un ange, un véritable Louis de Gonzague. Le recteur nous en entretint quelque temps auprès de son tombeau, et il nous fut impossible de ne pas nous attendrir au récit de tant de vertus. Je voudrais pouvoir vous en dire quelque chose, d'autant plus que dans son histoire vous verriez à peu près celle de tous ses frères dans cette sainte maison ; mais il faut y renoncer : je suis trop long. Il s'appelait Charles Alda, originaire de Biscaye, d'un village peu éloigné du Passage. Le recteur a écrit une notice de sa vie qui est vraiment admirable, non par les choses grandes qu'elle contient, mais par la perfection des petites ; c'est quelque chose de la sainteté de Berchmans.

Outre l'église, il y a, comme dans toutes nos maisons, une chapelle domestique : ce n'est pas l'ancienne ; elle n'a rien de bien remarquable que sa simplicité, sa propreté et le bon choix des tableaux ou statues : une statue de marbre blanc de la sainte Vierge, tenant l'Enfant-Jésus, occupe le milieu, comme de juste ; à droite et à gauche sont celles de saint Ignace et de saint François-Xavier. De beaux tableaux de tous les apôtres garnissent toutes les murailles. En avant de l'autel sont deux espèces de

colonnes ou piédestaux, sur lesquels sont deux anges qui soutiennent chacun une lampe, dont une est toujours allumée, et l'autre l'est pendant tous les exercices de la communauté. Cela a quelque chose de majestueux. Que de saintes visites se font dans cette chapelle ! Dans une petite armoire, derrière l'autel, l'on conserve précieusement la tête du vénérable Père Villanueva. Le recteur lui est très-dévoth ; il l'apporta avec lui en venant de Madrid, où elle était en dépôt au collège impérial. C'était tout son trésor à la prise de possession, avec un tableau de la sainte Vierge qu'il avait apporté de Rome, un autre du Sacré-Cœur et un ciboire, pour réinstaller sur-le-champ Notre-Seigneur dans sa maison. Cette tête a quelque chose d'extraordinaire. Quand le recteur ouvrit la boîte, il en sortit une odeur suave dont il m'a assuré ne connaître aucune cause naturelle ; elle imprime le plus grand respect, mais inspire encore plus de confiance et de dévotion. On croit lui entendre exposer encore, avec ces fruits merveilleux que tout le monde sait, les exercices de notre saint fondateur, ou résoudre, sans avoir presque fait d'étude, les difficultés de tout genre qu'on venait lui proposer de toutes les parties de l'Espagne, dont il était devenu l'oracle. Il fut recteur d'Alcala avant d'être prêtre, ne reçut le sacerdoce que par ordre exprès de saint Ignace. Sa

première messe fut un événement pour toute la ville; l'église n'existait pas encore, et la chapelle domestique ne pouvant contenir la foule qui voulait y assister, il la célébra dans une cour que l'on montre. Je n'ai pu m'empêcher de me mettre à genoux et de prier un si saint homme dans le lieu même qu'occupait l'autel, comme aussi je me sentais toujours porté à le saluer en passant devant son tableau, placé à l'entrée extérieure de la chapelle; on le dit très-ressemblant; il tient en main les *Exercices*.

On conserve dans ce collège un souvenir tout particulier du séjour qu'y fit saint François de Borgia; il y expliqua le livre de Jérémie, et l'on y voit une salle qui porte le nom de ce prophète, sans doute à cette occasion. Au réfectoire, on montre un tableau de la sainte Vierge; il était autrefois dans l'église, et l'on dit, dans l'histoire du collège, qu'elle parla au fameux Père Ramirès, missionnaire si célèbre, qu'on l'a surnommé l'apôtre de l'Espagne. Ce Père fut reçu dans la Compagnie, à Alcalá même, par saint François de Borgia, alors commissaire général. C'est le même qui, prêchant le carême à Salamanque, le fit avec tant de succès que, pendant cette seule station, deux cents jeunes gens des plus distingués de l'Université quittèrent le monde et entrèrent dans différents ordres

religieux ; un d'entre eux était le Père Alphonse Rodriguez. On ne manque pas de rappeler aussi à Alcala que le Père Natal y fut envoyé pour y publier les Constitutions ; que le Père Araos y vint et fut le premier qui prêcha publiquement dans l'église de Saint-Ildefonse ; la Compagnie n'en ayant point encore ; que l'on y vit le Bienheureux Alphonse dans le temps qu'il étudiait à l'Université , etc. , etc.

Le Père recteur voulut bien me montrer lui-même tout ce qui reste de monuments du séjour que fit saint Ignace, en 1526, pendant près d'un an. La rue du Collège est la même que celle de l'Hôpital, où se retirait le Saint ; il n'a point changé du tout depuis trois cents ans , de sorte que nous y vîmes la chambre dont il chassa les démons, convertie en chapelle , où j'eus le bonheur de célébrer un autre jour ; elle est contiguë à l'église de l'hôpital, où saint Ignace faisait ses dévotions. On voit l'endroit où il instruisait les enfants et la foule qui venait l'entendre, le trou de la muraille entre la cour et le vestibule de l'église par où il adorait Notre-Seigneur, le puits qu'il contribua à creuser dans une autre cour , etc. Nos anciens Pères ne sortaient jamais du collège sans aller dans cet hôpital saluer leur saint Père. Son sanctuaire , au reste , y était enrichi des indulgences les plus grandes. De là le Père me conduisit à un couvent de Carmélites de la réforme que

sainte Thérèse visita deux fois en personne ; on y conserve la table sur laquelle elle écrivait. Nous passâmes ensuite à la maison de ce malheureux Lopez Mendocça qui , après une imprécation contre le saint , fut brûlé en préparant une pièce d'artifice. Sa maison est restée à demi-détruite , telle qu'elle le fut alors , comme un monument de la justification de saint Ignace , et aujourd'hui encore on ne l'appelle que la maison *du brûlé*. Le Père me montra une maison qu'on croit être la prison où le saint fut si maltraité ; l'endroit précis où le docteur Navarre, arrivant trop tard et interrogé par ses élèves, s'écria : *J'ai vu Paul dans les fers !* enfin la porte de l'Université , par laquelle il passa tant de fois , etc. Tout cela parle au cœur , mon cher Père , croyez-moi ; ma tentation était de baiser les portes, les murailles, jusqu'au pavé des rues , comme je baisai , en effet , les bords du puits de l'hôpital , en demandant bien pour moi , pour vous et tous nos chers Pères et Frères , quelque chose de ces torrents de grâces qui inondaient alors le cœur de notre Père , et dont il inondait à son tour et l'Université et la ville , au point de la métamorphoser et de s'y faire accuser de magie , à cause des effets prodigieux de grâce que la sagesse humaine ne pouvait expliquer. C'est là qu'il commença spécialement à user de l'arme victorieuse des *Exercices* , et sans doute ce fut la grâce

particulière qu'il obtint dès lors pour Alcalá, qui fructifia si admirablement entre les mains de Villanueva et de tant d'autres.

Dans cette ville se conserve entier le corps de saint Diégo (*Didacus*, 13 novembre), Frère lai franciscain ; il est dans l'église de ces Pères, très-près de notre collège. On assure qu'il répand constamment une odeur céleste ; je n'ai pu en juger, ayant quitté Alcalá plus tôt que je n'avais pensé et brusquement. Je n'ai pu visiter cette église ; ce sera pour un autre voyage, car je compte bien aller me retremper encore une fois dans cette terre de bénédictions avant de m'éloigner de Madrid : puis tous successivement. Mais pour revenir à saint Diégo, la ville d'Alcalá lui attribue la cessation des inondations auxquelles elle était sujette. Aussi faut-il un ordre du roi pour permettre le déplacement de ce saint corps, dont l'absence a été marquée plusieurs fois par le retour de ce fléau. Il fut porté dernièrement à Aranjuez avec celui de saint Isidore de Madrid, lors de la maladie de la reine, et là, à l'ouverture de la châsse, nos Pères se sont assurés du prodige dont je parlais tout à l'heure ; le parfum en question se sentait quatre pièces avant d'arriver à l'appartement où était le saint corps. J'ai vu une vigne plantée à Alcalá par le saint que les Pères de Saint-François conservent avec le plus grand soin ;

il opère encore journellement des miracles. Je pourrai voir là, quand j'y retournerai, une religieuse à laquelle il a apparu ce carême, et qu'il a guérie d'une maladie déclarée juridiquement incurable.

Hors de la ville, dans une promenade avec le bon Père que je perdais de vue le moins possible, nous passâmes près d'un monastère dit de l'Ange, et il me montra le lieu où un Frère coadjuteur de la Compagnie, qui s'était échappé du collège, fut arrêté par un bœuf furieux qui, paraissant toujours prêt à fondre sur lui, alla le poursuivant sans relâche jusqu'à ce qu'il l'eût fait rentrer par l'endroit d'où il s'était sauvé. Cet événement se lit dans l'histoire, et l'on y voit que le recteur avait eu révélation de l'apostasie du Frère. Il me montra aussi la rue où le Frère Ruis, fort étourdi avant sa conversion, tendit une corde pour surprendre la nuit et faire tomber les gens du guet. Ceci est moins édifiant que le reste ; mais quand on médite sur la vie qu'il mena ensuite dans la Compagnie, combien ses fautes mêmes encouragent ! Mais c'en est trop, mon bon Père ; en voulant vous prouver ma bonne volonté, je vous fais peut-être perdre un temps précieux ; cependant je ne le crois pas. Je sais par expérience combien tous ces détails intéressent ; si vous croyez aussi qu'ils puissent édifier nos chers

Pères et Frères, mettez-moi ainsi au milieu d'eux, comme le cœur m'y met si fréquemment, surtout quand ainsi quelque spectacle religieux l'émeut et l'attendrit. Je ne leur répète pas que tous les jours ils sont nommés au saint autel ; je ne sépare pas d'eux les Frères de la maison de St-Joseph-d'Aix, à laquelle vous trouverez peut-être bon d'en envoyer cette preuve authentique. Adieu, je vous embrasse bien tendrement en Notre-Seigneur et sa sainte Mère; j'embrasse avec vous toute la maison de Saint-Joseph, le noviciat, et je me recommande instamment aux saints sacrifices et prières de tous.

De votre Révérence le plus affectionné serviteur
en Jésus-Christ,

DELVAUX, S. J.

Post-Scriptum. — 16 juillet. Une petite nouvelle : la diligence de Valence à Barcelone fut arrêtée, dans le mois de mai dernier, par des voleurs. En passant en revue les voyageurs, ils dirent au conducteur : Il vous manque deux personnes ? Le conducteur de répondre : Non ; vous voyez que la voiture est au complet. — Vous deviez avoir le Provincial des Jésuites et son compagnon ? — C'est vrai, il en était question ; ils n'ont pu faire partie de ce voyage ; je ne sais pourquoi. Cela dit, ils exigent de l'argent et se retirent. Deux de la troupe furent saisis à quel-

ques jours de là et justiciés à Valence. On écrit de cette ville qu'ils ont déclaré, dans les interrogatoires, qu'ils en voulaient à la vie de deux Jésuites. Une maladie grave du Père Socius, le même dont j'ai parlé plus haut, avait empêché le départ au jour convenu.

XXVI

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT, A ROME.

Madrid, 28 juillet 1829.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Si ma dernière lettre au Père Rozaven vous a été communiquée sur-le-champ, elle aura pu vous donner quelques jours d'incertitude sur le résultat de notre long voyage, mais j'espère que le Très-Révérénd Père Général aura daigné les dissiper bientôt en faisant part de la nouvelle que je me suis empressé de lui envoyer dès le lendemain. Voilà donc la porte ouverte, il ne s'agit plus que d'entrer. On nous en facilite ici jusqu'aux moyens matériels, et nous n'avons qu'à nous défendre de la prodigalité et de l'éclat avec lequel on voudrait le faire. Nous tâcherons de concilier les égards dus

au roi, aux frais duquel nous voyageons, avec la sainte pauvreté de notre état. Je n'ai pas parlé au Très-Révérénd Père Général des remerciements à faire par Sa Paternité à Sa Majesté parce qu'il ne m'appartient nullement de rien suggérer en ce genre; mais quant à Son Altesse Royale la sérénissime princesse de Beira, il me semble que notre Très-Révérénd Père Général ne peut savoir que par nous la peine infinie qu'elle a prise à cette affaire, et qu'elle s'est faite ici, en quelque sorte, la mère de cette nouvelle Province; je crois qu'elle serait sensible à un remerciement direct. Je le lui ai fait pour ce qui nous regarde, de vive voix et par écrit, mais il s'agit ici d'un bienfait, d'un intérêt trop général pour que je puisse auprès de qui que ce soit représenter la Compagnie. J'ai cru cependant devoir écrire en ma qualité telle quelle, et au duc ministre, et à Sa Majesté elle-même. Le fond de toutes ces lettres a été toujours remerciement et assurance de dévouement, pour nous efforcer de reconnaître un bienfait d'autant plus appréciable pour toute la Compagnie qu'elle ne l'a nullement sollicité. J'ai parlé de ce que la princesse de Beira pouvait espérer de notre Très-Révérénd Père Général; mais il faudrait parler aussi de l'intérêt que nous a témoigné sa sœur l'infante, épouse de don Carlos; elle a écrit, elle a insisté, etc.; cependant,

il y a tant de différence entre la part que chacune d'elles a prise à l'affaire, qu'il faudrait qu'il y en eût aussi entre la manière de remercier l'une et l'autre. Ceci est très-délicat; il semble aussi au Révérend Père Provincial d'Espagne, que j'ai consulté sur cet objet, qu'il faut une différence sensible dans le remerciement, et toutefois double remerciement. Son Altesse l'infant don Carlos a voulu nous voir tous avant le départ: en conséquence, nous avons eu l'honneur de lui être présentés hier et avant-hier, c'est-à-dire en deux fois, pour ne pas faire tant de bruit au palais. Tous sont passés ensuite chez la princesse, de sorte que nous en avons été accueillis avec une extrême bonté. Les deux princesses, sœurs du roi de Portugal, nous ont remis des lettres pour le roi et la reine-mère. La princesse de Beira en a ajouté d'autres pour le premier ministre, pour l'évêque de Vizeu, pour les capitaines-généraux de Badajoz et d'Elvas. Ces dernières ne nous seront remises qu'aujourd'hui 29. Cette bonne princesse a cru aussi convenable que nous saluassions le roi d'Espagne avant de quitter la capitale, et nous venons de lui être présentés tous six au sortir de la chapelle. L'audience n'a été que pour l'honneur, cependant Sa Majesté s'est informée avec bonté si nous étions Français, si nous allions rétablir la Compagnie, etc.; puis nous lui

avons baisé la main. Il paraît que les princesses avaient voulu en être témoins, elles étaient dans l'embrasement de la porte d'une pièce voisine. Voilà qui est fini pour cette Cour; mais que de cérémonies nous attendent à celle de Portugal, et quelle guerre! Mais enfin Dieu le veut; nous entrerons par leur porte, fasse le Seigneur que nous sortions par la nôtre ou plutôt par la sienne, pour sa plus grande gloire et le salut des âmes : *Ad mentem sancti Patris nostri!* Je ne puis guère m'étendre davantage; nous partons à deux heures de ce jour tous ensemble par une même *galera* : c'est l'équipage, dit-on, le plus commode pour cette saison, et c'est au reste le plus religieux; nous serons, sauf accident, en quatorze jours à Lisbonne. Notre adresse là, en cas de chose urgente ou plutôt en tout cas, très-cher Père, car nous aurons bien besoin de vos lettres dans ces commencements : *Na Casa dos Padres da Congregação da Missão, em Portugal, Casa de Rilla folles junto a S. Antonio dos Capuchos.*

Adieu, très-cher Père; quand cette lettre vous arrivera, nous serons encore dans un grand besoin de votre bénédiction et de vos prières, renouvez-nous donc à tous, qui sommes et serons toujours vos enfants, le secours de l'un et de l'autre. Nous saluons bien affectueusement tous nos Pères et

Frères de France, surtout les Pères Rozaven, Druilhet et Richardot. Veuillez nous mettre de nouveau aux pieds du Très-Révérénd Père Général, en union de vos saints sacrifices.

Votre très-humble serviteur et fils spirituel,

DELVAUX.

Post-Scriptum. — Le Père Mallet a reçu par le dernier courrier la lettre de Votre Révérence des 4 et 29 juin ; je la remercie particulièrement pour la part qui me revenait. L'émission du décret a résolu toutes les questions en faveur du seul Portugal. Nous ne sommes plus, à ce qu'il semble, que par le cœur, ni à la France ni à l'Espagne, jusqu'à nouvel ordre. Comme l'ambassadeur de Portugal avait ordre de ne nous rien refuser, j'ai offert au Père Provincial de prendre chez lui le prix de notre dépense alimentaire ici ; mais il l'a absolument refusé ; ainsi c'est une autre question résolue. Nous renvoyons au Passage nos habits de France, n'emportant que le linge ; c'est peu de chose, mais enfin cela ne pouvait servir qu'en France et valait le port. La santé du Frère Monier a toujours été chancelante ici, après les trois premières semaines qui furent excellentes ; c'est son ancienne fièvre, cependant elle paraît coupée et nous risquons le départ pour ne pas séparer ce que le Seigneur a uni par votre

moyen. Le Père Chevalier est bien un peu dans le même cas, la chaleur le fatigue beaucoup. Lui et le Père Mallet résisteront difficilement au terrible manteau de drap. Le reste est bien, et tous sont pleins d'ardeur pour la mission que la Providence leur a assignée. Le ministre vient de nous dire qu'on lui écrivait de Lisbonne qu'on nous y désire; j'ai peine à croire que ce soit la majorité, il y a beaucoup de jansénisme dans le clergé, de libéralisme dans la noblesse, et de corruption partout; mais *si Deus pro nobis, quis contra nos?* et la terre est au Seigneur.

XXVII

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU PÈRE VARIN AU PÈRE GRAIL,
A AIGUINES (VAR).

Paris, ce 2 août 1829.

Post-Scriptum. — Je viens de recevoir une lettre du Révérend Père Delvaux, attendant depuis quelque temps à Madrid avec plusieurs autres Jésuites Français que le Portugal leur fût ouvert. La princesse de Beira, sœur de don Miguel, résidant à Madrid, pressait vivement l'affaire qu'elle avait mise sous la protection de sainte Thérèse; et ce ne

fut pas en vain. Le décret vient d'être rendu, et je vous en envoie copie, ainsi que de la lettre adressée par le premier ministre à Son Altesse Royale.

Nos Pères et Frères sont sans doute arrivés maintenant à Lisbonne, et sollicitent le secours de nos prières pour obtenir les grâces nécessaires sous bien des rapports dans les circonstances où ils vont se trouver. Ainsi veuillez bien, mon Révérend Père, faire dire par chaque prêtre une messe d'actions de grâces et une autre du Saint-Esprit pour obtenir du Seigneur des lumières abondantes. La communauté assistera une fois à ces deux messes. Nos Frères diront deux chapelets aux mêmes intentions. La reconnaissance nous fait un devoir de prier pour le roi et pour la famille royale, ainsi que pour cette nouvelle colonie que notre Révérend Père Provincial avait mise sous la protection de saint François Xavier.

Je vous prie de recommander le secret à tous les Nôtres, jusqu'à ce que les journaux aient fait connaître cette mesure si avantageuse à la religion et si consolante pour notre Compagnie.

Copie du décret :

Considérant le grave préjudice que souffrent l'éducation chrétienne et la civilisation des domaines de ces royaumes, par le manque de ministres évan-

géliques, et voulant aller au-devant de maux de telle nature que la durée les rendrait irrémédiables, ayant toujours en vue le bien de la chrétienté, et par lui la félicité de mes fidèles sujets, j'ai pour bien (*sic*) d'appeler à cette fin la Compagnie de Jésus, et de permettre qu'elle s'établisse de nouveau.

Le duc de Cadaval, conseiller d'État, ministre chargé des dépêches de mon cabinet, l'ait ainsi pour entendu, et le fasse exécuter.

Palais de Quéluz, le 10 de juillet 1829, (avec la signature de Sa Majesté.)

Signé : Le duc DE CADAVAL.

*Lettre d'envoi à Son Altesse Royale Madame la
princesse de Beira.*

MADAME,

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Altesse Royale le décret par lequel il a plu au roi, Mon Seigneur, d'appeler dans ses royaumes et tous ses États la Compagnie de Jésus, et permettre qu'elle s'y établisse de nouveau ; et comme Votre Altesse a daigné prendre cette affaire sous sa protection immédiate, je la supplie de vouloir bien de même aussi protéger le Père Delvaux et ses compagnons qui

peuvent se mettre en marche pour cette ville; le comte de Figueroa (?) se trouve chargé de leur faciliter les moyens dont ils manqueraient. Il me reste à demander à Votre Altesse Royale pardon du retard qu'a éprouvé la conclusion de cette affaire, retard au reste effet des circonstances et non de mes désirs, et à baiser avec respect et reconnaissance la main de Votre Altesse Royale que Dieu garde longues et heureuses années.

Pedroiços, 14 juillet 1829.

Signé : DUC DE CADAVAL.

XXVIII

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT, A ROME.

Badajoz, 6 août 1829.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Pax Christi.

C'est au moment même de notre arrivée en cette ville que je prends la plume, la main toute tremblante de la chaleur du voyage, pour tranquilliser Votre Révérence sur le sort de vos enfants jusqu'à cette frontière de Portugal. Depuis que vous savez que nous sommes en chemin, je sens l'inquiétude

S.

9

qu'en éprouve votre cœur de père, je veux me hâter de lui donner quelque soulagement. Dieu merci, tout va bien jusqu'à ce moment, et malgré une chaleur excessive, qui semble devoir aller toujours croissant, personne ne se trouve hors de combat. Dieu veut, je crois, que nous arrivions.

La fièvre n'est pas revenue au cher Frère Monier ; les Pères Mallet et Chevalier souffrent plus que les autres, mais se soutiennent, et nous sommes cependant tous en état de continuer.

(8 août.) Je ne pourrai entrer aujourd'hui dans aucun détail, je dirai seulement que nous avons rencontré sur le chemin beaucoup d'amis de la Compagnie.

Ici, nous sommes descendus chez les Pères Paulistes qui nous ont reçus avec une charité rare ; l'évêque de cette ville ne le leur cède en rien, il a exigé que nous dînassions chez lui les deux jours de notre séjour ici. C'est un saint ; son palais est d'une simplicité vraiment apostolique. Il nous annonce de grandes luttes avec le jansénisme dans le pays où nous allons ; mais il parle des croix avec un ton de foi qui les fait désirer. Nous partons à trois heures ce soir. Vous seriez bien bon si, à la bénédiction du Très-Révérend Père Général, vous tâchiez de faire ajouter pour nous celle de Sa Sainteté. — Adieu, cher père, nous sommes tous à vos

pieds, attendant aussi la vôtre, nous nous rappelons aux saints sacrifices et aux prières de tous nos Pères et Frères. Je ne sais si vous pourrez lire. Nous avons reçu votre dernière du 9, à mi-chemin environ de Madrid à Truxillo, et elle nous a remplis d'un nouveau courage ; nous ne cesserons de prier pour le Très-Révérénd Père. Adieu, etc.

DELVAUX.

XXIX

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT, A AIX.

Lisbonne, 26 août 1829.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Pax Christi.

Je vous adresse cette lettre (en France) parce que j'espère vous y trouver de retour de la Congrégation.

Il faut que je la commence par vous remercier de la dernière que vous eûtes la bonté de m'écrire les 8 et 9 juillet, par laquelle vous nous annonciez l'élection de notre très-Révérénd Père Général. Elle nous est arrivée à Truxillo, petite ville de l'Estramadure, le 3 août, à onze heures et demie du soir, fort à propos pour nous refaire un peu de la plus longue et la plus fatigante journée de notre voyage.

Nous avons partagé bien sincèrement votre joie et celle de toute la Compagnie pour un choix qui semble lui garantir une protection bien sensible de notre bon maître et pour longtemps, eu égard à l'âge du Père Roothaan. Mais venons-en sur-le-champ à ce qui nous regarde exclusivement, puisque c'est là surtout ce que votre tendre sollicitude pour vos enfants de Portugal attend de moi en ce moment. Immédiatement après avoir fermé ma lettre du 29 juillet, adressée à Votre Révérence, nous partions par notre *galère* et une chaleur remarquable ; l'une et l'autre ne tardèrent pas à fatiguer les plus faibles de la troupe, cependant, il faut le dire sur-le-champ et avec actions de grâces pour la bonne Providence, jamais la fatigue n'alla jusqu'à abattre ou arrêter aucun d'eux, et il fallut pour l'humiliation des plus forts que ce fût l'un d'eux qui arrêta un jour tout l'équipage pour une petite indisposition de vingt-quatre heures ; ce fut, en entrant en Portugal, votre serviteur lui-même ; mais cela n'eut aucune suite. Le voyage par les parties les plus arides de la Castille et de l'Estramadure ne présente rien de bien intéressant à vous raconter, sinon que, grâce aux recommandations d'un Père du collège impérial, connu et révééré dans toutes ces contrées, nous avons reçu partout beaucoup de démonstrations de dévouement, mais en général inefficaces, à raison de

notre nombre qui avait de quoi paralyser les meilleures volontés, puis aussi un peu à cause du génie propre de cette partie de l'Espagne, offrir beaucoup, fort à l'aise et sans conséquence. Cependant nous dûmes à ces lettres de recommandation l'avantage de pouvoir célébrer presque tous les jours et souvent tous à la fois ou successivement avec une consolation inappréciable, à Talavera de la Reina et à Truxillo.

Ce fut chez les Pères de saint Dominique qui nous accueillirent avec une cordialité parfaite et nous firent déjeuner : puis au deuxième couvent, (ce fut le jour même de saint Dominique), où les Pères voulaient nous retenir à dîner. Dans d'autres endroits plus exposés, et dans ceux-là mêmes, nous trouvions un nouveau motif de ferveur en célébrant dans le dénûment auquel l'invasion des Français a réduit ce pauvre pays. Nous célébrâmes, entr'autres, une fois dans une église encore ouverte de toutes parts, dépavée, toute en ruines, par suite des excès de nos armées. Il faut dire aussi que dans celle-là et dans quelques autres, je faillis me repentir d'y être entré pour célébrer, tant l'incurie des fidèles ou du pasteur ajoutait d'indécence à tout ce qui servait immédiatement au saint sacrifice. Il nous arrivait souvent de ne pas célébrer au lieu de la couchée, afin de profiter d'un peu de frais le ma-

tin , mais alors il n'y en avait qu'un ou deux qui se réservassent à jeun , pour satisfaire à la dévotion de tous à la première halte. Le peu de population de ces provinces d'Espagne faisait quelquefois qu'il fallait attendre un peu tard ; mais jamais le jeûne n'était plus facile. Un jour , arrivant à midi juste , c'était à Talavera-Réal , dernière station avant Badajoz , nous fûmes bien dédommagés de l'attente , en tombant chez de saintes Carmélites , dont la supérieure était sœur de l'évêque de Badajoz , et par ce moyen avait eu connaissance de notre passage ; là on ne put refuser un peu de confitures , elles nous furent envoyées à l'auberge , et après huit grands jours de marche en galère , ce n'était rien de trop. Car il faut dire ici que le système de voiture est véritablement fatigant ; d'un autre côté cependant , il faut ajouter , pour la gouverne de ceux qui nous suivaient par terre , qu'il faut bien se résoudre à s'en contenter , si l'on ne veut pas scandaliser ce bon peuple espagnol ; nous étions des saints en galère , je ne sais ce que nous eussions été en carrosse. Seulement nous donnons pour conseil à nos Frères qui prendraient le chemin de terre : 1° de ne pas l'allonger sans raison en tournant par Madrid ; mais de suivre la route de Coimbre par Valladolid ; ils auront l'avantage d'abrégger , d'éviter le double passage du Tage , de suivre

les traces de saint François de Borgia qui suivit, je crois, cette route, lorsque, après son entrée dans la Compagnie, il vint en Portugal pour la première fois ; 2° de faire ajuster d'avance dans leur galère quelques petites commodités, sacs suspendus et fixés pour remettre, après usage, livres et autres meubles de voyage, coffre pour les petites provisions de bouche, à portée d'être ouvert facilement : car il faut savoir que ces routes ne présentent que très-peu de traces des progrès de notre civilisation française. La voiture d'abord, comme vous le voyez, ressent tout à fait l'enfance de l'art ; c'est tout bonnement un charriot couvert de cannes et de toile, ensuite dans les auberges qui sont extrêmement rares, il n'y a jamais rien de prêt en fait de repas, souvent rien de prêt ni de préparable en fait de lit. Un Espagnol qui voyage emporte avec lui son lit, qu'il étend par terre à la couchée, et pour vivre, il a sa provision de riz et de saucisson qui le conduit jusqu'au terme. Combien de fois, dans ce voyage, j'ai regretté l'allure de nos premiers Pères et de nos saints : ils ne manquaient jamais de rien, parce qu'il ne leur fallait que du pain, de l'eau et la terre nue, et vraiment certaines provinces d'Espagne sont toutes propres à la rendre comme nécessaire. 3° J'engage nos chers Frères à se charger eux-mêmes de leur dépense, et de ne pas se mettre à la

discrétion du *mayoral* (conducteur), en traitant avec lui à forfait; ces marchés ne réussissent point ici comme en Italie; le pays est trop pauvre, et la cuisine espagnole trop épicée. Il faut pour des estomacs français pouvoir demander du rafraîchissant. Mais en voilà de reste sur cette matière; arrivons à Badajoz où la Providence nous réservait un petit dédommagement. Les Pères de la mission de saint Vincent, qui nous attendaient, vinrent très-loin à notre rencontre avec les professeurs et élèves du Petit-Séminaire; ils nous conduisirent chez eux avec une charité exquise; aussitôt nous y reçûmes les compliments du saint évêque de cette ville, grand ami de la Compagnie, qui voulait et avait tout disposé pour que nous fissions chez lui les deux repas de notre séjour à Badajoz. On ne peut rien de plus aimable ni de plus édifiant que les rapports de ce bon prélat avec nous; outre la nourriture corporelle qu'il nous donna à tous, Pères et coadjuteurs, à sa table, avec une simplicité et une abondance qui rappelaient les beaux temps d'Abraham et des Patriarches; il nous départit celle de l'âme avec toute l'énergie d'un Apôtre. Il était impossible de ne pas se sentir animés et disposés à tout, en entendant le saint homme, prédicateur continuuel de la foi, de la croix et de la confiance. Nous partîmes avec sa bénédiction, le samedi 8 août, pour Elvas.

Nous voilà donc enfin en Portugal ! Il nous était doux d'y entrer par le même chemin que suivit autrefois saint François-Xavier et tant d'apôtres et de martyrs qui, après lui, venaient s'embarquer à Lisbonne. Notre arrivée à Elvas, place extrêmement forte, fut un événement qui faillit faire éclat ; nous fûmes invités à mettre pied à terre à la porte et conduits processionnellement, je veux dire tous ensemble et en birettes, avec escorte de soldats et une suite de curieux qui allait toujours croissant, à travers presque toute la ville jusque chez le corrégidor : cependant cela n'eut point de suite, au contraire, il nous accueillit avec bonté. Quand nous lui dîmes que nous étions mandés par Sa Majesté, il nous offrit ses services ; mais son étonnement et celui de bien d'autres était grand à cette réapparition de la Compagnie, parce qu'il faut savoir qu'il a plu au roi de ne pas publier encore son décret du 10 juillet. De sorte que bien m'avait pris d'en emporter précieusement avec moi copie authentique ; ce n'est pas que personne ait osé me le demander, excepté à Lisbonne, mais c'était pour nous une grande assurance. Sa Majesté, à ce qu'il paraît, veut tout faire à la fois, publier le décret et nous installer en même temps, afin de répondre plus efficacement aux plaintes qui ne manqueront pas de s'élever ; vous savez que telle a toujours été son intention.

Le commandant militaire, auquel nous remîmes une lettre de l'ambassadeur, nous reçut aussi fort bien et s'empressa de nous faire offre de services à son tour et dans son genre, je veux dire, d'escorte et de recommandation pour son confrère d'Estremos, il nous rendit visite et renouvela ses offres par deux officiers de son état-major. Le grand vicaire, de son côté, nous témoigna une véritable amitié, remua toute la cathédrale pour nous procurer l'avantage de dire la messe avant le jour, puis nous donna à déjeuner.

Ce jour, dimanche 9 août, il fallut faire halte pour la raison ci-dessus, cela nous donna le temps d'être visités par quelques amis de la Compagnie, entr'autres par le vice-consul d'Espagne qui surpassa tous les autres en témoignages d'intérêt. Grand zéléateur de la dévotion du Sacré-Cœur, il nous voyait rentrer en Portugal avec une joie sensible; il nous la témoigna par une galanterie bien digne de sa piété: ce fut de tout disposer sans bruit pour que tous, au point du jour, nous pussions célébrer dans l'église même de la Compagnie; je disais *sans bruit*, cependant il en fit assez pour qu'une foule de fidèles, à trois heures et demie du matin, fût à nous attendre à la porte; qu'on nous baisât la main au sortir de l'église et que quelques-uns se hasardassent à nous demander si nous reviendrions

à Elvas. Cependant , après avoir déjeûné chez le bon vice-consul, nous partîmes.

Je ne sais si c'est illusion ; mais depuis notre entrée en Portugal la chaleur nous parut se relâcher d'une manière extraordinaire ; nous trouvâmes, en comparaison de celle d'Espagne, une température de printemps ; c'était comme un autre monde, une variété d'ailleurs, et une verdure que nous ne connaissions plus depuis Madrid. De la frontière jusqu'à Lisbonne nulle aventure, excepté qu'une nuit, au moment de nous égarer irrémédiablement, un *Ave* de toute la troupe au grand saint Antoine fit trouver là tout à point un brave homme qui nous remit sur la route ; cette même nuit fut fameuse encore par l'espèce d'auberge où il fallut s'abriter : c'était une petite maison isolée où arrivait en même temps que nous un gros détachement de Portugais escortant des constitutionnels Espagnols émigrés, que notre roi prie enfin de vider ses États. En un clin d'œil la *Venia* devint une fourmillière où se trémoussaient pêle-mêle, constitutionnels, royalistes, Jésuites, muletiers, charretiers, etc.; enfin, Dieu merci, tout le monde trouva place tant dedans que dehors, et nous partageâmes deux petites chambres, (c'étaient les seules de la maison) avec des officiers fort honnêtes.

A deux ou trois lieues de Lisbonne, arrivés au

sommet d'une montagne, nous aperçûmes enfin l'océan, le Tage et la ville : ensemble du plus grand effet. Sur cette montagne est une chapelle de la sainte Vierge dite d'Atalaya, fameuse par les vœux des mariniens qui l'aperçoivent dès l'entrée du port, l'invoquent et y font de fréquents pèlerinages. Arrivés comme eux au terme du voyage, nous quittâmes un instant la galère et la route pour aller remercier notre bonne Mère de nous avoir conduits si heureusement jusque-là. Enfin, nous arrivâmes au bord du Tage qui, là, ne se distingue plus de la mer, il était environ onze heures du matin : la marée haute nous attendait. Après un léger repas, nous nous embarquâmes avec notre petit bagage, il était environ une heure, le bon vent nous porta bientôt à l'autre bord, c'est-à-dire à Lisbonne même.

Avant de descendre, nous avons déjà vu le grand Saint-Antoine, ancien collège de la Compagnie, qui sert aujourd'hui d'hôpital, et depuis le tremblement de terre n'a d'autre église, très-grande cependant, que la sacristie de l'ancienne. Cette maison, à mi-côte d'une des neuf montagnes de Lisbonne, domine la mer et le port. On dit qu'on y peut réunir jusqu'à quinze cents malades. Il a pris le nom d'hôpital Saint-Joseph et est desservi par les filles de la Charité. Les Pères de la Congrégation de la mission de Saint-Vincent-de-Paul nous attendaient ; nos lits

étaient faits dans leur belle maison, tout au haut de Lisbonne. Le trajet du port à cette habitation nous parut bien long; il est vrai que, pour les longues distances, cette ville rivalise avec Paris. Dieu veuille qu'elle ne lui ressemble pas aussi sous plusieurs autres rapports!

Je ne vous parle pas des réflexions sérieuses qui nous occupaient dans ce port, dans ces rues marquées par tant d'ignominies de nos Pères et, avant cela, témoins de leurs immenses travaux. Je n'ai pas le temps, et vous suppléerez aisément. A peine fûmes-nous annoncés qu'on sonna la cloche; toute la communauté vint nous recevoir à la porte; on nous conduisit à l'église, puis chacun à sa chambre. Au reste, ici encore il faut me dispenser des détails et dire en général que, dès ce moment, nous avons été, et jusqu'à présent, l'objet de la plus tendre charité de la part de cette sainte communauté, qui se compose d'une trentaine de membres. Nous y jouissons d'une grande liberté, nous mangeons avec les Pères, et, du reste, suivons autant que possible notre règle particulière. Le Père *Assistant*, qui répond à notre *Ministre*, est le seul qui vienne habituellement avec nous en récréation; elle se passe le plus souvent à s'exercer dans la langue, et, de plus, il nous consacre une demi-heure, trois quarts d'heure par jour pour la prononciation. C'est dans cette maison que nous avons célébré en paix la fête

de l'Assomption et celle du Cœur de notre bonne Mère. Nous sommes peut-être trop bien ! Il nous vient en pensée que, si le roi nous savait sur le pavé, il se presserait plus de nous procurer une retraite ; nous la désirons tous beaucoup, car enfin, tout bien que nous sommes, nous ne sommes pas en communauté.

Mais reprenons par ordre. Arrivés le 13, je me présentai le 14 au duc, premier ministre (1). Le supérieur des Pères Paulistes voulut m'y conduire en voiture, et ce fut une bonne pensée, car, sans mentir, il fallut deux heures pour se rendre à son

(1) Au moment où le Père Delvaux quittait Paris pour se rendre à Lisbonne, il recevait de son Provincial, le Révérend Père Godinot, une lettre de recommandation adressée au premier ministre de don Miguel, le duc de Cadaval. Nous copions cette lettre, qui devait être remise en main propre, sur le brouillon autographe que nous avons retrouvé.

« MONSIEUR LE DUC,

« Sa Majesté le roi Don Miguel a eu la bonté de demander quelques sujets de la Compagnie de Jésus pour travailler dans son royaume à l'éducation de la jeunesse. C'est une faveur dont nous sommes très-reconnaissants.

« Votre Excellence a chargé son ministre à Rome de traiter cette affaire avec le Révérend Père Général Fortis. La mort de Sa Paternité survenue bientôt après, n'a point arrêté cette négociation. Le Père Vicaire-général a mis le plus grand intérêt à satisfaire Sa Majesté, et j'ai reçu de sa part l'ordre d'envoyer en Portugal, le plus promptement possible, six Prêtres et deux Frères.

« Je me suis empressé d'exécuter l'ordre qui m'était donné en choisissant les sujets qui me semblaient les plus propres à remplir les vues de Sa Majesté, et j'ai dû en faire venir quelques-uns de nos maisons les plus éloignées de Paris. Arrivés ici tout récem-

palais de Pedroços , qui cependant tient tellement à Lisbonne qu'on s'imagine ne pas être sorti de la ville. Nous fûmes très-bien reçus. Je lui remis la lettre de la princesse, lui annonçai que j'en avais pour Leurs Majestés, et le priai de me procurer une audience. Le duc parle fort bien français; c'est un très-bel homme, tout jeune; il nous témoigna sa joie de notre arrivée et promit de nous annoncer ce jour même à la Cour, où il se rendait à l'instant. Le roi étant à Quéluz, à deux ou trois lieues de Lisbonne, il ne pouvait plus être question d'être présenté ce jour-là. L'audience fut fixée au lundi après

ment, je m'empresse de les faire partir : ils vont prendre la route de notre collège du Passage, près de Saint-Sébastien, et de là, celle de Lisbonne, par Madrid.

« C'est le supérieur de cette petite colonie qui aura l'honneur de vous présenter ma lettre. Je prie Votre Excellence de vouloir bien lui faire connaître les intentions de Sa Majesté. J'ose l'assurer que tous sont animés du plus grand désir de se dévouer aux œuvres qui leur seront confiées.

« Nos Pères ne connaissant ni le Portugal, ni la langue, ni les usages de la nation, les commencements présenteront quelques difficultés. L'indulgence et la haute protection de Votre Excellence les aideront à les surmonter, et j'ai la confiance que Dieu leur accordera les grâces nécessaires au bon succès de l'œuvre.

« J'envoie d'abord les Pères Joseph Delvaux, Alexandre Mallet et Joseph Barrelle, qui ont déjà dirigé ou enseigné avec succès dans nos collèges; les autres suivront au premier avis qui me sera donné, et je mettrai toujours le plus grand empressement à entrer dans les vues de Sa Majesté et les vôtres.

« Veuillez agréer, etc.

« N. GODINOT, S. J. »

Paris, le 17 mars 1829.

l'Assomption , à midi. Je m'y rendis , toujours avec le Père visiteur ; mais Dieu voulait éprouver notre patience. Le roi était couru le matin au palais d' Ajada pour y voir la princesse sa tante , qui était à toute extrémité. Nous l'attendîmes inutilement jusqu'à cinq heures du soir ; la mort de cette princesse , arrivée le lendemain , expliqua le retard de Sa Majesté , mais éloigna en même temps indéfiniment l'audience que nous attendons encore sans pouvoir d'ailleurs faire aucune autre visite, étant d'étiquette, nous assure-t-on, de ne voir personne avant le roi. On nous dit cependant hier que la reine , apprenant que j'avais attendu inutilement cinq heures à Quéluz , où elle était alors , a dit qu'elle m'eût reçu , si elle en eût été avertie. Le roi est à Maffra , à cinq lieues d'ici , pour y passer les jours du grand deuil. On dit qu'il revient aujourd'hui ; mais le bruit commun est qu'il nous destine définitivement le collège des Nobles : c'est une ancienne propriété de la Compagnie , belle et vaste maison environnée de jardins , dans le meilleur air ; nous ne l'avons encore vue que de loin. Il n'a actuellement que trente élèves ; les professeurs y viennent du dehors , et le directeur est un ancien ministre de la justice , laïque bien entendu. On parle avec cela du fameux *collège des Arts* de Coïmbre , c'est-à-dire de l'Université. Le roi compte voir parmi nous un fameux mathématicien. Cette espérance vient de la première destina-

tion du Père Pelletier , dont Sa Majesté a eu connaissance par la princesse de Beira. Il sera donc important d'en envoyer un le plus tôt possible pour ne pas faire peine à ce bon roi , qui a déjà parlé avec complaisance à sa Cour de cette acquisition. De plus, il nous faut du renfort, de manière à pouvoir nous suffire à nous-mêmes le plus tôt possible, du moins au collège des Nobles; donc, quelques professeurs, déjà, pour bien faire, un peu rompus à l'espagnol. Je ne sais s'il y a des raisons pour éloigner le Père Jourdan de son pays; on est étonné ici de ne pas le voir parmi nous, et il est de fait qu'il nous serait singulièrement utile. On parle enfin ici d'un Lequin qui est natif de Lisbonne. Avons-nous un Frère de ce nom dans la Compagnie? Enfin il nous faudrait de bons Frères coadjuteurs, au moins deux ou trois, capables de diriger et former les autres. On enseigne surtout l'anglais à nos jeunes seigneurs, de sorte que le bon Frère Murphy, grâce à son espagnol, nous serait d'une utilité plus générale. Je viens d'écrire au très-Révérérend Père Général, auquel j'expose aussi, par aperçu, nos plus pressants besoins. Je n'entre pas avec lui dans autant de détails qu'avec vous, mon Révérend Père; croyez-vous qu'ils lui fussent agréables, écrits dans le genre de cette lettre? Vous trouverez ci-inclus une note de livres que demandent

nos Pères. Les études sont ici dans un état très-misérable. Depuis l'extinction de la Compagnie, elle n'a pas été remplacée comme en France.

Avec nos Pères que vous daignerez nous envoyer, il semble que vous pouvez nous envoyer bien des choses. Pour moi, ayant expérimenté la voie de terre, je vous avoue que je voterais volontiers, pour nos voyageurs, la voie de mer, plus expéditive et bien moins chargée d'embarras; on s'embarquerait au Havre ou à Bordeaux.

Je vous parlerai plus à loisir une autre fois de l'esprit de ce pays; nous y avons des amis et des ennemis. Parmi les religieux, nous trouvons très-dévouées à la Compagnie les trois Congrégations de la Mission, de l'Oratoire, de Saint-Philippe de Néri et des Rédemptoristes. L'excellent M. de Saraiva père est venu nous visiter avec beaucoup de bonté; c'est un patriarche.

Adieu, mon Révérend Père; je ne puis vous dire combien je vous suis affectionné; plus je m'éloigne, mieux je le sens. Je compte sur vos prières et sur vos conseils comme un fils sur l'aide de son père. Je suis à vos pieds avec toute la petite famille pour attendre votre bénédiction et vous baiser la main.

Votre très-humble serviteur et fils,

DELVAUX.

XXX

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT, A PARIS.

Lisbonne, 4 septembre 1829.

MON BON ET RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Depuis ma dernière, qui était, je crois, du 26 août, il s'est passé plusieurs choses dont il faut que je rende compte à Votre Révérence. Il me sera bien agréable de savoir enfin si mes lettres parviennent à leur adresse et dans quel état. Je ne suis pas en peine de celles que j'ai eu l'honneur de vous écrire; j'eusse préféré, il est vrai, que les petits détails de famille que je vous y donnais, ne fussent connus que de vous; rien ne met à l'aise dans une correspondance comme de compter que l'on ne parle qu'à ses parents ou à ses amis; j'y comptais en vous écrivant, mais voici que j'apprends que je comptais sans mon hôte, toutes les lettres sont ouvertes: je suis peiné de cette disposition, car elle ôte beaucoup à la douceur d'une correspondance familière, et quelquefois elle expose à de grandes humiliations: car enfin dans une lettre on fait quelquefois une confession géné-

rale, c'est ce qui venait de m'arriver avec Notre Très-Révérend Père, jugez si c'était de nature à être lu par d'autres que par lui.

M'abandonnant au reste à la discrétion de Messieurs de la poste de Lisbonne et plus encore à la bonne Providence, j'en viens à nos affaires.

J'ai eu, lundi 31 août, l'honneur d'être présenté à Sa Majesté, à Quéluz; il est difficile d'être plus aimable. Après les hommages ordinaires, qui sont ici les mêmes qu'en Espagne, j'ai prié Sa Majesté d'agréer les remerciements de la Compagnie et l'offre de tous nos services. Elle a eu la bonté de dire à plusieurs reprises qu'elle y comptait, elle n'a pas dissimulé que ses États éprouvaient le plus pressant besoin du secours de l'éducation; elle a promis de donner des ordres pour notre établissement, m'a dit trouver bon que nous fissions venir plus de sujets, et s'est exprimée admirablement sur la nécessité de donner la religion pour base à son gouvernement. Elle a eu la bonté de me parler constamment français. Elle a rappelé que, dans son voyage de Paris, il y a quatre ans, elle avait été deux fois près de la maison de nos Pères et qu'elle avait été chaque fois empêchée d'y entrer comme elle le désirait. A cette occasion, elle a parlé du changement de votre ministère et avec éloge; mais tout s'est borné à ces généralités et, en se retirant, Sa Majesté a daigné dire qu'elle me verrait avec

plaisir. Un trait vous donnera une idée de la bonté de ce jeune prince. J'étais présenté par le Visiteur des Pères de la Congrégation de la Mission ; ce bon Père que l'âge et une extrême corpulence appesantissent beaucoup, m'avait fait passer le premier en entrant dans la salle ; j'en étais déjà à saluer Sa Majesté lorsque j'entends tomber le bon vieillard avec fracas ; je me retourne, il était étendu tout de son long sur le plancher ; le roi s'avance et aide à le relever ; Sa Majesté, le chambellan de service et moi suffisions à peine pour le soulever. Cependant il en fut quitte pour une contusion au bras droit sur lequel toute la masse avait porté. Mais revenons au sujet. Nous passâmes de là chez la reine qui daigna nous parler avec la même bonté que son auguste fils. Elle est sœur aînée du roi d'Espagne et paraît plus vieille que ne porte son âge de cinquante-cinq ans. Il n'y eut rien de particulier si ce n'est l'expression de la plus grande bienveillance, et le désir exprimé de nous voir bientôt en état d'ouvrir des collèges à Coïmbre, Porto, Santarem, etc.

A entendre cette bonne princesse, nous sommes nécessaires. C'est le secret de Dieu. En attendant qu'il le révèle ici à tout le monde, beaucoup en doutent ; la Compagnie a disparu depuis si longtemps du Portugal qu'on s'en souvient à peine ; d'ailleurs que de moyens n'a-t-on pas pris pour que notre nom s'y abolît ou

ne s'y conservât qu'avec ignominie? Longtemps tous nos livres furent prohibés, ce qui en reste est étouffé sous un déluge d'écrits diffamatoires. Actuellement encore on ne voit circuler aucun des anciens ou nouveaux ouvrages qui nous ont défendus. Deux ou trois exemplaires des *Pièces justificatives* proprement reliés viendraient bien à propos; je prendrais la liberté d'en offrir un au roi, un à la reine, et le troisième au duc de Cadaval; mais en outre quelques exemplaires à faire circuler détruiraient bien des préventions. Son Excellence, qui m'avait donné rendez-vous pour le lendemain de l'audience du roi, a eu la bonté de nous dire quelque chose de ce que notre retour a réveillé de vieilles accusations : les uns disent que nous sommes républicains, les autres théocrates, etc., mais en général les dispositions sont telles que je ne crois pas qu'il soit question du tout à la cour de nous confier le collège des Nobles dont je vous parlais dans ma dernière. Le ministre ne nous en a pas dit un mot, ce qui nous a mis fort à l'aise, car nous le redoutions tout de bon. Ce n'était pas avec cet éclat que commençaient nos Pères; puis au fond c'eût été absorber bien du monde pour un petit nombre de jeunes gens auxquels la Providence ne manquera pas d'ailleurs; il résulte de deux entretiens que j'ai eus avec Son Excellence que l'intention du roi est que nous for-

mions tout de suite un noviciat *pour subvenir sur-le-champ aux besoins extrêmes de ses sujets d'outre-mer, Afrique et Asie.*

Ces expressions sont bien remarquables; rappelez-vous, mon Révérend Père, ce que je vous écrivais et dont vous vous moquiez il y a un an; me voilà cependant sur le chemin de Goa et du Japon, et le beau du jeu, sans que vous ni moi l'ayons pu pressentir. Mais il s'en suivrait donc que tout à coup, de nécessaires, nous sommes devenus superflus en Portugal et tout au plus bons pour les nègres du Cap Vert, etc. Non, ce n'est pas tout à fait cela, on a besoin de quelque chose sur le continent, mais il faut que nous nous soyons un peu renaturalisés dans ce pays, avant de nous y confier de trop chers intérêts. Il faut qu'on nous ait vus, parlé et pratiqués, et c'est ce qui va se faire.

Nous avons fait à Son Excellence une proposition qu'elle a accueillie avec bienveillance; ce serait d'ouvrir des classes publiques dans la maison qu'on va nous donner, et c'est probablement ce qui se fera à la rentrée prochaine. Nous avons paru entrer parfaitement dans les vues personnelles du ministre, par cette proposition; il attend de son exécution la cessation de la plupart des préjugés enracinés, et si profondément, contre nous. D'ailleurs il a vu avec plaisir que nous ne pensions pas à redemander les

anciennes maisons de la Compagnie, ce que probablement nos amis et nos ennemis s'étaient également attachés à lui représenter comme indispensable, les uns pour nous rendre service, les autres pour présenter la prétendue condition *sine qua non* comme impossible ; mais admirez la bonne Providence : tandis que toutes les anciennes maisons de la Compagnie lui sont aujourd'hui fermées, voilà que les Pères de Saint-Augustin se décident enfin, après trois cents ans de possession, à revendre ce que notre *Histoire* appelle *le vieux Saint-Antoine*, première maison de la Compagnie en Portugal et, à vrai dire, dans le monde entier, du moins la première dont elle eût la propriété ; et il paraît que le gouvernement va l'acheter pour nous y rétablir et en faire de nouveau notre petit berceau. Nous sommes, en attendant l'exécution, que Son Excellence nous a assuré ne pouvoir tarder, nous sommes, à vrai dire, un peu désireux de nous retrouver en communauté ; quoiqu'on ait ici beaucoup d'attention pour nous, nous n'y sommes point en famille, puis maintenant qu'il faut faire et recevoir beaucoup de visites, nous sommes d'un grand embarras à ces bons Pères.

Depuis l'audience du roi, avant laquelle je ne pouvais visiter personne, il a fallu voir le cardinal patriarche, le nonce, le vicaire-général, les cinq

ministres d'État, l'évêque de Vizeu, etc. Je dis *voir*, c'est improprement : car ici, comme en France, il se fait force visites par cartes. Toutes ces courses qui sont plus longues et plus pénibles qu'à Paris, à cause de l'inégalité de Lisbonne, absorbent, avec la correspondance, presque tout mon temps. Chemin faisant, j'ai rencontré des souvenirs bien touchants pour un religieux de la Compagnie : les ruines de la magnifique église du *Grand Saint-Antoine*, que l'on est étonné de voir au milieu de la nouvelle et magnifique ville rebâtie par Pombal, si ce n'est qu'on ait voulu par là perpétuer le souvenir de notre chute ; la place où fut brûlé l'infortuné Malagrida ; le port où s'embarquèrent à la suite de saint François Xavier tant d'apôtres et de martyrs des deux Indes, et où enfin furent entassés si inhumainement nos derniers Pères, dans les vaisseaux qui les conduisaient en exil ; les tours où d'autres souffrirent tant de fois toutes les horreurs de la mort pendant tant d'années, etc.

Il est impossible à cette vue de ne point se sentir animé du désir d'imiter ces saints religieux, et dans leur vie, et dans leurs tourments, et dans leur mort.

Une particularité bien remarquable, c'est que la première et seule femme qui nous ait fait visite à Lisbonne, est la petite-fille même du marquis de

Pombal : c'est une *Fidalga* de la plus solide religion , qui n'a pu résister au désir de voir enfin des Jésuites rendus à sa patrie , après tant de malheurs que , dans sa ferveur , elle attribue à notre destruction. Nous avons été obligés de lui rendre sa visite , dans laquelle nous avons fait la connaissance de son mari , grand officier de la maison du roi , et de ses dix enfants , qu'elle nous a présentés successivement , en nous protestant que si Dieu appelait les sept garçons à la Compagnie , elle le regarderait comme une grande grâce. Au moment de sortir , entourée de ses enfants , elle s'est mise à genoux et a demandé pour eux et pour elle ma bénédiction , que je n'ai pu refuser. Elle a épousé D. Fernand d'Almeida , petit-neveu du premier patriarche de Lisbonne , et elle est sœur des trois Saldanha.

Une visite intéressante a été celle d'un senhor de Panalva , prieur de Guimarens , qui pleurait d'attendrissement en nous racontant comment il avait eu pour précepteur le Père Duarte , de notre Compagnie , après ses vingt ou vingt-deux années de détention et de martyre. Ce bon prieur ne pouvait en croire ses yeux en revoyant l'habit des Jésuites pour lequel sa famille était passionnée. Il se dit d'ailleurs arrière-petit-fils de saint François de Borgia. Un autre grand dignitaire de l'église patriarcale , dont le père a été vice-roi des Indes , nous racontait

avec complaisance comment il avait eu le bonheur de voir à Goa le corps de saint François-Xavier, et l'état d'incorruption parfait dans lequel il l'a trouvé, etc., et comment il conserve précieusement le bonnet dont il était couvert quand on ouvrit la châsse. Un saint prêtre de Coïmbre nous a de son côté fait faire les compliments les plus flatteurs et annoncer qu'il allait enfin accomplir dans toute la joie de son cœur un vœu qu'il avait fait autrefois, qui était de célébrer le retour des Jésuites en Portugal, par une messe solennelle dans son église avec exposition du Saint-Sacrement et sermon. Nous avons déjà reçu des visites de prêtres, religieux et laïques de cette même ville de Coïmbre, puis de Porto, de Bragance, etc.

Ici, c'est un plaisir de se trouver rapprochés de toutes ces belles missions qui ont fait toute la vie l'objet de notre admiration et de notre envie; on vient nous en parler comme de contrées qui sont à la porte, et d'ailleurs on n'en parle que d'après ce qu'on a vu de ses yeux et touché de ses mains; tantôt c'est un saint laïque, connu sous le nom de Frère Joaquim, qui vient nous parler du Brésil comme on parle d'une province limitrophe; il y a vu et contemplé à loisir les ruines de nos magnifiques établissements; rien ne les a remplacés et là, depuis notre départ, tout n'a cessé de rétrograder

vers l'état dont il faut bien convenir que nos Pères avaient tiré ces pauvres sauvages. Le mal est à un tel point, faute de religion et d'éducation, qu'il espère que le temps n'est pas loin où l'empereur consentira à rappeler la Compagnie. Une autre fois, c'est un prêtre du Tonking, élève et catéchiste de nos derniers Pères, venu et député de cette chrétienté désolée par la perte de ses apôtres, pour solliciter du secours d'Europe qu'il attend ici depuis trente ans, nourrissant toujours l'espoir que nous reviendrons enfin, et que nous traverserons de nouveau ces vastes mers pour aller consoler ses frères. Jugez de son bonheur en nous revoyant, il ne parle de la Compagnie que comme de sa famille, de saint Ignace que comme de son père; vraiment il mériterait des lettres de fraternité. Il est d'ailleurs ici notre premier bienfaiteur par le présent d'un manuscrit précieux de l'ancien noviciat de Lisbonne tombé en son pouvoir; ce sont les examens et les bulles traduits en portugais pour l'usage des aspirants à la Compagnie.

Ailleurs, c'est un évêque du Cap-Vert, saint religieux de saint François, qui vous parle des besoins de son église. Déjà deux fois nous avons vu de jeunes Anglais qui étudient ici dans le collège de cette nation; l'un d'eux est né à Calcutta et, déjà diacre, n'attend que le sacerdoce pour retourner

évangéliser au Bengale. Enfin nos Pères de saint Vincent de Paul ne parlent que de Macao et de Pékin ; ils tiennent partout, là, les maisons et quelque chose des emplois de nos Pères ; ils donnent encore des évêques à la Chine, mais ils disent que le dernier envoyé pour Pékin n'a pu y entrer à cause des lois sévères de l'empereur. Du reste, là-bas comme ici, ils manquent de monde, et c'est une chose digne de considération dans ce pays que la rareté des vocations aux ordres apostoliques ; on l'attribue, avec quelque raison, au défaut d'éducation véritablement, foncièrement chrétienne. On s'est tant plaint autrefois que la Compagnie volait tous les bons sujets (et c'était l'accuser d'une ignorance profonde de la réalité des vocations) ! Il faut cependant reconnaître, en fait, qu'aussi longtemps qu'elle a existé, jamais les autres ordres, ni le clergé séculier, n'avaient vu autant d'excellents sujets se presser à leurs portes ! Toutefois, on n'en continuera pas moins à nous regarder, ou comme inutiles ou comme nuisibles. Ici déjà on a dit : Pourquoi des Jésuites ? qu'avait-on besoin de ces Pères ? Que feront-ils que ne puissent faire les autres ordres ? Quelle misère, mon bon Père ! Quand donc la charité réunira-t-elle tous les cœurs qui veulent encore la gloire de notre commun Maître ? Voilà l'une des plaies les plus irrémédiables, je le sens ; mais qu'elle

est terrible! Et où s'arrêtera-t-elle de nouveau? Recommandez cet objet dans vos saints sacrifices; faites-en, s'il est possible, offrir à cette intention dans toutes vos maisons, recommandez-nous à toutes les ferventes prières de nos Pères et Frères, en les assurant que leurs noms restent gravés bien profondément dans nos cœurs. Nous nous réunissons pour embrasser tous ceux de la Province dans les cœurs de Jésus et de Marie.

Nous avons pris l'intérêt le plus vif au petit répit que la divine Providence vient de ménager aux bons catholiques de votre pays, de notre chère France; nous serons bien aises de savoir les fruits que produira cette nouvelle administration.

Revenons encore un moment à nos affaires : vous comprenez le besoin que nous allons avoir de toutes les instructions que nous avons demandées, plus, si vous le pouviez, un coutumier de Lyon. Veuillez nous envoyer tout cela avec les hommes que je demandais dans ma dernière; du moins, en supposant que vous attendiez pour le gros de ce renfort que je vous annonce la remise des fonds pour le voyage et notre installation, veuillez toujours nous envoyer le professeur de physique et de mathématiques avec un *socius*; celui-là est indispensable.

Je ne sais quel sera le sort d'une bibliothèque de

quarante mille volumes, formée entièrement des livres de nos anciennes maisons ; elle est au collège des Nobles et se compose presque en entier de livres qui ne peuvent y être d'aucun usage ; mais pour nous, ce serait un trésor. Nous n'avons encore vu nulle part d'histoire de la Compagnie ; c'était à l'*index* comme tout le reste.

Adieu, mon Révérend et tendre Père ; souvenez-vous souvent devant Dieu d'un de vos enfants les plus affectionnés et dont les besoins de tout genre sont actuellement immenses. Après être entré dans la Compagnie pour y fuir le monde et les affaires, pour y éviter les compliments, les visites, etc., je m'y trouve jusqu'au cou, et au fond, bien plus avant que je n'aurais jamais pu le redouter dans le rang où la Providence m'avait fait naître.

Que faire ? La grande consolation est que j'ai du moins dépouillé la volonté propre, et ce n'était que ses écarts que j'avais à redouter dans des positions de ce genre hors de la religion. Jamais je n'ai été plus tranquille. Dieu me fait cette grâce, à la demande sans doute de ma bonne mère (la Compagnie) que mon grand désir est de faire connaître ici, puis aimer par tout ce qui me sera successivement confié. Véritablement je désire pouvoir m'exprimer convenablement avec nos bons Portugais, et cependant tout mon temps s'en va en fumée ! Pour un pauvre

supérieur il lui faudrait en ce cas une science infuse, et certes comment oser la demander ? c'est un miracle ! Je vous avoue cependant que j'attends quelque chose de Marie, veuillez lui en parler pour moi ; puisque vous m'avez imposé ce fardeau ; c'est votre affaire. Tous nos Pères avancent, le Père Barrelle surtout ; déjà il se sent de force à faire le catéchisme ; je le prends pour mon *socius* dans les visites qu'il faut faire presque toutes en voiture, ce qui est ruineux et nous humilie beaucoup en considérant le passé qui semble encore parler de saint François-Xavier : on se console en disant que les temps sont changés ! O Père, quelle différence entre ces hommes et nous !

Toute la petite colonie se porte passablement. Le Frère Monier a coupé de nouveau sa fièvre ; les Pères Alexandre Mallet et Joseph Bukacinski, tout en traînant un peu l'aile, vont cependant leur train.

Adieu, mon Révérend Père ; je termine cette lettre que j'envoie le 5 septembre.

Je suis, etc.

DELVAUX.

XXXI

LE PÈRE DELVAUX AU PÈRE VARLET, AU COLLÈGE DU PASSAGE.

Lisbonne, 24 septembre 1829.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Rien n'avait préparé l'apparition de huit Jésuites dans Lisbonne; le décret du 10 juillet était resté dans le portefeuille du premier ministre, qui nous était trop affectionné pour le publier avant notre arrivée, dans la crainte d'un soulèvement assez prompt et assez général pour prévenir et empêcher notre arrivée, si elle ne se fût faite à l'improviste. De là, mon cher Père, que de conclusions à tirer! Vous en tirerez à loisir tant qu'il vous plaira en spéculation; mais en voici de pratiques et d'actuelles qui pourront vous servir de types au besoin : *Ostium enim apertum est mihi magnum et adversarii multi.*

Depuis soixante-dix ans, il n'y a ici en circulation que des livres et, ce qui pis est, des décrets flétrissant au dernier point notre petite Compagnie. Les moins prévenus contre elle sont ceux qui n'ont retenu de tout cela que le reproche de ces richesses

S.

44

immenses que la pauvreté toujours croissante des États qui l'ont détruite n'est point parvenue à faire tomber : de là l'intention qu'annonçait le décret, mais qui reste et paraît devoir rester longtemps sans exécution. Comment lancer dans l'éducation des hommes qui restent sous le poids de tant et de si terribles anathèmes? De là nul espoir actuel de rentrer dans aucune des maisons de la Compagnie.

Le marquis de Pombal, qui avait fait défendre la Vie de Simon Gomez parce que ce saint cordonnier y prédisait le retour de la Société, a pris un soin extrême pour empêcher qu'elle ne rentrât jamais du moins dans aucune de ses maisons; et il disait plaisamment à ceux qui venaient parfois lui faire peur des revenants : *Ah! du moins, s'ils reviennent, ils devront se loger à l'auberge*. Il a dit vrai; nous y voilà depuis six semaines.

L'embarras pour nous loger paraît extrême : Où les mettrons-nous ces grands saints? disent les uns. — *Fora*, répond un modéré; mais de proche en proche cela fait bientôt *forca*, ou tout au moins, en bon français, le *fort* de Belem ou la tour de Saint-Julien.

Plaisanterie à part, du principe qu'on ne peut nous rendre aucune de nos maisons, il est facile de voir qu'il en résultera et des longueurs et des

embarras sans fin , car il faut une maison religieuse, une église ; il faut donc ou les faire à neuf ou les prendre à quelqu'un des ordres déchus ; mais ce parti , qui paraît adopté , devient la mer à boire.

Deux ou trois religieux , débris d'un ordre quelconque , tiennent , comme de juste , à mourir chez eux , avec leur ordre. Puis, il faut le dire , non plus en riant , mais en pleurant , sortir pour faire place aux Jésuites est encore pour plusieurs une mort prématurée. Sur ce , nous sommes donc sans feu ni lieu et sans voir de terme à notre embarras. Au reste , devons-nous désirer ce terme , nous que l'obéissance a conduits ici par la main et qui , Dieu aidant , irions bien plus loin et bien plus de temps encore sans autre abri que le ciel ? Pourrions-nous nous plaindre ? Non , cher ami , la croix et notre bonne Mère , que faut-il de plus pour un enfant de la Compagnie ? Si quelquefois le cœur se resserre , s'il soupire , s'il saigne , c'est de voir le Fils et la Mère , Jésus et Marie , si oubliés , si ignorés dans une terre jadis si fidèle ; c'est surtout de ne pouvoir voler au secours de tant d'infortunés qui ne blasphèment que parce qu'ils ignorent. L'ignorance de notre sainte religion est ici , sans comparaison , plus grande qu'en France. On pourrait dire qu'il ne s'est plus fait de catéchisme depuis notre expulsion. Le roi , qui est un apôtre , vient d'être obligé de mettre

avec respect la main à l'encensoir pour ordonner que l'on expliquât la doctrine chrétienne dans toutes les églises, tous les dimanches et fêtes, mais c'est sans grand fruit, faute d'habitude dans ceux qui l'expliquent. Puis, à qui s'adresser? Les paroisses sont peu fréquentées; chaque particulier qui a le moyen de payer un prêtre pour sa chapelle domestique entend la messe sans sortir de chez soi avec toute sa famille.

Ici presque rien pour ce bon peuple qui semble fait pour la foi, rien qui l'attire et l'attache au lieu saint; le Saint-Sacrement jamais exposé, excepté dans les prières des quarante heures, qui, à la vérité, sont perpétuelles, jour et nuit, et, je le suppose, dans la solennité du *Corpus Domini*.

Les Portugais comme les Espagnols paraissent fort scandalisés de l'usage français de fournir, dans les églises, le moyen de s'asseoir, mais vraiment il est dur de demeurer debout pendant une instruction, comme font les hommes, ou à terre nue, comme font les femmes. Sans vouloir condamner les usages étrangers, je vous avoue que le nôtre me paraît bien conforme à certain principe de saint Ignace dans les *Exercices*, puis au gros bon sens. Mais ne nous échauffons pas à si bon marché; au milieu de tant de misères, ce qui peut nous fâcher tout de bon et sans conséquence, c'est de voir ce pauvre Portugal,

tout français, tout anglais, tout je ne sais quoi, en fait de mœurs et de modes, repousser cependant ce qu'il pourrait imiter avec fruit dans les nations catholiques. Oui, mon cher Père, les progrès de la civilisation et des lumières sont bien plus sensibles ici qu'en Espagne; c'est, à peu de chose près, la France; ce mot, que je ne hasarde pas, me dispense d'entrer dans plus de détails. Il faut seulement que je vous dise que l'attachement du peuple à la foi et au roi rend ici le remède plus facile que dans notre malheureuse patrie. Ici nous conservons quelque chose de cette antique subordination qui fit si longtemps notre bonheur. Aussi lorsque notre roi sera reconnu par les autres souverains de l'Europe, lorsqu'il aura réuni tous ses sujets comme une seule famille et qu'il pourra se livrer tout entier à ses grandes et paternelles pensées pour le bonheur de son peuple, on peut espérer avec fondement que le Portugal redeviendra un des plus heureux États de l'Europe. Le caractère portugais est singulièrement énergique; puis la sainte Vierge... O mon cher Père, quelle mère pour le Portugal!... Elle semble redoubler de tendresse pour le royaume à mesure que ses malheurs augmentent.

Elle se montre miséricordieuse avec profusion surtout depuis ces sept dernières années. Voici le fait que je vous raconterai, s'il se peut, pour

augmenter votre confiance et votre amour pour cette bonne Mère : le 31 mai 1822, un petit enfant appelé Nicolas, du village de Carnaxida, près de Lisbonne, âgé de quatorze ans, était avec une troupe de petits camarades plus jeunes que lui, à la poursuite d'un lapin ; la petite bête se sauve dans un trou : aussitôt de concevoir le projet de la forcer dans sa garenne en fouillant jusqu'au fond. Mais la messe sonne au village ; Nicolas ne veut pas la manquer quoi que ce soit un jour ouvrier. Il suspend donc la vivacité de ses désirs et l'ardeur de sa jeune troupe, on bouche vite le petit trou et l'on va bien dévotement à la messe. L'importance de l'événement auquel ce petit bonhomme allait concourir vous fera bientôt voir que cette sainte préparation n'était pas superflue. La messe achevée, on vole à la garenne, on creuse avec une ardeur qui semblait soupçonner qu'il y avait là plus qu'un petit lapin... En effet, Nicolas plus fort et plus ardent que tous les autres frappe un rocher qui tombe devant lui et lui fait apercevoir une caverne capable de contenir, dit-on, cinquante ou soixante hommes. L'intrépide Nicolas s'y précipite, la parcourt, mais bientôt il est arrêté par des ossements humains, des têtes de morts ; il recule d'effroi, il allait retourner en arrière ou tomber en défaillance quand il aperçoit dans une espèce de niche pratiquée dans le rocher

une petite statue de la Conception-Immaculée, haute d'un demi-pied avec sa base, le tout d'argile durcie ou cuite, noire et assez informe; cette vue le frappe, le rassure, il s'agenouille, rend hommage à sa bonne Mère, appelle ses camarades, et voilà toute la petite troupe aux pieds de Marie qui les attendait là depuis des siècles, probablement depuis le temps des premiers Maures en Portugal.

Ce n'est pas tout; le bruit se répand que la sainte Vierge a apparu au village de Carnaxida, et voilà que de toutes parts on court à la grotte, on y apporte des malades de toute sorte et tous s'en retournent en parfaite santé. On dresse un autel, on fait une chapelle à la hâte, les miracles et les offrandes se multiplient sans fin, tout Lisbonne y court.

C'était le temps de la première constitution; les cortès s'effrayent de ce concours, on veut empêcher l'affluence et les miracles, impossible! On ordonne la translation de l'image miraculeuse à l'église cathédrale de Lisbonne; c'est un triomphe magnifique pour la Mère de Dieu; on affecte de la placer à une ancienne chapelle de cette bonne Mère, qui est aussi miraculeuse, mais dont la statue gigantesque, noire et informe a quelque chose d'effrayant. Le concours et les miracles ne font que se multiplier, et depuis sept années la quantité d'*ex-voto* qui tapissent cette vaste église est prodigieuse. J'y

suis allé ; et plusieurs de nos Pères y ont dit la sainte messe. Les bons Portugais lui attribuent le retour de leur roi. Ils ne cessaient de l'invoquer, pour lui, pendant sa longue absence, aussi l'un de ses premiers soins en arrivant fut d'aller se jeter à ses pieds. Que les conseils de Dieu, que sa miséricorde sont admirables ! Un peu d'argile, une petite bonne vierge, grande comme celle des pupitres de vos enfants ! O sagesse humaine, où êtes-vous ?

Cependant il est très-vrai que notre *senhora da Rocha* a fait reculer la révolution en 1823, au jour même de l'événement de son apparition ; qu'elle a fait plus de miracles en Portugal qu'il n'en avait fallu pour y planter la foi.

Mais le petit lapin ! dit tout bas, le Père Alexis Lefebvre, au milieu de tout cela, qu'est-il devenu ? Notre fameux Nicolas, au milieu de tout cela, l'aura-t-il laissé échapper ? Non, non, pas si simple ; le pauvre lapin fut pris et... mangé ? Oh ! pauvre petit ! Non, non, il eut avec Nicolas l'honneur d'être présenté au roi, à la Cour duquel il est resté, après avoir valu à l'heureux chasseur une belle étrenne. Depuis lors, que font-ils l'un et l'autre ? Pour le coup, je n'en sais rien, sinon que Nicolas vit encore, c'est un fort bon enfant et doit être un favori de la sainte Vierge, je tâcherai de le voir... Encore un mot de la Vierge *du Rocher* : avec les produits énormes des

offrandes on bâtit une superbe église à Carnaxida où la statue miraculeuse doit être reportée.

J'ai dit quelque chose du roi, vous devez être désireux de savoir quelques particularités de plus sur ce jeune prince. Tout d'ailleurs sur son compte est si intéressant ! il n'a que vingt-six ans, mais il supplée à l'âge par une longue expérience du malheur. Il est le modèle de la Cour et du royaume pour la foi, la piété, et une piété particulière pour la sainte Vierge. Son retour en Portugal est un événement qui tient du miracle. Le dernier accident, auquel il échappa, fut une tempête affreuse, à la vue du port même de Lisbonne ; elle fit périr sous ses yeux une dizaine de bâtiments. Dans la tempête, le prince à la tête de l'équipage fit un vœu à la sainte Vierge, mais le sien eut cela de particulier que, levant les yeux et les mains au ciel, il ajouta : « *Seigneur, si je ne dois pas faire le bonheur du Portugal, je suis entre vos mains, je ne vous demande pas de vivre ; si au contraire vous me destinez à y rétablir la paix, Seigneur, sauvez-moi* » ; et à peine avait-il fini, que la tempête se calma, et il descendit sans obstacle et malgré les préventions de ses ennemis qui l'attendaient sur le rivage. Il parut au palais comme un ange descendu du ciel. Sa Cour est d'une régularité parfaite et il en a banni tout ce qui pourrait porter ombrage à la plus délicate

vertu ; sous ce rapport il a renouvelé à la lettre les exemples de tant de saints et de tant de grands hommes que la corruption tenta vainement de séduire ; le sien mérite à son tour d'être cité. C'est une protection visible de la Reine des anges et des vierges. Je ne l'ai vu qu'une fois , mais avec le plus grand plaisir. J'étais ravi de l'entendre parler avec un ton de foi , rare dans notre siècle. Il y a quelque chose de grand dans ses vues qui présagent un heureux avenir au Portugal. Si d'ailleurs je juge de ses ministres par le président , le seul que j'ai vu , le Portugal ne manque pas d'hommes d'État. Celui-ci , le premier ministre , est un homme charmant , un peu plus âgé que le roi , grand , bel homme , parlant la plupart des langues de l'Europe , sachant très-bien les langues anciennes , mais par-dessus tout , un modèle de religion. C'est un véritable ami de la Compagnie , et c'est ce qui ne contribue pas peu à me persuader que l'affaire de notre établissement est ici d'une difficulté extrême , puisqu'avec de tels appuis elle marche si péniblement.

Le bon duc de Cadaval m'a cependant promis une maison pour cette semaine , mais il avait dit que nous aurions réponse lundi et nous voilà déjà à mercredi ; il est vrai qu'ici , en affaires et surtout en affaires de Cour , trois jours ne sont rien ; les Portugais sont fort graves ; on nous citait , pour

nous consoler, l'exemple d'un évêque qui attendit six mois sa première audience. Un bon prêtre m'arrêta l'autre jour dans la rue pour me faire mille compliments et félicitations, et, comme c'est l'usage, lui demandant qui et d'où il était, il me dit qu'il n'habitait pas Lisbonne, mais qu'il y était depuis cinq ans pour une certaine affaire. Enfin, lui dis-je, elle touche à sa fin, vous allez partir... Oh! non, me répondit-il sans paraître ennuyé, non, je n'ai pas encore commencé. Un fait plus notable est celui d'un saint prêtre du Tong-King, élève et ancien catéchiste des Jésuites, qui est ici, depuis trente ans, pour obtenir un évêque pour ses bons compatriotes! Mais cette idée fait rentrer dans le sérieux; le Tong-King, la Chine, Goa, le Brésil, on entend parler ici de tout cela par des gens qui y ont vécu, par des gens qui en viennent, par d'autres qui y vont. Jugez de l'impression que cela doit faire sur le cœur d'un Jésuite, qu'on semble ne plus vouloir en Europe? Il y a une chose plaisante et que le temps expliquera, mais le fait est que notre établissement ici n'est présenté par les hommes d'État et ne sera probablement en effet qu'un noviciat pour les missions des Indes; c'est à ce titre qu'on va nous donner une maison, parce que c'est là un titre dont personne en Europe ne peut s'effrayer. Mais quels sont les desseins de Dieu? Nous verrons.

En attendant, saint François-Xavier est le patron de notre petite mission. Nous sommes ici sur ses traces; mon Père, quel aiguillon? Je côtoyais l'autre jour le port où il s'embarqua, et je me disais à moi-même : Tu n'es pas un apôtre sur la terre des saints; tu traînes un cœur, ... je n'ose pas achever, ... cela vous scandaliserait, parce qu'enfin j'étais là dans toute la liberté et la sincérité de la plus intime confiance. Toutefois ce sont des pensées que mille monuments ici nous renouvellent; ce collège de Saint-Antoine, dont les tours sont sous ma fenêtre, et où se sont formés tant de saints et de martyrs! Quel sujet de méditation! C'est aujourd'hui l'hôpital Saint-Joseph de mille cinq cents malades. Je passai une fois vis-à-vis de l'ancien noviciat, transformé par le ministre Pombal en collège des nobles; que de souvenirs et de rapprochements! Là se trouvent à peu près toutes les reliques que possédaient nos maisons de Lisbonne, quelque chose des ornements et une bonne portion de nos bibliothèques (on dit quarante mille volumes); mais nous ne pouvons, dit-on, y entrer ni en rien prétendre, parce qu'on ne peut toucher en rien aux conséquences des terribles décrets de proscription sans les ébranler jusqu'aux fondements, et ici les conséquences sont inadmissibles : restitution, réhabilitation; c'est un épouvantail dont on se sert pour paralyser les meil-

leures intentions du monarque; mais revenons à ces monuments de tant de vertus. En faisant visite la semaine dernière au petit-fils du fameux François de Mello, l'un des quarante qui rétablirent la maison de Bragance sur le trône, j'avais à passer devant notre ancien Noviciat des Indes : bâtiments, vastes enclos, dans un lieu solitaire, tout paraissait fait pour préparer aux grandes séparations, aux grands combats; je ne pouvais entrer que d'un pied dans l'enclos qui était entr'ouvert, car il est aujourd'hui occupé par des religieuses.

J'ajoute à ces détails le petit et pieux pèlerinage que nous avons fait ce matin (24 septembre); nous achevions une neuvaine à la sainte Vierge; deux de nos Pères étaient allés dire la messe à Nossa-Senhora da Rocha; j'eus la pensée d'aller à Saint-Roch, mettre dans nos intérêts le vénérable Père Simon et tous les saints Jésuites qui y reposent avec lui : c'est l'ancienne maison professe. C'était la première fois, depuis Elvas, que j'entraï dans une église de la Compagnie. Disons en passant qu'à Elvas, en entrant en Portugal, nous avons eu la consolation de célébrer, tout le jour du Saint-Sacrement, dans l'église même de la Compagnie; cette consolation nous fut ménagée par le vice-consul d'Espagne. A Saint-Roch, nous avons retrouvé tous les saints de la Compagnie, chacun dans sa niche ou sur son

autel comme s'ils nous y eussent attendus depuis soixante-dix ans. Le tableau de l'Assomption est au maître-autel ; cela nous a été de bonne augure ; c'est elle qui a présidé à notre retour ; nous sommes arrivés pour cette fête. La pierre sépulcrale du Père Simon Rodriguez est à sa place, mais on a effacé l'inscription ; je ne sais si des enfants ne pourraient pas exiger qu'on rétablît l'épithaphe de leur Père. Nous y fîmes quelque peu d'oraison, mais sans pouvoir satisfaire notre dévotion. Le pauvre sacristain qui allait et venait près de cette même porte, où le Père repose, ne pouvait soupçonner ce que nous faisons devant cette pierre qui, placée dans le mur, n'indique nullement un tombeau. Nous cherchâmes aussi le lieu où repose le *saint cordonnier* qui prédit si clairement les malheurs du Portugal, et parla si bien de notre Compagnie, comme vous pouvez le voir dans la vie de *Simon Gomez*. On a beau faire, le cœur se serre au milieu de tant de monuments de famille. Ce sont nos péchés, ce sont les miens qui nous ferment ces maisons. Celle-ci est occupée par la Miséricorde, hôpital d'orphelines. Saint-Antoine ou le grand collège est, comme je l'ai dit, le grand hôpital. L'église fut renversée par le tremblement de terre ; la sacristie sert d'église. Nos Pères l'ont visitée une fois pour la même fin qui nous conduisit aujourd'hui à Saint-Roch... Les révolutions, ici comme

en France, ont introduit l'usage d'ouvrir les lettres. Cela ne laisse pas de gêner, encore qu'on n'ait aucun secret à se dire, parce qu'enfin, une lettre à un ami ou à un Père n'est pas un article de journal; mais ce n'est là qu'un petit malheur : à cela près et avec cela, soyons des saints, et notre sainte simplicité ne blessera personne. Je vous y invite, cher et bien cher Père; mettons-nous-y tout de bon. Je crois franchement que c'est ce que le bon Dieu attend pour donner un peu plus de vie à cette pauvre petite Société. Prions tous pour cela.

Votre tout dévoué serviteur, etc.

DELVAUX.

XXXII

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT, A PARIS.

Lisbonne, 28 septembre 1829.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Révérence une lettre qui peut-être l'aura précédée en France; mais enfin j'espère qu'elle lui sera parvenue. Celle-ci est pour lui renouveler la demande de quelque secours pour l'ouverture d'un collège public, je veux dire

et les livres que nous demandions, et les professeurs que vous aviez bien voulu nous promettre solennellement et de vive voix à Paris, et par vos lettres à Madrid. Vous voudrez bien surtout ne pas perdre de vue quel avantage nous procurerait sur-le-champ un professeur de mathématiques et de physique un peu distingué ; tout cela est très-prisé ici comme en France.

Je viens d'en écrire de nouveau à notre Révérend Père qui nous recommande, il est vrai, une très-grande discrétion, lenteur à entreprendre, etc., mais qui apprendra, je crois, avec plaisir, que l'on nous permet de débiter par un collège d'externes, ce qui donnera à notre petite Compagnie le temps de se former, sans les énormes obstacles que la tenue d'un pensionnat eût opposés à la perfection de notre vie religieuse ; de sorte que, à quelque chose, ici encore, malheur est bon. Il nous est bon, en effet, et très-bon, que les préventions d'une partie des nobles contre la Société se soient opposées à ce que l'on pensât à nous confier le collège des Nobles. J'ai vu hier, une dernière fois, le duc, sur toutes ces affaires, de sorte que ce que je m'empresse de vous dire aujourd'hui, pour votre consolation, est le véritable et dernier état de ces mêmes affaires et de nos espérances ; cela soit dit aussi pour que vous ne confondiez pas ces nouvelles directes et positives

avec ce que l'on pourrait vous apprendre indirectement de tout ce qui se passe ici. L'excellent duc m'a donc confirmé hier que Sa Majesté nous voulait, et pour l'éducation, et à Lisbonne, et sur-le-champ. Il s'occupe efficacement de nous procurer une maison ; le principe posé, et je ne sais pourquoi, qu'on ne nous rendra aucune de nos anciennes maisons rend la chose difficile, parce qu'il n'est pas d'ordre qui ne tienne à ses pénates et que, actuellement, aucun de ceux dont on convoite les maisons, quoique réduit à un très-petit nombre de sujets, n'est absolument éteint, et que le dernier Frère qui reste dans son couvent y tient mordicus, surtout quand il s'agit de le donner à un ordre différent du sien. Le même duc m'a fait espérer que nous obtiendrions en temps et lieu une justification suffisante des anciens griefs imputés à la Société. Je suppose que tout est entravé par l'état de souffrance dans lequel les puissances laissent le Portugal, par le silence qu'elles gardent encore sur le fait de sa reconnaissance.

La santé de notre petite communauté est assez bonne ; l'air ici est excellent ; le vent de mer est quelquefois un peu violent pour la poitrine du Père Mallet ; cependant il se soutient assez bien. Le Père Bukacinsky est celui qui souffre le plus au physique, sans cependant avoir rien d'extraordinaire, et se

S. 12

trouvant même mieux de ce climat, plus tempéré que celui de Madrid. Au moral, le plus éprouvé est le Père Barrelle, que l'inactivité complète où nous sommes depuis si longtemps fatigue sensiblement. Vous savez que c'est une âme apostolique, et jusqu'ici fort occupée et fort agissante. Je prêche de mon mieux la sainte indifférence et le mystère de l'*Expectation*. La lenteur des affaires en Portugal est une véritable épreuve. Figurez-vous que nous sommes encore sur les bras des bons Pères de saint Vincent de Paul et que, sans leurs propres réclamations et instances, on nous y eût laissés indéfiniment. Nous sentons tous un désir ardent de nous retrouver en communauté : c'est plus qu'un désir, c'est un besoin.

La retraite spirituelle, la rénovation elle-même des vœux que les circonstances nous ont fait différer de jour en jour ne peuvent se faire que dans une maison de la Compagnie. Une chose passablement pénible est de ne nous trouver jamais en famille pendant les récréations. Ces bons Pères députent toujours quelqu'un qui vient nous tenir compagnie. Nos Pères ne font pas encore de courses ou sorties pour le ministère, cela en partie parce que nous ne sommes pas chez nous ; enfin, *fiat voluntas*. Cet état de choses prendra fin, comme tout ce qui se passe ici-bas. Il a d'ailleurs son côté très-

avantageux, en ce qu'il fait parfaitement mourir le *moi* humain avec son incroyable activité. Vous serez bien aise de savoir que j'ai été, jeudi passé, visiter le tombeau du Père Simon Rodriguez dans l'église de Saint-Roch, ancienne maison professe. Cette église n'a pas changé depuis nos Pères; nous y avons retrouvé les images de tous nos saints. J'avais le cœur un peu serré en pensant au peu de probabilité qu'il y a que nous rentrions jamais dans ces berceaux de notre ancienne famille, et je n'avais pas grand'peine à m'imputer à moi-même, à mes péchés et à mes misères, de nous trouver exclus de ces pieux asiles où ont successivement passé tant d'hommes vraiment apostoliques, dont plusieurs y reposent et parleraient si fortement à nos cœurs. Cependant c'est un sacrifice fait avec tous les autres. S'il ne nous est pas donné d'entendre nos bons vieux Pères de près, nous les entendrons de loin, et le bon Dieu suppléera au reste. Nous n'avons pas même l'espoir de retrouver ici l'histoire générale de la Compagnie; c'était sûrement à l'index du marquis de Pombal, comme tout ce qui pourrait rappeler son existence.

Adieu, mon Révérend Père, car, si je ne finis là ma lettre, je cours risque de ne pas partir aujourd'hui. Veuillez donc agréer, etc.

J. DELVAUX.

XXXIII

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT, A PARIS.

Lisbonne, 14 octobre 1829.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Pax Christi.

J'ai reçu avec d'autant plus de plaisir vos dernières lettres, que nous les avons attendues plus longtemps et que nous en avons ressenti davantage le besoin. Nous avons eu, à la fin de septembre, celle du 30 août, puis le 9 octobre, celle du 25 juillet. Toutes renfermaient pour moi instructions et encouragements, et je dois commencer par vous en remercier. Mais puis-je le faire pour les adieux des deux dernières sorties de votre plume? Je vous l'avouerai, mon Révérend et bien cher Père, je n'ai pu lire sans attendrissement ces paroles : *à mesure, etc... notre séparation devient plus entière ; je n'aurai plus avec vous de rapport d'autorité, ni même de direction!* Certes, ce n'est pas moi, ce n'est pas votre fils qui brûle ses vaisseaux, c'est bien vous, mon bon Père, et votre cœur a dû vous dire bien souvent et la peine et les dangers du mien. Non, je le sens mieux chaque jour, je n'étais pas

capable d'un si grand éloignement, et vous-même, mon cher Père, vous pouviez vous en douter, je n'ose dire que vous le saviez à n'en pouvoir douter; cependant les excellents avis dont votre charité a rempli ces lettres m'indiquent assez les inquiétudes trop fondées que le parti que vous avez pris à mon égard a laissées sur votre conscience. Quoi qu'il en soit, mon bon Père, je l'espère, ils ne seront pas les derniers, et je crois pouvoir vous promettre que, par la fidélité à vous répondre, j'en mériterai encore par la suite. L'on ne se connaît pas soi-même, je ne puis donc vous rendre témoignage de moi; je puis cependant vous dire avec quelque fondement, que ces huit derniers mois ont été pour moi de longues années; nous en sommes, comme l'a dit quelqu'un, au *mystère de l'expectation*, et la vertu de ce mystère est un spécifique contre les écarts de l'imagination et l'activité naturelle. Dites-nous seulement bien clairement ce que Votre Révérence entend par la *confusion* qu'elle redoute pour nous des notes que nous recevrons sur *les usages de nos maisons de Rome*? Le Père Mallet et moi ne comprenons pas ce point. Voici notre idée sur l'usage que nous voulons en faire; dites-nous, s'il vous plaît, si elle peut avoir quelque inconvénient dans la pratique. Il s'agit de rétablir à neuf une province : nous voulons partir des *Constitu-*

tions ; par elles, former l'esprit, le cœur et les sens de tout le corps , de telle sorte que leur esprit (des Constitutions) passât avant les pratiques extérieures, les vertus avant les usages, et l'union des cœurs avant l'uniformité dans le détail. Cependant comme l'esprit suppose le corps, et que la Compagnie peut commencer à exister dans un pays, sans y apparaître sur-le-champ d'une certaine manière, nous avons cru qu'il serait bon de prendre d'emblée, dans une province où tout est à créer, la forme, la manière extérieure de Rome, comme étant la moins sujette à variation et la plus autorisée, à raison de sa position centrale, etc.. Nous ne voulions cependant pas adopter ce que le climat, les mœurs, etc., du Portugal repoussent ; mais pour tout le reste, nous disions : Nouveau pour nouveau, puisqu'il faut tout commencer, commençons même extérieurement, de la manière la plus rapprochée possible de l'unité et la plus probablement invariable; de là notre désir de savoir ce qu'on faisait à *présent* à Rome. Je ne sais pas si Votre Révérence est bien convaincue qu'ici, pour se conformer à Rome, qui naturellement doit être notre modèle, il n'y a aucun préjugé à froisser, aucun usage à détruire. Toute la question se réduit à savoir si, en tout ce qui n'est pas défini par les Constitutions, Règles, Instructions, etc., en tout ce qui n'est pas d'usage

universel, nous ne donnerons pas la préférence à Rome, et, ce principe posé, s'il n'était pas avantageux de faire d'abord ce que nous voulons faire un jour. J'ai cru, mon bon Père, devoir vous exposer ce jugement que nous portons, de la manière de procéder à la fondation d'une Province, afin que, sans crainte d'abus et d'exagération dans l'application, vous ayez l'extrême charité de nous faire passer ce que vous auriez rapporté des usages de Rome, qui seraient opposés à ceux que nous suivions l'année dernière en France. Bien des remerciements encore pour les nouvelles de la Congrégation : nous en attendons les décrets avec impatience; ce que vous nous dites du Très-Révérend Père nous remplit de consolation et d'espérance. La sortie du Père G... nous a consternés; elle m'a touché spécialement, et le petit mot qui suit cette triste nouvelle m'a fait beaucoup réfléchir. Le bon Dieu se servait de vous, mon cher et bon Père, pour faire entrer goutte à goutte dans mon pauvre cœur la connaissance de sa misère. Ne m'abandonnez pas quand, plus exposé et plus seul que jamais, j'ai des intérêts plus étendus à traiter que par le passé.

Tous nos Pères et nos Frères sont en bonne santé; tous, très-sensibles à votre souvenir, vous offrent avec moi leur hommage respectueux et vous embrassent comme leur commun Père.

Nos affaires ne marchent pas, si ce n'est que, pressant le premier ministre de nous donner une maison provisoire, il nous fait la galanterie de nous placer dans une maison de campagne du duc de Lafoens, son frère (prononcez Lafoinche) : ceci est d'excellent augure ; nous pouvons là dormir tranquilles, le gouvernement ne peut ni nous oublier ni différer beaucoup notre établissement définitif. On ne peut rien de plus aimable que Monsieur le duc et Madame la duchesse de Lafoens. J'ai été les remercier sur-le-champ : M. de Lafoens est propre frère de M. de Cadaval ; ces deux frères en épousant deux sœurs, uniques héritières de la maison de Lafoens, ont réuni dans leur famille les deux uniques duchés de Portugal. Ils sont, comme vous savez, de sang royal, parents de saint François de Borgia. Monsieur le duc met dans l'offre qu'il nous fait une générosité digne de son sang ; il veut fournir tout le meuble qui nous est nécessaire, met sa propre bibliothèque à notre disposition, et j'entends bien que si le gouvernement ne nous nourrit pas, il nous nourrira. Il a demandé dix jours pour préparer la maison. Nous devons y rentrer mardi prochain. Elle est à l'extrémité (est) de Lisbonne, très-près du palais qu'il habite maintenant lui-même. Notre adresse sera donc désormais : *Ao Padre Jozé Delvaux, Superior dos Jesuitas em Portugal no*

Palacio do Illustrissimo Excellentissimo senhor duque de Lafoens en Marvilla, Lisboa. Cette maison est en très-bon air, sur les bords du Tage, elle est trop éloignée pour l'exercice du ministère à Lisbonne; mais Marvilla est une espèce de faubourg, les habitations vont sans interruption jusqu'à Lisbonne, de sorte qu'on peut déjà commencer à faire là quelque chose, et surtout avoir des novices si la Providence en envoyait; mais c'est peut-être là un des signes les plus prononcés du peu d'espoir que nous avons de réussir ici; depuis deux mois que nous y sommes, ce qui a fait mine de nous parler de vocation est si peu de chose qu'on peut dire que cela se réduit à rien. Cependant peut-être que les vocations attendent aussi pour se déclarer, comme le gouvernement pour nous établir, la reconnaissance du roi; sous ce rapport il y a lieu de croire que les choses vont s'avancer; aujourd'hui même l'ambassadeur d'Espagne présente enfin ses lettres de créance à Sa Majesté et est reçu en grande cérémonie; et le bruit court que toutes les autres puissances vont suivre. On dit que vous avez en France et partout un Jubilé. Il n'en est pas encore question ici : cela peut aussi tenir à la reconnaissance.

J'oubliais de vous dire que Son Excellence le duc de Cadaval nous assure toujours que Sa Majesté veut sur-le-champ nous employer pour l'améliora-

tion de l'éducation ; ne laissez donc pas refroidir votre bonne volonté pour le professeur de mathématiques.

Enfin me permettez-vous de remercier ici le Révérend Père Varin de sa lettre du 11 septembre, et de lui offrir, ainsi qu'à tous nos Pères de Paris et de la banlieue, l'hommage de la tendre affection et du respect vrai de toute la petite troupe. Nous tâcherons, *histoire de dette*, de ne pas oublier celle du Portugal envers la France, même pour les finances ; mais que faire à présent que nous sommes ici à l'aumône ? Adieu, mon bon Père, je ne puis vous exprimer mon affection, je ne vous oublierai pas devant le bon Dieu ; je le prie, ainsi que la sainte Vierge, de vous payer de tout ce que je vous ai coûté et de nous réunir dans le lieu qui terminera toutes les séparations et finira tous les regrets.

Votre fils affectionné en Notre-Seigneur,

DELVAUX.

XXXIV

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT ,
A SAINT-ACHEUL.

Marvilla, 26 novembre 1829.

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE ,

Pax Christi.

Avec tout autre que Votre Révérence, j'aurais besoin de commencer celle-ci par justifier son retard ; mais avec vous, mon bon Père, ce serait temps perdu ; vous ne doutez point de l'affection de vos enfants ; vous savez que nous le sommes toujours, et, en achevant enfin votre long voyage, votre cœur aura facilement conjecturé que si nous n'écrivions plus, c'était faute d'événement assez important pour envoyer encore une lettre vous chercher à grands frais par monts et par vaux ; mais enfin, à force d'avancer, vous devez être arrivé, et nous, à force d'attendre, nous avons enfin fait un pas. C'est le cas d'écrire. Oui, mon cher Père, nous avons fait un pas ; mais il n'est pas encore bien clair que ce soit en avant ; c'est une combinaison de mouvements en sens inverse, dont le temps seul peut bien fixer la direction. Nous avons bien à

présent *faciem euntis in Jerusalem*, mais on fait sitôt volte-face ! J'ai rendu compte détaillé au Très-Révérénd Père; je lui ai envoyé toutes les pièces, ce serait trop long et inutile à répéter et Votre Révérence voudra bien se contenter de la substance des choses. Vos excellentes lettres du 24 septembre et du 4^{er} octobre, de Saint-Joseph (d'Aix), dont je ne vous ai pas encore remercié et qui l'exigeaient à tant de titres, puis elles nous confirmaient dans la persuasion que le Père Général nous trouvait trop avancés. Il nous l'avait dit lui-même si clairement, et son avis se trouvait si bien d'accord avec tout ce que nous voyions, entendions et touchions sur les lieux, qu'enfin nous nous étions déterminés à manifester au premier ministre l'intention de nous retirer, du moins en partie, pour aller attendre en France des pas plus heureux : voilà le pas en arrière. Le ministre, dans l'intervalle, pressé par des instances réitérées, avait obtenu du roi deux décrets qui pourvoyaient provisoirement à notre entretien, et d'un autre côté, son excellent frère, le duc de Lafoens; nous accueillait dans un de ses palais : voilà le pas en avant. Mais le ministre croit comme impossible de nous donner à présent la justification solennelle de l'ancienne Compagnie; mais le Très-Révérénd Père Général semble, dans une dernière lettre, ne pas faire de cela une raison de rompre, et

voilà ce qui neutralise les mouvements opposés. Daigne le Seigneur conduire son œuvre à bonne fin ! Tout ceci est ou paraît fort bon, en ce sens du moins qu'il a donné une secousse ; car nous allions nous endormant de part et d'autre. Il faut connaître le Portugal, je vous l'ai dit dans quelques lettres ; vous aurez cru que je plaisantais, mais tenez donc pour sûr et certain qu'ici l'on pense avant d'agir, tout au moins autant que vous voulez bien me le recommander. Cette manière ne peut manquer de faire du très-solide, il ne faut que la patience ; seulement, je ne sais par quelle fatalité, ou pour parler plus vrai et plus religieusement, Dieu le permettant ainsi pour notre épreuve, on avait perdu un instant de vue cet excellent procédé, lorsqu'on nous appela si chaud, si pressé, de France en Portugal : cet empressement eût été sans conséquence, s'il n'eût trouvé en France que des Portugais. Mais il rencontra des Français tout disposés à courir de bonne foi, quand on leur crie *au feu!* et de là tout le mal : car ces pauvres Français ne trouvant ici à leur tour que purs Portugais, et les affaires roulant gravement et majestueusement comme par le passé, il ne pouvait manquer d'y avoir embrouillamini. Il y avait de quoi en mourir, rien n'étant plus dangereux qu'un déplacement total des ressources et des besoins et l'obligation d'attendre des

mois entiers un décret de subsistance ! Au reste je n'oserais prendre la liberté d'en plaisanter, si je pouvais soupçonner que vous pussiez prendre la plaisanterie au sérieux. Non, mon cher Père : ce n'est pas le cas de plaisanter quand il est vrai de dire que notre rappel si précipité (en Portugal) fut une erreur du zèle ne tenant compte d'événements d'une nature si sérieuse qu'ils semblent ne mériter que des larmes. D'abord il faut savoir qu'il y eut, de fait, erreur complète sur notre situation en France ; les nouvelles d'émigrations, tant répétées dans les journaux de tous les partis, avaient persuadé ici que, chassés de France ou par des ordonnances ou par le besoin, nous étions réduits à demander asile sur toutes les terres voisines. On crut donc qu'indépendamment de notre rétablissement en Portugal, pour lequel rien n'était préparé, on ferait un acte de charité envers la Compagnie en assurant protection, offrant hospitalité à quelques-uns de ses membres : et ceci explique et justifie l'empressement à nous appeler. L'erreur du zèle était de se persuader que l'on viendrait facilement à bout de ménager ensuite notre rétablissement, mais on ne put tarder longtemps à s'assurer que c'était un mécompte ; ne tombait-il que sur le plus ou moins de patience à avoir, de temps à attendre, ou tombait-il sur la substance même du rétablissement ? C'est ce qui reste à voir.

L'évêque de Vizeu, chargé de la direction des études, nous a dit sans détour que nous avons contre nous la masse de la nation, et dans cette masse, la partie qu'il appelle influente, et qu'il ne fallait pas même penser à un décret de justification; mais l'excellent duc de Cadaval, chargé exclusivement de notre affaire, nous dit non moins clairement que, tout en convenant que nous avons raison de demander cette justification, les circonstances obligent à la différer indéfiniment. Et ces circonstances, que sont-elles? C'est, outre les affaires politiques de reconnaissance, cette même masse d'opposants qui compte, outre la foule des ennemis de la monarchie, une multitude qui se dit amie et qui renferme des hommes de toute tribu et de toute langue, laïques, ecclésiastiques, séculiers, réguliers, prêtres, évêques, etc., multitude immense que nous devons, dit-on, ramener par nos œuvres et préparer, à force de vertus, à entendre dire de sang-froid que nos Pères n'étaient pas tous des scélérats à brûler. On conçoit qu'une telle opposition doive arrêter un gouvernement obligé encore à tant de ménagements au dedans comme au dehors; mais on conçoit aussi qu'elle a quelque chose de peu rassurant pour la Compagnie qui, humainement parlant, ne peut que désespérer, quand elle voit un roi si au-dessus de toute crainte, et ensemble, si affectionné à la

Compagnie, un ministre si puissant, et tout à la fois si dévoué au succès d'une œuvre qui est toute sienne, s'arrêter cependant devant cette même opposition. C'est bien le cas de se rappeler que ce n'est point des hommes qu'il faut attendre la résurrection des morts !

Voici, maintenant, les faits sans réflexions : Les bons Pères de Saint-Vincent-de-Paul, après deux mois, épuisés d'argent, ayant besoin de leurs chambres, et plus encore de suivre en liberté leurs saints exercices, que huit religieux étrangers devaient toujours déranger un peu, nous ont enfin, avec autant de simplicité que de charité, prié de nous pourvoir ailleurs. Ce fut une raison de presser fort le ministre, mais toujours sans succès; une fois qu'on posait en principe qu'on ne pouvait pas nous rendre d'anciennes maisons de la Compagnie, l'embarras pour déloger d'autres religieux devait être extrême. La seule ressource était de louer provisoirement une maison bourgeoise; nous courûmes l'impossible pour en trouver une convenable, lorsqu'enfin notre embarras vint, par le duc ministre, aux oreilles du duc de Lafoens, son frère, et aussitôt Madame la duchesse nous fit offrir, par le ministre, une de ses maisons hors de la ville, avec jardin, meubles, etc. Le ministre nous engageait à accepter, les Pères de Saint-Vincent nous pressaient

de sortir, nous désirions plus que personne nous retrouver enfin entre nous et en communauté : bref nous acceptâmes et notre déménagement fut bientôt opéré, nous entrâmes dans cette nouvelle demeure que nous espérons cependant être notre dernière auberge, avant un dénouement. Nous y entrâmes le 20 octobre. Les bons Pères de Saint-Vincent nous avaient donné le souper de ce jour : cinq ou six francs qui nous restaient, pour tout avoir, fournirent aux besoins du lendemain, puis nous allions avoir faim, sans un boulanger et autres marchands qui consentirent à nous faire crédit jusqu'au samedi suivant ; mais les Pères Rédemptoristes s'empresèrent de nous envoyer quelques petites provisions, et de plus nous prêtèrent un ciboire et un tabernacle, ce qui nous procura l'ineffable consolation d'appeler à notre aide et de tenir pour unique ressource à tout événement notre bon Maître avec nous. Je venais de le placer dans le tabernacle, lorsque la bonne duchesse se souvint que peut-être nous ne vivions ni de beaux meubles ni de grands salons, et nous envoya de son propre mouvement une bonne aumône pour trois jours, disait-elle, en attendant que son frère eût pourvu à notre subsistance ; celui-ci, à son tour, averti de notre pénurie, nous envoya le même jour, octave de sainte Thérèse, environ six cents francs à compte des décrets

qu'il allait présenter à l'approbation de Sa Majesté, et enfin le Nonce, de son côté, nous fit dans le même temps passer, par les bons Pères Rédemptoristes, qui sans doute l'avaient instruit de notre situation, une aumône considérable; de sorte que la bonne Providence, qui nous traite comme des enfants gâtés, ne nous laissa pas le temps de ressentir les plus petits inconvénients de la sainte Pauvreté : je veux dire, du moins, que jamais nous n'avons manqué de l'ample nécessaire.

Le 24 octobre, le roi signa les deux décrets de provision dont voici la traduction :

« Voulant pourvoir à la subsistance des Pères
« Jésuites, qu'il m'a plu appeler dans mes États,
« jusqu'à ce qu'il soit pris à leur égard une mesure
« qui fixe dotation permanente de la maison où ils
« seront établis, j'ai pour bien qu'il soit payé cha-
« que mois, par mon trésor royal, au Père supé-
« rieur des mêmes Pères, ou à son procureur,
« fondé la somme de cent-cinquante mille réis
« (neuf cent trente-sept francs) lesquels paiements
« mensuels faits en conformité du présent, seront
« tous passés en compte au conseiller-trésorier en
« chef dudit trésor; lesquels cesseront aussitôt que
« par un autre moyen il aura été pourvu conve-
« nablement à l'entretien desdits Pères; le comte
« de Louzâa, Don Diogo, conseiller d'État, mi-

« nistre secrétaire d'État au département des Finances, président du trésor royal, etc., l'ait ainsi pour entendu et le fasse exécuter.

« Palais de Quéluz, 24 octobre 1829. »

(Avec le seing de Sa Majesté.)

Deuxième décret :

« Le comte de Louzâa Don Diogo, etc., etc., ordonnera au conseiller-trésorier en chef, etc., de délivrer au Père supérieur des Pères Jésuites qu'il m'a plu appeler dans ce royaume, ou à son procureur fondé, la somme de quatre cent mille réis (2,500 francs) que j'ai pour bien ordonné qu'on leur donne, pour appliquer aux dépenses de leur établissement, et dont la quittance en due forme passera en dépense audit conseiller-trésorier en chef, pour la même somme.

« Palais de Quéluz..., etc., etc. »

A la lettre que j'écrivais au premier ministre pour témoigner le désir parfaitement motivé de nous retirer provisoirement, lettre du 31 octobre, sur laquelle, au reste, j'avais l'avis extrêmement décidé du Père Provincial d'Espagne, il me répondit en m'annonçant les deux décrets en question. Je lui répondis à mon tour que je n'en désirais que plus ardemment une réponse à ma lettre du 31, ne

croyant pas pouvoir toucher au nouveau bienfait de Sa Majesté, jusqu'à ce que nous connussions ses intentions à notre égard, principalement sur le fait de la justification de nos Pères. L'excellent ministre, chargé seul de notre affaire et véritablement désireux qu'elle réussisse, un peu peiné que nous voulussions la faire aller plus vite qu'il ne croyait possible, me fit prier par son frère d'aller lui parler le samedi 7 novembre. Je lui envoyai la veille une petite note, pour lui expliquer aussi clairement que possible ce que nous lui demandions, c'est-à-dire un décret rendu public, qui manque encore à tout ce qui a été fait pour nous jusqu'à ce jour; qui justifie l'ancienne Compagnie, en abrogeant les décrets de proscription; qui nous assure la liberté plénière de suivre *l'Institut* de nos Pères, et enfin, non comme condition, *sine quâ non*, mais comme le plus convenable et le plus avantageux, une ancienne maison de la Compagnie, une de celles restées libres entre les mains de Sa Majesté.

La note eut tout son effet; dans l'audience du samedi, je trouvai le ministre complètement revenu d'un peu d'humeur que lui avait donnée la lettre inattendue du 31, et d'accord avec nous sur toutes nos demandes, toujours très-cordial, il l'était plus encore que de coutume. Il me raconta en détail l'histoire de toute l'affaire, comment elle était

uniquement son œuvre, pourquoi il l'avait dû précipiter, etc.; combien il lui serait pénible de la voir rompre, comment ce serait renoncer à jamais à rentrer un jour en Portugal, que tout s'arrangerait avec le temps, que la justification de nos Pères ressortait de tous les actes de Sa Majesté, que mieux connus en Portugal nous ferions évanouir les préjugés, qu'alors ce serait le cas de penser au décret en question. Je n'avais que trop de quoi répondre à toutes ces espérances, toutes renvoyées au loin par l'impossibilité où le gouvernement se croit actuellement d'en faire davantage, j'argumentais avec un avantage extrême de l'exemple de la France, pour prouver qu'il ne faudrait, faute de cet acte, qu'un instant, pour renverser encore une fois tous nos établissements, j'argumentais avec autant de force de celui de l'Espagne pour montrer la possibilité de nous l'accorder. Le décret de Ferdinand VII, du 30 mai 1815, que j'avais avec moi, et imprimé dans la *Gazette de Lisbonne* de cette même année, fit beaucoup d'impression sur l'esprit du ministre, qui n'en avait connaissance que depuis que j'en avais parlé au duc son frère. Il me promit donc de s'occuper des moyens de faire pour nous quelque chose de semblable, m'engagea à prendre provisoirement les fonds alloués par Sa Majesté, m'assurant que ce provisoire ne préjugait en rien la question

de notre établissement définitif; et, comme il n'y a pas de bienfait qui ne demande un remerciement, il me promet de demander une audience particulière au roi pour cet objet. Nous en sommes là; je suis retourné une fois chez lui depuis lors, pour lui rappeler l'audience: il était indisposé, je ne pus voir que les deux duchesses; c'était la première fois que j'avais l'honneur de voir la duchesse mère. Je pus conjecturer de tout ce qu'elle eut la bonté de me dire que les difficultés pour le décret restaient toujours les mêmes, et que la crainte d'inquiéter les possesseurs actuels des biens de l'ancienne Compagnie continuait à être l'épouvantail dont on se sert pour arrêter la bonne volonté de Sa Majesté et de notre protecteur lui-même.

Nous sommes le 28 novembre, et je n'ai point encore l'audience; le ministre m'a fait savoir avant-hier, par M. le duc de Lafoens, que le roi est absent et qu'il la lui demandera aussitôt après son retour. Comme il est convenu avec le ministre que j'en profiterai pour parler au roi de ce décret, je la désire avec raison; d'ailleurs, il faut vous dire que ce sera la première fois qu'il me sera donné de parler à Sa Majesté. Il n'en a pas été question jusqu'à présent, depuis l'audience de présentation, comme aussi il n'a jamais été question de présenter nos autres Pères au roi, encore que j'aie demandé l'un et l'autre. Les

affaires de la reconnaissance (du roi) semblent absorber ici toutes les facultés; elle en vaut bien la peine.

En attendant, nous sommes donc ici à la campagne, dans un des faubourgs de Lisbonne, sur les bords du Tage. Nous vivons très-retirés, surtout dans cette saison de pluies continuelles. Nous avons profité de ces premiers loisirs pour faire la retraite annuelle, qui a fini le jour de saint Stanislas, avec la rénovation des vœux que nous n'avions pu placer plus tôt. Le Père Barrelle, qui possède passablement la langue, a commencé, il y a quinze jours, le catéchisme dans une église de religieuses de Sainte-Brigitte; il y fait, de plus, l'instruction soir et matin: on paraît l'écouter avec intérêt. La duchesse de Lafoens, dont le palais est peu distant de notre maison, l'a fait inviter à parler aussi dans sa chapelle ouverte au public, et il l'a fait déjà deux fois, dimanche et jeudi; toute la famille y assiste. C'est une maison très-édifiante où l'on récite tous les jours le chapelet en commun, où l'on conserve le Saint-Sacrement, etc. Ce commencement de ministère est venu fort à propos pour le bon Père Barrelle, qui avait un besoin sensible de se lancer. J'oubliais de vous dire que, dans tout ce que nous venons de faire pour avancer un peu notre affaire, nous n'avons rien fait que d'après avis unanime.

Le Très-Révérend Père Général vient de nous

écrire pour la deuxième fois seulement ; il résulte de sa lettre qu'il ne regarde pas le décret de justification comme absolument indispensable. Nous partirons de là pour la suite de la négociation. La santé de toute la petite communauté est fort bonne ; nous faisons des vœux pour être bientôt rapprochés du centre de la ville. Avec l'étendue et l'inégalité de Lisbonne, jugez combien nos relations sont devenues difficiles depuis que nous sommes relégués à une extrémité si éloignée. Il y a actuellement toute la ville et tous les faubourgs entre le palais du duc de Cadaval et celui de son frère, ce qui met entre lui et nous près de trois lieues. Quéluz est aussi du côté de Petroïços. Les Pères Rédemptoristes, qui ont pour nous toutes sortes de bontés, veulent bien nous donner à dîner et même à coucher, quand la nécessité des affaires nous conduit en ville. Je ne parle pas des Pères de Saint-Vincent, parce qu'ils sont sur une des plus grandes élévations de la ville, ce qui rend leur charité pour nous actuellement sans exercice possible pour l'objet en question. Le Nonce, qui a pour nous une véritable tendresse, veut aussi que je dine chez lui chaque fois que je vais en ville ; je l'ai fait une fois.

Il n'y a de mouvement ici, par rapport à la Compagnie, ni au dedans, ni au dehors ; aucune ville ne nous demande, que je sache. L'évêque chargé

de l'éducation ne fait pas mine, quand nous le voyons, de nous parler d'entrer pour quelque chose dans l'instruction de la jeunesse, du moins comme d'une chose sur laquelle il compte, et de plus, pendant ces trois premiers mois, pas une vocation. Il est vrai que le 24 novembre, jour où nos Pères célébraient ici la fête de saint Stanislas, il s'en est enfin présenté deux qui pourront peut-être entrer un jour; mais il s'est trouvé qu'ils ne connaissaient pas même la Compagnie, sinon comme une Société où ils se flattent de trouver régularité et ferveur. L'un d'eux sait à peine les principes du latin. Ici l'état des études est effrayant.

Adieu, mon cher Père; tous nos Pères et Frères s'unissent à moi pour demander le secours de vos prières et se disent avec moi vos serviteurs et vos enfants.

Le plus petit, mais le plus affectionné,

DELVAUX.

Post-Scriptum. — Tout est ici d'une grande cherté, et les fonds alloués par le gouvernement se réduisent de beaucoup par la perte des assignats, avec lesquels il paye toujours la moitié de ce qu'il doit. Cette perte varie, mais elle n'a guère fait que croître depuis notre arrivée, et elle est aujourd'hui

de trente pour cent environ. Il n'y a pas eu de difficulté pour les pouvoirs spirituels. Le patriarche estime beaucoup la Compagnie et a donné libéralement au supérieur, pour lui et les siens, tous les pouvoirs. Les Pères Barrelle et Pouty ont commencé à confesser un peu au dehors. Adieu encore, mon excellent Père, vos enfants ne vous oublieront jamais; et au plus tard, au jugement général que nous rappelle ce jour (premier dimanche d'Avent), ce ne sera pas une petite jouissance que celle de vous embrasser de nouveau et de vous retrouver pour ne plus vous perdre. Amen!

XXXV

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT, A PARIS.

Marvilla de Lisbonne, 20 décembre 1829.

MON RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Pax Christi.

J'ai reçu ensemble, le 8 de ce mois, votre bonne lettre du 19 et celle du 22, renfermant l'Encyclique du 9 novembre; tout cela nous a été d'une grande consolation pour le fonds des choses sans contredit, mais aussi pour l'intérêt paternel dont tout cela portait l'empreinte à notre égard. J'en ai communi-

qué tout ce que j'ai pu à toute votre petite famille de Portugal, de sorte que cela a fait une fête commune, dont tous me chargent de vous faire mille remerciements. L'article de votre lettre sur l'incertitude de notre demeure ici, faute de la condition si juste d'une justification, ne pouvait pas arriver plus à propos; enfin, après trois mois d'attente je venais de recevoir, ce même jour, fête de la Conception, l'invitation du roi de me rendre à son audience le lendemain. Votre lettre confirmant tout ce que je savais déjà de l'intention de notre Très-Révérend Père Général, relativement au décret en question, et indiquant de plus que le retard de ce décret, joint aux circonstances dans lesquelles nous trouvons le Portugal, faisait déjà penser sérieusement à nous rappeler, je trouvai là le thème de ma harangue, courte et précise. Je fis cette course à pied avec le Père Bukacinski. Nous étions pleins de confiance en notre bonne Mère : nous osions penser qu'elle nous avait ménagé cette occasion d'avancer notre affaire, et y avait mis elle-même la main, dans un moment où tout paraissait presque désespéré. Nous étions de plus dans l'Octave de saint François-Xavier que vous avez donné pour patron à notre mission. Enfin il faut vous dire, avant d'aller plus loin, que je venais d'avoir un entretien confidentiel et très-long, avec le duc de Lafoens, dans lequel

je lui avais ouvert pleinement mon cœur sur nos craintes et nos espérances, appelant avec simplicité, par leurs noms, ceux dont nous pouvions redouter ou la mauvaise volonté ou la faiblesse.

C'est notre bienfaiteur, et l'on doit dire notre ami (de la Compagnie); il le montra là plus que jamais, sans toutefois pouvoir en donner d'autres gages que les marques d'intérêt qu'il nous prodigua, mais nous laissant plus convaincus que jamais que personne, pas même le duc, son frère, ne regardait comme possible actuellement notre justification. Cependant il convint de sa nécessité, et dans l'expression de son affection pour la Compagnie, il insista sur ce qu'il ne fallait que prendre patience, que tout s'arrangerait avec le temps, que *nos œuvres ne tarderaient pas à ramener les esprits prévenus*, que cette apologie sensible et palpable trancherait toutes les difficultés; qu'au reste il sentait tellement la justice de nos demandes, que si, dans quelques mois, on persistait à nous refuser ce décret, il serait le premier à nous conseiller de nous retirer. Je le quittai, lui témoignant un grand désir de voir le roi, et c'est par lui que le premier ministre m'a fait passer l'avis de l'audience, de sorte que je puis croire qu'il a beaucoup contribué à me la faire obtenir.

Nous voici donc à Quéluz. La bonne Providence

allait ménageant toutes choses pour notre plus grande consolation. Le chambellan de service, d'une famille qui ne craint point de s'afficher pour son attachement à la Compagnie, nous fit entrer les derniers pour que nous pussions entretenir plus librement Sa Majesté. Le roi, de son côté, nous reçut avec une bonté qui surpassa tout ce que nous attendions, et trancha en peu de mots toutes les difficultés : *La Compagnie de Jésus est nécessaire dans mes États, je l'ai toujours pensé ; vous pouvez renoncer à ses propriétés, vous ne pouvez vous passer de son honneur, on vous le rendra, c'est ma volonté ; le décret paraîtra sans délai, c'est mon affaire, les circonstances ne sont point un obstacle c'est une raison de plus... Vos ennemis sont les miens ; ce que je vous dis part du cœur !... Le Portugal ne fera pas moins que Naples et l'Espagne....*

—Il n'y avait qu'à remercier, je le fis, mais avant de lui baiser la main, je me permis de lui dire combien le délai du décret pouvait être fatal, que nous pouvions d'un moment à l'autre recevoir l'ordre de quitter le Portugal, que nous avions des raisons de croire que les ministres de Sa Majesté voyaient beaucoup de difficultés à publier actuellement ce décret, etc. Sa Majesté n'en insista que plus fortement, assurant que nous ne serions point exposés à l'embarras prétendu, que dans peu nous serions satisfaits ; nous

aurions une maison en ville, etc. On ne pouvait rien de mieux.

Le dimanche suivant, j'allai à Pédroiços pour remercier le premier ministre et lui rendre compte du succès; je lui parlai comme au roi de la probabilité de notre rappel si, etc. Il me demanda avec beaucoup d'intérêt si depuis l'audience de Sa Majesté j'avais rassuré nos Supérieurs; du reste, en excellent ministre (discret avant tout), il ne laissa pas échapper un mot dont je pusse conjecturer qu'on s'occupât à exécuter actuellement les intentions du roi, ni comment il y procéderait. Il est vrai que le premier va sans dire et que le second ne doit pas se dire. Le bon Dieu lui-même fait bien comme cela avec sa créature; on ne sait guère qu'on est exaucé que quand la grâce est définitivement accordée. Patience donc et persévérance.

Au reste, si nous sommes dans le cas de retourner, nous suivrons la marche, route et direction que vous voulez bien nous donner. En attendant il y a un petit mouvement de plus en faveur de la Compagnie, dans les esprits; deux novices se sont présentés, un a fait les Exercices et en est sorti décidé à entrer comme indifférent, faute d'études suffisantes; l'autre est actuellement en retraite et promet beaucoup, il a achevé les études telles qu'on les donne à Lisbonne; quatre ou cinq autres sont

annoncés. Quelques pères demandent que nous nous chargions de leurs enfants ; le grand veneur , marquis d'Ulião, est le plus distingué. J'ai répondu à ce dernier que , sans les ordres du roi , nous ne pouvions accepter l'éducation d'un enfant qui est actuellement dans son collège des Nobles, et j'attends la réponse. Quant aux autres non nobles, tout dépend aussi de la résolution du roi, parce que, comme pensionnaires, on ne peut associer nobles et roturiers.

Le Père Barrelle fait une mission dans une église de ce faubourg ou village de Marvilla ; elle est assez suivie, mais son soin particulier se dirige vers les enfants pauvres qu'il prépare à la première communion , chose fort rare ici. La solennité de la première communion fera la clôture de la mission, le jour de Noël. Le Nonce, qui a pour nous toutes sortes de bontés , s'est offert à venir donner la confirmation le même jour, et assistera à la cérémonie ; il a contribué généreusement à l'habillement de ces petits pauvres. Le Père Barrelle rencontre en eux beaucoup de docilité et de zèle ; il les conduit en procession par les rues chantant le rosaire avec une grande édification des fidèles qui se découvrent et s'agenouillent tous devant la croix, plus respectueusement qu'on ne fait en France pour le Saint-Sacrement. Le duc et la duchesse de Lafoens mettent le plus grand intérêt à ce commencement d'aposto-

lat, ainsi que la famille de Cadaval. Le premier en a parlé au roi qui, à l'audience du 9, m'en a témoigné sa satisfaction; et il en parlait avec une dilatation de cœur qui prouve la vivacité de sa foi et de son zèle. Le cardinal Patriarche, pour la même occasion, a renouvelé tous les pouvoirs dont il peut disposer, donné une indulgence pour tous les exercices des deux derniers jours, et fait une bonne aumône, avec des marques d'intérêt très-encourageantes. Comme le roi, il a accueilli avec beaucoup de joie l'idée de faire quelques courses dans le Patriarcat et au delà, pour venir au secours de tant d'âmes abandonnées sans instruction, en attendant que nous ayons un établissement d'éducation, mais cela ne pourrait guère avoir lieu qu'après le carême; le Nonce ayant demandé une mission pour l'église des Italiens, qui doit durer tout le carême, et le Père Barrelle étant le seul qui puisse encore parler avec assez de facilité pour se hasarder à Lisbonne même.

Après la mission, le Nonce demande qu'on donne la retraite aux gens de sa maison. La reine est dangereusement malade, ce serait une perte bien vivement sentie de tous les bons Portugais; elle serait grande surtout pour la Compagnie. On cite d'elle un mot précieux : *Si j'étais libre, je serais femme à aller les recevoir hors de la ville, c'était vers le*

temps de notre arrivée et au moment où elle envoyait un courrier pour prendre de nos nouvelles chez les Pères Rédemptoristes, qu'elle aime et protège beaucoup, et qu'elle appelle nos frères cadets.

Tous nos Pères et Frères jouissent d'une bonne santé, grâce à Dieu; nous nous réunissons tous pour vous souhaiter ainsi qu'à tous les Pères dont vous voulez bien nous parler, de bonnes fêtes et une sainte année. Un mot particulier, avec votre permission, pour les Pères Socius, Varin, Jennessaux, Roger, Lorique. Nous sommes on ne peut plus sensibles au souvenir de tous. Les nouvelles que vous voulez bien nous donner sont bien précieuses. Celle de la reprise d'un collège au moins nous comblerait de joie. Pauvre jeunesse! mais allons, je vois que nous en sommes de part et d'autre à la médecine expectative. C'est fort bon, si de part et d'autre le mal n'est pas tel qu'il puisse emporter le malade au premier jour. Mais Dieu est au ciel. Adieu donc, respectable Père, conservez-vous pour vos enfants, n'oubliez pas de soutenir par vos avis et vos prières le plus petit, le plus pauvre, mais en revanche le plus tendrement affectionné.

JOSEPH DELVAUX.

XXXVI

LE PÈRE MALLET AU RÉVÉREND PÈRE GODINOT, A PARIS.

Lisbonne, le 29 décembre 1829.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Vous connaissez l'état de nos affaires par les lettres du Révérend Père Delvaux. L'audience que Sa Majesté a daigné lui accorder le lendemain de l'Immaculée Conception, fête patronale et principale du royaume, a ranimé nos espérances abattues. D'après les promesses extrêmement satisfaisantes que le roi a bien voulu lui faire, nous nous sommes crus parfaitement assurés, et déjà nous nous voyions honorés de la confiance universelle, chargés de l'éducation de toute la jeunesse de Portugal, nobles, classe bourgeoise, etc., prêchant, réformant, perfectionnant. Nous espérons bien que tout cela se fera avec la grâce de Dieu; mais nous comprenons qu'il faut encore prendre patience. Le roi, il est vrai, a dit *tout de suite*; mais les rois n'agissent pas par eux-mêmes, et les affaires se font lentement, surtout en Portugal. Le premier ministre l'avait dit il y a quatre mois, quant à la maison qu'on se propose toujours

de nous donner, et, s'il ne s'en passe pas davantage jusqu'à ce que nous ayons ce qu'il nous faut, le temps devra nous paraître fort court. Quoi qu'il en doive être, les intentions connues et si positivement manifestées du sage, du vertueux, du saint monarque auquel nous appartenons doivent bien nous animer à prendre patience. Je ne crois pas exagérer. Don Miguel, au jugement des témoins de sa vie privée, est un ange pour la pureté de ses vues, l'ardeur de son zèle, sa touchante piété.

Il y a ici une secte dite de Sébastianistes ; ce sont, autant que nous en pouvons juger, certains enthousiastes, avides de merveilleux, qui prétendent que le roi Don Sébastien n'est pas mort, mais qu'il a été enlevé miraculeusement, à peu près comme Élie et Énoch, qu'il doit reparaitre incessamment et ramener le bonheur sur la terre, car il est destiné, selon eux, à la conquête de l'univers, recouvrera la Terre-Sainte et régénérera le monde. Ils se fondent sur un tas de prophéties anciennes et modernes, attribuées à de saints personnages, entr'autres au Père Anchieta, de notre Compagnie, et qui ne laissent pas d'embarrasser fort les non croyants. Des personnes sages et instruites qui n'osent rejeter en masse tant de prophéties qui ne laissent pas de porter, au moins plusieurs d'entr'elles, un certain caractère d'authenticité, les interprètent de Don Miguel, et on ne peut

nier qu'il n'ait les vertus qui font regretter si vivement aujourd'hui encore don Sébastien.

Je viens au sérieux, je veux dire à du plus sérieux et au personnel. Il s'est présenté quelques novices. Le Père recteur a intention de m'en charger; il se fonde uniquement sur une réponse vague et hypothétique que vous lui donnâtes, à ce qu'il lui semble, avant que nous ne nous séparassions de vous. Si sa mémoire ne le trompe pas, il est sûr au moins que, quand vous fîtes cette réponse, mon Révérend Père, vous vous figuriez un état de choses bien différent de celui où nous nous trouvons en Portugal.

Les trompeuses apparences d'alors vous faisaient juger qu'on allait nous accabler d'occupations. Le Père recteur, le Père Barrelle vous paraissaient absorbés par des soins, je ne dis pas plus importants, mais auxquels il était impossible de les soustraire, vu l'impossibilité de les remplacer. Vous n'étiez pas encore arrêté sur le choix des autres sujets que vous enverriez; vous ne pouviez voir alors que moi. Mais, mon Révérend Père, même dans cette impossibilité de faire différemment, vous avez jugé de moi trop favorablement, et, permettez-moi de vous le dire, vous n'y avez pas assez réfléchi. Ce sera ma faute; j'ai toujours cherché à paraître ce que je n'étais pas, et je vois que j'ai trop bien réussi. Je ne puis cepen-

dant m'empêcher de reculer devant des conséquences aussi sérieuses. Je vous prie instamment d'y penser devant Dieu. L'intérêt de toute la Compagnie, et par conséquent celui de Dieu même, me paraissent trop compromis pour ne pas espérer que de nouvelles réflexions vous feront abandonner une première pensée que le préjugé de circonstances impérieuses qui, par le fait, n'ont point lieu, avait pu seul vous suggérer. C'est au Père recteur, ce me semble, que l'éducation des novices appartient. Si vous jugez que je puisse fournir quelque éclaircissement, quant au matériel et à ce qui tient à la discipline extérieure, je le ferai sans peine; le reste est au-dessus de moi. Au défaut du Père recteur, vous trouverez aisément quelqu'un parmi nous qui fera bien mieux que moi.

En attendant que vous ayez la bonté et le loisir de nous répondre, je vous demande la permission de dire au Père recteur qu'une simple indication de votre part ne me paraît pas suffisante dans notre situation. Un recteur ne peut, ce me semble, nommer un maître des novices sur l'indication d'un provincial auquel il n'est pas soumis. Je voudrais bien et de tout mon cœur dépendre encore de vous, et je ne désespère pas de rentrer dans votre juridiction; j'entends que vous viendrez nous diriger: nous en avons bien besoin; mais jusque-là c'est au Révérend Père Général seul à faire connaître sa

volonté. En attendant, le recteur est chargé, *ipso facto*, du soin du noviciat.

Veillez bien encore ajouter quelque avis pour le Ministre et l'Admoniteur : je manque de solide vertu, et je crains souvent de manquer soit à la charité, soit à la vraie obéissance, soit à mon devoir. Vous connaissez tous nos Pères et Frères; ayez la charité de me dire ce que vous jugez convenable tant des individus que par rapport à la communauté.

Le Père B... est brûlé de zèle; il fait beaucoup au dehors; je crains qu'il ne soit pas assez maître de lui et qu'il ne manque un peu de circonspection. Au reste, j'ai dit ma pensée au Père recteur.

Veillez agréer, etc.

ALEXANDRE MALLET, P. S. J.

XXXVII

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE DRUILHET, A PARIS.

Marvilla-Lisbonne, 22 janvier 1830.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Vous n'attendez pas de moi des félicitations, vous voulez bien plutôt que je vienne unir ma douleur à la vôtre, à l'occasion de la perte que vient de faire votre Province; je le fais donc, mon bon Père,

avec toute la simplicité d'un enfant qui a perdu la meilleure des mères, et sans craindre d'offenser le père que la Providence lui a laissé. Cependant, puisqu'il faut soumission en ceci comme en tout le reste, permettez au moins que je cherche dans le choix que le Seigneur a fait de Votre Révérence (pour remplacer le Révérend Père Provincial) un motif de croire qu'il ne nous a pas abandonnés; mais je vois que ce seul mot vous chagrine!... Eh bien! n'en parlons plus, confondons nos regrets et ne pensons qu'à faire germer et fructifier les précieuses semences que ce bon Père avait jetées pendant ces quelques années dans le sol ingrat de notre pauvre France. Vous savez bien, et mieux que personne, comment il voulait les faire produire au centuple, c'était déjà vous qui lui indiquiez et prépariez le terrain, vous qu'il envoyait semer au loin, vous qui cultiviez, émondiez, arrosiez sous ses yeux. Vous étiez un autre lui-même! Courage donc, mon bon Père, et en particulier n'oubliez pas vos enfants exilés, envoyez-leur votre bénédiction, comme ils vous envoient leurs hommages, et comptez sur leur parfait dévouement, leur éternelle reconnaissance. Je laisse ouverte ma lettre au bon Père Godinot, pour que vous puissiez y voir le peu de nouvelles qui nous concernent.

Je suis avec une affection toute filiale, etc.

JOSEPH DELVAUX.

XXXVIII

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE DRUILHET, A LAVAL.

Marvilla-Lisbonne, 13 février 1830.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Vos intentions sont remplies, nous nous unissons à toute la Province dans le petit tribut de reconnaissance envers notre bon Père Godinot, c'est trop juste. Je vous ai déjà dit ce que je pensais de cette perte et, encouragé par ce que Votre Révérence a dit elle-même, je répète avec simplicité que ce serait irréparable si ce n'était l'ouvrage de l'obéissance ; mais enfin je le répète aussi et tout aussi franchement, vous étiez son bras droit, plus que cela, *cor unum et anima una!* Il faut que vous croyiez en toute simplicité, de votre côté que, posé la nécessité de changer, c'est au moins mal possible. J'en dirais plus si je ne craignais de vous faire peine. Permettez-nous au reste de nous regarder aussi comme vos enfants : eh ! sans cela, à qui apparten-drions-nous donc ? Car ici, nous ne tenons encore à rien, pour preuve de notre union avec votre Province nous vous prions d'agréez aussi le petit hom-

mage de trois messes ou chapelets et communions que chacun de nous vous offre avec une affection, une tendresse toute filiale. Vous aurez aussi vos peines, vous venez dans des temps difficiles ; nous le sentons vivement. Quant à nous, c'est toujours le *statu quo*, voilà deux mois passés et de reste, depuis les promesses qui vous avaient justement réjoui, et dont me parle votre bonne lettre du 13 (janvier), reçue le 11 février ; nul mouvement n'a paru pour l'exécution. Je connaissais le terrain quand je pressais le 9 décembre un peu plus que vous n'eussiez voulu. Il paraît absolument sûr que rien ne se fera avant la reconnaissance solennelle et générale de notre bon roi, on nous donne à entendre que notre arrivée ici l'a retardée et compliquée, et il est certain que la non publication du décret du 10 juillet a été accordée à l'Angleterre qui en prenait ombrage, non que ce gouvernement voulût repousser les Jésuites, mais parce qu'il voulait ménager l'*opposition* qui n'en veut à aucun prix. Si cela est, nous sommes fort peu avancés ; mais, Dieu soit béni ! Il tient dans sa main le cœur des rois et de leurs ministres, et pour nous, nous ne voulons que sa très-sainte volonté...

Le petit événement de mes derniers vœux en tel pays, tel lieu, telles circonstances, n'a pas été d'une petite consolation pour quelques âmes pieuses.

Cela reportait tout naturellement les idées soixante-dix ans en arrière, et l'on ne pouvait qu'admirer l'événement et bénir ce petit renouvellement. La veille, j'avais fait ma quête, la besace sur l'épaule, avec une singulière jouissance, par les rues de la ville arrosées si longtemps des sueurs de ses apôtres, puis de leur sang. J'en traversai une bonne moitié, je trouvai sur mon chemin les ruines de l'hôpital où vécurent si pauvres et si saints l'apôtre des Indes et Simon Rodriguez, puis la place où le premier s'embarqua pour l'Orient, et d'où depuis partirent successivement tant d'apôtres, et enfin tant de proscrits; puis je saluai en passant la statue équestre et colossale de Joseph I^{er}; puis, par le quartier magnifique, le nouveau Lisbonne, chef-d'œuvre du ministère de Pombal, j'arrivai enfin sur la place où le Père Malagrida consumma son sacrifice; là surtout il m'était doux de ne recevoir qu'un froid *tenha paciencia* (prenez patience). Oui, c'était éminemment la place de la patience, et il m'y était bon de rester pauvre et d'être méprisé. J'allai jusqu'à la porte du palais de l'Inquisition d'où il sortit pour monter au bûcher. C'était sans affectation, mais j'espérais réchauffer mon pauvre cœur en suivant ces traces brûlantes. Je revins dans notre solitude, la besace fort plate; je ne sais si l'on voyait dans mon air que je ne demandais pas pour recevoir; ou

plutôt j'en conclus que je ne valais rien, pas même pour mendier. Quoi qu'il en soit, le lendemain j'ai eu le bonheur de faire mes vœux avec toute la solennité possible, c'est-à-dire dans notre petite chapelle, en présence de quelques personnes amies, entre autres de MM. de Saraiva, père et fils, du Supérieur des Pères Capucins français, du Supérieur des Pères Rédemptoristes, de trois bons laïques dont un Allemand, de deux Pères de Saint-Vincent-de-Paul. Le jeune Saraiva revenu depuis peu en courrier, c'est-à-dire, pour les affaires de la légation d'Angleterre, en était arrivé depuis le six janvier, et prenait le plus grand intérêt à ce petit événement comme à tout ce qui nous regarde; le Nonce, qui nous aime comme un père, voulut bien nous visiter à cette occasion, ce même jour et m'apporta une précieuse relique de saint Pierre et de saint Paul. Adieu, mon Père, il faut que ma lettre parte, on va à Lisbonne, et c'est le jour du courrier. Nous nous réunissons tous pour vous embrasser en Notre-Seigneur et sa sainte Mère, et vous, mon Révérend et tendre Père, et toute votre Province.

PHÉLIPE JOZÉ DELVAUX, S. J.

XXXIX

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE DRUILHET, AU
COLLÈGE DU PASSAGE.

Lisbonne, 25 mars 1830.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

J'apprends du Père Trancart, par sa lettre du 7 mars, que vous devez être au Passage vers l'époque où nous sommes, permettez-moi de venir vous y distraire un instant.

Les affaires de Portugal ne vous sont pas étrangères, vous ne pouvez encore vous croire déchargé de nous; au fond, notre mission n'est encore et ne sera peut-être jamais qu'une *extrà-vagance* de la Province de France. Je suis curieux de savoir à quelle sauce vous nous aurez mis dans le catalogue de cette année. Songez-y bien, mon Révérend et bon Père, nous sommes toujours vos enfants, et vos enfants bien dignes, je vous assure, au moins d'un regard de leur Père, à ce bout du monde; non encore parce qu'ils ont à souffrir, car le Seigneur ne les en a pas jugés dignes; mais par leur éloignement même qui en fait des orphelins de fait. Voilà

juste un an que nous recevions au milieu de nos Frères du Passage les dernières caresses de notre Mère la Province de France, par les mains du bon Père Varlet! Cher Père, ce que nous avons fait de chemin, oserais-je vous dire que Votre Révérence pourrait bien le faire pour visiter ses enfants? c'est sans contredit notre Mission qui a le plus besoin de votre présence. Sans plaisanterie, était-ce un bruit prophétique? On disait ces jours-ci, dans Lisbonne, qu'il arrivait un renfort à la Compagnie, qu'on avait vu l'avant-garde à Lamégo, c'est justement la route de Saint-Sébastien. Ce ne pouvait être que les bons Pères Druilhet et Gury! Pensez-y, votre présence ferait du bien ici; on se plaint que nous sommes tous trop jeunes, c'est ce qu'ils appellent *humas crianças*, des enfants! Vos cheveux blancs, votre front chauve et les lunettes du Père Socius feraient une révolution en notre faveur, enfin si c'est un rêve, c'est au moins rêve de saison, couleur de rose. Venons au sérieux, mon Révérend Père, votre temps est trop précieux.

Eh bien! c'est toujours le *statu quo*: ni décret de réhabilitation, ni publication du décret de rappel, ni maison, ni rien. Cependant le roi nous veut plus que jamais; nous pouvons du moins le conclure de ce qui vient de se passer. Reprenons de plus haut pour que vous n'ignoriez rien de nos

affaires. Peu de jours après mes vœux , j'envoyai le Père Barrelle , dont le zèle souffrait sensiblement de cet état de nullité , en pèlerinage à la Chartreuse , à deux lieues de Lisbonne , pour y recommander notre affaire à Notre-Dame de Miséricorde , qui donne son nom à cette sainte maison , et à Carnaxida pour y offrir également nos vœux à Nossa senhora da Conceição da Rocha , dont on pourra vous donner l'histoire au Passage : c'est là qu'elle a apparu , comme on dit ici , c'est-à-dire c'est là qu'a été découverte cette image qui a opéré tant de prodiges là et à Lisbonne depuis quelques années. Le Père Rousseau était socius ; le Père Barrelle que nous appelons Pai Francisco , parce qu'ici on ne connaît les religieux que par leur nom de baptême , avait permission et mission de chercher , chemin faisant , les occasions de parler de Notre-Seigneur aux pauvres , aux enfants , aux pécheurs. Il la trouva au Val de Miséricorde , dans un hameau nommé Laveiras. On était au fort du carnaval , n'importe ; il organise une mission en règle ; nous échangeons le Père Rousseau contre le Père Pouty , comme plus vieux routier , et là il se fait des prodiges de conversion. Les derniers jours de carnaval , si critiques partout et si sacrés pour le désordre , sont transformés en jours d'expiations publiques , amendes honorables , processions , etc. Ce n'était , comme je disais , qu'un ha-

meau : ainsi , pour le nombre , tout était en miniature , mais , en petit , toutes les grandes consolations des meilleures missions. Il y eut là tel enfant , qui crachait sur les missionnaires à leur arrivée et les fuyait dès qu'il les apercevait , qui , converti , ne pouvait plus les quitter et , à leur départ , les suivait avec la foule comme les autres , fondant en larmes , et ne se consolant qu'en pensant qu'il pourrait rejoindre les Pères à la ville.

Le temps pascal s'ouvre ici avec le carême , de sorte que la confession et la communion devenaient bien plus difficiles , surtout pour les hommes ; cependant ils venaient en foule , et il ne fallait qu'un mot pour les attendrir. Des pécheurs étaient amenés extraordinairement aux pieds des Pères. Enfin la Chartreuse , où nos Pères étaient traités avec une charité admirable , en était elle-même dans l'admiration. Ils revinrent de là , le premier jeudi de carême pour se reposer quelques jours et se préparer à une mission plus délicate , plus importante , celle de Notre-Dame-de-Lorette , église des Italiens , au centre de Lisbonne. Notre excellent Nonce avait conçu ce projet , et , malgré tous les obstacles suscités , surtout par nos amis qui en redoutaient les suites pour la Compagnie , il le poursuivait sans se déconcerter. On venait lui dire de toutes parts : Mais , Monseigneur , ils ne savent pas la langue , ils

ne font que d'arriver!... Le bon prélat répondait : Les comprendra-t-on ? cela suffit ; le Loureto est l'église des étrangers ; on est accoutumé à y entendre des étrangers. — Mais, Monseigneur, les corps religieux, le clergé!... Il répondait : C'est une église privilégiée, exempte. Là, je fais ce que je veux. Si quelqu'un est contre eux, le Pape est pour eux ; je donnerai la bénédiction en son nom ; soyez en paix. — Mais, Monseigneur, les libéraux qui fourmillent dans ce quartier, qui surtout assiègent cette église, ils viendront pour critiquer, se moquer. Qui sait ce que la haine et l'impiété peuvent inspirer ? — Que ne peuvent-ils y venir ! disait le prélat, fût-ce avec tout ce que vous leur prêtez de mauvaises intentions ; c'est ce que je désire. Dieu les prendra au filet. — Mais le décret non publié, mais les Pères sans maison, mais le roi!... — Le décret, disait-il, la mission le préparera ; la maison, la mission l'évacuera, et provisoirement je logerai les Pères ; le roi, il viendra à l'ouverture. *Modicæ fidei, quarè dubitasti?* Il est certain que cette foi si vive du Nonce, qui nous aime comme ses enfants, et sa persévérance au milieu de tous les dégoûts et de tous les embarras d'un pareil projet m'en ont fait concevoir une singulière estime. Je n'étais pas le dernier à lui transmettre les transes et les alarmes de nos amis, alors il me répondait comme je viens de le dire ;

puis : Et vous, qu'en pensez-vous ? Je n'avais jamais qu'une réponse : Monseigneur, pour nous, votre bon plaisir est celui du Pape, celui de Jésus-Christ, celui de Dieu.

Les deux familles qui nous sont le plus cordialement attachées sont celles de Lafoens et de Cadaval ; c'est de là surtout que nous venaient les avis pleins du plus tendre intérêt ; mais là aussi il y a une foi patriarcale, et nous sûmes que le duc de Cadaval rassurait sa famille par ces mots bien dignes du premier duc du royaume très-fidèle : Je n'aurais jamais conseillé cette entreprise ; mais le zèle qu'y met le Nonce me persuade que c'est la volonté de Dieu ; il saura la faire réussir. En effet, Sa Majesté donna avec empressement son agrément par l'intermédiaire de son ministre, et, invité ensuite par le Nonce en personne, il n'attendit pas qu'il achevât sa phrase et promit de venir à l'ouverture, fixa le jour, les heures, donna des gardes, etc. Le 7 de ce mois, deuxième dimanche de carême, il vint donc au Loureto avec les deux infantes, ce qui fait toute la Cour actuelle. Nous le reçûmes à la porte, à la suite du Nonce qui lui présenta l'eau bénite ; nous lui baisâmes tous la main, ainsi qu'aux infantes, suivant l'usage, puis nous le conduisîmes à sa tribune. On ne pouvait guère voir une plus belle réunion. Le patriarche avait voulu aussi nous donner, dans

cette occasion , une marque d'intérêt , et non invité parce que l'exemption dont jouit cette église empêchait qu'on lui donnât le premier rang en présence du Nonce de Sa Sainteté, il s'était invité lui-même et avait demandé au Nonce , dans une visite exprès, de lui faire préparer une tribune d'où il pût assister sans troubler sa juridiction. Jugez du reste de l'auditoire par ces quelques personnages. Tous, amis et ennemis , s'accordaient à voir là un décret implicite et plus qu'un décret ; que la gloire en soit toute à Notre-Seigneur ! Il est vrai de dire que, depuis 70 ans , le Portugal n'avait rien vu de semblable. Nous étions tout près de la maison professe, Saint-Roch, qu'habitait Malagrida , et le *Sitio* où il fut brûlé. Dans l'exorde, le Père Barrelle, sur l'avis du duc de Cadaval , remercia Sa Majesté du rétablissement de la Compagnie comme d'une chose consommée et dont il était, après Dieu, l'unique auteur. Ce point était important dans un moment où nos ennemis concluaient du silence de la Cour que nous n'avions pas été rappelés , que nous venions nous présenter, etc. Le Père, à ce que nous devons au roi , ajouta sur-le-champ ce que nous nous propositions pour le remercier, c'est-à-dire *imiter nos Pères*, etc. Dans la péroraison, il invoqua notre saint patriarche et tous nos saints, qui n'avaient plus rien entendu de semblable depuis tant d'années ;

ils durent, nous l'espérons, en tressaillir dans la gloire.

A la sortie, nous fûmes remercier le roi en lui baisant de nouveau la main. Il était satisfait, et il l'a témoigné au duc de Cadaval, en l'assurant qu'il y reviendrait. Les princesses en ont fait de même; je le sais du patriarche pour l'infante Isabelle. Celui-ci (le patriarche) paraissait aussi très-content. Il est de fait que le Père s'en était assez bien tiré; ce ne serait point modestie, ce serait ingratitude de ne pas reconnaître qu'il reçut, dans cette occasion, un secours plus qu'ordinaire. Nos amis l'avaient pressé d'écrire au moins le premier discours, mais il y sentait une répugnance de foi que je n'avais point voulu contrarier. Il parla donc sur notes, comme il faisait en France, et comme doit faire par force un missionnaire qui fournit une carrière de cinquante sermons en un mois, sans préjudice des catéchismes, confessions, etc. Seulement il avait écrit l'exorde et la péroraison pour bien peser toutes les expressions dans un sujet si délicat. Cependant il parla avec tant de netteté, même pour la construction grammaticale et pour l'accent, que nos amis, des plus difficiles et des plus francs, nous assurèrent qu'il était impossible de ne pas tout comprendre sans nul effort, et qu'ils n'avaient noté aucune de ces phrases équivoques et bizarres qui échappent

par force à tous les étrangers, surtout en Portugal, où l'accent, le ton, suffit pour changer les genres, les nombres, les cas, les temps, les personnes, etc. Le secours d'en haut l'a suivi depuis lors, et pour la langue, et pour la santé. Les quinze premiers jours, il prêchait deux fois par jour; depuis lors deux sermons de même, les dimanches et fêtes, et un seulement les autres jours, ce qui doit aller jusqu'aux Rameaux; puis, dans la semaine sainte, la Passion le jeudi soir, et les Sept Paroles le vendredi; enfin, Dieu aidant, il couronnera l'œuvre par les trois fêtes de Pâques, qui feront sa quatrième semaine, pour parler comme saint Ignace. On se propose de terminer par la communion des enfants et la bénédiction papale, car il faut savoir qu'afin de réunir sans exception et sans équivoque le suffrage des deux autorités pour ce premier acte de notre ministère public à Lisbonne, le Saint-Père a daigné s'en occuper avec intérêt et faire écrire au Nonce qu'il s'en réjouissait, y applaudissait, le bénissait, etc. Mais, pour en revenir au Père Barrelle, n'est-ce pas une sorte de prodige qu'il ait pu ainsi, dans une langue nouvelle, captiver et soutenir l'attention d'un immense auditoire dans la capitale et imprimer tant de respect que l'on ne sache pas encore que de la foule des curieux, qu'on ne peut pas se dissimuler être grande chaque jour, surtout le soir, il soit

sorti la moindre critique qui vaille la peine, la moindre insulte personnelle? Le Père s'en plaint comme d'un signe prouvant l'insuccès de la mission; mais il est peut-être plus juste de l'appeler une grâce et d'en remercier le Seigneur. D'ailleurs, les fruits n'en sont pas équivoques. Il n'y a pas, il est vrai, cet ébranlement général de toute une ville; mais Lisbonne est un monde; puis il ne faut pas comparer le Portugal à la France. Nos phalanges portugaises ne manœuvrent point avec la légèreté de voltigeurs français; je vous l'ai déjà dit autrefois. Ici, quand on dit: tout de suite, *logo*, c'est dire: *dans un an*, et quand on dit: demain, *àmanhan*, c'est dire: *dans quatre ou cinq ans*. Ainsi, patience!

Si nous jugeons des fruits à venir par ceux qui se recueillent déjà, il y aura eu peu de missions aussi fructueuses. Nos quatre Pères sont, tout le temps libre, au confessionnal; on fait des confessions générales de vingt et quarante années. On vient de deux et trois lieues pour se confesser aux Pères, les entendre, revoir la *roupeta* (l'habit de la Compagnie); on pleure aux sermons, on se frappe la poitrine, on crie miséricorde, on est à l'église à trois heures pour le sermon de cinq heures et demie, sans chaise, comme vous savez, et jusqu'à sept heures et demie. Hier 25 (car depuis que j'ai com-

mencé le 26 est venu), hier, donc le jour de la très-sainte Vierge, il y eut exposition du Très-Saint-Sacrement depuis le sermon du matin jusqu'au soir, et amende honorable au Sacré-Cœur. Nos Pères, qui ont entendu le sermon du soir, ne peuvent s'empêcher de bénir le Seigneur de la force physique et morale qu'il a daigné donner à son ministre. Son zèle pour notre bon Maître avait été encore augmenté par une horrible profanation des saintes Espèces et le vol de vases sacrés commis dimanche dernier dans une église de cette ville; et la fréquence effrayante de ce crime en Portugal, et surtout à Lisbonne, lui faisait un devoir d'en parler comme *ex professo*. Le deuxième ou troisième jour de la mission, cinq de ces malheureux profanateurs avaient encore porté leur tête sur l'échafaud. C'est un des fléaux les plus désolants de ce royaume. Enfin, revenons à la mission : le Père Mallet, dit le Père *Alexandre*, est le bras droit du Père *João Francisco*. Il faisait, dans les quinze premiers jours, une instruction familière au peuple, tout au matin, sur les Commandements. Vous eussiez été ravi de l'entendre : sa netteté, sa facilité, sa grâce et sa force ont fait juger à la Nonciature qu'en cas d'accident il pouvait remplacer le prédicateur, même pour le sermon du soir. Je le crois aussi. Il fait chaque jour la deuxième division de catéchisme, il confesse sans

cesse, et sa santé se soutient parfaitement. Le Père Jozé, c'est-à-dire, devinez... Bukacinsky, fait le troisième catéchisme avec beaucoup de facilité. Il n'a qu'une disgrâce : c'est que le plus grand rapport du portugais avec le français est précisément l'*article*, avec lequel dix ans d'exercice ne l'avaient pas familiarisé en France; mais ici je crois qu'il y a eu une grâce spéciale et une sorte de don de la langue pour la plupart de nous, dont il faut nous aider à remercier le bon Dieu. Le Père Pouty ou *João* est suppléant et confesseur. Tous animés d'un zèle, d'une ardeur et d'une obéissance qui les met, j'aime à le croire, parfaitement à la disposition du Seigneur, je n'aurais qu'un signe à faire pour les voir aller ramasser les enfants dans la rue, la clochette à la main, prêcher sur les places, mendier pour les pauvres, et, Dieu aidant, il faudra bien en faire quelque chose. Je m'humilie devant Dieu d'avoir été chargé de diriger des hommes si dignes d'un meilleur chef; mais *fiat voluntas!* Je reste aux bagages avec le Père *Jorgé* ou Rousseau, et encore souvent il m'y laisse seul, car, de son côté, il supplée ici à l'absence de tous les autres; il catéchise plusieurs fois la semaine à la maison, à l'église; il prêche tous les dimanches et fêtes, il confesse (1), etc.

(1) Nous voyons dans une lettre du Père Mallet, datée du 20 février 1830, que le Père Delvaux s'était réservé le meilleur lot

Au milieu de tout cela, je ne puis rien vous apprendre du fond de notre affaire. Elle ne semble point faire un pas; mais je m'arrête, je ne veux pas mêler de plainte au tableau de tant de grâces reçues de Dieu et des hommes, ce serait ingratitude et défaut de foi. Laissons au Seigneur le soin d'achever, il connaît les temps et les moments: il tient dans sa main le cœur des rois, et il a incliné trop visiblement celui de notre excellent monarque vers notre petite Compagnie; c'est chez lui un amour raisonné, fruit d'une conviction profonde et toute personnelle; après cet appui royal, nous avons celui des deux plus puissantes familles, celui du Nonce, du Patriarche; et manifestement, si nous sommes encore sans maison et sans décret, c'est que le bon Dieu le veut, si je puis le dire, *extraordinairement*. On oublie cette volonté de Dieu parce que, au dehors, on voit cette même volonté dans une foule d'ennemis et de méchants, mais ils ne sont, sans le savoir, que ses instruments: est-ce de rigueur, est-ce de miséricorde? *scies autem postea*. Je recommande plus que jamais toute cette affaire aux prières de toute la fervente maison du Passage, qu'avec votre permission j'embrasse dans le Seigneur et aux prières de toute la Province; il y a de

dans cette première mission, en prenant pour lui les pauvres gens et les petits enfants de Marvilla.

quoi la toucher , il y va de beaucoup de gloire à Dieu et du salut de beaucoup d'âmes. Je compte spécialement sur les prières de votre cher Père Socius auquel vous me permettez de dire qu'il est mon père et celui de presque tous mes enfants ; j'espère qu'il ne l'oublie pas devant Dieu.

Pour vous, mon Révérend et tendre Père, bénissez vos enfants de Portugal, rappelez-les au souvenir de notre commun et bon Père Godinot en lui faisant donner part de ce qui , dans ces nouvelles , peut encore intéresser son bon cœur , et veuillez agréer, etc.

P. FÉLIPPÉ-JOZÉ , DELVAUX.

27 Mars. — C'est mal à propos que j'ai attribué au roi les gardes mises au *Loureto* : ce qu'il a fait , en ce point , a été , dit-on , de défendre qu'elles l'environnassent dans l'église pour laisser plus de liberté à l'affection de ses fidèles sujets.

Votre catalogue pourrait nous parvenir par la légation d'Angleterre, où M. de Saraiva est retourné, après nous avoir donné de nouvelles preuves de son dévouement, en nous cherchant, d'accord avec le duc de Cadaval , une maison convenable.

XL

LE PÈRE DELVAUX A M. BELLEFROID, AVOCAT A LIÈGE.

Lisbonne, 28 mars 1830.

MON TRÈS-CHER ONCLE,

La paix de Notre-Seigneur.

Je suis enchanté que la charité un peu indiscreète et la pieuse sollicitude de la bonne Marthe de la famille, me forcent aujourd'hui à rompre un silence que je me reprochais depuis bien des années. Oui, c'est avec la plus douce satisfaction que je viens vous remercier de la place que vous avez bien voulu, malgré une si longue absence, me conserver dans votre cœur. Je n'en avais jamais douté; les sentiments du mien pour vous, mon cher oncle, m'avaient toujours répondu de votre affection. Cependant je n'ai pu voir l'empressement avec lequel vous veniez à mon aide, aussitôt que vous m'avez cru dans le besoin, sans en être attendri. Recevez donc l'hommage de ma reconnaissance toute filiale pour ce nouveau bienfait; mais en même temps, par l'intérêt paternel que vous me portez, vous apprendrez avec plaisir qu'il y a eu terreur panique dans notre chère sœur de Lyon, et de sa part véritable

sollicitude semblable à celle que, toute pieuse et sainte qu'elle était, Notre-Seigneur condamna dans la sœur de Lazare.

Veillez avoir la bonté de le dire à nos deux excellents frères en leur faisant part de ma reconnaissance et de mes tendres amitiés pour eux et leurs chères familles.

J'ai grondé la bonne sœur d'avoir été vous alarmer de la sorte, à cause d'un mot, d'une lettre, où je lui parlais de l'embarras de nos premiers moments, et où véritablement mon unique but était de me féliciter avec elle, que je croyais pauvre d'esprit et de cœur, d'avoir enfin rencontré quelque chose de cette bienheureuse pauvreté que j'ai vantée depuis si longtemps et dont je n'avais jamais senti les effets. La bonne sœur qui est, j'en suis sûr, pour elle-même, très-attachée à la pauvreté, n'en a pu soutenir l'idée pour un frère que peut-être l'éloignement lui montrait comme dans un désert et parmi des sauvages, et de là son indiscretion. Enfin c'est une chose faite : c'est un titre de plus non-seulement à ma reconnaissance, mais à celle de notre petite mission du Portugal et de toute la Compagnie pour vous, mon digne oncle, et pour toute notre famille. Mais dorénavant ne vous inquiétez jamais plus sur mon compte, ni vous, ni mes chers Frères. Je me suis mis au service d'un Maître qui

ne sait pas abandonner ; qui peut bien éprouver , mais avec mesure et toujours en Père. Nous l'avons éprouvé ici d'une manière frappante.

Nous arrivions appelés par un décret du roi et invités nommément par son premier ministre : nous pouvions et devions compter qu'on nous attendait , que tout était disposé , etc. Il n'en était rien : les affaires politiques entravaient toutes les mesures , arrêtaient toutes les meilleures intentions. Vous savez qu'on est accoutumé depuis longtemps à faire de notre existence uné de ces affaires politiques : de là on nous fit l'honneur dans certains cabinets de s'alarmer de notre apparition en Portugal ; on voulut compliquer deux affaires aussi différentes l'une de l'autre que le sont la reconnaissance du roi par les puissances , et l'admission par lui de quelques pauvres religieux dans ses États ; on prétendit que l'on ne pouvait reconnaître pour souverain légitime un prince qui débutait par faire rétrograder de soixante-dix ans la civilisation de son royaume ; enfin peu s'en fallut que notre petite mission ne fût aussi une affaire européenne et ne ressortît du droit international. Tant d'honneur ne pouvait être payé trop cher : il fallut donc nous attendre à des délais et des longueurs , nous armer de patience et nous abandonner à la bonne Providence qui nous avait amenés de si loin. Au reste elle est si bonne que véri-

tablement elle ne nous a pas laissé souffrir un seul instant. Elle nous avait d'avance ménagé l'intérêt des deux premières familles du royaume, l'une et l'autre du sang royal de Bragance, les ducs de Cadaval et de Lafoens : c'était plus qu'il n'en fallait pour ne pas mourir de faim comme le craignait notre chère sœur. Le second nous prêta une maison toute meublée que nous occupons encore et nous donna 120 francs pour la dépense des premiers instants; le premier, dès le même jour nous envoya environ 600 francs, et sans délai nous obtint un décret de 2,500 francs une fois payés pour frais de premier établissement, et un autre de 937 francs par mois pour entretien provisoire de notre petite communauté. Tout cela a depuis été exactement payé. Jugez si nous pouvons en conscience nous plaindre, si même nous pourrions en conscience recevoir encore à titre de besoins. Il est vrai que d'un côté toutes ces sommes souffrent une diminution d'environ quinze pour cent par la perte du papier que l'on est obligé de recevoir en paiement pour moitié; de l'autre que la vie est ici fort chère ainsi que toute main-d'œuvre; mais enfin cela n'empêche pas que j'étais sérieusement tenté de chercher une bonne occasion pour vous envoyer de nos belles oranges de Portugal. Mais vous êtes si loin ! mieux vaut laisser la bonne œuvre consommée, et j'entrevois déjà

une occasion extraordinaire où cette petite ressource nous viendra fort à propos pour la gloire de notre commun Maître.

Mais je m'aperçois que vous me demandez un peu plus de détails sur l'objet de notre voyage ici. Je vais tâcher de satisfaire une si juste curiosité.

Le jeune roi de Portugal, que l'on vous a peint comme un monstre, est un ange de piété et de zèle et le véritable père de son peuple. En traversant la France il avait ouï parler de nos établissements d'éducation; plusieurs de ses sujets les avaient vus et ils leur avaient plu. Le premier ministre, tout jeune comme son maître, avait, à la vue des ruines de nos maisons en Portugal et au Brésil, conçu le désir de les voir relevées et il le nourrissait dans son cœur, même avant son élévation au ministère : c'est le duc de Cadaval, héritier présomptif, si, ce qu'à Dieu ne plaise, la famille régnante venait à manquer. Il n'en fallait pas tant pour suggérer le projet de profiter de l'effet des *Ordonnances* qui fermaient nos collèges de France et de nous appeler de préférence à toute autre nation.

La crainte de manquer l'occasion a fait précipiter notre rappel; l'essentiel paraissait être de nous avoir; on se mit peu en peine des difficultés qui pouvaient naître du Portugal lui-même; c'est ce qui explique notre situation actuelle. Le roi et ses

ministres ne pouvaient pas compter sur cette longue opposition des puissances. Cependant il y a ici, comme ailleurs, et plus qu'ailleurs, des ennemis de la Compagnie. Ils profitent, c'est tout simple, du retard de notre rétablissement pour tâcher de l'empêcher à tout prix. Croyez-moi, mon cher oncle, l'Europe est bien malade, et je ne sais si, à tout prendre, vous n'avez pas encore plus de force vitale que la majorité des États catholiques : du moins tout ce que j'ai vu est bien gâté ; et de là un malaise, une inquiétude générale qui est loin d'annoncer une restauration consommée. Ici, pour ne parler que de nous, les plaies faites par tant d'invasions, de révolutions et de constitutions sont encore toutes saignantes, et de quelle profondeur ! Il n'y a que Dieu qui puisse les guérir et même les sonder. Le défaut presque absolu d'éducation depuis soixante-dix ans peut vous en donner quelque idée : de cette source sortent sans interruption et avec une force qui va toujours croissant, l'impiété et le libertinage ; jugez du reste.

C'est là le seul motif que le roi ait donné à son décret du 10 juillet dernier, par lequel il daigna nous rappeler ; il suffisait pour l'honneur de la Compagnie, car il voulait bien y dire que sans ce remède les maux de ses États deviendraient incurables. Je ne saurais vous dire combien cet excel-

lent monarque est digne des soins que la Providence a pris de lui dans ses longues épreuves, et combien il répond religieusement aux miracles qui l'ont ramené dans ses États, à travers tant de dangers, et replacé sur le trône. Maître absolu dans l'âge de toutes les passions, il ne connaît vraiment que celle de faire du bien, et surtout de protéger et faire fleurir la religion : c'est bien là aussi le crime que les ennemis de Dieu ne peuvent lui pardonner. Sa Cour est un modèle de régularité, de la plus sévère décence, de piété même. Quand il paraît en public, dans quelque cérémonie religieuse, ce qui est très-fréquent, il est d'un recueillement qui fait honte à une foule d'ecclésiastiques et de religieux ; nous avons pu en juger de près le jour où il vint assister à l'ouverture de la mission que nos Pères donnent en ce moment dans l'église de Notre-Dame-de-Lorette de Lisbonne. J'aurais trop à dire si je voulais entrer dans l'éloge de Don Miguel ; je ne puis cependant omettre avec vous, mon cher oncle, une circonstance dont le monde d'aujourd'hui se moquerait, mais qui vous le rendra infiniment intéressant, c'est qu'il a une dévotion remarquable pour la très-sainte Vierge, et en même temps une intégrité de mœurs qu'aucune séduction, hélas ! si ordinaire et si effrontée dans ceux qui environnent les jeunes princes, et surtout les jeunes rois, n'a pu

encore altérer. Sous ce rapport en particulier, il fait l'admiration de sa Cour; il est vrai que ces deux choses vont parfaitement ensemble. Je l'ai vu plusieurs fois à son palais de Quéluz qui est comme le Saint-Cloud de Lisbonne; il reçoit avec beaucoup de bonté et paraît n'être occupé que du bonheur de ses sujets. Nous le verrons encore au Loureto, le jour de la clôture de nos exercices.

Nos Pères, pour en revenir à nous, y recueillent des fruits beaucoup plus abondants que ne permettait de les espérer leur qualité d'étrangers et de Jésuites; ceux de nos Pères qui ont figuré dans les instructions étaient assez avancés dans l'usage de la langue, pour que je n'aie pas cru téméraire de les exposer sur ce théâtre; mais il faut ajouter que de mon côté j'avais, pour me rassurer, le principe d'obéissance. Le Nonce de Sa Sainteté le demandait, c'était dans son église des Italiens. Le Souverain-Pontife lui-même y applaudissait, et nous envoyait pour cela toutes les bénédictions et tous les pouvoirs possibles, puis le roi l'agréait, le patriarche l'encourageait, nous n'avons fait que céder à de si graves autorités.

Il fallait un sacrifice d'amour-propre, nous l'avons fait, et Dieu a daigné le bénir. On ne peut attribuer qu'à lui le succès d'une entreprise que nos ennemis désiraient ici tout autant que nos amis nous la

déconseillaient. Il faut même avouer avec reconnaissance, que sans un secours surnaturel qui a paru visiblement, il était impossible de captiver ainsi l'attention d'un auditoire choisi, mais, pour une grande moitié, mal intentionné, et cela dans la capitale, après six mois seulement d'exercice de la langue. Aidez-nous, mon cher oncle, à remercier le Seigneur de cette faveur et de tant d'autres dont il ne cesse de nous combler, et priez-le d'achever ce qu'il a si prodigieusement et si miséricordieusement commencé en faveur de ce royaume.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler combien peu il y avait d'espoir de voir jamais la Compagnie rentrer dans ce pays; on ne peut rien ajouter à l'ignominie dont elle y a été couverte : bûcher, prison, exil, proscription en masse, rien ne lui a manqué : depuis soixante-dix ans, il avait été défendu de rien dire ni écrire en sa faveur, il est impossible d'imaginer ce qui s'était dit et écrit contre elle.

Cependant voilà que, sans y avoir pensé, sans l'avoir recherché, elle y est rappelée comme une ressource en quelque sorte indispensable après tant de commotions politiques! Oh! quel engagement pour nous, mon cher oncle, à une sainteté qui justifie cette confiance du monarque et ces espérances de la nation! Je sens à cette occasion se renouveler à la fois tous les désirs que successivement le Sei-

gneur a bien voulu me donner d'être tout à lui, d'être dans sa main un instrument docile de ses miséricordes sur les âmes; mais de combien de prières n'ai-je pas besoin pour répondre à ces nouveaux attraites de grâces et à la grandeur de mes nouvelles obligations ! Voilà, très-cher oncle, l'aumône que je sollicite de votre charité, et par vous, du très-cher oncle le chanoine, qui n'a pas sans doute oublié que je suis un de ses enfants spirituels, et que c'est un peu à son compte, qu'à cette extrémité de l'Europe, je travaille au salut des âmes. Je compte également sur nos chers frères, sur leurs vertueuses épouses, sur leurs familles, tantes, cousins, cousines, amis de tous les coins de notre patrie, anciens condisciples, anciens élèves; tout cela m'est présent comme au jour de mon départ, et tout cela fait ma force par l'intérêt que tous veulent bien me continuer auprès de Dieu. Je ne dissimulerai pas que j'aurais revu avec plaisir sur cette terre tant de personnes chéries, et si c'est une faiblesse, il voudra bien me la pardonner; mais ce que je dois ajouter à la louange de son service, c'est que depuis que je m'y suis consacré sans réserve, augmentant toujours en moi et surnaturalisant l'affection que j'avais pour ma famille et pour ma première patrie, il m'a cependant lui-même tenu tellement lieu et de patrie, et de famille, et d'amis,

que mon bonheur dans ma vocation a toujours été croissant en raison des privations qu'elle m'imposait. C'est au ciel, mon bien cher oncle, que nous nous reverrons, et c'est l'espérance toujours croissante de cette unique véritable patrie qui doit nous adoucir toutes les séparations et tous les sacrifices. Adieu donc pour cette éternelle demeure ! Faisons force de rames vers ce port fortuné. Aidez, mon cher oncle, les petites embarcations qui voguent à côté de la vôtre, que personne ne manque au dernier appel ! « *Fiat ! Fiat !* Seigneur, ainsi soit-il ! »

Votre neveu le plus affectionné et le plus reconnaissant.

PHILIPPE JOSEPH DELVAUX.

P. S. Je n'entre pas dans une foule de détails sur mes occupations et mes voyages, parce que j'ai toujours cru que les chères sœurs, directement ou indirectement, vous en avaient appris successivement la substance ; je vous prie donc de ne pas prendre ce silence pour de l'indifférence. Je ne sais si ma lettre vous arrivera sans *encombre* ; je ne l'affranchis pas parce que le Portugal ne reçoit l'affranchissement d'aucune lettre comme il n'en reconnaît aucun à sa frontière. Mon adresse ici, au bas : je n'ose cependant vous prier, mon cher oncle, de me répondre, surtout en ce moment qu'il est encore

question pour moi d'un déplacement: Cependant il n'empêcherait pas que je ne reçusse votre lettre un jour ou l'autre, et je vous en serais toujours également reconnaissant.

Le moyen le plus sûr, le plus prompt et le moins coûteux pour moi de recevoir vos lettres, serait de les adresser franches de port, sous enveloppe, à M. de Saraiva, à la légation portugaise à Londres.

J'écrirai aux chers frères si mon changement se réalise. Je suis dans les mains du bon Dieu, et je ne puis le désirer que pour cesser enfin d'être supérieur.

XLI

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE DRUILHET, A PARIS.

Marvilla de Lisbonne, 27 mai 1830.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Pax Christi.

Le temps s'écoule avec une rapidité singulière; voilà près de deux mois que vous aviez la bonté de nous écrire du Passage; votre lettre était délicieuse pour vos enfants du Portugal, et je vous en eusse remercié sur-le-champ au nom de tous, si elle n'eût croisé en chemin une des miennes qui vous mettait

au courant de nos affaires et vous portait nos hommages. Depuis lors vous êtes en voyage : où irai-je vous trouver ? Cependant c'était le moindre des embarras parce que du Passage on saura bien vous déterrer ; mais , que vous dire ? sinon que nous en sommes toujours au même point. Rien n'est plus inexplicable que l'extrême bonne volonté qu'on a pour nous , et les difficultés insurmontables que rencontrent les projets les plus simples et les plus faciles qui tendent à nous donner enfin une apparence de rétablissement.

A l'issue de la mission de nos Pères au Loureto , qui n'aurait juré qu'on nous donnerait au moins un pied-à-terre en ville et une chapelle pour nos ministères ? Nous l'avons sollicitée alors vivement , cette chapelle surtout , afin de continuer le bien de la mission. On a senti la force de nos raisons , on s'est remué un peu , puis l'on s'est rendormi de plus belle. J'ai reparlé du vieux Saint-Antoine , première maison de nos Pères , aliénée , comme je vous l'ai conté dans le temps , à la fin du premier siècle de la Compagnie , et aujourd'hui complètement inutile aux Pères Gratiens. Il n'était question que de l'emprunter : tout le monde convenait que c'était la chose du monde la plus facile. Toutefois , j'en ai été pour toutes mes démarches , sauf cependant devant Dieu , comme je l'espère.

Dans l'impossibilité de continuer le ministère en ville, par les chaleurs de l'été, sans y avoir domicile, nous nous sommes avisés de demander provisoirement une des maisons du marquis de Pombal. Il est à la campagne, je n'ai pas la réponse. Mais toute cette famille se montre si affectionnée à la Compagnie, que je ne puis douter du succès de la démarche, s'il n'a déjà quelque engagement qui s'y oppose. Une personne qui a la confiance de ce seigneur m'a définitivement assuré qu'il veut nous confier l'éducation de son fils unique; et ce qui est certain, c'est que sa sœur la comtesse d'Olivera m'a déjà offert quatre des siens, toute fière qu'ils fussent les premiers acceptés par les Pères de la Compagnie. Je n'ai pas besoin, nous dit-elle, d'examiner ni de condamner la conduite de mon aïeul, *que Dieu ait dans sa gloire!* (c'est l'expression portugaise de la tendresse filiale); s'il a pris à la destruction de la Compagnie la part qu'on lui attribue, c'est à nous, ses enfants, de réparer une aussi grande injustice autant qu'il est en nous; s'il a été calomnié, s'il en est innocent, c'est à nous à le prouver par notre empressement à vous accueillir. Cela paraît juste, mais cela montre dans cette mère une âme grande et souverainement religieuse. Elle va trop loin sous quelques rapports; ainsi, prenant le contre-pied des idées du ministre son aïeul, elle ne voit de paix

solide et de bonheur pour sa patrie, que quand nous serons confesseurs du roi. Dieu nous en préserve!... C'est ce qu'il fait et fera longtemps, je l'espère : *procul à Jove, procul à fulmine*. Je me suis donc un peu moqué du beau zèle et du rêve si dangereux pour nous, même comme rêve, de l'illustrissime Excellence. Je ne vous en parle que pour vous faire juger de la solidité des motifs qui nous ont déterminés à une démarche qui suppose tant de confiance envers cette famille. Voyez-vous, mon Révérend Père, le bon Dieu est admirable dans ses œuvres ! Vous ne croiriez pas, mais enfin, moi, je l'ai vu de mes yeux, dans le palais du bon marquis : tandis que, dans ses salons, il y a tableaux et gravures où son aïeul est peint et gravé mettant toute sa gloire à proscrire les Jésuites, il y a, il y avait dès le temps même du ministre, deux reliquaires superbes qui crèvent les yeux, à l'autel de la chapelle ; ils contiennent les reliques de saint Ignace et de saint François-Xavier, que toute la famille n'a jamais cessé d'honorer. Ces reliques furent placées là, sans doute à l'époque où ce persécuteur était si affectionné à la Compagnie, et si lié avec nos Pères, qu'il se faisait accompagner à la Maison professe, par son fils unique, père du marquis actuel, habillé en Jésuite ; c'était avant d'être ministre. Quoi qu'il en soit, son petit-fils a besoin aujourd'hui de quelque

courage pour se prononcer comme il fait ; et nous savons qu'il est obligé de rompre des lances pour nous, contre nos ennemis qui sont nombreux.

Depuis ma dernière lettre, le premier écrivain de Portugal a entrepris publiquement notre apologie. Dans une première brochure, il a prouvé qu'on ne pouvait pas plus repousser la Compagnie qu'on ne pouvait provoquer la destruction de la *Miséricorde*, établissement précieux en Portugal, qui s'étend à tout le royaume, embrasse toutes les œuvres de miséricorde corporelle. Dans une seconde qui va paraître, il établit en fait que, quand, par impossible, tous les livres du monde viendraient à périr, sauf ceux écrits par les Pères de la Compagnie, on n'aurait encore rien perdu d'essentiel en genre quelconque de connaissances utiles. Il pose également et subsidiairement en fait que, sans la destruction de la Compagnie, jamais la révolution française n'eût eu lieu. Il faut vous dire que cet auteur est un puits de science, d'une mémoire prodigieuse, mais un petit brin original. Son style est vif et mordant ; son premier numéro était dédié au roi. Il paraît depuis quelques jours un autre ouvrage sur ce sujet, dont le premier numéro est fort sage : *Les Jésuites jugés au tribunal de la raison* : c'est tout en notre faveur, mais j'en reviens toujours là : *ai de nous!* (pauvres nous) s'il nous faut ici, comme

en France, des apologies de tous formats! Cependant, ce sera toujours un grand bien que notre apparition aura produit, ne dût-elle pas avoir, ce qu'à Dieu ne plaise, d'autre résultat. Mais il n'y a point d'apologie et de panégyrique de la Compagnie comme la conduite du roi à notre égard.

Ne remontons, pour ne pas nous répéter, qu'à la clôture de la mission de Lisbonne. Elle a eu lieu le mardi de Pâques et a été magnifique. Le Nonce dit la messe et donna la communion aux enfants (c'était leur première). Le moment où ce bon Prélat tenant en main la sainte hostie, et tourné vers le peuple, laissa notre Père João Francisco exciter la foi de ces enfants par un brûlant *fervorino*, fut très-touchant. Vint ensuite la distribution des prix aux *benemeritos* du catéchisme, puis bénédiction des chapelets, médailles, etc., et puis discours de clôture par le même Père, et enfin bénédiction papale, *Te Deum*, et bénédiction du Saint-Sacrement, le tout par le Nonce, accompagné de tout son clergé. Figurez-vous, par un seul trait, la suite de ces différents actes religieux. Supposez une église vaste, et pleine, on peut le dire, jusqu'à la voûte, par les tribunes; toutes les portes ouvertes et un peuple immense qui les assiège. Au maître-autel, qui est celui du Loureto, le Père João Francisco (Barrelle) en surplis et étole, au côté de l'Évangile, appuyé con-

tre l'autel, de la droite montrant le ciel, et appelant les bénédictions du Seigneur sur l'Église, sur le roi, sur tous les ordres de l'État, sur les enfants de son espérance, sur la Compagnie de Jésus; et de la gauche qui cherchait naturellement un appui s'accrochant à l'autel d'où semblait lui venir une force et une présence d'esprit surnaturelles; voilà le centre du tableau; Dieu même et son ministre, Marie, et on le peut dire sans exagération, son fidèle interprète. A la droite, sur le trône pontifical, le lieutenant du vicaire de Jésus-Christ qui allait en effet bénir en son nom et avec toute son autorité; à gauche, dans une tribune, mais visible, le roi, les infantes et la Cour; du même côté, un peu plus bas, dans une autre tribune, le cardinal Patriarche; dans le sanctuaire même et presque au pied de l'autel, les enfants de la première communion, tout autour d'eux des ecclésiastiques de tout rang, des religieux de presque tous les ordres; voilà le spectacle vraiment grand qu'a présenté ce premier essai de la Compagnie en Portugal après ses soixante-dix ans de proscription. Qu'à Dieu en soit toute la gloire!

Le roi et les infantes ont accepté avec le plus vif intérêt de superbes chapelets dont l'excellent Nonce avait fait la dépense, et que j'allai leur offrir à leur tribune comme souvenir de la mission et faible gage de notre reconnaissance. Avec la permission de Sa

Majesté, j'en remis aussi à tous ses grands officiers qui en firent tant de cas, que le lendemain allant à Quéluz selon l'usage pour remercier le roi et les princesses, l'infante Isabelle m'en demanda pour ses dames ; il ne m'en restait que cinq que je partageai entre sa maison et celle de l'infante Marie de l'Assomption. Le Nonce, de son côté, remit de magnifiques reliquaires. Il a fait pour cette mission une dépense énorme ; c'est lui qui a fait tous les frais, et entre autres, ceux d'un déjeuner vraiment royal qui suivit la cérémonie. C'était pour le roi qui ne put accepter à raison de l'indisposition de la plus jeune des infantes. Il se retira, nous donnant les plus grandes marques d'un véritable intérêt, mais en paroles obligeantes seulement : elles suffisaient, au reste, pour donner un rude crève-cœur à nos ennemis ; et l'excellent roi ne peut pas plus pour nous, tandis qu'il peut moins pour lui-même. Il a montré une bonté toute paternelle aux enfants de la première communion, et les a admis à lui baiser les mains. Depuis lors, il les a reçus en audience de remerciement. Quelques amis de la Compagnie mirent dans leur bouche, sans notre participation, la demande d'un établissement en ville pour leurs Pères, afin de rendre leurs soins plus profitables. Ils voulaient donner à cette demande, tant de fois répétée, sa dernière perfection, en la faisant sortir

de la bouche des enfants. Le roi, dit-on, s'attendrit à plusieurs reprises, encouragea ces enfants à la persévérance, et leur permit de porter la médaille de la fidélité. Ils étaient plus de quatre-vingts. C'était à son palais de Bemposta, dix jours après la clôture. On ne voit tant de bonté qu'en Portugal, *inde iræ!*... Les méchants ne peuvent souffrir dans un roi, au XIX^e siècle, tant de religion. Cependant il a fait en quelque sorte plus encore à la mission de Barcarena, village près de Quéluz, qui fut donnée par nos Pères João-Francisco et João (Pouty) peu après Pâques. La clôture eut lieu le jour de l'Ascension; le roi avait promis de lui-même, sans invitation, qu'il y viendrait. Il n'y manqua pas, et non content de se rendre à l'église, il voulut suivre la procession en l'honneur de la très-sainte Vierge, assista debout et découvert aux deux instructions qui se firent en plein air. Enfin, il est impossible d'être plus édifiant, son recueillement devait couronner admirablement les travaux de nos Pères qu'il reçut après la cérémonie avec sa bonté accoutumée. Il alla jusqu'à engager le Père João Francisco à se couvrir, de peur qu'il ne prît un coup d'air; et comme ce Père, dans son petit compliment, avait dit que la Compagnie était reconnaissante de tout ce qu'il avait fait pour elle, Sa Majesté reprit vivement : *Oh! j'ai fait jusqu'à présent bien peu de*

chose. Beaucoup de nos Pères sont contents des fruits de ces différents essais. Ce n'est pas l'ébranlement général de nos missions de France; mais enfin, en tenant compte de tous les obstacles, et en particulier de notre ton étranger, qui doit, quoi qu'on en dise, singulièrement blesser les oreilles délicates de la capitale, il y a de quoi bénir la bonne Providence.

Au Loureto, il y a eu plus de deux mille confessions particulières, et plus de trois cents générales, sans compter la queue que la mission a laissée après elle, et qui occupe deux Pères tous les samedis et dimanches en ville, et ici presque tous les jours. On continue le catéchisme le dimanche dans cette même église des Italiens, et il est très-suivi. C'est le Père Alexandre (Mallet) qui en est chargé avec le Père Jozé Bukacinski. A Barcarena il y a eu sept cents confessions dont cent trente générales. Ils allaient dans le milieu du jour par les hameaux des environs, réunir les brebis dispersées, et toujours avec une grande consolation; l'un allait à l'orient, l'autre à l'occident, accompagné de quelques *meninos* du village principal. Entrant dans le hameau, ils chantaient avec leur petite troupe le *Bemdito seja a santissimo sacramento*, etc. On accourait aux portes, on se joignait à la petite procession qui se rendait à la chapelle, dite ici *ermida*, qui se trouve dans presque toutes ces

petites peuplades, et là on faisait le catéchisme. Cela était le solennel de l'exercice, mais sans préjudice des mots laissés sur tous les grands chemins, sur les places publiques, au milieu des jeux propres de ces campagnes, et par les maisons. Pour venir se confesser des hameaux à l'église du village, on se levait à trois et même à deux heures du matin, et l'on ne sortait de l'église qu'après avoir parlé aux Pères, quelquefois à deux et trois heures de l'après-dîner. Il faut ici que les missionnaires fassent tout; la mission est temps de repos pour le curé et autres prêtres du lieu. Il y a eu dans celui-ci environ douze cents personnes qui ont voulu se faire inscrire dans l'Association du Sacré-Cœur. Maintenant jusqu'au dimanche on est à renouveler le fruit de la mission dans les enfants du catéchisme de Loureto; on les prépare à une seconde communion pour le jour de la Pentecôte, et lundi 31 mai, le Père João Francisco, qui ne sait se reposer, ouvre une nouvelle mission à Carnaxida, village voisin du dernier, dont je crois vous avoir parlé à l'occasion d'une image miraculeuse de la très-sainte Vierge qui y fut découverte précisément à pareil jour, 31 mai, en 1822. Nous aimons à inférer de cette circonstance que la sainte Vierge pense là-haut à notre petite Compagnie. Qui sait ce que cette bonne Mère veut faire par ce faible et petit grain de sénévé? Sa petite

image qui a fait tant de prodiges est sortie là d'une caverne obscure et inconnue ; elle n'était que de terre, petite et presque informe. On tâchera d'obtenir que cette image miraculeuse y revienne, du moins faire une apparition, pour bénir la mission. Adieu, mon Révérend Père, bénissez-nous aussi, nous sommes vos enfants, tous sont à vos pieds, puis dans vos bras. Nous saluons avec la plus-vive reconnaissance notre autre Père, le cher *Socius*, et enfin nous vous prions, quelque part que vous soyez, de nous rappeler au souvenir de nos Pères et Frères qui ont le bonheur de vous posséder au milieu d'eux.

Je suis, etc.

PHILIPPE JOSEPH DELVAUX.

XLII

LE PÈRE TRANCART AU RÉVÉREND PÈRE VARIN, A PARIS.

Le Passage, 28 juillet 1830.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Conformément au désir du Père Delvaux, je vous envoie la copie de sa dernière lettre, parce que le temps ne lui a point permis de la faire lui-même.

Nous avons eu , il y a deux jours , la visite de l'infant don François , frère du roi , et celle de son épouse ; ils doivent revenir encore avec leurs enfants (ce sera dit-on le jour de saint Ignace) ; le prince est fort aimable et très-simple.

Tout ici marche à l'ordinaire ; nous n'avons aucun malade , malgré les chaleurs qui , depuis huit jours , sont assez fortes.

Votre très-respectueux et tout dévoué , etc.

F. TRANCART , S. J.

*Le Père Delvaux aux Pères du collège du
Passage.*

Lisbonne , 30 juin 1830.

Pax Christi.

« Vous attendez quelques nouvelles de la mission du Carnaxida ; elle vient de finir avec le plus grand succès. La sainte Vierge s'y est montrée bien bonne. Le roi a permis qu'on y transportât solennellement la sainte image , et a donné pour cela trois voitures de la Cour , parmi lesquelles la sienne propre , avec escorte. Un petit incident , ou plutôt un oubli au palais ayant fait manquer le premier jour fixé pour cette translation , Sa Majesté voulut compenser ce désagrément en permettant qu'elle demeurât quatre

S.

47

jours dans sa terre natale , ce qui a donné lieu à une prolongation fort avantageuse des Exercices pour le succès de la mission. Le concours fut immense, ces derniers jours, de tous les environs et de Lisbonne même, et le jour de la clôture, dimanche dernier, nos Pères disent qu'on peut calculer qu'il y avait jusqu'à huit mille âmes réunies. L'infatigable Père Barrelle prêchait en plein air à cet immense auditoire, tantôt sur la place de l'église, tantôt au pied de la nouvelle chapelle, ayant à ses pieds la sainte grotte et ce peuple infini serré dans le vallon sur les deux rives du ruisseau qui le parcourt. Il lui fallait faire une dépense prodigieuse de poumons, mais avec un succès surnaturel, une attention, un recueillement, des larmes, des sanglots, des cris : *Viva Nossa Senhora da Rocha!* qui auraient attendri jusqu'aux rochers eux-mêmes.

« Le roi, le premier ministre, contribuaient avec une grâce charmante à l'éclat des solennités : cire, fleurs, tapis, tout était à la disposition des Pères pour l'honneur de Marie. Sa Majesté est allée jusqu'à descendre à son jardin pour donner personnellement ordre qu'on en envoyât toutes les plus belles fleurs. Il serait venu lui-même, sans aucun doute, rendre ses devoirs à son auguste Reine et singulière Protectrice sans la crainte qu'on lui inspira d'une indiscretion de la part de ce bon peuple,

qu'on soupçonnait se préparer à demander à Sa Majesté que la sainte image lui fût définitivement laissée et ne retournât plus à Lisbonne. Décidé à refuser, il aima mieux ne pas laisser jour à faire la demande. Il y eut sans doute beaucoup de larmes d'attendrissement versées au départ de ce précieux dépôt, comme il y en avait eu à son arrivée, mais nulle entreprise indiscreète. Une foule immense accompagna *Nossa Senhora* une lieue loin en chantant le *Bendito seja*, etc.; un peu moindre, mais très-nombreuse, elle traversa tout Lisbonne et ses faubourgs l'espace d'une autre lieue et demie. C'était le soir et par un temps superbe; on accourait de toutes les rues, on occupait tous les balcons, on illuminait, on chantait, on criait; toutes les cloches des églises saluaient successivement la bonne Mère, toutes les troupes présentaient les armes, les tambours battaient aux champs, la marine avait réuni sa musique pour rendre son hommage plus brillant. Il était neuf heures quand on arriva à la métropole; le chapitre était réuni pour recevoir Notre-Dame au pied du grand escalier; quarante chanoines en surplis, avec torches, etc. Il faut la foi de ce bon peuple pour se faire une idée de l'enthousiasme et d'un triomphe aussi complet, improvisé toutefois et spontané, que reçut ainsi Marie dans la capitale même du royaume. C'était le dernier acte de la mis-

sion (on célébrait ici, ce jour-là, dimanche dernier, la fête de la Pureté de la très-sainte Vierge), et elle avait commencé, comme je crois vous l'avoir dit ailleurs, le 31 mai, jour anniversaire de l'invention de la petite et sainte image, de sorte qu'on ne peut douter que Marie ne l'ait singulièrement voulue et protégée.

« Il n'y a pas eu d'événement qui m'ait rempli d'autant de consolation et d'espérance depuis notre arrivée. Le Nonce apostolique, qui est partout où il peut nous témoigner quelque intérêt, a voulu donner la confirmation pendant la mission, et y est allé pour cela le jour de saint Louis de Gonzague. Le cardinal-patriarche y est allé un autre jour, avec grande suite, rendre ses devoirs à *Nossa Senhora* et complimenter les Pères. L'évêque d'Angra y a officié pontificalement deux fois. Trois couvents de franciscains, qui sont dans les environs, ont concouru constamment à la solennité de toutes les fêtes, processions, etc. L'évêque d'Angra y a confirmé une deuxième fois; il y confessait avec quelques-uns de ses religieux; et de tant de grâces extérieures, le fruit général et sensible a été un renouvellement marqué de la dévotion envers Notre-Dame et l'établissement de celle du Sacré-Cœur, dont la neuvaine et la fête, qui tombaient au milieu de la mission, furent on ne peut plus solennelles et fructueuses : de quatorze

à quinze cents confessions par nos Pères seulement, de douze à treize cents communions faites à l'église de la mission, dont cent vingt enfants, première communion solennelle; une distribution continuelle de chapelets et d'images, surtout du Sacré-Cœur et de *Nossa Senhora da Rocha*, des centaines d'associés au Sacré-Cœur et au Scapulaire des Sept-Douleurs, enfin beaucoup de fatigues pour Jésus et Marie, voilà l'heureux résultat de cette chère mission.

« Il est assez remarquable que nos Pères jusqu'à présent, dans leurs courses apostoliques, ne sont pas encore sortis de ce qu'on appelle le Termo d'Oeyras, l'arrondissement dont Oeyras est le chef-lieu, c'est-à-dire que, sans y avoir pensé le moins du monde, ils ne sortent pas des terres du marquis de Pombal, et la Providence fait recommencer l'apostolat de la Compagnie avec un éclat étonnant, un éclat tel qu'il retentit dans tout le royaume, et sans doute au dehors même, et cela à la vue même et tout autour du tombeau de celui qui avait tout fait pour les chasser à jamais, non-seulement du Portugal, mais, si Dieu l'eût permis, de l'univers entier.

« Où iront maintenant nos Pères? le bruit court qu'on les demandera à Oeyras même; mais j'en doute, parce que je sais que le marquis avait retenu même avant notre arrivée les Missionnaires de Saint-

François pour cet automne. Ce qui est certain, c'est que l'infante Dona Isabelle a prié le roi de les appeler à Quéluz, pour donner la mission dans la chapelle même du château qui est la seule église de cette résidence royale. Il est vrai aussi que Sa Majesté a goûté la proposition de sa sœur, mais sans rien déterminer pour le moment. Priez pour nous, mes bien chers Frères, vous sentez aisément combien nous en avons besoin en nous trouvant poussés déjà si près du palais, tandis qu'à mon avis, il nous serait si bon d'être cachés encore dans quelque petit coin à nous former nous-mêmes; ce n'est pas le moindre sujet de mes appréhensions. Au reste, l'humiliation est d'un autre côté dans les délais que souffre toujours notre rétablissement authentique.

« Rien de tout ce qu'on a tenté pour nous approcher de la ville et nous donner une église n'a réussi jusqu'à présent; on traite en ce moment de nous louer une maison particulière pour six mois, ce qui annonce encore, au moins six mois de provisoire et d'incertitude. Voilà un peu de quoi compenser l'éclat des missions, et nous le prenons ainsi des mains de la toute bonne Providence. Bien bonne en effet!... Ne voilà-t-il pas qu'à ce moment même un enfant du faubourg entre et remet un paquet qu'il dit avoir reçu d'un homme inconnu qui ne s'est pas nommé et qui lui a recommandé de le remettre

aux Pères : ce sont deux chapelles toutes neuves avec tous leurs accessoires, linges, etc.; je les ai baptisées Saint-Pierre et Saint-Paul puisqu'elles arrivent dans leur octave. Dieu soit béni et sa bonne Mère ; nous parlions ce matin même d'en acheter. D'un autre côté, un bon chrétien de cette ville nous pousse, l'épée dans les reins, d'accepter une sienne maison pour quinze ans, dans la ville, mais malheureusement à une extrémité. Il y a du reste des circonstances dans son offre qui la rendent des plus intéressantes, ce serait trop long à vous conter. Je n'ai voulu que vous exciter à nous prêter ici votre secours : remercier n'est pas moins important que solliciter. Peu importe au reste où nous allons, si ce n'est que provisoire ; déjà notre excellente protectrice la duchesse de Lafoens, qui est un auge de vertu, ainsi que le duc et toute sa petite famille, veut que nous emportions tout ce qu'elle nous avait fourni de meubles dans sa maison de Marvilla. J'attribue ce nouvel acte de charité à la duchesse, parce que c'est à elle qu'appartient cette partie de leur fortune qu'elle a apportée au duc avec tous ses titres. Les marques de bienveillance de cette famille pour notre petite communauté sont de tous les jours. Il en est de même de celle du duc de Cadaval : on ne peut rien de plus édifiant et de plus affectueux que l'intérêt qu'a pris en particulier au succès de la mission

de Carnaxida cet excellent ministre. Je voudrais que les bornes d'une lettre me permissent de vous traduire ici quelque chose des lettres que la translation de Notre-Dame lui fournit l'occasion d'écrire aux Pères; mais un mot qui termine l'une d'elles suffira pour vous en donner une idée : *Si vous manquez de quelque chose pour recevoir convenablement Notre-Dame, je vous prie de disposer de ma maison en toute liberté.*

« J'oubliais de vous dire que nos espérances pour certaine maison dont je parlais au Révérend Père Provincial ont échoué, mais pour un motif qui laisse nos rapports avec toute la famille en question dans le même état. Nous avons environné la demande de toutes les précautions qui pouvaient laisser une pleine liberté de refuser, et l'on en a profité, alléguant une raison sans réplique, le dérangement des affaires, suite du malheur des temps, qui ne permet pas de renoncer actuellement à un loyer qu'on évalue à douze mille francs par an. Le duc, dans cette occasion, m'a dit les choses les plus obligantes sur le désir qu'il avait de pouvoir nous remettre une maison convenable avant la fête de saint Ignace, afin que nous puissions l'y célébrer dans une église qui fut nôtre; mais que, dans l'impossibilité de terminer avant cette époque, il sentait ne pouvoir différer davantage de nous rapprocher de la

ville pour le ministère de nos Pères qui naturellement va toujours croissant. De là le projet actuel de louer.

« Vous ai-je dit que le protestant français instruit dans les prisons par le Père Mallet, avait été baptisé solennellement dans l'Octave de la Pentecôte, et que le duc de Cadaval avait accepté d'en être le parrain ? Il a fait ensuite sa première communion le jour du Saint-Sacrement, et paraît on ne peut mieux disposé. Il s'est fait sur-le-champ apôtre, et il catéchise ses compagnons d'infortune ; la sienne, comme vous voyez, est toute de miséricorde. Vous ai-je dit aussi que le Père Rousseau avait terminé le jour du Sacré-Cœur une petite mission, un cours d'instructions familières aux enfants de notre paroisse dite de Notre-Dame-des-Olives, à un quart de lieue de Marvilla, par une première communion solennelle ? Le même jour, le Père Mallet prêchait le Sacré-Cœur à la messe solennelle de *Nossa Senhora do Loreto*, à Lisbonne, de sorte que ce jour, qui ici est de première classe et chômé avec jeûne la veille, nous avons la consolation de voir notre petite Compagnie faire amende honorable à ce divin Cœur, au centre et aux deux extrémités de cette longue capitale, avec un grand concours sur les trois points. Le Nonce a eu la bonté de faire imprimer, à la demande de nos Pères, la feuille des indulgences de

la Congrégation de Rome qui paraît, je crois, pour la première fois, en portugais.

« Je ne vois plus rien qui puisse vous intéresser, et de plus, nos chers Frères, le papier, vous le voyez, me manque une seconde fois. Venez donc que je prenne congé de vous, que je vous embrasse en Notre-Seigneur et sa sainte Mère, avec toute l'affection que vous me connaissez; enfin je vous prie de nous rappeler tous au souvenir et aux prières de tous. Nos chers Frères coadjuteurs ne sont pas les derniers, et par parenthèse, le cher Frère Faucon apprendra avec plaisir que nos deux Frères jargonnet déjà passablement le portugais; le plus habile des deux est le Frère Baron. On m'a fait le compliment de me dire qu'il parlait mieux que moi; ce n'est pas beaucoup dire. — Une dernière chose que je demande à nos bons Frères est de vouloir bien faire passer la partie historique de cette lettre, de ma part, au Révérend Père Provincial avec nos respects affectueux. A son volume, ce tendre père se sentira mû à m'ordonner de ne pas lui faire une autre édition de ce qu'elle contient, je connais trop son bon cœur, et il daignera la regarder comme écrite à lui-même. Nous avons reçu avec une singulière consolation la sienne de Saint-Joseph, dont nous lui sommes on ne peut plus reconnaissants. Adieu donc, mes Révérends Pères et

bien chers Frères. Votre tout dévoué, tout affectionné frère et très-humble serviteur.

PHILIPPE JOSEPH DELVAUX.

P. S. 5 juillet. — J'ai différé l'envoi de cette lettre pour pouvoir vous donner notre nouvelle adresse : *Au Père *** de la Compagnie de Jésus, Maison de l'Annonciade, rue Saint-Joseph, Lisbonne. Portugal.* Nous y sommes depuis le 2 de ce mois, dans les nouveaux embarras inséparables des déménagements. Nous vous embrassons tous de nouveau aussi et bien tendrement en Notre-Seigneur.

XLIII

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE DRUILHET, A X...

Lisbonne, 13 octobre 1830.

BIEN CHER AMI,

Que d'événements depuis votre dernière du 21 mai, d'Aix en Provence ! Cette lettre m'en faisait espérer une autre de la Suisse, où votre course de commerce vous portait alors (4). Elle n'est pas

(4) Le style de cette lettre s'explique par les craintes malheureusement trop fondées sur les tristes événements d'une époque de bou-

venue ; j'en augurais déjà mal , lorsque j'appris que pendant votre absence la maison principale avait fait banqueroute et entraînait dans sa chute tout ce que vous aviez d'établissements en France. Toute notre famille ruinée, tant de malheureux ouvriers sur le pavé, dans un moment de révolution, m'a fait une peine sensible. Je m'étonne que vous n'ayez pensé, personne de vous, à la petite ressource que nous vous offrons ici. N'auriez-vous pas compté sur notre disposition à partager avec vous jusqu'à notre dernier denier? Non, nous n'avons pas oublié que nous vous appartenons, que vous nous avez servi de père, et que notre petit établissement ici était votre ouvrage. Serait-ce que, tout étourdi du malheur de nos affaires en France, vous avez craint qu'elles n'entraînassent aussi les nôtres ici au bout de l'Europe? Mais il n'en est rien, et c'est pour vous en assurer que je vous écris ce mot, sans

leversements. Toutefois le voile dont la correspondance des nôtres se couvrait alors était au moins inutile et ne pouvait donner le change à des yeux, sachant lire, même ce qui n'est pas écrit. Or ce talent de deviner est, dit-on, élémentaire chez les violateurs officiels du secret des lettres. Ce style *allégorique* était, disions-nous, *au moins inutile* : car il pouvait donner à penser que nous avions des secrets importants ou dangereux à dissimuler, et nous n'en avions aucun. Nous ne prétendons pas blâmer le style *allégorique* ; mais nous croyons convenable et même plus habile de ne point s'en servir quand, Dieu merci, l'on a rien à se reprocher.

savoir s'il vous parviendra : car je ne sais où vous serez à son arrivée.

Nous n'avons quelques détails sur vos malheurs que depuis huit jours, par une lettre de M. Firmin T., de Madrid. La santé de toute notre petite famille ici est bonne, le local de notre fabrique est trop resserré, pour que nous puissions faire de grandes affaires, mais cependant vingt, trente et même plus d'ouvriers que vous nous enverriez, trouveraient encore de quoi vivre. D'ailleurs il faut compter sur le bon Dieu et sur la *bonne Mère*. Nous en verrions venir avec bien du plaisir. Pauvres gens, il ne faut pas que la faillite de leurs maîtres les réduise à la misère ! Je n'ose penser au bonheur que j'aurais de vous voir vous-même ou quelque autre de la famille. Patience, votre bon ami, etc...

PHILIPPE JOZÉ.

Maison de l'Annonciade, rue Saint-Joseph.

XLIV

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE GURY, A LYON (?)

Lisbonne, 24 décembre 1830.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Pax Christi.

Je ne saurais assez vous remercier, tant en mon nom qu'en celui de notre petite famille de Portugal, pour votre inestimable lettre du 6 de ce mois, expédiée, autant que je puis le calculer, le 11, et arrivée ici le 22. Vous êtes bien bon... et tel au reste que je me le figurais. C'était sur votre excellent cœur, cœur tout paternel, que je comptais pour savoir enfin ce qu'était devenue notre chère province de France. J'allais vous écrire pour vous en prier, lorsque votre bonne lettre arriva; jugez de l'empressement de tous à l'entendre lire, puisque tout y était neuf pour tous. Mais quel tableau déchirant! pauvre France! enfin, *fiat voluntas!*... Oui, mon cher Père, je me souviens très-bien de certain sermon de deux heures, et je me confirme dans l'idée qu'il fut, non pas prophétique, mais passablement inspiré par les principes désastreux qui allaient dès lors se développant si rapidement sous

nos yeux, et dont enfin il fallait bien recueillir les fruits amers : la France marche une deuxième fois la première dans cette route affreuse des révolutions ; mais toutes les autres nations ne l'y suivront-elles pas ? Que je voudrais savoir ce que vous en pensez !... Vous parlez de prophéties, mais avec réserve, c'est bien juste ; en ce genre, il en faut beaucoup, mais furent-elles jamais moins nécessaires pour ceux qui savent un peu comparer les événements avec les principes de la foi et l'expérience du passé ? Ici nous avons aussi des prophéties ; toutefois laissons-les s'éclaircir ; il ne paraît pas que ce doive être bien long, et en attendant, sanctifions-nous comme elles nous le disent toutes ; en cela du moins, elles sont incontestablement solides.

27 décembre. — Nous entrons aujourd'hui dans les embarras d'un nouveau déménagement, de sorte que si je ne me presse et si je n'abrège, voilà ma réponse renvoyée à je ne sais quand. Permettez-moi donc l'un et l'autre, mon bon Père. Et d'abord vous apprendrez ceci avec joie : c'est que nous entrons enfin dans une maison religieuse, et une maison que nous aurions dû solliciter à deux genoux, si l'on ne nous l'avait offerte. Elle est petite, elle est vieille, elle est dans un quartier méprisé et très-peuplé ; déjà, sous tous ces rapports, elle était faite

pour nous. Ajoutez qu'elle n'est que prêtée, circonstance si convenable à des hommes qui voyagent depuis deux ans et commencent à goûter la sainte pauvreté. Enfin, mérite des mérites à nos yeux, elle fut autrefois à nos Pères; elle fut leur première maison à Lisbonne; le premier collège de la Compagnie en Portugal et presque dans l'univers, et la première de toutes les propriétés dont il soit question dans nos histoires. Vous la retrouverez, sous le titre de *Saint-Antoine-le-Petit* ou *Saint-Antoine-le-Vieux*, dans l'histoire générale; là, fut premier recteur Simon Rodriguez; là, après lui, le Bienheureux martyr Ignace de Azevedo; là enseigna le Père Alvarez; là mourut le Père Louis-Gonzalve de Camara et tous nos premiers Pères. Jugez si le cœur nous bondit de joie en voyant la Providence nous reconduire dans ce berceau d'où sortit une province si fervente, et en particulier tant de missionnaires pour les deux Indes!

Quoique cette maison ne fût point encore achetée quand saint François-Xavier s'embarqua, on assure qu'il s'y retirait pour prier dans une chapelle au milieu du jardin. Elle prit ensuite son nom, et nous ferons bien notre possible pour la rétablir et la lui consacrer. Vous aurez su que le Révérend Père Provincial, en nous envoyant ici sur ses traces, nous l'avait donné pour patron.

En allant baiser la main au roi pour le remercier de cette maison, j'ai trouvé ce bon prince plus affectionné que jamais à notre Compagnie; il s'informa avec le plus grand intérêt de l'état de vos affaires en France; il me dit qu'il avait la confiance que bientôt nous (la Compagnie) pourrions y rentrer, et, en attendant, il m'a témoigné un grand désir de voir bon nombre de nos réfugiés venir augmenter le nôtre. Il m'a expressément ordonné d'en écrire à notre Révérend Père Général en son nom. Le premier ministre, notre insigne protecteur, est dans les mêmes dispositions à notre égard, et lorsque je lui ai rendu compte des intentions de Sa Majesté à ce sujet, il a été convenu qu'en même temps que j'en écrirais au Révérend Père Général, lui en écrirait à l'ambassadeur de Portugal à Rome. Enfin, de la part du roi, nouvelle promesse d'un décret de réhabilitation; et cela dit hier au baise-main solennel....

Mais vous ne connaissez point ce que c'est que le *baise-main*? c'est un jour de corvée sous bien des rapports; il faut courir à une ou deux lieues, se mêler dans la foule des courtisans, attendre des heures, puis passer comme l'éclair devant Sa Majesté et toute la Cour, pour faire acte de présence et de dévouement, pour faire penser à soi et à ses affaires; pour moi, je tiens que c'est pour mes péchés. Je

me souviens qu'au temps jadis j'eus la faiblesse de me glorifier quand un roi ou quelque grand m'avait dit : *Bonjour*. Je vous assure qu'aujourd'hui je me suis corrigé. Mais le bon Dieu est ainsi ; il sait admirablement faire expier les péchés de la jeunesse sans paraître y toucher et souvent en vous accablant des mêmes misères et puérités qu'on avait autrefois tant ambitionnées. Quoi qu'il en soit, hier, au baise-main, je demandai au roi une audience particulière pour lui parler de nouveau de notre rétablissement définitif, et en particulier de l'éducation pour laquelle je vois s'ouvrir une porte qui pourra peut-être enfin nous conduire à commencer quelque chose. Recommandez cela à notre bonne Mère ; c'est à *coups de Rosaire* que tout se fait dans notre petite mission. Ici surtout, dans l'état où nous voyons toute la jeunesse, l'éducation, l'enseignement, il est clair qu'il n'y a rien de solide à faire si l'on ne renouvelle tout par la base. Le roi a bien voulu accorder l'audience et sur-le-champ la fixer à mercredi.

Enfin, ce même jour d'hier, en allant souhaiter les bonnes fêtes au *Duque de Cadaval* (*ces bonnes fêtes* se souhaitent ici deux fois l'an : à Noël et à Pâques, et sont absolument, pour l'embarras et le profit, *la bonne année* de France), en allant donc chez Son Excellence, je lui exposai mes idées et

mon plan qu'il approuva fort, et pour lequel il paraît on ne peut plus disposé à nous épauler; il s'agit de rentrer dans une ancienne maison de la Compagnie, donnée par la maison de Bragance. Aujourd'hui presque inutile, elle est grande, en bon état, avec une église, dit-on, magnifique, à quinze lieues seulement de Lisbonne, sur le Tage. Priez bien, mon cher Père, et recommandez-nous au Révérend Père Provincial, qui lui-même nous recommandera au souvenir de tous les nôtres.

Les préjugés contre la Compagnie sont ici universels et effroyables; son rappel est, dans ces circonstances, un miracle qui nous devient tous les jours plus évident; point encore une seule vocation sérieuse : nous avons bien deux Novices, mais l'un coadjuteur et l'autre *indifférent* pour défaut d'études, mais tous les deux Espagnols de naissance. Cependant ce petit commencement, bien humble, bien modeste, nous plaît pour cela même. C'est saint Stanislas d'ailleurs qui les a introduits l'un et l'autre, l'un d'eux achève déjà son mois d'*Exercices spirituels* et avec fruit.

A propos de saint Stanislas et de Novices, quel chagrin pour votre cœur, cher Père, que ce désastre de Montrouge! et la précieuse relique du saint!.. Oh! faites donc faire une neuvaine générale à saint Antoine, et en même temps faites annoncer

dans les journaux une récompense à celui qui la rapportera; croyez-moi, elle réparaitra, le cœur me dit que vous aurez cette consolation au milieu de tant de courses, de travaux, de souffrances. La tranquillité dont nous jouissons ici, au milieu du bruit général de guerres et de révolutions qui retentit de toutes parts, est jusqu'à présent admirable; du reste c'est l'ouvrage de la sainte Vierge; déjà je vous ai parlé de *Nossa Senhora da Rocha*, c'est le salut du Portugal; et pour nous il est bien consolant de voir que le bon Dieu semble avoir destiné notre petite Compagnie à exploiter, si je puis parler de la sorte, de plus en plus cette dévotion dans le royaume et à son profit. Vous avez vu comment cette bonne *petite Mère* (vous savez que sa statuette a seulement quelques pouces de haut) a daigné protéger nos Pères à la mission de Carnaxida; depuis lors le Père Barrelle surtout s'est fait son champion et a véritablement obtenu sous cette protection un succès remarquable; et la dévotion va se ranimant; l'effet s'en est fait ressentir jusqu'à la cour, jusqu'au patriarche, jusqu'au roi. La fête de la Conception, qui est une des plus grandes pour le royaume, a été précédée cette année par une quarantaine de prières, mortifications, confessions, communions. La sainte image, la grotte même, à deux lieues de la ville, souvent visitée. C'était une dévotion particulière

dans notre modeste chapelle , nous avions une petite statue faite tant bien que mal sur le modèle de l'image miraculeuse, et elle y a déjà accordé des grâces dont quelques-unes ont paru vraiment extraordinaires. Mais enfin nous désirions , passant maintenant dans une église, faire quelque chose de plus pour Notre-Dame, je l'ai proposé au roi, avec simplicité , et lui, ce bon prince, avec sa piété ordinaire et avec l'empressement d'un homme auquel on rend service en lui proposant quelque chose à la gloire de la sainte Vierge, sous le titre *da Conceção da Rocha* , a tout accordé : c'est-à-dire qu'il s'est chargé de la dépense d'une reproduction en relief de la grotte où l'image a été découverte : le haut du relief représente l'intérieur de l'église qu'on édifie en ce moment, et dans le sanctuaire de laquelle sera placée une image toute semblable à celle de Carnaxida. Ce petit monument coûtera quelques mille francs; mais la dépense pour Notre-Dame n'arrête pas un prince si religieux.

J'ajouterai encore un mot pour la sainte Vierge , à l'occasion de notre translation ; nous ne pouvons douter que ce ne soit aussi son ouvrage. Il était décidé que nous demeurerions encore six mois dans notre maison louée , lorsque , faisant un pèlerinage à la sainte grotte de Carnaxida pour recommander à Notre-Dame la neuvaine de la Conception qui

allait commencer, je passai chez le premier ministre pour lui parler de quelques difficultés que faisait le propriétaire, et comme je lui témoignais le désir de nous voir enfin dans une maison régulière et lui rappelais le *colleginho* comme celle dont la remise à la Compagnie souffrirait le moins de difficultés : or, toutes celles qui jusque-là avaient paru insurmontables s'évanouirent à l'instant, et l'affaire se consumma définitivement le jour de l'*Expectation*, sans doute afin que nous ne doutassions pas que notre bonne Mère se tenait enfin pour satisfaite des dix-sept mois de la nôtre. Je reçus le lendemain, par le duc, l'*aviso* de Sa Majesté qui ordonnait aux Pères ermites de Saint-Augustin de nous abandonner cette église et cette maison pour y continuer maintenant nos ministères. On dit que cela a donné quelque déplaisir à ces Pères ; mais j'aime à croire que la sainte Vierge adoucira la contrariété qu'un déménagement forcé entraîne toujours avec soi. Les Pères nous ont très-bien reçus et, tout en se plaignant un peu de n'avoir que si peu de jours pour ce déplacement, surtout en hiver, ils s'exécutent et nous ont assuré qu'ils se félicitaient de trouver cette occasion de concourir au rétablissement de la Compagnie. Notez, au reste, que cet Ordre a quatre maisons à Lisbonne même ; deux sont immenses, une surtout et telle que l'on en a pu prendre la moitié pour

faire une caserne, sans incommoder beaucoup les religieux. Notez encore que, dans le *colleginho* en question, il n'y avait actuellement que deux Pères pour veiller seulement à sa garde. Notre adresse est donc maintenant : Petit collège de Saint-Antoine-le-Vieux, rue Saint-André; mais ici elle serait mieux comprise ainsi : *No colleginho de Santo-Antão, calçada de Santo-André.*

Nos Pères n'ont pas fait de courses au dehors cet hiver; ce n'était pas faute de bonne volonté, mais on ne les a pas demandés; les préventions sont terribles contre nous, il faudra du temps pour les détruire; du reste, ç'a peut-être été une providence, parce que cela a concentré les efforts de nos Pères dans notre petite chapelle qui a été une sorte de mission continuelle pendant ces six mois. Le Père Barrelle y a donné, entre autres, quatre neuvaines solennelles : celle de saint Ignace, du saint Cœur de Marie, de la Conception et de l'Enfant-Jésus; les confessions n'ont jamais cessé, j'ai là, sous les yeux, le billet du dernier trimestre du Père Bukacinski, et je vois que, pour sa part, il a reçu dans cet intervalle quatorze cent onze confessions particulières, et soixante-quatre générales, qu'il a fait trente-deux fois le catéchisme et est sorti dix-sept fois pour confesser des malades; en somme il s'est fait un peu de bien. On dit que le démon s'en

est plaint quelquefois, mais c'est là un témoignage fort équivoque et des plus difficiles à vérifier ; la rage de nos ennemis est chose plus claire, ils ont été jusqu'à persécuter ouvertement ceux qui suivaient nos exercices et se confessaient à nos Pères ; les calomnies et même les plus odieuses n'ont point été épargnées ; mais, par la miséricorde de Dieu, jamais cela n'a fait changer de manière de voir à nos véritables amis et protecteurs. La santé de tous se soutient. Je puis dire que les circonstances n'ont pas laissé de contribuer à ranimer encore l'ardeur de tous nos Pères et Frères, bien dignes, je vous assure, d'avoir un autre guide. Quoi qu'il en soit et tel quel, Dieu lui fera la grâce, je l'espère, de toucher enfin le but, si vous sollicitez pour lui le Maître de la Vigne, afin qu'il ne soit pas renvoyé comme un ouvrier inutile. J'ai grande foi dans les prières de mes Frères : comment n'en aurais-je pas dans celles de mon Père ? Oh ! oui, vous l'êtes, mon bon Père, et vous m'obtiendrez de mourir dans la Compagnie. Qu'ils sont donc malheureux, ceux qui la quittent ou méritent d'en être renvoyés... *Absit !...* Mon cher Père,... *Absit in æternum !* Adieu, je vous embrasse, j'attends votre bénédiction et celle du bon Père Provincial ; je vous offre au nom de toute la colonie portugaise les vœux de nouvelle année. Nous saluons en Notre-Seigneur tous nos frères

souffrants, errants, dispersés, persécutés ; nous nous unissons aux travaux et tribulations de tous. Votre enfant le plus affectionné pour la vie, *in æternum et ultra*.

PHILIPPE JOSEPH.

XLV

LE PÈRE DELVAUX A MADAME DELVAUX, RELIGIEUSE DU
SACRÉ-COEUR.

Lisbonne, 3 janvier 1831.

MA TRÈS-CHÈRE SOEUR,

Pax Christi.

Un petit signe de vie au commencement de cette nouvelle année ; mais ce ne sera que pour vous la souhaiter ainsi qu'à votre révérende et bonne Mère, sa sainte communauté et tous nos amis, parents et connaissances, bien bonne, bien pleine, bien parfaite. Plus les temps sont mauvais, plus il faut se presser d'en profiter : le bon Dieu ne manquera jamais à ses fidèles servantes. Saluez pour moi nos chères sœurs de Metz.

Je vous écris au milieu des embarras d'un déménagement d'hiver. Le roi a bien voulu nous faire

prêter une maison régulière avec église. Une circonstance qui nous rend cette faveur singulièrement chère, c'est que cette maison est tout juste celle qu'occupèrent, il y a près de trois cents ans, nos premiers Pères à Lisbonne. Elle a été le berceau de la Compagnie naissante. Le Seigneur, en nous y remplaçant, semble nous promettre une part abondante aux bénédictions qui caractérisèrent ces heureux et saints commencements. Nous y sommes entrés mercredi passé, nous ouvrîmes l'église vendredi. Dès le soir, au sermon et salut à l'occasion de la fin de l'année, il y avait beaucoup de monde ; le lendemain fête du saint Nom de Jésus, Circoncision, le Saint-Sacrement fut exposé depuis la dernière messe jusqu'au soir, et le même jour deux sermons. Les réflexions ne manquent pas, vous les ferez aisément, ainsi que les rapprochements, etc. Le lendemain, hier, l'église presque pleine toute la journée, et le soir plus que pleine. Il est vrai qu'elle est petite, cependant elle a cinq autels. Il y a dans les environs beaucoup de bien à faire ; c'est un quartier très-peuplé, quartier pauvre, et pour cela probablement plus près du royaume des cieux que bien d'autres. Nos Pères, après un demi-siècle de possession, avaient vendu cette maison aux Ermites de Saint-Augustin qui en sont encore les propriétaires. C'est *Nossa senhora da Rocha* qui nous a

placés ici ; pour moi c'est évident, comme si j'avais vu cette bonne Mère nous prendre par la main pour nous y ramener. Cette bonne Mère ! elle aime tout ce qui est petit, ce qui est humble, ce qui est obscur et méprisé des hommes !... Et, en effet, c'est tout ce que l'on pouvait nous donner de plus modeste, et, je l'avoue, c'est ce que tous nos Pères désiraient le plus sans oser l'espérer. Qu'il est bon de vivre dans la terre des saints, de retrouver leurs traces ! Priez, ma chère sœur, priez, ma bonne mère P..., priez toutes que l'arbre replanté là où il avait porté de si beaux fruits, retrouve encore quelque chose des sucres nourriciers qui les lui procuraient. Le roi a pris cette résolution le jour de l'*Expectation de la très-sainte Vierge*. Lorsque j'allai le remercier, il y ajouta une autre faveur qui fut de m'ordonner d'écrire au Révérend Père Général, pour obtenir de nouveaux Pères de notre pauvre Province dispersée. Le premier ministre en écrira de son côté à l'ambassadeur de Portugal à Rome. Ce serait pour nous bien consolant de revoir quelques-uns de nos Pères, et pour ce pays-ci, d'une extrême utilité.

Une seconde fois que je fus encore admis à l'audience de Sa Majesté, ce bon prince voulut bien me témoigner le plus vif désir de nous confier incessamment un collège, et m'assurer qu'il allait prendre pour cela des mesures efficaces ainsi que pour un

décret qui terminera notre affaire. Je me suis laissé entraîner à vous conter, en courant, ces petites nouvelles. J'aime à croire que ce sera pour la plus grande gloire de notre bon Maître. Vous allez redoubler de zèle et de charité pour faire une sainte violence au Ciel dans ce moment décisif. Vous aurez aussi la charité et vous ne manquerez pas d'occasion pour faire passer cette petite nouvelle à notre bon Père de Paris, en lui demandant aussi un redoublement de secours spirituels. Il règne ici une tranquillité parfaite. Adieu, ma bonne sœur, allons de plus en plus au solide des vertus. Devenons des saints, aimons beaucoup. O que Jésus et Marie méritent bien tout notre cœur ! Quand je vous écris, j'écris à Metz, c'est-à-dire, que ce que je vous dis, je le dis à nos chères petites sœurs, que j'appelle petites, parce que, près de la crèche, il me semble qu'il n'y a de bon et de beau en ce monde que ce qui est petit. Que la grâce de Notre-Seigneur et la protection de sa sainte Mère vous rendent telles que je vous souhaite et ne vous quittent jamais. Pardonnez mon griffonnage et comptez sur l'affection la plus tendre de la part de votre petit frère, de votre frère qui au moins désire être petit. *Amen..*

PHILIPPE JOSEPH.

P. S. 4 janvier. — Puisqu'il me reste une mi-

nute : nous avons dans notre église un autel consacré à la sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame du bon *Despacho* (succès). On dit que saint François-Xavier vint y recommander sa mission des Indes, avant son départ. La grande fête de cette Vierge miraculeuse est le 15 août. Nous établirons à un autre autel une dévotion particulière à Notre-Dame *da Rocha*, et déjà le roi a bien voulu se charger de la dépense que son petit trône exigera, je la lui évaluais approximativement à la somme de trois mille francs : voilà une nouvelle preuve de sa grande dévotion pour cette bonne Mère, et tout à la fois de son affection pour la Compagnie. Dans le jardin il y a au centre, sur le penchant d'une colline, une chapelle ruinée, où l'on dit que le même saint François-Xavier avait coutume de se retirer pour prier, lorsqu'il habitait dans le voisinage l'hôpital de tous les Saints, avec Simon Rodriguez. Elle lui fut depuis consacrée, et nous y avons retrouvé son image en terre cuite, mais mutilée. Si ce précieux monument demeure quelque temps en notre pouvoir, ce sera bien malgré nous s'il ne se relève pas de ses ruines. Ce sera l'image de la Compagnie. Pardonnez ces détails, je les adresse à votre piété.

XLVI

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE DRUILHET, A LYON.

Lisbonne, 3 février 1831.

MON RÉVÉREND ET BON PÈRE,

Pax Christi.

Oui vraiment je répondrai et sur-le-champ à votre bonne lettre du 15 janvier arrivée ici le 31, je n'avais pas besoin de l'espérance de deux messes pour m'y résoudre; mais je vous avoue que l'extrême besoin que j'ai de ce secours m'eût déterminé tout seul à ne point différer. Je le répète d'abord, votre lettre était bonne, excellente; mais, oserais-je le dire à mon Père? elle l'était trop, nous y retrouvions trop ce dont nous ne doutons pas ici, votre tendresse pour vos enfants exilés; et trop peu de ce que nous désirons tant apprendre, des nouvelles de notre chère Province. Je ne me plains pas pour le passé, le Père Socius a été admirable sur ce point, et qu'il en soit de nouveau et mille fois remercié; mais, pour le présent, que voit-on, que dit-on, que craint-on autour de vous? — Se taire est de la prudence, direz-vous, mon Révérend Père; à la bonne heure, n'en parlons plus; mais trouvez un moyen

de nous communiquer ce qu'il y a d'important pour la religion dans cette pauvre France. De mon côté, il me semble que je ne vous ai rien laissé ignorer de grave touchant nos affaires; ma lettre au bon Père Gury, et sans doute il vous l'a communiquée, aura comblé le vide causé par la révolution de cet été. Vous savez donc notre séjour de six mois dans un palais, rue Saint-Joseph, les bénédictions répandues par le bon Maître sur les petits ministères de nos Pères pendant la même époque, et notre translation à la fin de décembre dans cette maison, berceau de notre Compagnie en Portugal; vous savez nos trois dernières audiences du roi et combien elles seraient décisives dans des temps ordinaires; la bonté singulière, l'intérêt tendre, je puis dire les prévenances paternelles, de ce bon prince. J'ai un scrupule au sujet de la dernière, je ne vois pas bien si j'ai pu en parler au Père Gury; au reste *quod abundat non vitiat*, d'ailleurs *de Mariâ nunquam satis!* C'est elle qui était l'objet de cette audience, je la demandai et obtins pour remettre à Sa Majesté la petite image de Notre-Dame *da Rocha*. Il la reçut avec des démonstrations touchantes de sa tendre dévotion pour elle, la trouva fort ressemblante et me permit d'en offrir de semblables aux deux infantes, ensuite il voulut bien m'écouter longuement sur nos affaires, et la substance de ses réponses fut

toujours l'expression de la volonté la plus forte de la terminer *promptement, personnellement* et *d'autorité*. Cette audience eut lieu le 10 (janvier); peu de jours après, l'infante Dona Isabel nous envoya une aumône d'environ douze cents francs pour notre église dont, il faut le dire, la pauvreté est grande. Il s'y fait un grand concours : le mois de janvier a été fort occupé, d'abord par une neuvaine d'amende honorable au Saint-Sacrement terminée par les trois jours de l'*Adoration perpétuelle*; c'est la grande et solide dévotion des habitants de Lisbonne, à laquelle ils attribuent leur salut dans les temps les plus difficiles.

L'église demeure ouverte jour et nuit. Le Père Barrelle y prêche avec beaucoup d'onction; le bon Dieu le soutient d'une manière remarquable; aucun travail ne le fatigue, et il a une fécondité qui, à mon avis, ne peut venir que de la grâce; elle n'est pas d'aujourd'hui, elle date de son début même, et un évêque qui, sur le bruit de ses prédications, est venu l'entendre dans le principe de notre demeure au palais de l'Annonciade, me dit alors qu'il pouvait sans difficulté prêcher dans toutes les chaires de Lisbonne et jusqu'à la Cour. Au reste ce bon Père ne prêche pas, il ne fait que des homélies et toujours l'Évangile en main, mais avec une force et une précision qui m'étonnent. L'affluence pour

l'entendre va toujours croissant, notre église est de beaucoup trop petite, et ce pourrait être une raison pour lui permettre ce qu'il désire, je veux dire de prêcher dans les rues et les places publiques, suivant l'usage de nos anciens Pères. Ce ne serait pas sans grande mortification, mais je ne sais de quoi il est plus affamé ou d'opprobres pour le nom de Jésus-Christ, ou du salut des âmes. Je vous dis tout cela comme à son Père, bien sûr que vous n'en abuserez pas et que jamais le diable ne pourra partir de cette communication pour le tenter d'amour-propre ou l'arrêter en si beau chemin. Je suis dans ce moment comblé de consolations à son sujet dans une circonstance des plus délicates que puisse éprouver la vertu d'un religieux : ce n'est pas la première fois que les Consultants ont exagéré des faits dans leurs rapports avec le Très-Révérend Père Général et, avec la meilleure intention du monde, ont donné lieu à des mesures pénibles pour quelqu'un de leurs frères; cela vient d'arriver dans notre petite mission; j'ai trouvé ce bon Père, comme j'avais lieu de l'espérer, un enfant, un agneau de simplicité et d'obéissance. Les fruits qu'il recueille personnellement, c'est-à-dire pour lui-même, de son ministère, soit comme missionnaire soit comme confesseur, prouveraient tout seuls qu'il n'est point dans l'illusion qu'on lui a prêtée, il va croissant d'une ma-

S.

nière sensible dans les vertus solides ; mais enfin la pierre de touche la plus rassurante , surtout dans la Compagnie, est encore cette obéissance qui, malgré le zèle le plus ardent, l'évidence de secours d'en haut et de fruits plus qu'ordinaires, consent à tout quitter pour s'occuper à apprendre la langue, etc. Priez bien pour nous, mon bon Père, nous ne sommes pas dans un pays comme un autre, ni dans une position dont vous puissiez, ni vous ni personne, se faire une juste idée à quatre ou cinq cents lieues de distance. Pour moi, dans ma simplicité, je la trouve si extraordinaire que, loin de m'étonner de voir quelque chose qui le soit un peu, dans quelques-uns de nos Pères, je m'étonnerais bien plutôt que le Seigneur les laissât tous si loin de l'état général des choses et des besoins au milieu desquels il nous a transportés par des voies déjà par elles-mêmes si extraordinaires. Ne concluez pas de ce que je dis précédemment que l'épreuve du Père est de tout quitter... ; non, cela n'est qu'une supposition de son obéissance ; son objet réel n'en est qu'une partie et quelque autre chose que les bornes d'une lettre ne me permettent pas d'expliquer (1).

Vous apprendrez d'un autre côté, avec joie, le

(1) Nous aurions complété les explications données par le Père Delvaux sur les épreuves du Père Barrelle, si le Père L... de C... ne devait pas publier la vie de cet excellent Père.

succès d'une mission donnée dans les prisons depuis le 16 jusqu'au 29 janvier ; là c'était pour les instructions, le Père Pouty , et pour les confessions, non-seulement tous les Pères , mais en outre plusieurs religieux des autres Ordres , de manière à être toujours douze ou treize occupés à réconcilier ces pauvres gens. Plus de quatre cents ont profité de la mission et ont participé à la communion générale qui eut lieu le jour de saint François de Sales. Une cinquantaine seulement ne se sont pas rendus, et encore plusieurs d'entre eux ont promis de bonne foi de le faire plus tard. Pardonner est une des plus dures conditions pour ces malheureux , et aussi cela a-t-il donné lieu à des actes héroïques. Le Père Pouty s'est montré bien bon pour eux, et j'aime à croire que sa simplicité , sa mortification et sa charité ont contribué plus que tout le reste à les convertir. Il ne revenait à sa maison que le soir, échangeait son dîner avec celui de quelqu'un des plus malheureux , mangeait à leur gamelle et de ce qu'ils appellent *la charité* , une mauvaise soupe , claire et insipide , se contentait de leur pain , et tous les jours vers le soir , distribuait à tous sans distinction une bonne portion de riz qui se cuisait à la maison et se portait tout chaud à la prison ; c'était le fruit des aumônes qu'il avait précédemment recueillies dans la ville ; et elles suffirent non-seule-

ment pour amadouer ainsi trois cents des plus misérables et leur ouvrir le cœur, mais pour leur donner des chapelets, orner leurs oratoires pour de petites solennités dans leurs propres cachots, tantôt à l'honneur du Sacré-Cœur, tantôt à l'honneur de Notre-Dame. Il a beaucoup obtenu en leur parlant souvent du Rosaire, il en faisait tout ce qu'il voulait : se prosterner le visage contre terre, se frapper la poitrine, crier miséricorde, chanter les louanges du Saint-Sacrement dont ils vivent éloignés, celles de la sainte Vierge, etc., etc., tout cela allégeait leurs chaînes, je veux dire le poids de leurs souffrances, car ceux-là n'en portent pas d'autres. Quand il fut question de confession, ils s'y présentèrent avec la simplicité des enfants, et beaucoup avec la ferveur des novices. Les confesseurs en sortaient émerveillés et bien consolés. Quand ils furent tous réunis pour la communion générale, c'était un spectacle attendrissant, beaucoup étaient presque nus et couverts encore de vermine, mais tout disparaissait sous ce vêtement d'innocence que la foi rendait sensible à tous les yeux. Ces infortunés, heureux alors, plusieurs pour la première fois, oublièrent leurs haillons, leurs gardes et leurs verroux, et chantaient comme des anges le *Bemdito e louvado seja*... il y avait de quoi pleurer; ce vous sera facile à croire, les larmes

m'en viennent encore aux yeux. Cent cinquante de ces malheureux devaient ce même jour recevoir une dernière grâce, celle de la Confirmation; le cardinal-patriarche avait promis de venir en personne la leur donner, mais au dernier moment, Son Éminence se laissa un peu effrayer de la nouveauté de cette démarche, totalement insolite, lui dit-on, dans ces sortes d'établissements, le roi était absent à Salaverra, comment prendra-t-il la chose? Les temps sont difficiles, les circonstances critiques, ce sont des prisonniers, qui sait si l'on ne profitera pas du moment pour forcer les portes, etc.? Puis ce sont les Jésuites qui sont les moteurs, etc. Bref, la veille arriva contre-ordre, et la chose fut remise au retour du roi, au grand regret de ces bonnes gens.

Après ce travail, les Pères ont fait la Récollation et ont renouvelé les vœux le 2 de ce mois. C'était différé à raison des travaux précédents, et sans grande conséquence, à raison d'un retard semblable de toutes les rénovations précédentes. Actuellement on se prépare aux *Quarante-Heures* et au travail de la confession annuelle qui n'est pas petite chose, dans un pays où il est encore d'usage de se confesser au moins une fois l'an. La mission va d'ailleurs continuer dans les prisons et dans notre église par forme de carême. Voilà, aujourd'hui, 7 février, où nous en sommes, jouissant tous d'une

bonne santé et à la disposition de la Providence. Je n'étends pas davantage cette lettre pour ne pas faire de nouveau manquer la poste; d'ailleurs *in multiloquio non deerit peccatum*. Le Très-Révérérend Père Général m'a reproché de mettre beaucoup de *nationalisme* dans ma correspondance avec la France, c'est assurément un de ces enfants du *multiloquium*; j'aurais bien désiré qu'il eût eu la bonté de me le faire mieux reconnaître, pour pouvoir plus facilement et plus efficacement le corriger. Si vous, mon cher Père, saviez quelque chose de l'idée du Très-Révérérend Père à ce sujet, vous me feriez bien plaisir de me le dire : car vraiment je n'ai pu imaginer ce que ce pouvait être et je n'ai pas osé insister près du Très-Révérérend Père pour en avoir l'explication. En attendant, tout ce que je puis faire est d'écrire moins, dans l'espoir que ce défaut tombera dans les retranchements. Ceci est encore pour vous, mon cher Père, et pour vous seul, parce que vous seul pouvez apprécier la sincérité du désir que j'ai de retrancher jusqu'à l'ombre de ce que le Très-Révérérend Père regarderait comme un défaut. Priez bien pour moi, priez pour notre petite famille, demandez à Notre-Dame-de-Fourvière que nous nous montrions en tout et toujours de dignes enfants de la Compagnie. Si vous le pouvez commodément, remerciez Mme P... de l'envoi par

Marseille ; ce n'est pas encore arrivé, mais j'ai reçu la lettre d'annonce et j'espère que ça ne manquera pas. Tout ce qui vient de France en ce genre est ici fort goûté. Recommandez-moi avec toute la mission de Portugal à cette sainte communauté. Adieu, mon bon Père, nous prenons tous une part singulière aux embarras de votre Province. Pauvre Père ! que de Joseph, que de Benjamin vous avez à pleurer ! mais courage !... tout ceci aura un terme. Si vous venez en Espagne, vous irez à Madrid ; si, à Madrid, nous ne vous pardonnerions pas de ne point pousser jusqu'à Lisbonne. Amenez-nous enfin un Supérieur ; j'ai rêvé que vous laissiez en cette qualité le Père Gury, c'était trop beau !... Oh ! que nous l'embrasserions de bon cœur, déjà nous le faisons tous bien tendrement en esprit. Oserai-je me rappeler au souvenir de la respectable famille au milieu de laquelle vous vivez ? Je n'ai eu le bonheur que de l'entrevoir, mais assez pour en emporter la plus profonde estime. Et mon pauvre Père R..., je n'ose vous en parler... l'avez-vous vu ? Que fait-il ? Son malheur est-il sans remède ? Je n'ose m'occuper de lui après tout ce que j'ai vu. Adieu, encore un coup. Votre Enfant, mais le plus affectionné, etc...

P. PHIL. JOSEPH DELVAUX, S. J.

XLVII

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE DRUILHET, A LYON.

Lisbonne, 28 mars 1831.

O MON CHER ET BON PÈRE,

Que vous faites bien de me prêcher un peu par votre bonne lettre du 25 février ! Mais vous le faites trop peu ; je suis si faible et si misérable que je ne suis pas encore parvenu à connaître bien mon mal. Je sais seulement, en général, qu'il doit être grand, puisque je vois, par votre lettre même et par toutes celles de Rome, que mon administration est un objet d'inquiétude pour ceux qui me l'ont confiée ; que vous feriez donc une bonne chose de m'aider à me connaître, puis à me réformer ! Prêchez-moi aussi un peu sur l'indifférence parfaite à la confiance de mes supérieurs, car en cela aussi je suis bien novice. J'ai de superbes théories que je donne aux autres, au besoin, et fais sonner bien haut ; mais, en pratique, je suis bien loin de mes principes. Je désire la consolation d'être approuvé. Misère humaine ! Priez pour moi, mon cher Père, et jugez si, dans la position où je suis et dans le besoin que j'éprouve d'un supérieur immédiat, j'ai dû sourire

à la pensée d'aller vous voir au Passage ! Moi, qui vois toujours en vous notre Provincial, je prenais pour un ordre ces mots si clairs : « Ne pourriez-vous y venir?... J'aurais grand besoin de vous voir. » Mais ces mêmes mots, soumis à nos Pères d'ici, ces mêmes mots, si clairs pour moi, se sont obscurcis et changés en compliment de votre excellent cœur, et les susdits Pères n'ont point mis de doute sur la nécessité d'attendre un ordre plus précis. Voyez donc, mon Père, si le besoin de me voir ne pourrait pas devenir un ordre de me rendre près de vous. Nous avons encore longtemps à attendre un collège et un décret, et jusque-là je suis bien libre, je vous assure ; et eussions-nous demain décret et collège, toujours l'ouverture serait différée à la rentrée des classes.

Ne concluez pas de ce que je dis ici que je rêve un changement de destination ; ce que j'ai dit précédemment de mes misères et ce que vous savez de mes épreuves pourrait vous faire croire que je suis capable de vous donner ce scandale ; mais non, mon cher Père, je suis heureux à mon poste, dans les bras de l'obéissance, qui est pour moi la Providence. Je ne pense qu'à y faire la volonté de notre commun Maître, manifestée par notre commun Père ; je jouis même, il faut vous dire cela comme à mon Père, d'une paix intérieure plus grande que jamais,

fruit , à ce qu'il me semble, d'une miséricorde toute gratuite du Seigneur , qui proportionne toujours les secours aux besoins. Ce que je dis donc du voyage d'Espagne n'est que pour répondre à l'article tout drôle de votre lettre et vous exprimer de mon côté la consolation, si conforme à l'esprit de saint Ignace, qu'éprouverait mon cœur à me retrouver , ne fût-ce que pour quelques jours , sous un supérieur. Mais c'est trop parler de moi : venons à la communauté; elle continue, en bonne santé, ses petits travaux.

Depuis ma lettre du 7 février, nous avons eu l'échauffourée du 8, qui heureusement n'a eu aucune suite que pour les infortunés instruments que la révolution avait jetés en avant comme des enfants perdus, et dont le procès a été instruit sur-le-champ. Sept ont été condamnés à mort : premier exemple de sévérité de ce genre depuis que nous sommes ici, et, certes , longtemps et souvent provoqué par les amis du trouble. Nos Pères ont été appelés pour assister ces malheureux, et les Pères Mallet et Rousseau ont rendu ce pénible service à deux d'entre eux; tous sont morts en bons chrétiens. Ici l'impiété n'a pas encore le caractère d'une constance féroce et surnaturelle comme en certains pays.

Le Père Pouty continue ses travaux dans les prisons, et demain il consomme une quatrième mission pour la communion générale, avec les fruits dont

j'ai déjà parlé. Ce bon Père à cette occasion a un crève-cœur passablement dur. Parmi ces pauvres gens, sur onze à douze cents qu'il aura évangélisés, il y en a de sept à huit cents qui ne sont pas confirmés. Il voulait leur procurer cette grande grâce; mais vous ne croiriez jamais l'opposition qu'une proposition si simple a rencontrée : « *Ce n'est pas l'usage!*... » Il a remué ciel et terre, je veux dire les deux pouvoirs, mais en vain jusqu'à présent. Il est vrai qu'on n'a jamais refusé catégoriquement; mais enfin, à force de contradictions, il est arrivé à la veille de sa clôture sans pouvoir compter sur rien. Il faut savoir qu'ici, jusqu'à l'année dernière, que le Nonce se mit par charité à confirmer dans sa chapelle, puis à notre mission de Marvilla, on ignorait généralement qu'il y eût ce septième sacrement dans l'Église!

Plaisanterie à part, on en faisait fort peu de cas, et c'est ce malheureux préjugé qui fait croire aujourd'hui que ce serait compromettre la dignité épiscopale que d'introduire un évêque pour l'administrer dans une prison. Ces malheureux prisonniers sont victimes de bien d'autres préjugés; un seul exemple : la communion pascale se bâcle pour sept ou huit cents et même plus de mille individus en une matinée, tout compris, préparation, confession, communion, déjeuner, etc.; et tout le monde

sait que ce jour on convoque le ban et l'arrière-ban des confesseurs pour expédier la besogne en un clin d'œil. Tout ce qui a encore un reste de foi gémit ; mais *c'est l'usage!* Voilà encore un article qui , pour vous , a peu d'intérêt ; mais pour le Père Pouty , c'est la prunelle de l'œil ; et pour nous , si vous saviez que de conséquences il faut en dévorer ! Le défaut d'éducation a réduit ici presque tout à de magnifiques souvenirs ; un exemple : le corps des Principaux de la Patriarcale (qui sont ici , ce qu'est le Sacré-Collège à Rome) , qui était primitivement de vingt-quatre , est réduit aujourd'hui à six environ , parce que , devant concourir dans un sujet pour être éligible , *fidalgua* (noblesse) , et non pas science , mais du moins *études* , on ne trouve personne pour remplir les vides ; mais encore un coup , pourquoi vous parler de ces particularités ? Toutefois ce ne sera pas sans fruit ; vous vous attendrirez sur ce beau royaume plus encore que vous n'avez fait par le passé ; vous prierez , vous ferez prier , et c'est là tout juste ce que je me propose , car du Ciel seul peut venir notre remède ; s'il pouvait venir de la terre , il y a longtemps que notre bon prince , le roi , nous l'eût donné : ceci comme transition bien naturelle à un article plus consolant : celui de la faveur que nous continue ce pieux monarque.

A la suite des prières de *Quarante-Heures* , pen-

tant le carnaval, et qui, par parenthèse, ont été très-suivies, le Père Barrelle a ouvert une mission dans notre nouvelle église; il était demandé dehors; mais le patriarche témoigna le désir qu'il offrît premièrement nos services dans le nouveau quartier que nous habitons; il n'en fallait pas tant pour fixer le lieu des travaux du Carême. La mission dura trois semaines, avec quelques fruits, mais de beaucoup inférieurs à ce que nous pouvions espérer, et vous saurez un jour pourquoi, quand on vous racontera le martyre de quelques-uns de nos Pères, vous pourrez évaluer la somme de résistance qu'ils auront constamment à vaincre. Quoi qu'il en soit, le roi, qui n'est pas lui du parti de l'opposition, voulut bien accepter de venir assister à la clôture, sur l'invitation que j'avais cru devoir lui en faire, pour qu'il ne prît pas de mauvaise impression de notre silence, après tout ce que le Nonce avait obtenu de lui en semblable occasion, lors de la mission de l'église du Loureto. C'était une faveur que nous n'osions espérer, n'étant pas même en mesure pour la solliciter; mais mon invitation ne put être assez vague et mes observations assez fortes pour empêcher le roi de saisir avec empressement cette nouvelle occasion de proclamer ses sentiments pour nous. La Providence vint au secours pour les moyens; la circonstance du jour, qui était

le Dimanche de la Passion, notre pauvreté connue, nous dispensèrent de faire de grands frais pour la décoration de l'église; quelques amis prêtèrent le strict nécessaire. Le roi envoya ce qui regardait spécialement sa personne, les deux duchesses se chargèrent du déjeuner, les gardes furent mandés d'office, la place, les rues adjacentes, la cour même furent repavées et nettoyées par ordre du lieutenant-général de la police; bref, pour la maison qui devait succomber sous l'énorme dépense d'une réception solennelle, ce fut une fortune; il est de fait qu'elle en resta moins pauvre. Rien que le déblaiement de la cour, encombrée d'ordures de temps immémorial, devait nous épuiser un jour ou l'autre; et, par la troupe des gens de la police, ce fut l'affaire d'un jour. Quant au déjeuner, les duchesses, toujours pour nous d'une charité exquise, y mirent un zèle si minutieux, si attentif, qu'elles envoyèrent non-seulement tous les gens pour le service, mais jusqu'à la dernière pièce du service, jusqu'au charbon de la cuisine, avec ordre de laisser tout ce qui resterait de la table du roi et des provisions: j'entends comestibles.

Revenons au roi. Il vint à neuf heures, comme il l'avait annoncé, accompagné des deux infantes; nous le reçûmes à la porte, où il baisa le Christ, et reçut l'eau bénite; il entendit une messe basse que

je célébrai, puis on exposa le Saint-Sacrement ; suivit immédiatement le sermon, dont le Père se tira fort bien, puis *Te Deum*, litanies et bénédiction ; il y avait un peu de musique. Tout alla sans accroc, et le roi parut satisfait ; il voulut bien monter ensuite dans la salle qui lui était préparée, et accepta le déjeûner : c'est-à-dire, qu'il voulut bien s'asseoir ainsi que ses sœurs, et manger d'une espèce de crème appelée *manger-royal* ou *céleste*, peu importe. L'important, pour nos amis, était qu'il mangeât, et il le fit de bon appétit, s'entretenant fort gaiement avec Leurs Altesses. Il n'y avait dans la salle que la Communauté, les chambellans et aides-de-camp, général et particulier, le capitaine des archers et le grand écuyer. C'est là, avant que le roi se mît à table, que nous lui baisâmes tous la main, et que je le remerciai du bonheur qu'il procurait à notre petite Communauté par sa présence, nous rappelant si efficacement et si parfaitement les beaux temps de Jean V (son trisaïeul et notre dernier protecteur), et ceux de Don Sébastien, qui venait dans ce même *colleginho* visiter familièrement nos premiers Pères. Je me hasardai après le déjeûner à lui proposer de visiter la chapelle où saint François-Xavier venait prier, pendant son séjour à Lisbonne, au milieu du jardin, et le bon roi d'accepter.

Le jardin est sur une colline fort découverte, et

en face d'une grande partie de la ville : le mouvement des gardes, que nous avions un instant auparavant fait distribuer sur toute la route que Sa Majesté devait parcourir, avait appelé l'attention de tout le quartier ; on était aux fenêtres et sur toutes les éminences pour jouir du spectacle si cher aux bons Portugais , celui de leur roi ; il fit cette petite course avec les deux infantes de la façon la plus gaie et la plus aimable. Arrivé à la chapelle, et après un premier coup d'œil sur son état de délabrement, il se mit à genoux de la manière la plus édifiante, devant les débris de la statue du saint ; puis, se relevant, il revint à examiner en détail s'il y avait moyen de restaurer et conserver ce monument , en traita sérieusement, se remit à genoux une seconde fois, puis se retira, ne parlant que du saint et de la nécessité d'en conserver un si touchant souvenir.

Au sortir de la chapelle faillit arriver le plus terrible accident : cinq ou six marches qui y conduisent sont aussi ruinées que la chapelle, et il avait fallu les laisser dans leur état naturel, puisque nous ne nous proposons que de montrer des ruines. Or, le chambellan de la plus jeune des infantes, ne s'occupant que de Son Altesse, manqua le pied, le plaçant au défaut d'une marche ; il dégringola l'escalier, et, comme il arrive dans ces accidents qu'on s'accroche machinalement où l'on peut, il entraînait

la princesse dans sa chute ; j'étais le plus près, j'accourus pour l'arrêter; heureusement elle venait de se dégager de la main du chambellan, qui était allé retrouver l'aplomb au pied de l'escalier, et Son Altesse elle-même avait repris l'équilibre. Nous en fûmes quittes pour la peur, et l'heureuse issue d'un événement qui pouvait être si funeste et nous avait glacés d'effroi ne fit qu'ajouter à la gaieté. Je puis appliquer ce terme au reste de la visite.

En descendant du jardin, Sa Majesté retraversa la maison et sortit aux acclamations de son bon peuple, nous laissant bien édifiés de sa piété, touchés de sa simplicité et bonté singulières pour nous, et heureux de vivre sous un si bon prince. Le soir, nous illuminâmes, selon l'usage, ainsi que tout le quartier honoré de la présence de Sa Majesté. Le lendemain, j'allai à Quéluz m'informer de sa santé et de celle des infantes, et remercier. Je fus accueilli avec plus de bonté que jamais. Là, Sa Majesté trouva le moyen de rendre encore plus publique son affection pour la Compagnie; il voulut que je lui baisasse la main à la chapelle même, au moment qu'il y arrivait pour le Salut, c'est-à-dire, en présence de toute la Cour et de tout le peuple de Quéluz, et ce fut là même qu'il me promit plus expressément de faire réparer la chapelle de saint François-Xavier aux frais de l'État.

Voilà, mon Révérend Père, nos petites aventures et l'état de nos affaires. Vous y verrez que s'il ne dépendait que du roi, il y a longtemps que tout serait terminé; il en est de même du premier ministre, qui vient de nous obtenir de nouveau de Sa Majesté une somme assez considérable pour les réparations indispensables de notre maison, et qui saisit toutes les occasions de nous obliger.

Mais en voilà beaucoup plus que je ne voulais vous dire; prenez patience, mon cher Père, j'ai laissé courir ma plume, sûr de votre indulgence; n'imputez qu'à ma confiance et à mon amour filial ce qui a pu lui échapper d'ennuyeux ou d'indiscret. Nos Pères et Frères, qui sont aussi vos enfants, s'unissent à moi pour vous embrasser dans le Seigneur, ainsi que le bon Père Gury. Ma lettre va par *le Passage*, pour vous y rencontrer ou vous y attendre; sinon, elle vous cherchera, j'espère, à Lyon. Quelque part que vous soyez, recommandez-nous à notre bonne Mère; bénissez-nous et comptez sur le respectueux attachement de votre petite famille portugaise, etc.

PHILIPPE JOZÉ DELVAUX.

XLVIII

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE DRUILHET, AU
COLLÈGE DU PASSAGE.

Lisbonne, 18 mai 1831.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Votre bonne lettre du 26 avril est arrivée trop tard ; je n'eus rien de plus pressé que d'assembler nos Pères pour prendre leur avis ; après avoir relu et relu votre proposition, après avoir pesé mûrement les circonstances, ils furent unanimes pour le départ. J'allai en conséquence en faire confiance au duc de Cadaval, mais il m'arrêta tout court en me disant que le roi était absent, que je ne pouvais sortir sans avoir pris congé, et qu'il ne me restait pas assez de temps pour aller le trouver ou attendre sa réponse et arriver au Passage avant le 24. J'en fus donc pour ma bonne volonté. Nous avons fait beaucoup de conjectures, même avec le duc, pour deviner ce que vous pouviez avoir de si important à nous communiquer ; mais enfin si c'est en effet nécessaire, le bon Dieu saura bien arranger les choses pour que cela s'effectue une autre fois.

J'espère que vous ne nous laisserez pas ignorer ce que vous devenez dans notre chère France. Ici tout continue à être fort calme. Nos petits travaux continuent. Nous faisons le mois de Marie, c'est le Père Mallet qui le prêche avec succès, sa facilité et sa force vous étonneraient. Les Pères Barrelle et Pouty, après une mission dans un village à quatre lieues de Lisbonne, donnée, depuis le carême de notre église, sont passés à un des faubourgs de cette ville, nommé Belem, où ils font bruit et fruit, à ce qu'on nous rapporte, car c'est assez loin pour que je n'aie encore pu les y visiter. La santé de tous se soutient. Adieu, mon bon, mon respectable et tendre Père; j'ai eu un instant la perspective de vous revoir prochainement, de vous embrasser vous et nos chers Pères Gury, Varlet, etc., etc.; c'était trop beau, je ne le méritais pas!... Priez pour moi, vos lumières me seraient bien nécessaires; que du moins vos prières viennent à mon secours.

Le Très-Révérend Père Général est de plus en plus inquiet sur mon compte (1), son mécontentement est juste; je tremblerais pour les conséquences si je n'espérais qu'il voudra bien se montrer plus

(1) Le Père Delvaux prend un peu trop sur lui la faute d'un de ses inférieurs qui, victime d'une illusion, commit des excès de zèle et des imprudences qui finirent par nécessiter son éloignement du Portugal.

père que Général. Priez, je vous en conjure; et n'oubliez pas que nous sommes vos enfants. Vous pouvez confier, et je vous prie de le faire, cette triste affaire au bon Père Gury qui y sera sensible. Il verra avec attendrissement un des enfants qu'il a engendrés à la Compagnie, avec tant de travaux, courir aujourd'hui le plus sérieux danger d'encourir l'indignation de notre Père commun, et ses ferventes prières conjureront l'orage. Pour sa consolation et la vôtre, tout ce que je puis dire, est qu'il m'avait paru successivement faire toujours le mieux possible, et que, par conséquent, dans une bonne foi véritable, quoiqu'aujourd'hui je la reconnaisse mal fondée, je m'imaginai ne pouvoir agir autrement sans péché.

Vous expliquer cela davantage, c'est impossible par lettre, ou ce serait infini. Vous en savez assez pour vous intéresser à mon sort et pour asseoir sur vos tablettes qu'il ne faut plus charger de missions au loin un homme sans expérience, sans vertus, sans science.

Adieu, etc...

Votre enfant,

PHILIPPE-JOSEPH D...

XLIX

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE DESBOUILLONS, A
SAINT-JOSEPH (AIX).

Lisbonne, 6 janvier 1832.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Profitant de la bonté de M^{me} Dumas, je glisse ce billet dans une réponse que je devais à cette respectable dame, par lequel je désire m'entretenir un instant avec tous les habitants de cette sainte retraite. Je commence à les embrasser tous en Notre-Seigneur, et par leur souhaiter la paix au commencement de cette nouvelle année. Oui, la paix !... et dans toute l'étendue de ce mot, la paix !... le temps n'est pas au beau, mais il est une paix compatible avec l'orage et avec la guerre elle-même, c'est celle-là que je souhaite à tous, sans chercher à l'expliquer davantage, puisque, si elle surpasse tout sentiment, elle est aussi au-dessus de toute expression. Tout ce qui est ici de votre connaissance, s'unit à moi pour vous faire les souhaits du temps, et vous demander pour nous un petit pèlerinage de chacun à Lorette, au Bienheureux, et, si elle existe

encore, à la *Vierge-des-Adieux*. Nous avons pris beaucoup de part à la mort de M. Coulon ; mais notre consolation est dans sa sainte vie , il prie pour nous, n'en doutons pas, et il voit maintenant, mieux que nous, ce qu'il faut demander. Ici nous nous portons bien , la bonne Providence a soin de nous, la famille est augmentée de quatre personnes, et nous pouvons espérer que le bon Dieu qui a envoyé ce précieux accroissement multipliera aussi les pains pour nourrir ces braves gens qui désirent de bien bon cœur le servir. Les travaux continuent comme de coutume et non sans quelque profit, malgré la difficulté des temps ; il faut savoir qu'ici, quoiqu'on calomnie beaucoup, au dehors, ce cher et bon petit royaume, il est encore permis d'y vivre beaucoup plus tranquille que partout ailleurs. Il est vrai que dans ce moment on vient de mécontenter quelques individus, mais à mon avis, ils avaient tort, on dit qu'ils travaillaient à détruire la religion et le gouvernement établis, c'était mal, et ce me semble, ce serait mal partout. Le moyen employé était l'enseignement de l'université, ce qui mettait le poison dans la source, le remède a été : former l'université et mettre la réforme dans les livres, les professeurs, les méthodes. Moi je ne me mêle pas dans ce qui ne me regarde pas, mais je vois des gens entendus qui applaudissent à la réforme. Il est bien

vrai que ce qui choque avec quelque apparence de fondement, c'est, dans le siècle des lumières, d'avoir confié ce grand objet à un moine ; or, un moine est-il capable de quelque bien ? Voilà ce qu'on dit ; mais c'est tout simplement une sottise : car un moine, pour être moine, n'est pas pour cela essentiellement une bête. Celui-ci entre autres est plein de bon sens et d'une droiture, et d'un savoir, et d'une fidélité à l'épreuve. Son plus grand crime aux yeux du siècle est sa prédilection pour une Compagnie qui n'est point de ce siècle. Il veut à toute force les Jésuites dans l'université, il a posé leur rétablissement comme condition de son acceptation, il écrit en leur faveur, il veut aller les installer solennellement, il a trouvé le moyen de faire agréer tout cela de qui de droit. *Voilà un pâté bien malencontreux* (ce pâté est en effet sur l'autographe), il a coupé le fil des hauts faits du réformateur. Soit, vous en avez assez pour vous en former une idée, c'est un homme du xvi^e siècle qui s'est imaginé qu'on pouvait encore y trouver quelque chose de passable et qui ne va pas par quatre chemins. Mais laissons-le aux prises avec les jansénistes, les philosophes, les amis de constitutions, etc., et revenons à notre petite famille. C'est aujourd'hui fête pour elle et fête bien respectable, deux cent quatre-vingt-dixième anniversaire de prise de

possession de cette maison par notre vénérable ancêtre Simon Rodriguez, jour pour jour. C'est pour nous un souvenir touchant et plein d'instruction. C'était un si brave homme, sa famille jouit si longtemps de l'estime universelle ! Il est vrai qu'elle succomba vers le milieu du dernier siècle sous la multitude de ses ennemis ; mais, sous le règne du bon prince qui gouverne le Portugal, il a enfin été permis de faire entendre la vérité, et l'on assure que la réhabilitation de cette maison ne tardera pas à s'effectuer. Cet acte de justice et de religion sera suivi de la concession d'une grande maison à Coïmbre, faible dédommagement des pertes immenses que ce grand procès nous a coûtées, mais nous regardons ce sacrifice comme rien, une fois qu'on reconnaît nos ancêtres innocents, et qu'il nous est permis de servir encore avec un nom sans tache ce beau pays. Priez pour que tout se consomme à la plus grande gloire de Dieu, et pour le salut de nos âmes. Je vous assure que tous ces bouleversements font faire de sérieuses réflexions. Je ne vois plus d'essentiel qu'à aimer le bon Dieu par-dessus tout, de tout son cœur et de toutes ses forces, et tout le reste, uniquement pour Dieu et en vue de Dieu, j'en prends tous les jours la résolution ; priez-le qu'elle devienne efficace, je me fais vieux ; il est temps de se préparer à lui rendre compte. Adieu,

votre tout dévoué en Notre-Seigneur et sa sainte
Mère,

PHIL. JOS. DOVALLE.

L

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE DRUILHET, A PARIS.

Lisbonne, 3 février 1832.

MON RÉVÉREND ET BIEN BON PÈRE,

Pax Christi.

Votre bonne lettre du 12 est arrivée le 30 janvier ; c'était le 1^{er} jour du *triduum* pour la rénovation des vœux qui s'est faite hier ; jugez par toutes ces dates si j'ai quelque rancune ! Elle eût été peut-être pardonnable, car enfin des enfants ont besoin de nouvelles de leur bonne Mère, de leur bon Père ; or, de qui les aurons-nous si jusqu'au cher M. Malarmet (*sic*) garde un si rigoureux silence ? Cependant l'ombre d'une lettre suffisait pour nous faire en quelque sorte oublier tout le passé. J'ai lu à toute la petite famille hier, au lieu des *Avisos* d'usage en pareil jour, cette si bonne lettre, et tous vous en remercient bien sincèrement. Les faveurs de la très-sainte Vierge, dont vous nous faisiez mention, ne pouvaient pas mieux nous arriver, occupés que nous étions à fêter cette bonne Mère. Ce que vous

disiez de sa protection sur le Portugal est vrai à la lettre. Ici, les preuves en sont sous la main à chaque pas. Aussi faut-il convenir qu'il y a encore un nombre bien considérable de fidèles serviteurs. L'Immaculée Conception, le Rosaire et les trois Scapulaires sont singulièrement en vénération. Les médailles dont vous parlez ont été très-goûtées ici; il y en avait une petite pacotille dans l'envoi de la bonne mère Marie, et ce fut à l'occasion de l'invasion du 11 juillet que j'en donnai en particulier aux ducs et à leurs familles; ils me promirent d'eux-mêmes d'en remettre une au roi. Jugez s'il nous sera agréable et avantageux de voir renouveler notre petite provision, quand notre bienfaitrice aura une nouvelle occasion. Les petites croix avec et sans crucifix ont fait aussi grande fortune; on n'a pu contenter tout le monde.

Quant à notre retour en France, nous ne pouvons qu'être tous bien sensibles à la manière obligeante dont vous voulez bien en parler, et, certes, nous comptons assez sur votre cœur pour y lire d'avance ces paternelles dispositions; mais il me semble que nous sommes bien loin encore d'un semblable événement, et, selon toute apparence, vous serez plutôt dans le cas de nous envoyer un nouveau renfort que de revoir ceux que vous avez déjà prêtés au Portugal.

Vous aurez vu , par ma correspondance avec ma sœur , que nous avons enfin fait un pas en avant. La résolution pour le collège de Coïmbre va se confirmant et développant de la manière la plus satisfaisante. Le roi veut que nous y allions le plus tôt possible ; il veut que nous y suivions en toute liberté le *Ratio studiorum*. Le réformateur (c'est-à-dire le grand maître de l'Université) est dans les mêmes dispositions ; il a obtenu de Sa Majesté la permission d'aller nous mettre en possession ; il veut que ce soit avant le carême. La maison de Coïmbre a de quoi intéresser toute la Compagnie par les précieux souvenirs qu'elle rappelle. Je ne vous en parle pas , parce que vous trouverez dans l'histoire générale de la Compagnie , par le Père Orlandin , plus que ne pourrait contenir une simple lettre. On ne nous en rend qu'une partie : je parle de celle que fit bâtir Don Jean III ; mais on assure que cette partie forme un tout considérable et parfaitement indépendant de ce qui a reçu une autre destination. Il est fâcheux que l'église se trouve dans cette dernière partie ; c'est aujourd'hui la cathédrale. Mais patience ! Nos Pères aussi , presque partout , et là , en particulier , ont commencé sans église. Faites bien prier dans toute la Province pour que nous portions dans cette nouvelle fondation le véritable esprit de saint Ignace. Il y a là un bien immense à faire ;

c'est le centre de toute l'instruction du royaume, et là aussi l'influence sur toute la jeunesse qui veut entrer dans l'Université, car elle doit y être préalablement examinée, encore qu'elle ait fait ailleurs ses études préliminaires.

Comptant sur votre charité, nous prenons la liberté de vous prier de faire nos expéditions par Gênes : là le Père Jourdan surveillera volontiers l'embarquement, et si l'envoi pouvait se faire tout de suite, peut-être pourrait-il accompagner nos nouveaux Pères que nous attendons, cela rendrait l'envoi infiniment plus sûr et moins dispendieux. Les livres indiqués dans la liste ci-jointe, autant que possible, devront être bien reliés, s'il s'agit de livres de bibliothèque et bonnes éditions ; ajoutant de votre côté tout ce qui vous paraîtrait devoir être ici de quelque utilité pour nos professeurs, n'oubliant pas l'enseignement des mathématiques et de la physique et autres sciences naturelles qui font partie de l'enseignement de nos colléges ; tout ce qui mérite quelque attention en fait d'apologie de la Compagnie ancienne et moderne ; ici rien en ce genre n'est connu : la philosophie et la controverse ; les Bonald, de Maistre, Haller, etc. Ceci n'est qu'une avance que nous vous prions de faire, il serait bien indiscret de le demander à un autre titre et je vous prie de disposer déjà de 500 francs que M^{me} Marie tient

à notre disposition pour un autre objet qui sera exécuté ici en conséquence et conformément à son désir. Quant au surplus, vous voudrez bien nous mander comment il faudra vous le faire tenir et où. L'emballage pour un si long trajet est une chose que je recommande bien à la sollicitude de l'expéditionnaire qui pourrait bien être le bon M. Seguin d'Avignon ou le non moins bon M. Rusand de Lyon, et je profite de l'occasion pour me rappeler avec votre permission à leur souvenir.

Ce que je dis de vous rembourser les frais de cet envoi, n'empêche pas, comme bien vous comprenez, que si quelque bonne âme voulait nous en faire la charité, ce serait la plus belle œuvre du monde; la grande plaie du Portugal, au temporel, est actuellement la misère; tout s'en ressent, jusqu'au trésor et jusqu'à la cassette royale. Dans les commencements d'un établissement de ce genre, sans chapelle montée, sans meubles, nous allons être, sans nul doute, bien à court. Toutefois, ces livres-là sont un premier besoin, de sorte que je n'ai pas voulu faire dépendre leur envoi de la seule charité des bonnes âmes de France; toutefois, si l'on savait là, l'importance de l'œuvre, je ne doute pas qu'il s'en trouvât. Voilà, mon Révérend Père, tout ce que je puis aujourd'hui, pour que ma lettre parte par ce courrier. Toute la petite famille vous embrasse ainsi

que le cher Socius, et tous ceux de notre parenté
qui auraient le bonheur de vivre près de vous.

Votre enfant,

PHILIPPE-JOSEPH DOVALLE.

LI

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE DRUILHET, A PARIS.

Coïmbre, 10 mars 1832.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Pax Christi.

Cette petite mission du Portugal se montrerait
fille trop ingrate, si elle ne faisait point part à sa
mère, la Province de France, des événements qui
l'intéressent, surtout quand ils sont de quelque
importance ; je crois donc en ce moment vous faire
plaisir et tout ensemble acquitter un devoir, en
vous rendant compte de notre établissement à
Coïmbre dont vous aurez déjà su quelque chose
par le Père Alexis Lefebvre, mais dont vous désirez
savoir toutes les particularités.

Sur l'avis du *Réformateur* actuel de l'université
qui paraît spécialement suscité de Dieu pour con-
sommer en Portugal le rétablissement de la Compa-

gnie, et qui dit hautement que c'est là toute sa mission, Sa Majesté signa le 9 janvier dernier la lettre royale, dont voici la traduction :

« Don prieur général, chancelier de l'université de
« Coïmbre, Moi, le roi, vous envoie mes saluts
« (beaucoup saluer). Ayant appelé les Pères de la
« Compagnie de Jésus pour (dans ce royaume) me
« servir conformément aux règles et saintes fins de
« son Institut, que la funeste expérience d'un demi-
« siècle de désastres et de calamités a évidemment
« montré, à tous les souverains catholiques, être
« absolument nécessaire pour le bien et la tran-
« quillité de leurs peuples; j'ai déterminé et il me
« plaît qu'on leur remette le royal *collège des Arts*
« pour y exercer le principal ministère de leur *In-*
« *stitut*, qui est l'éducation de la jeunesse; et pour
« que là ils puissent subsister sans grever le moins
« du monde mes fidèles sujets, j'ai en outre eu
« pour bon d'ordonner qu'il leur soit payé annuel-
« lement, de la caisse de l'université, la somme de
« dix mille *cruzades* qui seront répartis en quartiers
« dans la forme des autres paiements de ladite
« université, et ce aussi longtemps que les revenus
« propres du collège ne seront pas séparés de ceux
« de l'université; et vous vous servirez des disposi-
« tions prises par le seigneur Don Jean III, que
« Dieu ait en sainte gloire, relativement à l'entrée

« des Jésuites dans le susdit collège, comme de
« règle pour le présent cas, et pour résoudre tout
« doute quelconque qui se puisse exciter dans l'ad-
« mission de ces réguliers pour une maison qu'ils
« ont possédée l'espace de deux siècles avec le plus
« incontestable avantage de la jeunesse portugaise,
« et que Moi je leur restitue avec l'entière posses-
« sion de toutes les grâces et privilèges que leur
« ont concédés mes augustes prédécesseurs. C'est
« ce que j'ai cru devoir vous mander, afin qu'ainsi
« vous l'ayez pour entendu et fassiez exécuter.
« Fait au palais de Quéluz .. *Signé* : Moi, le roi. »

Pour juger de l'importance de cet acte, vous pourrez voir, mon Révérend Père, dans l'*Histoire générale d'Orlandin*, livre quinzisième, je crois, ou dans la *Chronique de la province de Portugal*, partie deuxième, livre sixième (1), la première concession qui fut faite de ce collège à la Compagnie, comment elle fut successivement confirmée par tous les successeurs de Don Jean III, et peut-être me saurez-vous gré de rapprocher, en outre, de cet acte de restauration, celui de destruction qui avait défait en 1772 l'ouvrage de tant de rois. Cet acte qui nous est tombé sous la main depuis notre

(1) Pour compléter cette indication du Père Delvaux, nous renverrons le lecteur à la *Chronica da Companhia de Iesv... de Portugal...*, par le Père BALTHASAR TELLEZ, tom. II, page 584.

rentrée, fut oublié dans un coin de ce collègue :
« *Provision d'incorporation au domaine de l'université du royal collège des humanités, auparavant usurpé par les dénommés Jésuites, et à présent restitué pour l'éducation.* »

Le marquis de Pombal qui, dans cet acte, prend le titre de plénipotentiaire et lieutenant du roi dans la fondation de l'université, commence, selon l'usage, par reproduire le texte de la lettre du roi, datée du onze octobre, par laquelle Sa Majesté Don Joseph I^{er} déclare donner son royal consentement à ce qu'il soit fait, entre les mains du Vicaire capitulaire, application de la *somptueuse église* du collège des *Jésuites* proscrits, au bénéfice de la cathédrale qui doit y être transférée, et quant au reste *amplissime de ce vastissime édifice fondé précédemment pour la ruine de la ville, des études et du royaume* ordonne qu'il sera divisé, etc... Le tout confié à la prudence et au zèle de, etc... Le marquis, en conséquence : « ayant pour notoirement certains qu'ils
« (ses pleins pouvoirs) ne pourraient obtenir une
« plus utile et plus fructueuse exécution que de
« procurer la restauration de la jeunesse noble (ou
« jeune noblesse) de ces royaumes après le perni-
« cieux et cruel attentat par lequel, en 1555, elle
« fut par les dénommés Jésuites dépouillée de la
« possession du magnifique *collège des Arts et*

« *Humanités* fondé dans cette ville par le seigneur
« Don Jean III, pour servir de berceau à la bellis-
« sime instruction dans laquelle ladite jeunesse fit
« les grands et signalés progrès, etc... Je tiens pour
« service de Dieu, de Sa Majesté, et même pour un
« acte de justice nécessaire, de restituer *in integrum*
« le susdit usurpé collège des Arts, etc., à sa pri-
« mitive, utile et royale destination, etc., etc...
« l'incorporant, etc..., comme dès maintenant je
« le tiens pour incorporé, etc. Lequel sera sur-le-
« champ séparé, comme il l'avait toujours été, de
« l'autre édifice qui servit auparavant de collège
« jésuitique; se démoliront toutes les communica-
« tions qui, avec dol, s'étaient faites pour affecter
« l'union apparente de l'un avec l'autre... Se démo-
« liront également les murailles rustiques par les-
« quelles la noble cour du même collège des Arts
« fut, avec le même dol et la même impiété, désho-
« norée, etc...

« Coïmbre, le 16 octobre 1772. »

C'est ainsi qu'on parlait alors, et la haine était telle contre la Compagnie qu'elle empêchait de voir que les *usurpations*, *dols*, *impiétés*, *cruautés*, etc..., dont on l'accusait, étaient tout simplement l'ouvrage de sept ou huit rois qui, sans aucune interruption, avaient constamment aimé et favorisé la

Compagnie l'espace de deux siècles et demi. J'ai cru cette citation utile pour faire mieux apprécier la grandeur du bienfait de notre rétablissement; j'en ajouterai une seconde pour donner une idée de la force des obstacles que la Compagnie aura longtemps à combattre.

Un des plus fameux professeurs qui succéda aux Pères de la Compagnie, dans l'enseignement, et se trouva le seul auquel le marquis pût confier la chaire de mathématiques dans l'université, fut un élève et membre apostat de la Compagnie, Joseph Monteiro da Rocha qui, dans l'éloge de Pombal, en 1776, le louait de la sorte : « *Quod si omnibus, etc... Quid*
« *de difficillimo illo et supra modum arduo nego-*
« *tio existimabimus, quod nemo ante illum confi-*
« *cere ausus est, neque ab ullo mortalium confici*
« *posse videbatur: intelligitis profecto meam ora-*
« *tionem incidisse in Societatem illam christianæ*
« *reipublicæ stragibus infamem quam Veneti, Galli,*
« *Poloni diu, sed frustra, labefactare conati sunt,*
« *quam vero unus Marchio de Pombal funditus*
« *delevit atque extinxit!* » et après deux pages dans lesquelles il décrit cette grande victoire de son héros et conduit la Compagnie jusqu'à son extinction universelle : « *Non enim vastissimo animo satisfuerat*
« *lusitanam ditionem ab illa contagione libera-*
« *visse, nisi et orbem terrarum penitus expurga-*

« *ret...* » il termine ainsi : « *sed vicit tandem sanum
« consilium perversas malorum hominum artes,
« fortitudo audaciam, constantia pertinaciam, bo-
« na denique causa flagitiorum omnium coacer-
« vatam improbitatem!* »

Or ce langage dura plus ou moins violent, suivant le caractère des personnes : tout le temps de la faveur du marquis ; l'université se réforma dans cet esprit. Tous les livres des Jésuites furent exterminés de l'enseignement et publiquement brûlés : jamais, même depuis la chute du Réformateur, il ne fut permis d'écrire en leur faveur. Jugez par conséquent des dispositions d'une génération ainsi formée et admirez le doigt de Dieu dans ce qui me reste à vous dire.

Après la lettre royale du 9 janvier, Son Excellence, l'archevêque nommé d'Evora, Réformateur actuel, nous avertit du désir de Sa Majesté qu'elle fût présentée et exécutée sans délai : en conséquence il prit ses mesures pour l'évacuation du collège des Arts. Puis ayant pourvu de chaires plus lucratives ou plus honorables les professeurs qui lui appartenaient, ou les recommandant, suivant leur mérite, à la bienveillance de Sa Majesté, il avertit le chancelier de notre prochaine arrivée et s'assura d'un logement provisoire. Ce fut un coup de foudre pour les ennemis de l'ordre et l'on m'a dit qu'il y en eut

qui (faut-il le croire?) en moururent de frayeur! Nos amis au contraire ne se possédaient point de joie; l'évêque du diocèse fut un des plus ardents, et tout aussitôt envoya ordre à tous les curés, sur notre passage, de nous recevoir au son des cloches, etc... mêmes ordres pour la ville épiscopale. Le prélat se hâta de solliciter du Réformateur, comme une faveur, que nous ne cherchassions pas d'autre pied-à-terre que son propre palais dans lequel, disait-il, il se trouverait trop heureux de nous céder son propre lit, s'il en était besoin. Dans cette même lettre il annonçait que les Pères de la Compagnie apparaissant sur les hauteurs de Sainte-Claire qui dominant Coïmbre, les cloches de sa cathédrale donneraient les premières la nouvelle de leur heureux retour à toute la ville, *étant bien juste qu'elles saluassent, les premières, leurs anciens maîtres.* Il faut vous rappeler que la cathédrale est celle *du Jésus*, ancienne église de nos Pères.

Le Réformateur, en notre nom, accepta les offres du prélat quant à l'hospitalité, mais, également en notre nom, protesta contre les honneurs; toutefois, comme vous allez voir, ce fut inutilement.

Le départ de Lisbonne fut fixé au 13 février. Personne n'a remarqué le jour où la lettre royale du 9 janvier nous fut remise en original, pour être, par nous, présentée au chancelier de l'université;

mais afin de satisfaire votre religieuse curiosité, et vous faire remarquer les traces de la Providence dans cet événement, je vous dirai, dans ma simplicité, que je fus bien consolé de la recevoir des mains du Réformateur, le 6 février, *fête des Cinq Plaies*, fête par conséquent de l'étendard du Portugal, orné des cinq plaies de Notre-Seigneur, et de plus, ce jour était le premier anniversaire du couronnement du Pape, glorieusement régnant, Grégoire XVI.

Le dimanche 12 février, Sa Majesté nous donna l'inappréciable marque de bienveillance dont les journaux ont parlé; le roi vint sans être ni attendu, ni annoncé, ni accompagné, prendre congé des Pères de Coïmbre, dans leur modeste résidence du petit collège Saint-Antoine. Sa Majesté, après un bon quart d'heure d'audience ou tête à tête qu'elle daigna m'accorder, me laissa plein des plus douces espérances pour une entreprise qui commençait sous de si heureux auspices. Dans cette conversation, Sa Majesté me dit qu'elle ne venait ce jour-là à Lisbonne que pour nous, qu'elle était bien aise que toute la ville sût l'amour qu'il portait à la Compagnie; qu'elle entendait que le *collège des Arts* fût formé d'après notre *Institut* et avec la plus grande indépendance; que ce qu'il voulait, c'était un collège de la Compagnie; qu'il savait les services qu'en ce genre nos Pères avaient rendus à ses États;

que le décret définitif de notre réhabilitation (dont je rappelais la nécessité à Sa Majesté) était entre les mains du ministre de la justice, qu'il était prêt à paraître, et, sur le désir que je témoignais qu'il concourût cette année avec la joie publique du quatrième anniversaire de l'heureux retour de Sa Majesté dans ses États (22 février), il m'assura qu'il paraîtrait ce jour-là, et parut goûter d'une manière sensible ce rapprochement. Enfin, rappelant au roi que nous avions des ennemis, et protestant au nom de la Compagnie que nous allions à Coïmbre, animés du plus ardent désir de lui former une nouvelle génération de fidèles sujets, je pris la liberté de prévenir Sa Majesté que nous ne manquerions pas de calomniateurs, qui certainement iraient un jour nous noircir de nouveau jusqu'au pied du trône, et que dans cette prévision je n'avais qu'une grâce à lui demander, c'était que Sa Majesté voulût bien nous fournir l'occasion de lui parler, en nous appelant auprès de sa personne. Le roi reprit vivement : *Ils ne s'en aviseront pas, ils savent mes dispositions envers la Compagnie : cependant si le cas arrivait, vous pouvez compter sur moi.* Sa Majesté dit beaucoup d'autres choses pleines de bienveillance pour nous, et entre autres que, ce jour même, il voulait nous remettre de sa main un livre rare, mais qu'il l'avait oublié sur sa table où il

l'avait lui-même préparé. Voilà le jeune et digne roi de Portugal ! A présent, vous pourrez facilement comprendre pourquoi l'enfer est déchaîné contre lui. Il termina sa visite par admettre toute la maison à lui baiser la main ; puis, comme il l'avait fait en arrivant, il alla adorer le Saint-Sacrement dans l'église, et se retira à travers la foule des fidèles réunis en ce moment pour le catéchisme et la messe du dimanche, laissant à tous, avec une grande sécurité et patience, toute liberté de l'approcher, de le presser, de lui parler, de lui baiser la main. Il était impossible, surtout dans ces circonstances, de ne pas être profondément ému. On ne peut pas douter qu'il n'y ait quelque chose d'extraordinaire dans ce prince ; pour moi, sa visite m'a laissé comme une impression d'en haut : lumière, force et joie, et cette impression fut générale parmi nous.

Le lendemain, il fallut, suivant la coutume, aller remercier Sa Majesté, lui présenter mon successeur par intérim à Lisbonne, et je crus pouvoir lui demander son portrait pour le collège de Coïmbre.

Le départ de la nouvelle colonie n'eut donc lieu que le mardi 14 : les Pères Pallavicini, Pouty et Martin, nos deux Frères Monnier et Baron et moi. Le Réformateur avait exigé que nous fussions escortés par honneur : par conséquent, il fallut prendre

aussi les voitures usitées dans le pays; cela nous faisait un plus grand équipage qu'il ne convenait à des religieux. Là il fallut encore reconnaître la bonne Providence : il est bien permis aux rois et aux ministres d'État d'oublier les petits détails d'exécution. On n'avait rien fixé pour les frais du voyage, mais le Seigneur inspira à un ami d'en faire cadeau à la Compagnie, et même de se charger de tout et de nous accompagner jusqu'à la distance de deux lieues. C'a été pour lui l'affaire de six cents francs; ce bienfaiteur n'est cependant qu'un professeur de droit, adjoint il est vrai au *Réformateur*, pour la restauration de l'université, et qu'on croit appelé à la Cour pour un portefeuille : il paraît partager tous les sentiments de l'archevêque d'Evora à notre égard.

Le voyage fut heureux, et puisque vous me permettez de le raconter les yeux fixés sur la Providence, je dirai ce qui fut remarqué avec consolation par toute notre petite troupe. Nous partions aux premières vêpres de la Translation de saint *Antoine*, que vous appelez de Padoue et qu'ici l'on appelle de *Lisbonne* et de *Coïmbre*, pour être né dans l'une et avoir fait son noviciat dans l'autre, et nous devions arriver à Coïmbre le samedi 18, fête de saint Théotonio, patron de cette ville et fondateur du monastère de Sainte-Croix, ou Chanoines

réguliers de saint Augustin ; il fut ami intime de saint Bernard et du fondateur de la monarchie, le saint roi Alphonse Henriquez. Vous voyez déjà tous les rapprochements qui pouvaient ici s'offrir au cœur. Le chancelier de l'université est successeur en ligne directe de saint Théotonio le réformateur, cet enfant de saint Bernard. Nos premiers Pères, allant en semblable circonstance à Coïmbre en 1542, y arrivèrent pour la fondation du collège, le 13 juin, fête de saint Antoine, et allèrent droit à ce même monastère de Sainte-Croix, où ils passèrent les premiers temps de leur séjour à Coïmbre. Ces rapprochements nous humilient, mais nous encouragent.

Nous eûmes la consolation de dire la sainte messe tous les jours. En passant à Leiria, nous en visitâmes l'évêque qui nous reçut avec amitié ; mais nous traversâmes son diocèse, comme tout le patriarcat, sans bruit, jusqu'à ce qu'enfin, le vendredi 17, nous entrâmes dans le diocèse de Coïmbre, ce dont nous ne tardâmes pas à nous apercevoir.

Pombal est la première paroisse ; nous y fûmes reçus au son des cloches, complimentés et conduits en triomphe par le curé-archiprêtre, accompagné de tout son clergé. L'église, où deux de nos Pères allèrent dire la sainte messe, était magnifiquement illuminée comme aux plus grandes solennités. Pour moi, pressé par un sentiment religieux impossible à

exprimer, je m'étais esquivé, avec un Père et un Frère, avant la rencontre du bon curé, et j'avais couru vers l'église des Franciscains pour y prier sur la tombe du marquis de Pombal; mais l'infortuné n'a point de tombe ! Nous trouvâmes, à peu de distance du maître-autel, une bière, couverte d'un méchant drap mortuaire, que le Père gardien du couvent nous dit être la sienne. Il y attendait en vain les honneurs de la sépulture depuis le 8 mai 1782, chose à peine concevable, vu le crédit dont son innombrable famille a continué à jouir dans ce royaume. Les restes de Pombal furent outragés d'abord par ses propres vassaux qui voulaient s'approprier les riches ornements dont ils étaient couverts, puis par les Français qui, lors de leur invasion, dispersèrent ses cendres et ses ossements sur le pavé. On dit qu'ils les brûlèrent. L'état dans lequel ils laissèrent l'église et le couvent rendrait la chose assez vraisemblable. Toutefois le Père gardien nous dit que les religieux, revenant au couvent, recueillirent ces tristes restes et les replacèrent dans le cercueil. Les héritiers, dit toujours le Père gardien, continuent à payer quelque chose à cette église pour l'hospitalité qu'elle donne à leur père. C'est donc en toute vérité que je puis le dire : le premier pas de la Compagnie, rentrant solennellement à Coïmbre, après plus d'un demi-siècle de proscription, fut

d'aller célébrer une messe d'anniversaire, *le corps présent*, pour le repos de l'âme de celui qui l'avait proscrite, et dans le lieu où il passa les dernières années de sa vie, disgracié, exilé et condamné à mort. Quel concours de circonstances ne fallait-il pas pour amener cet événement ! Je sortis de Pombal sans bien savoir si c'était songe ou réalité.... Ce cercueil présent, le nom de *Sébastien* prononcé dans l'oraison, le son de toutes les cloches de la paroisse qui célébraient le retour de la Compagnie, tout cela à la fois ! Je crois bien que cette impression ne s'effacera jamais de mon cœur.

Ceux qui connaissent l'histoire des derniers temps de cet homme fameux, rapprochaient de ce qui se passait sous leurs yeux ce qui arriva l'année de sa chute, lorsque l'évêque de Coïmbre, qui avait été compagnon d'infortune de nos Pères, sortit, avec quelques-uns d'entr'eux, de son affreux cachot, et retourna dans son diocèse, en passant aussi à Pombal. Là commença son triomphe, et le marquis alla se jeter à ses pieds, le priant avec larmes de lui pardonner ; mais c'est trop vous arrêter à Pombal.

Depuis cette station, le voyage ne fut plus qu'un triomphe continu, avec tous les accessoires et circonstances qui pouvaient le rendre flatteur pour la Compagnie, consolant et instructif pour nous. Les curés venaient à notre rencontre, à la limite de leur

paroisse, nous accompagnaient jusqu'à l'autre extrémité; au passage du village, compliments et offres les plus aimables, carillons, fusées, boîtes, vivats et rues jonchées de branches de laurier, d'olivier, etc.... Rien n'était oublié : en plusieurs endroits, les fenêtres étaient décorées des plus riches tentures du pays; on avait dressé des arcs de triomphe, et l'on nous couvrait de feuilles de rose. Les quatre vivats principaux, toujours dans le même ordre, allaient jusqu'au cœur et peignaient la nation : *Vive notre sainte religion catholique, apostolique, romaine, viva!* — *Vive le seigneur Don Miguel, notre monarque chéri, viva!* — *Vivent les colonels de la foi!* — *Vive la Compagnie de Jésus, viva!* Et quand nous fûmes réunis à Son Excellence le Réformateur, qui était parti avant nous pour visiter les Frères d'Alcobaça, fameuse fondation de saint Bernard, et qui vint nous attendre à deux lieues de Coïmbre, on ajoutait : « *Vive l'appui du trône! vive le défenseur de Jésus, viva!* » C'est ce *viva!* qui est répété par tout le peuple, mais il fallait voir avec quelle force!... C'était, au reste, moins touchant que les larmes qui coulaient des yeux de cette population attendrie... *Enfin nous les revoyons... ce sont eux... les Pères de la doctrine chrétienne (du catéchisme)... les maîtres de nos enfants... les pères des pauvres!... Pères, donnez-nous votre*

bénédiction! Tous s'arrêtaient, tous se découvraient; on se mettait à genoux!... Le bourg où nous attendait le Réformateur se distingua particulièrement. Nous étions en retard d'un jour, comme je l'ai dit; tout Coïmbre était sorti à notre rencontre dès le vendredi 17, et plusieurs, à cheval, avaient poussé jusqu'au bourg de Condeixa, à plus de deux lieues. Là, le Réformateur était dans des alarmes qui faillirent lui causer une maladie; il avait envoyé à la découverte à plus de trois lieues; le motif de ses craintes n'était point chimérique, et ce lieu même lui rappelait le crime affreux commis en 1828 par des élèves de l'Université qui allèrent y assassiner leurs professeurs et autres députés royalistes qui allaient rendre hommage au roi, le seigneur Don Miguel, lors de son retour. Mais nous n'étions point dignes du martyre!... et, au contraire, là même, au moment où nous allions passer devant les croix qu'on a élevées au lieu de l'assassinat, nous rencontrâmes une nombreuse troupe d'enfants conduits par le maître d'école du bourg; ils se formèrent en deux haies pour nous escorter jusqu'au terme: tout en eux, jusqu'à leur silence, était devenu éloquent pour nous faire comprendre que nous n'avions rien à craindre et nous dire, de la part du Seigneur, que c'était à ces chers enfants que nous étions envoyés Un d'eux, qui marcha constam-

ment à côté de la première voiture , recevait là les prémices des grâces de vocation à notre Compagnie. Je le sus le lendemain , quand il nous fut présenté par son maître , son parrain , son père , son curé et le Réformateur. Je ne pouvais résister , et ce cher Joseph-Antoine sera la première pierre du nouveau noviciat de Coïmbre ; il a seize ans , il est grand et paraît innocent comme un ange .

Le dernier Père de la Compagnie du diocèse de Coïmbre était de Condeixa , et y mourut il y a peu d'années , à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Il annonçait toujours notre retour , et ne soupirait qu'après le bonheur de mourir dans la Compagnie. Un neveu qu'il a laissé voulut nous accompagner à Coïmbre , et être le premier domestique de la Compagnie , quelque temps du moins ; car , étant marié , il ne pouvait laisser sa famille .

Mais nous ne sommes pas encore entrés à Condeixa ; il était nuit quand nous y arrivâmes , de sorte que la foule sortit hors des portes avec des fallots. Le Réformateur vint à cheval à une grande distance à notre rencontre. Aussitôt qu'il nous vit , il mit pied à terre. Nous sautâmes de nos voitures , car l'obscurité nous avait empêchés de le distinguer d'avance et de le prévenir. Il nous embrassa tous en pleurant de joie , au milieu d'une foule immense , au bruit des cloches , détonations , *vivats* , et puis

nous força de remonter jusqu'au premier arc de triomphe, où on lisait : *Euntes ibant et flebant, venientes autem venient cum exultatione*, surmonté du nom de Jésus. Là, tous mirent pied à terre; nouvelles salves, compliments du curé, etc... Nous traversâmes le bourg au milieu des applaudissements, et le bon curé nous conduisit, ainsi que Son Excellence, dans son modeste presbytère qu'il avait disposé pour nous donner l'hospitalité à tous, et où il nous traita magnifiquement.

Le papier et le temps m'échappent, il faut abréger; d'ailleurs j'ai peut-être trop présumé de votre patience en croyant qu'à la grande distance qui nous sépare, vous mettriez à ces petites circonstances le même intérêt que nous. Cependant je compte assez sur votre cœur, mon Révérend Père, pour être sûr du pardon. Au reste, il vous sera facile de vous faire une idée du reste du voyage par ce qui précède. Le triomphe ne fit que croître jusqu'à Coïmbre; on combina le départ de Condeixa, de manière à laisser au chancelier de l'université, qui est général de Sainte-Croix, le temps d'achever la messe solennelle de saint Théotónio, et pouvoir cependant venir à notre rencontre comme il avait annoncé le vouloir. Son Excellence l'archevêque d'Evora, Réformateur, ouvrait la marche à cheval, escorté d'une foule de cavaliers qui arrivaient suc-

cessivement de Coïmbre. A près d'une lieue de la ville commença une affluence telle qu'il fut bientôt impossible de rester en voiture. L'on ne pouvait imaginer que la veille cette même multitude, par un temps affreux, avait eu le désappointement dont j'ai parlé.

Bientôt le séminaire diocésain, c'est-à-dire, trois cents élèves de toutes classes, avec tous leurs professeurs et une troupe de pauvres et orphelins avec des branches de laurier et d'olivier, furent les premiers à nous saluer; venaient ensuite : la famille de l'évêque, Messieurs du Chapitre, Messieurs les curés, des religieux de presque tous les ordres, le chancelier vice-recteur, le conservateur, le secrétaire, des professeurs et docteurs de l'université, le gouverneur militaire, un régiment, etc., etc., puis une multitude innombrable. Il fallut plus de deux heures pour gagner le palais; toutes les maisons étaient pavoisées, toutes les cloches en mouvement, toutes les fenêtres occupées. Vous ne le croirez pas?... mais c'était ainsi, et dans ces pauvres religieux c'était la religion, c'était le roi légitime, c'était la Compagnie de Jésus qui triomphaient, et voilà ce qui attendrissait jusqu'au fond de l'âme, et faisait couler tant de larmes.

Pour apprécier cet événement, il faudrait savoir ce que fut Coïmbre depuis la destruction de la

Compagnie. On ne balance pas à dire que le marquis de Pombal fut le premier à introduire la franc-maçonnerie en Portugal, et l'on assure que la réforme de l'université fut toute dirigée à l'implanter dans toutes les classes de la société. On dit que ce plan affreux fut suivi jusqu'à ces derniers temps, et les révolutions de ce royaume disent avec quel succès le jansénisme, la franc-maçonnerie et la révolution avaient fait, dit-on, de Coïmbre et de son université leur place d'armes ; l'expérience ne tardera pas à nous apprendre si ce jugement est exagéré ; en attendant, il ne paraissait que jubilation sur tous les visages, et les langues ne proféraient que bénédictions.

Enfin l'on arriva au palais. Monseigneur, qui depuis longtemps nous voyait avancer par une rue sur laquelle plonge une terrasse du palais, descendit, dans la cour, jusqu'à moitié de l'escalier extérieur pour nous recevoir et nous embrasser, sans nous laisser le temps de lui demander sa bénédiction ; ce ne fut que dans ses appartements qu'il nous fut possible de le faire et de lui offrir les prémices de la Compagnie rappelée dans son diocèse ; nous trouvâmes en lui un évêque apostolique et un véritable père, et j'eus lieu de m'apercevoir ensuite qu'il s'était réduit à une seule chambre pour me céder son propre lit et la pièce la plus favorable du palais

pour recevoir les nombreuses visites qu'il prévoyait et qui se succédèrent en effet tout le temps que nous passâmes chez l'excellent prélat ; il est inutile d'entrer dans le détail, ce fut toute la ville : il y eut trois jours de carillon et d'illumination générale avec fusées et fanfares. Le Réformateur avait fixé la prise de possession au 22 février, jour anniversaire du retour de Sa Majesté, jour bien convenable, dit Son Excellence, dans une brochure publiée par lui avec ce titre : *Les Jésuites à Coïmbre!!!*

« Ce jour est dédié à la mémoire de l'établissement de la chaire de saint Pierre à Antioche, où les disciples de l'Évangile furent pour la première fois appelés chrétiens, etc., etc. » Vous voyez tout de suite le point de comparaison qui frappa le Réformateur. La cérémonie fut des plus brillantes, toutes les autorités ecclésiastiques, l'évêque et le chapitre en tête, militaires et civiles, des religieux de tous les ordres, l'université, tout y était ; ce cortège magnifique nous conduisit du palais au collège à travers un concours immense de toutes les classes. Et enfin, après soixante-treize ans d'absence, il fut donné à la Compagnie de rentrer dans ce *collège des Arts*, qui forma tant d'apôtres et de martyrs !...

Nous y trouvons bien peu de traces de nos saints prédécesseurs, on a pris à tâche de tout bou-

leverser dans ce bel établissement, d'ailleurs on ne nous rend à présent qu'un quart ou un sixième sans église; mais ainsi réduit, c'est encore vaste et nous y reconnaissons l'esprit de nos Pères. Une pièce surtout nous est bien précieuse, c'est la chapelle domestique qui avait été horriblement dégradée, mais qui au moins n'a pas reçu d'autre destination, où tout parle de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge et de presque tous nos saints; elle a plus de trente pieds de long, outre son parvis; les lambris en porcelaine représentent la vie de saint Ignace, les murailles sont garnies de six beaux tableaux de différentes apparitions de la très-sainte Vierge et de Notre-Seigneur aux saints de la Compagnie; les deux plus près de l'autel sont à droite, saint Ignace écrivant les constitutions, et à gauche saint François-Xavier à Méliapour. L'autel qui est de ces magnifiques sculptures anciennes a trois statues bien conservées, dont celle du milieu est Notre-Dame avec l'enfant Jésus entre ses bras, à droite saint Stanislas, à gauche saint Antoine de Padoue, l'un et l'autre avec l'enfant Jésus; au haut de l'autel est un petit tableau qu'on dit venu de Rome et fort précieux; il est trop élevé pour qu'on puisse juger de son mérite, mais il paraît être la très-sainte Vierge montrant à lire à l'enfant Jésus, de sorte que la sainte Vierge et Notre-Seigneur toujours en-

fant apparaissent partout : ce qui prouve que ce devait être la chapelle de Congrégation.

Nous y avons mis sur-le-champ les ouvriers, et je ne désespère pas de pouvoir y placer le Saint-Sacrement avant mon départ de Coïmbre. En attendant, dès le samedi 25 février, nous le mîmes dans une chapelle provisoire où nous avons élevé un autel à la hâte et d'emprunt, pour ne pas demeurer plus longtemps orphelins. Au reste, cette pièce avait été autrefois une chapelle que le dernier supérieur de ce collège avait convertie en salon, et qui pour cela même se trouve la pièce la plus propre de la maison. Dans la chapelle des classes qui est au rez-de-chaussée dans le fond de la cour, se trouvent six grands tableaux de la vie de saint François de Borgia, en fort mauvais état et qui appartenaient à une magnifique chapelle du saint qui fut détruite pour faire une cour. C'est dans cette chapelle que nous avons commencé dès le dimanche suivant le catéchisme aux enfants et l'instruction aux hommes, car les femmes ne peuvent y être admises à cause de sa position dans l'intérieur. Il y eut assez de monde à l'un et à l'autre, quoiqu'on n'eût pas eu le temps d'annoncer ces exercices. On s'attend ici à nous voir faire des miracles, nos Pères y ont laissé une réputation que soixante-treize ans de calomnies n'ont pu effacer des esprits vraiment catholiques.

Priez, mon Révérend et cher Père, que nous répondions aux espérances de nos amis et aux craintes de nos ennemis; nous sentons, à ce qu'il me semble, notre incapacité absolue et nous comptons uniquement sur le secours de tant de saints protecteurs qui sont sortis de cette maison de la très-sainte Vierge, qu'il me semble voir nous y ramener par la main. Je ne dois pas omettre de vous dire, pour votre consolation, qu'outre l'évêque du diocèse, qui se montre on ne peut plus affectionné à la Compagnie, nous sommes accueillis d'une manière qui ne laisse rien à désirer par le chancelier, vice-recteur de l'université. Ce respectable abbé général de Sainte-Croix paraît plein de zèle pour la réforme de l'université et a été au-devant de nos besoins temporels, au point de nous envoyer le lendemain de notre entrée une voiture chargée de toutes sortes de comestibles, outre les lits que dès la veille il avait prêtés de son monastère. De son côté, Monseigneur nous envoya nos deux premiers repas tout préparés avec la vaisselle et les domestiques, cela eût continué si nous ne l'eussions assuré que nous ne manquerions de rien. Déjà, sur une lettre royale, l'université nous avait payé un quartier de la pension qui nous est assignée. Nous pouvons compter également sur le conservateur de l'université qui est ami du Réformateur, et sur le secrétaire qui,

ainsi que le vice-recteur, est déjà de la création de l'archevêque d'Evora.

J'apprends de Lisbonne que le Père Mallet est malade assez sérieusement, je le recommande bien à vos prières; il est nommé, par le Révérend Père Général, premier recteur de ce collège; il nous laisserait dans un grand embarras, s'il allait déjà obtenir le repos du ciel.

Je prends la liberté de renouveler à Votre Révérence la demande que je lui ai faite de livres et autres objets, nous en allons avoir un pressant besoin, et si on pouvait les expédier à Porto directement, ils seraient plus tôt rendus à Coïmbre, en mettant bien les adresses.

De Votre Révérence, le très-humble serviteur en Jésus-Christ.

PHILIPPE JOSEPH DELVAUX.

Post-Scriptum. — Je prends la liberté de faire passer cette lettre par Madrid et le Passage pour la consolation de tous ceux de la Compagnie qui sont sur la route, que j'embrasse aussi bien tendrement et auxquels je recommande de prier beaucoup pour le nouvel établissement.

LII

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE DRUILHET, A PARIS.

Lisbonne, 13 mai 1832.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Je viens vous remercier de vos deux lettres de Lyon 13 mars, et Paris 16 avril; tout ce qui nous vient de vous est toujours reçu avec le plus grand plaisir; à présent surtout que vous êtes si exposés sous tous les rapports dans cette pauvre France! Jugez si nous désirons savoir ce que vous y devenez ainsi que toute notre chère Compagnie.

Un autre objet de notre reconnaissance c'est l'expédition des livres, puis l'envoi d'un renfort; nous attendons ces bons Pères avec une espèce d'impatience que je ne crois point condamnable. Je ne les connais pas tous personnellement, mais je les embrasse déjà tous bien tendrement en Notre-Seigneur; il suffit qu'ils appartiennent à notre commune Mère et nous viennent de la main de notre Père. Nous n'avons point de nouvelles de l'embarquement de ceux qui viennent par l'Italie.

D'ici, je n'ai rien de bien particulier à vous mander depuis ma dernière.

J'ai quitté nos Pères de Coïmbre le lundi de Pâques pour venir aider ceux de Lisbonne et presser l'expédition du décret de réhabilitation ; mais je n'ai pas encore baisé la main du roi.

Il n'en est pas des ministres qui sont spécialement chargés de ce décret comme de celui de l'Instruction publique. Ils sont bons et bien intentionnés, mais ils ont été élevés dans la persuasion que le décret qui nous condamnait n'était pas sans fondement ; puis ils redoutent de déclarer qu'il a été injuste, au moins pour le corps de la Compagnie, parce qu'il en résulterait que la spoliation dudit corps se ressent aussi du même vice. J'ai beau dire que nous ne réclamons et ne réclamerons jamais rien ; une profonde idée de justice travaille naturellement et douloureusement ces cœurs droits.

D'ailleurs l'exemple de l'Espagne, de Naples, etc., qui n'ont pas cru pouvoir rappeler sans justifier, ni justifier sans restituer ce qui était encore restituable, cet exemple tourmente. Pour éviter les conséquences, on voudrait se dispenser de poser le principe ; de sorte que pour ne pas être obligé de faire par convenance ce que nous ne demandons pas et dont nous pouvons nous passer, on persiste à nous refuser ce qui nous est indispensable et ne

cessons de réclamer comme un droit. On nous dit : *Cela viendra plus tard ; par le fait du rappel vous êtes déjà justifiés, le droit suivra dans des temps meilleurs.*

Je ne sais s'il faudra s'en tenir à cette espérance vague ; plusieurs de nos amis prétendent que non, et qu'il faut plutôt sortir de Coïmbre et de Portugal que d'ouvrir un collège sans cette justification. D'autres disent que cela ne serait pas connaître l'esprit portugais et tout perdre. Sur ce, demandez bien au bon Dieu de nous éclairer en matière si grave. J'espère beaucoup des premières audiences que je pourrai obtenir de Sa Majesté. Entendez bien que je n'espère qu'en Dieu ; mais je veux dire que la volonté de ce bon roi est si décidée et si forte en faveur du rétablissement, qu'il paraît que c'est lui et lui seul que Dieu destine à en être l'instrument.

Au reste, lorsque le décret paraîtra (car qu'il doive en paraître un, sur cela il n'y a point de doute), nous le communiquerons au Très-Révérend Père Général, et il décidera. Notre tâche, à nous, sera de lui bien faire connaître l'état des choses, et c'est pourquoi je demande vos prières.

A Coïmbre, le Père Pouty a fait, durant le carême, le catéchisme avec beaucoup de fruit ; les autres apprennent la langue. Vous ne vous faites pas idée

de la difficulté de ce portugais pour la prononciation. Sous ce rapport, il est bien important que nos Pères annoncés ne tardent pas à venir. Ici le petit ministère va à l'ordinaire ; actuellement nous donnons le mois de Marie. La santé du P. Mallet est faible depuis le crachement de sang qu'il eut en carême ; cet accident augmente notre embarras depuis notre division en deux maisons ; il était destiné à diriger celle de Coïmbre.

Le noviciat dont il était chargé, pourra-t-il même le conserver ? Celui-ci n'est guère qu'en espérance ; pour un bon sujet qui vient d'entrer, nous avons perdu le premier qui s'était présenté et avait déjà dix-huit mois de probation ; et le second qui entra comme indifférent suivra peut-être le premier, faute de moyens intellectuels et de vraie vocation. A Coïmbre, sous ce rapport, c'est pis encore, rien ne demeure ; on ne sait plus ce que c'est que vocation religieuse ; l'entrée est une spéculation et la sortie en est une autre. Il faut attendre une autre génération pour avoir ici des ressources. Recevez donc nos bien sincères remerciements pour la part que vous avez aux renforts qui nous viennent de vos contrées. Nous sommes du reste fort tranquilles ; à peine parle-t-on de l'expédition de Don Pedro, je ne sais où il est. Point non plus d'apparence du choléra. Je désirerais bien quelques détails authen-

tiques sur ses ravages chez vous, sur les miracles de dévouement du clergé, sur le crime du sacrilège contre le Crucifix, son châtiment, conversion, etc., sur la protection de la sainte Vierge, etc. M^{me} Prévost m'a dit ce qui regarde Lyon.

Adieu, mon Révérend et cher Père. Mille amitiés à tous nos Pères d'Espagne et de France, de la part de toute la petite colonie de Portugal.

De Votre Révérence, etc...

JOSEPH DOVALLE, S. J.

LIII

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE DRUILHET, A
FRIBOURG (SUISSE).

Lisbonne, 3 juillet 1832.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Pax Christi.

Je viens enfin de réunir les quatre informations que vous demandez par votre lettre du 14 juin arrivée ici le 25, je m'empresse de vous les faire parvenir selon vos désirs, encore que j'aie peu de temps pour répondre tant à cette dernière qu'à celle du 3, arrivée le 20; mais vous êtes si bon que vous

voudrez bien, en paiement de si touchantes et si paternelles expressions, vous contenter pour le moment d'un simple, mais bien sincère remerciement et de quelques notes données en courant.

Votre lettre du 3 avait deux lignes que je communiquerai à Sa Majesté, elle y sera sensible, elle attache un prix très-grand aux prières, parce que, faisant tout ce qu'elle peut de son côté, elle n'attend rien que de Dieu; elle continue à édifier sous tous les rapports. Le jour de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, dont elle est spécialement dévote, elle a voulu donner son nom à la Confrérie de Notre-Dame-Auxiliatrice, établie à Munich, et qui s'étend beaucoup en ce moment à Lisbonne, par les soins des Capucins Italiens. Tous les moyens de foi sont sûrs d'être par elle adoptés et employés en tout ce qui dépend uniquement d'elle. Porter sur son cœur l'image de Notre-Dame-Auxiliatrice, n'empêche pas qu'elle ne soit partout; dès qu'on soupçonne du danger, elle y vole. Au milieu des plus grands préparatifs de guerre qu'ait vus le Portugal depuis longtemps, on y goûte la paix la plus profonde, c'est le désespoir des révolutionnaires; jamais les touchantes solennités de la Fête-Dieu n'ont été plus calmes et plus imposantes. Déjà trois fois, à ma connaissance, le roi a assisté à la procession d'usage, et deux fois au moins, portant lui-même un des bâtons

du dais, depuis le commencement jusqu'à la fin ; à celle du jour même qui est la plus solennelle, le concours était immense, et, c'est l'avis des étrangers qui ne mentent point, l'enthousiasme du peuple sur tout le passage, admirable, car il faut savoir qu'ici l'on identifie Dieu et le roi, de sorte qu'on ne trouve pas du tout déplacé dans une procession après *vive notre sainte religion* d'entendre *vive le roi*.

4 juillet.— Nos pauvres Pères sont enfin arrivés, après quarante-trois jours de pénible traversée, mais sans accident et fort bien portants, tous, même les plus infirmes, les Pères Margottet et Nemkin. Ils sont entrés dans le port le 1^{er} de juillet, dimanche soir, premières Vêpres de la Visitation, beau et excellent cadeau de la très-sainte Vierge. Lundi, nous avons fait les démarches pour leur abréger la quarantaine, et nous avons eu la consolation de les voir à la maison de santé. Aujourd'hui ils passent à celle du Lazaret pour y être purifiés, et j'espère qu'avant de fermer ma lettre nous les aurons embrassés. Tous les anciens vous embrassent bien tendrement avec le cher Père Socius, à la santé duquel nous avons pris le plus vif intérêt. — Vous nous avez promis une longue lettre de Lyon.

Le décret n'a pas encore paru, on assure cependant qu'il est rédigé ; s'il ne paraît pas avant octo-

bre , nous n'ouvrons point le collège. — Priez toujours pour nous. — Nous acceptons bien volontiers les Frères coadjuteurs Paillet et Fiquet , veuillez donner le plus tôt possible les ordres nécessaires pour leur départ , si déjà vous ne les avez laissés au Passage où je vais écrire. Ne serait-il pas possible que M. Seguin nous imprimât pour ces premiers temps, à nos frais, bien entendu , une petite pacotille des feuilles *ad gradum*, etc. , ainsi que les autres, comme lettres patentes, etc.

La Province de France aura sans doute aussi des réclamations bien justes à faire à sa fille de Portugal, pour *voyages*, etc. ; je serai bien aise de savoir successivement tout ce que nous devons pour aviser le plus tôt possible aux moyens de nous liquider ; je crois même que dès ce moment nous pourrions donner quelque chose, et par conséquent je ne vois pas qu'il faille différer. Ce n'est pas que nous ne vivions ici très-à l'étroit et au jour le jour, mais c'est que la somme que je vois disponible ne l'est pas pour les frais courants, et qu'en attendant qu'elle reçoive son application, elle vous viendra peut-être très-à propos. Puisque cette lettre va vous trouver en Suisse, ô mon bon Père, embrassez donc pour nous et pour moi surtout notre excellent Père Godinot. Et au Père Phelipon, veuillez bien dire, avec mille amitiés, que j'ai reçu sa let-

tre, que je suis en recherche, mais que, dans l'état d'épuisement du Portugal, il y a bien peu d'espoir ; je ferai tout ce que je pourrai.

Adieu, etc.

JOSEPH DOVALLE, S. J.

LIV

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE DRUILHET, A PARIS.

Lisbonne, 19 septembre 1832.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Pax Christi.

J'ai reçu le 27 août la vôtre du 5 ; et comme tout ce qui nous vient d'un si bon Père, elle nous a fait à tous le plus grand plaisir. Le 29 suivant, nous avons eu enfin à notre tour la précieuse circulaire du 12 juillet, du Père Socius, dont nous le remercions on ne peut plus affectueusement. Quant à la réponse, pour ne pas multiplier les frais, à une si grande distance, nous osons vous prier, mon Révérend Père, de lui donner part dans celle-ci, où je tâcherai de dire, quoique en courant, tout ce que je sais qui puisse l'intéresser.

Nous apprenons avec bien du plaisir les fruits de

S.

23

salut que produisent nos Pères dispersés. Quelle consolation aussi pour la Mère de cette famille tant éprouvée d'apprendre de toutes parts que ses enfants, par leurs infatigables travaux, avancent si efficacement l'ouvrage de sa justification ! Oh ! que le Seigneur est bon !... Vous l'êtes aussi, mon Révérend Père, de nous envoyer de temps en temps du secours, mais qu'il est long à venir ! Les Pères Bazin et Moré, les Frères Fiquet et Paillet : tout cela est encore en espérance, même après une longue attente ; cependant le temps presse !

Je suis votre lettre, mon Révérend Père, pour ne rien omettre. Or, vient ici l'article de nos dettes envers vous ; veuillez donc le plus tôt possible nous faire dire ce que nous vous devons en tout : car j'aimerais que tout cela se liquidât et soldât *de mon vivant*. Sachant le chiffre de nos dettes, j'ai plus de titres à serrer la courroie à qui de droit ; nous sommes, oui, très-pauvres à Coimbre, comme ici, mais il y a des moments où l'on fait plus que forces, et c'est un de ces moments que je veux saisir pour vous aider aussi à mon tour. Nous vous serons bien reconnaissants pour les petits imprimés de M. Seguin, voilà à peu près tous les articles de votre bonne lettre.

Maintenant, une petite demande : O mon Père, si vous saviez combien, outre ce que vous avez déjà

envoyé, nous avons besoin de Pères et Frères ! Vous auriez pitié de nous, et si vous avez à cet égard quelque instruction générale du Très-Révérénd Père, vous en useriez dans toute son étendue, et vous enverriez quelques *hommes*. Ceci, mon cher Père, n'est que pour vous, c'est une ouverture de cœur dont je vous supplie de ne faire usage qu'auprès du Révérend Père Général. On ne s'est pas fait une juste idée de notre position. Nulle part la Compagnie n'avait plus besoin de sujets de quelque mérite, et il semblait que les circonstances avaient aplani toutes les difficultés par la dispersion de tant de colléges en France. Que d'ennemis, que d'obstacles nous avons en tête ! Il s'agit d'enseignement, et d'enseignement en face et dans le sein d'une université rivale par nature, et longtemps ennemie de la Compagnie. Or, de dix-neuf que nous serons bientôt, dix au moins, par leur état de santé connu, sont presque hors d'état de nous rendre les services dont nous avons besoin. Au reste, je devais m'attendre à un semblable résultat quand j'ai vu que notre Très-Révérénd Père me laissait à la tête de cette importante entreprise. Cependant, je sais ce que vous allez me dire : *Homme de peu de foi, etc.*, non, mon Révérend Père, je ne doute pas ; l'obéissance ordonne, et je marche, encore que sur des abîmes, mais le bon Dieu dit : Aide-toi et

je t'aiderai ; et saint Ignace veut qu'un supérieur cherche les moyens naturels de succès, etc... Ah ! mon Père, qu'il coûte à un Provincial zélé, comme vous, pour le bien et l'honneur de sa Province d'envoyer pour un si long exil des sujets dont il prévoit d'avoir lui-même dans peu de temps un si pressant besoin ! Deux ou trois sujets capables de gouverner, deux ou trois bons mathématiciens et physiciens, deux ou trois bons littérateurs capables de communiquer leur richesse, n'en ferez-vous pas le sacrifice ?

Je viens à vous comme enfant de la Province de France réclamer pour une Province naissante et qui passera toujours pour fille de la vôtre et par conséquent combat ici à son compte, risques et périls. Faites, mon Révérend et bon Père, de ceci votre affaire, comme *grand-père*, que vous êtes, de cette pauvre petite famille portugaise. Demandez vous-même à Rome, intercédez pour votre plus importante colonie ; mais ne tardez pas, car la langue est ici un de ces obstacles que l'on n'a pas non plus assez apprécié dans cette entreprise. Après tout, de mon côté, que restera-t-il maintenant à faire, sinon aller, comptant provisoirement sur les miracles de l'obéissance, et sur le *quæ stulta sunt mundi, etc.*

Vous verrez dans les journaux le *Décret de réta-*

blissement de la Compagnie en Portugal, ici il a fort mécontenté tant nos amis que nos ennemis ; il est certain que, comparé à la loi du 9 septembre 1773, il est fort insuffisant ; cependant tel qu'il est, il paraît en des circonstances si critiques qu'il y aurait autant d'ingratitude que d'injustice à ne pas en savoir le plus grand gré à notre roi. C'a été bienveillance exquise de sa part de choisir pour cette publication le 8 septembre, que Sa Majesté savait que nous solennisons cette année, d'une manière particulière. Il faut savoir que, par ses ordres et aux frais des travaux publics, on venait d'achever la reconstruction d'une chapelle de saint François-Xavier, située sur une petite colline, au milieu du jardin du *colleginho*.

Ce jour-là même, l'archevêque d'Evora, qui assista à toute la fête, voulut que nous déterminassions l'ouverture des classes de Coïmbre, et l'on fixa le 4 novembre : sur-le-champ il en alla minuter l'*Aviso Regio*, qui parut hier dans la gazette, et fixa l'ouverture des examens d'admission à la mi-octobre. En même temps, Son Excellence a obtenu deux autres lettres royales qui ont été signées, selon toute apparence, le samedi de l'Octave. L'une donne définitivement à la Compagnie le *collège du Saint-Esprit* d'Evora, abandonné en notre faveur par les Pères du tiers-ordre de Saint-

François, et l'autre oblige tous ceux qui voudront se faire immatriculer à l'Université à suivre au moins un an les classes de la Compagnie ; jugez, mon Père, si nous avons besoin de monde !

L'archevêque d'Evora voit bien, il est vrai, qu'il ne peut exiger sur-le-champ un collège complet pour sa ville, mais il veut quelque chose, et, par-dessus le marché, il s'agit sérieusement de donner dès cette année le collège des nobles à la Compagnie, je vois que cela ne tient à rien ; or, on prétend qu'ici plus que nulle part, il y a certaines occasions qu'il est fâcheux de manquer.

Je reçois à l'instant la lettre royale pour le collège d'Evora ; elle est du 10 septembre, et conçue dans les meilleurs termes pour la Compagnie ; en voici la traduction littérale : « Père Supérieur des Réguliers de la Compagnie de Jésus, dans mes royaumes de Portugal et des Algarves, moi le roi, je vous envoie beaucoup saluer. Moi, prenant à cœur l'éducation littéraire et religieuse de mes fidèles vassaux, et bien sûr que je ne pourrais la confier à meilleures mains qu'à celles d'hommes qui suivent l'Institut de la Compagnie de Jésus, qu'à cette fin j'ai appelé de terres lointaines, afin qu'ils s'établissent dans mes royaumes et domaines ; j'ai pour bien, et il me plaît vous concéder l'entière possession de l'édifice du collège du

« Saint-Esprit, dans la ville d'Evora, avec tout son
« enclos actuel, afin que les sciences et les vertus
« recommencent à fleurir dans la province d'Ale-
« nitejo ; et pour attirer au susdit collège le plus
« grand nombre possible d'étudiants, j'ordonne
« qu'aucun étudiant du royaume de l'Algarve et de
« la province d'Alemtejo ne se puisse immatriculer
« dans les classes supérieures de l'Université de
« Coïmbre sans avoir suivi au moins un an les
« classes d'études élémentaires dans le même col-
« lége, où il lui sera remis attestation de son assi-
« duité et progrès : tout ceci j'ai trouvé bon vous
« communiquer pour vous le faire connaître et
« exécuter. »

Ecrit au palais de Cachias, le 10 de septembre
1832.

(*Signé*) : LE ROI.

Il est facile de voir par cette lettre que s'il manque quelque chose au décret du 30 août, il ne faut point s'en prendre au cœur d'un si bon roi. D'ailleurs, ceux qui en demandent davantage ne font point assez attention aux circonstances. Par la crainte que vous ne soyiez quelque temps sans recevoir la gazette de Lisbonne, je vais aussi vous donner ce qu'il y a d'essentiel dans cette pièce. Après avoir analysé le préambule et le dispositif de

la Bulle de Pie VII du 7 août 1814, le roi continue :

« Et moi, informé et bien certain du zèle louable
« et du grand avantage des peuples avec lesquels
« les vertueux Pères de la Compagnie de Jésus réta-
« blie par le Saint-Père Pie VII, se sont avec grand
« soin employés, dans la Russie et dans les divers
« États où ils ont été de nouveau admis, à la
« bonne éducation et instruction de la jeunesse, à
« annoncer la parole de Dieu aux fidèles, à leur
« administrer les sacrements ; et étant convenable
« (spécialement quand l'impiété et la démoralisation
« cherchent tant à s'étendre, comme par malheur
« il arrive dans les temps actuels), de mettre en
« usage tous les moyens possibles pour leur résis-
« ter. Parmi ces moyens, il faut compter sans con-
« tredit l'autorisation et le secours donné par les
« souverains temporels à ces dignes défenseurs de
« la religion et de la saine morale ; espérant, d'au-
« tre part, que dans ladite Société ne s'introduiront
« pas les abus qui pervertissent toujours les insti-
« tutions les plus saintes et les plus utiles : j'ai,
« pour le bien, accordé mon royal *Benepiacito* et
« appui à la susdite Bulle du Saint-Père Pie VII,
« qui commence, etc., et j'ordonne qu'elle reçoive
« son accomplissement et exécution dans mes
« royaumes et domaines, selon sa teneur et sans
« tenir compte de législation quelconque à ce con-

« traire, que je révoque à cet effet seulement; bien
« entendu que, par cette mienne résolution souve-
« raine, ne sont pas restitués auxdits Pères de la
« Compagnie de Jésus les biens, propriétés, exemp-
« tions, privilèges et prérogatives qui leur ont
« antérieurement appartenu, ni aucun droit ne leur
« est donné pour en demander la restitution. Les
« autorités, à qui il appartient, l'aient ainsi pour
« entendu et l'exécutent. 30 août 1832. »

J'ai cru, mon Révérend Père, que ces pièces
vous feraient plaisir, je termine cette longue lettre
en vous renouvelant toutes mes demandes et l'hom-
mage de mon respectueux attachement.

De votre Révérence, etc.

PHILIPPE-JOSEPH DOVALLE, S. J.

LV

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE BOULANGER, AU
Collège impérial, A MADRID.

Lisbonne, 20 septembre 1832.

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

Pax Christi.

Je n'ai pas encore répondu à votre bonne lettre
du 19 août dernier, ni vous ai remercié des re-
cherches que vous avez bien voulu faire pour nous,

à la demande du Père Mansion ; enfin je m'échappe un instant pour payer ces petites dettes. Puisque vous le permettez , je vous prie encore de communiquer cette missive telle quelle au cher Père Valantin qui , de son côté , voudra bien pardonner à son vieil ami cette liberté et sera assez indulgent pour ne pas exiger autre réponse à son billet du 9 septembre arrivé hier , et pour lequel je le remercie beaucoup , surtout pour le *douloureux sacrifice* qu'il veut bien faire en notre faveur des Frères Fiquet et Pailler. Ces chers Frères , ne les retenez pas à Madrid , car nous en avons grand et urgent besoin. Et celui de Utrera , qu'est-il donc devenu ? S'il est encore décidé qu'il vient , de grâce , mon Révérend Père , pressez son départ. Mille respects à votre Révérend Père Provincial , à tous les nôtres d'Espagne et de France qui sont avec vous.

Nous sommes toujours ici dans le même état. La lenteur des opérations de Porto ne laisse pas d'inquiéter même des hommes d'État. Pour nous , qui n'y entendons rien , nous ne pouvons que lever les mains au Ciel. C'est ce que nous tâchons de faire par des supplications et amende honorable au Saint-Sacrement , tant outragé par les sacrilèges des troupes de l'invasion. Nous avons commencé avec ce mois , et nous irons , selon toute apparence , jusqu'à la saint Michel.

Sa Majesté a été sensible à cet acte religieux , si conforme à ses vues, puisqu'elle avait ordonné qu'on en fit de semblables dans toutes les églises, pour une époque qu'elle n'a pas encore désignée, mais qu'elle aime de voir prévenir. Le sixième jour de ces saints exercices tombait le 8 du mois ; nous destinâmes ce jour au triomphe d'un saint apôtre , spécial protecteur du Portugal , saint François-Xavier, et toujours pour la même fin. Ce fut un beau jour pour la petite Compagnie du Portugal : une ancienne statue du saint , trouvée mutilée dans la chapelle du jardin , et dont je vous avais autrefois parlé , avait été restaurée et exposée, dès le commencement des supplications, à la vénération des fidèles, dans l'église. Le jour de la fête , il y eut communion générale le matin et grand concours aux pieds du saint. Dans la soirée , sermon analogue par un bon Père franciscain ; ensuite , le célébrant , de l'ordre de Saint-Dominique , évêque de Cochin, et probablement dans peu archevêque de Goa , en chape, mitre et crosse, fit une allocution pleine d'à-propos à la louange du saint et de la Compagnie , dont il raconta ce qu'il avait vu de ses yeux dans les deux Indes. Mais , pour apprécier l'effet de cette touchante cérémonie, il faut savoir que, sans que personne s'y attendît , avait paru le matin dans la *Gazette*, le décret tant désiré de rétablissement de la Compagnie : décret quoique bien infé-

rieur à celui d'Espagne et à tous les autres, est un vrai prodige en Portugal, surtout à cette époque. Le roi, qui avait promis d'assister au triomphe de saint François-Xavier, si les affaires de la guerre le lui permettaient, aura sans doute, avec sa bonté ordinaire, ordonné cette publication le jour qu'il savait que nous faisons la principale solennité. Et, dans l'ordre de la foi, il faut voir là un concours spécial de la très-sainte Vierge et de saint François-Xavier que le Père Godinot, à notre départ de Paris, nous avait assigné pour patron particulier. Les circonstances empêchèrent le roi de venir; l'escadre était sur le point de sortir une seconde fois, et, ce jour-là même, nos troupes faisaient des prodiges de valeur à la prise de Villanova. Du reste, à notre fête, il ne manquait que Sa Majesté. Les deux orateurs, comme je l'ai dit, saisirent les rapprochements qui se présentaient en foule, complimentèrent la Compagnie et le Portugal.

Parmi les amis les plus remarquables étaient un arrière-petit-fils de saint François de Borgia, quatre arrière-petit-fils du marquis de Pombal, etc., et une foule d'amis. Une procession fort nombreuse, et telle que le permettait notre pauvreté, conduisait le saint à son ancienne chapelle, dans le jardin, sur une petite colline qui domine une grande partie de Lisbonne, au pied du château; elle venait d'être

reconstruite par ordre du roi et aux frais des travaux publics. L'archevêque de Goa (*in petto*) suivait l'image du saint, portant sa sainte relique, la même que nous avons apportée de France. Le Père Dericquebourg, qui est toujours heureux dans le choix de ses chants, et qui, dans l'église, après les sermons qui félicitaient les jeunes Portugais de revoir leurs anciens maîtres, avait entonné un touchant *Venite, filii, audite me, timorem Domini docebo vos*, donna, pour la marche de la procession, le *Memento, Domine*, etc., et là, nous rappela que nous allions replacer l'image du saint dans le lieu même où il allait prier pendant sa vie : *Introibimus, adorabimus, in loco ubi steterunt pedes ejus*. En arrivant à la nouvelle chapelle, nous en étions à *Inimicos ejus induam confusione*, etc., que nous appliquions aux ennemis du roi, dont les pieds aussi avaient foulé cette terre, en venant prier le saint apôtre et dans ce même sanctuaire alors tombant en ruine, aujourd'hui par ses ordres si parfaitement restauré.

Là on chanta un *Quis ascendat in montem Domini?* puis on retourna, pour le *Te Deum*, à l'église, où les femmes, privées d'assister à la procession, attendaient la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, après laquelle on donna la sainte relique à baiser, et l'on distribua des images du saint, etc.

L'archevêque d'Evora qui assista à toute la cérémonie, demanda que nous fixassions sur-le-champ l'ouverture des classes à Coïmbre, et il fut convenu que ce serait le 4 novembre. Le 10 fut signée la Carta-Regia qui annonçait cette ouverture et fixait l'époque des examens préparatoires; elle était nécessaire pour cette première fois. Sa Majesté signa ce même jour deux autres lettres royales en faveur de la Compagnie, une qui lui donne le collège d'Evora et dont je vous envoie copie, en vous priant cependant de ne pas la laisser publier en Espagne, avant qu'elle le soit ici, et l'autre qui oblige de même tous les élèves du royaume qui voudraient désormais se faire immatriculer dans l'université, de fréquenter préalablement au moins un an les classes de la Compagnie. Je ne sais ce que diront, de ces actes, les ennemis de notre roi; mais ne peut-on pas soupçonner que tant de piété inclinera la balance en sa faveur, dans cette lutte terrible qu'il soutient contre l'impiété, et fera triompher les efforts de sa valeureuse armée? On ne peut méconnaître là l'homme de foi! *Et hæc est victoria quæ vincit mundum!*

Déjà presque tous nos Pères sont à Coïmbre; mais à présent l'archevêque en veut au moins trois à Evora. Oh! qu'il m'est difficile de ne pas jeter des yeux de concupiscence sur notre florissante jeu-

nesse du collège impérial! Patience! le bon Dieu veut sans doute être glorifié par notre pauvreté et notre insuffisance. Vous êtes bien heureux, ainsi qu'au Passage, que le Révérend Père Général soit si loin! Quant au Révérend Père Provincial d'Espagne, je ne lui parle plus de nous prêter au moins un sujet, je vois par son silence qu'il s'est moqué de ma prétention, cependant elle était bien sérieuse; pour Evora, l'archevêque demandait nommément des Espagnols. Au reste, sans rancune, je lui baise la main ainsi qu'au Père Recteur et me recommande bien à leurs prières. Veuillez, s'il vous plaît, me mettre aux pieds de Leurs Altesses et leur communiquer, en mon nom, ces nouvelles auxquelles elles ont la bonté d'attacher tant d'intérêt.

Si ensuite ce chiffon, que j'écris en poste, pouvait aller jusqu'en France, il nous y vaudrait aussi quelques prières.

Adieu : moi et les miens nous vous demandons, à tous, au moins une messe et un rosaire.

Infirmus in Christo servus.

JOSEPH DOVALLE, S. J.

LVI

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE DRUILHET, A PARIS.

Lisbonne, 17 octobre 1832.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Pax Christi.

Je m'empresse de vous annoncer l'heureuse arrivée des Pères Bazin et Moré, et des Frères Pailler et Fiquet, samedi 13 de ce mois, en fort bonne santé et disposition; déjà les deux chers Frères sont partis pour Coïmbre où ils étaient attendus avec la plus vive et la plus juste impatience. Nous vous sommes bien reconnaissants de ces nouveaux sacrifices: car quoi que j'en aie dit dans ma dernière, je n'en apprécie pas moins ce qu'il vous en coûte, mon bon Père, pour vous séparer de vos chers Enfants, et je suis même persuadé que votre tendresse pour tous doit facilement vous persuader, à votre tour, que ceux que vous perdez étaient les meilleurs et les mieux faits de vos Enfants, comme il arrive à toutes les bonnes mères quand elles perdent quelqu'un des leurs. Ne vous fâchez donc pas contre moi: car vraiment je suis aussi un de ces pauvres enfants qu'une volonté rigoureuse de la divine Pro-

vidence vous a enlevés, et celui qui par ses misères, ses embarras et son amour pour son bon Père, est facilement un des plus dignes de votre compassion et de vos bontés.

Pardonnez-moi aussi quelques reproches, quelques plaintes, je suis un si pauvre Supérieur. Agréez mes excuses, mais n'en venez pas moins à mon secours, tant par vos prières et conseils que par votre médiation auprès du Très-Révérénd Père Général, pour qu'il envoie ici quelques hommes puissants en œuvres et en paroles. Je vous prends pour intercesseur, comme étant père de cette mission et de presque tous ceux qui la composent, et puis soyez pour nous un saint François-Xavier. Ce grand Apôtre, qui était père aussi de la première Province de la Compagnie naissante de Portugal, voulait bien, du fond des Indes, à la demande du Père Simon Rodriguez, solliciter pour elle, auprès de saint Ignace, ce même secours que je réclame aujourd'hui. Il est certain qu'on s'occupe sérieusement de nous donner dès cette année le *collège des nobles*; la rentrée des classes n'y a été retardée indéfiniment et sous le prétexte de la guerre, que pour donner le temps d'en organiser la remise à la Compagnie, et l'on assure que si Sa Majesté l'offre, il ne peut être question de refuser.

Ce bon roi est parti hier pour se mettre à la tête de

S.

24

son armée. Les deux infantes, pour ne pas s'éloigner de lui, se rendent aussi à Coïmbre. La marche de Sa Majesté et de la famille royale est un triomphe continuel, les bons Portugais des provinces et l'armée sont pleins d'enthousiasme. Nos Pères, à Coïmbre, préparent leur arc de triomphe, leurs compliments, etc.

Priez, mon Révérend Père, et faites beaucoup prier; l'époque est pour le Portugal, et, par conséquent, pour notre petite Compagnie et pour l'Église entière, dans ce royaume, des plus critiques et décisive.

J'avais espéré pouvoir vous laisser quelque chose des six mille francs que le Père Jennessaux a reçus pour notre compte, et ce, à compte de ce que nous vous devons; mais il faut, mon cher Père, que vous preniez patience encore quelque temps. Nous avons un besoin extrême de cette ressource que nous donne la Providence, et qui d'ailleurs a son objet déterminé par le donateur, du moins pour la plus grande partie. Il s'agit de créer, au collège de Coïmbre, une petite chapelle que l'on puisse ouvrir au public; figurez-vous l'état violent d'une réunion de douze Pères de la Compagnie, dont le ministère est désiré, et qui n'ont pas un coin pour entendre une confession et dire un mot d'édification. Veuillez donc donner vos ordres pour que cette

somme nous parvienne le plus tôt possible et la plus entière possible, c'est-à-dire sans payer beaucoup pour le change.

Si vous réimprimez le nouveau *Ratio* ou si vous en aviez en quantité, ne pourriez-vous pas nous en envoyer quelques exemplaires ? Le moyen le plus prompt serait par le chargé d'affaires de Portugal, M. Silvère, rue Saint-Etienne, à Paris.

Je vous demande encore force messes et prières, et je suis, etc.,

PHILIPPE-JOSEPH DELVAUX.

P.-S. — Oh ! que nos Pères de Suisse nous disent de grandes choses, mon cher Père, d'une chapelle élevée en terre étrangère, décorée par vos soins ! Oh ! souvenez-vous que nous sommes aussi vos enfants. M^{me} Prévost, de son côté, m'a appris que les ornements de l'église d'Aix, sa bibliothèque, son cabinet de physique, etc., que tout cela ne servait plus. O mon Père, nous sommes ici près de trente !

LVII

LE PÈRE DELVAUX AU PÈRE JENNESSEUX, A PARIS.

Coïmbre, 30 janvier 1833.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Pax Christi.

Je reçois votre lettre du 12 de ce mois, et je m'empresse de vous répondre que nos cœurs, nos bras, notre maison et tout enfin est ouvert en Portugal pour accueillir cette chère et pauvre Province de France. Oh ! quelle joie de revoir nos chers Pères et Frères ! Et quelle consolation dans le malheur, pour nous en particulier, si nous nous trouvions ainsi avoir été choisis de la bonne Providence pour assurer un asile à tant de nos frères fugitifs ! Jè ne doute aucunement de l'agrément de qui de droit ici, et je le garantis. Quant aux conditions de ma part, je souscris à toutes celles que marquera lui-même le Révérend Père Provincial, et je respecterai ponctuellement tout ce qu'il m'ordonnera, trop heureux de jouir de la vue, de la présence et de l'édification de ces chers proscrits.

Nous sommes à présent occupés à ouvrir nos classes dans ce collège. Sa Majesté a consenti à ce que nous donnassions des leçons aux enfants de Coïmbre, encore que la guerre continue à faire différer l'ouverture solennelle des études et de l'Université.

Nous revenons des environs de Porto, où nous avons été rendre quelques services dans les hôpitaux aux pauvres blessés. Deux de nos Pères, les Pères Mansion et Martin, en ont rapporté une maladie assez grave, mais dont ils sont sortis à notre grande consolation. Les Pères Sales et Palmain (Koulack) s'y sont aussi un peu fatigués, mais tous sont déjà remis. Les fruits ont bien consolé de ces petites épreuves.

L'affaire de Porto paraît vouloir se tourner en protocole, etc. Cependant, on se bat toujours de temps en temps. Le Portugal souffre beaucoup, mais le calme y est toujours parfait et prodigieux. J'ai vu aux environs de Porto une grande partie de l'armée ; ces soldats portugais sont admirables ! Priez Dieu pour ce bon pays, pour son roi. Je n'ai que le temps de vous embrasser avec toute votre maison, toute celle d'ici en fait autant. Je vous réitère l'assurance que vous pouvez venir tous, tous, et j'ajoute que vous feriez peut-être bien de vous décharger déjà de ce dont vous pouvez rigoureuse-

ment vous passer pour diminuer l'embaras d'une débâcle générale.

Adieu, tout à vous,

PHILIPPE-JOSEPH DOVALLE, S. J.

LVIII

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE DRUILHET, A PARIS.

Coïmbre, le 17 février 1833.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

J'ai reçu, avec le plus grand plaisir, votre lettre du 14 décembre. Le 12 janvier dernier, elle est venue me trouver à une lieue et demie de Porto, et c'est cette circonstance qui, en partie, a été cause du retard de la réponse. Depuis le 13 de ce mois, j'ai reçu celle du 25 janvier du bon Père Gury ; et avec votre permission je viens répondre en même temps à l'une et l'autre. L'intime union qui existe entre vous, autorise, je crois, cette liberté, et les affaires en font presque une obligation.

Nous avons vu avec beaucoup d'intérêt que vous formiez de nouvelles Résidences et que le bon Dieu les bénissait. Les détails que nous a donnés le Père

Gury sur l'ensemble de vos travaux nous ont été on ne peut plus agréables. Qu'en sera-t-il donc de cette chère France, où il y a encore de si bonnes dispositions, où il se fait tant de bien ?

Pour l'affaire de M. L..., il s'agit là d'une chose si évidemment temporelle, qu'il ne convient pas que nous nous en mêlions. Aussi bien montrez-vous clairement par votre manière de m'en parler, que vous n'attendiez qu'un *non* de ma part pour le transmettre à qui de droit. Quant à mes chères sœurs, je vous remercie, mon Révérend Père, de vouloir bien m'en donner des nouvelles ; car sans vous je ne saurais si elles vivent encore. Elles se plaignent de moi, mais certes elles me payent bien de retour. Il y a un siècle que je n'ai rien reçu d'elles. Au reste, l'important est qu'elles aiment bien le bon Dieu et m'aident par leurs prières à l'aimer aussi de mon côté.

J'ai eu moi plusieurs bonnes raisons pour écrire peu dans ces derniers temps. J'ai fait quelques courses, et encore en ce moment je suis hors du centre de mes opérations. Vous aurez su qu'à l'époque du passage du roi par Coimbre, ce collège que la guerre empêchait d'ouvrir ses cours, s'était offert à Sa Majesté pour le service des hôpitaux militaires. Or, l'offre acceptée avec bonté et empressement, il a fallu la remplir. Huit de nos Pères ont été succes-

sivement employés dans ce genre de ministère, jusqu'à ce qu'il a plu à Sa Majesté de permettre l'ouverture des classes du collège.

Les fruits spirituels et les consolations qui sont le résultat de ces travaux en ont de beaucoup surpassé les fatigues. Cependant nous n'avons travaillé que dans trois hôpitaux et quand l'affluence des blessés y avait déjà beaucoup diminué. J'étais avec le Père Mansion dans le plus rapproché du champ de bataille, quand le roi vint le visiter au retour d'une grande revue qu'il avait faite de l'armée : il nous y a témoigné beaucoup de bonté, à son ordinaire, et il l'a poussée jusqu'à daigner entrer dans la chambre que nous occupions là au milieu des blessés. La foi de ces bons soldats nous rendait le ministère très-facile parmi eux ; ç'a été une espèce de mission pour cette petite portion de l'armée. Une seule fois nous sommes allés jusqu'au camp, c'était le 8 janvier, et à l'occasion d'un feu plus vif que d'ordinaire, ce qui nous fit croire qu'il y avait une affaire sérieuse où notre ministère pourrait être nécessaire à grand nombre de mourants.

Cependant le bon Dieu se contenta de notre bonne volonté ; il n'y eut que quelques escarmouches, et tout était fini avant que nous arrivassions ; nous ne rencontrâmes qu'une dizaine de blessés, et trois seulement qui eussent besoin de nous. Cette alerte

nous a donné l'occasion de visiter la plus grande partie de nos retranchements, au nord de Porto jusqu'à la mer, et d'entendre beaucoup de bruit; mais pour cela c'était chose ordinaire, presque de tous les jours; les fenêtres de l'hôpital en étaient à chaque instant ébranlées.

De ce voyage j'ai été à Brague, ville d'un très-bon esprit et où se trouve à présent la Cour. Le collège donné à la Compagnie par le grand archevêque Don Barthélemy-des-Martyrs devint, à la suppression, une maison d'Ursulines. Nous avons été y dire la sainte messe, et ces bonnes filles, sachant qui nous étions, n'ont cessé de toucher l'orgue tout le temps des deux messes. C'est une excellente maison. Nous nous étions adressés au séminaire, qui est aussi une création du même prélat. Il avait mis celui-ci sous l'invocation de saint Pierre, et le collège sous celle de saint Paul, idée qui m'a paru bien digne d'un saint. On nous a témoigné dans cette ville une affection particulière et, entr'autres, le vicaire capitulaire, car le siège est vacant, et, dans le cours d'un an, il y a eu au moins quatre personnes désignées ou déjà nommées par le roi, sans pouvoir parvenir à le remplir, trois pour cause de mort, un pour refus absolu. Je vous parle de ce siège, parce qu'il est important en soi comme Primat des Espagnes, et aujourd'hui, à l'occasion de ce fait

particulier que Don Pedro, enfermé dans la ville de Porto, y a nommé, à ce siège de Brague, un religieux Augustin, lequel est, en même temps, administrateur du diocèse de Porto, dont l'évêque vit encore.

Je n'ai vu le roi qu'au sortir du palais; il m'avait donné audience pour le jour suivant, mais ce fut celui de son départ pour l'armée. Ce bon prince est plein d'attention; rien ne lui échappe; il distingua sur-le-champ mon compagnon et l'appela par son nom : *O Padre Miguel! como está?* Le pauvre Père Michel n'allait alors qu'à demi. Il faut savoir que nous avons entrepris cette course à pied; mais le cœur du bon Père était plus courageux que le corps, et malgré tous les ménagements que je lui fis prendre dès le second jour du voyage, montures, etc., j'eus bien de la peine à le ramener entier à Coïmbre. Ce n'était d'abord que faiblesse des jambes, et il put faire vigoureusement son service à l'hôpital; mais soit que cette infirmité habituelle fit qu'il se fatiguât plus qu'un autre dans ses travaux apostoliques, soit prédisposition quelconque, à peine quittions-nous l'hôpital qu'il tomba sérieusement malade. Il put cependant arriver au collège, et fort heureusement, car ce fut une fièvre qui le tint quinze jours au lit. Les Pères Sales et Martin ont aussi payé le même tribut, mais tous sont parfaitement rétablis.

La stagnation des opérations militaires, par con-

tre-coup le peu d'ouvrage qui se présentait au zèle des Pères dans les hôpitaux, joint à l'appréhension de les fatiguer excessivement par cette continuité de services pénibles, m'avaient déjà déterminé à les ramener tous au collège, quand Sa Majesté nous en fournit une magnifique occasion, en nous autorisant à ouvrir nos classes, au moins comme cours particuliers, et en faveur des enfants de la ville, dont les parents le sollicitaient depuis longtemps. Nous attendions cette faveur avec impatience, nous en profitâmes avec empressement, après quelques jours de repos et la rénovation des vœux que notre absence avait fait différer.

Le 4 février nous avons commencé les leçons. Il s'y est présenté environ cent vingt élèves. Le Père Mallet, dont la santé est moins mauvaise, a repris les fonctions de Recteur ; le Père Margottet est Ministre ; le Père Palmain (Koulack), préfet des études et professeur de mathématiques ; le Père Bukacinski de philosophie, préfet spirituel et admoniteur ; les Pères Martin et Mansion, professeurs de rhétorique ; le Père Dericquebourg, d'humanités ; les Pères Sales, Rousseau, Soimié et Cotel, professeurs de grammaire, et enfin le Père Bazin, professeur de français et Socius du préfet des classes. Puisque j'ai donné le *status domus*, vous aimerez peut-être que je le complète : Père Trancart, procureur et

Operarius; Frère Pailler, cuisinier et infirmier; Frère Fiquet, linge, portier; les autres offices sont remplis par deux Frères Portugais, un natif d'Espagne, l'autre qui vient de faire ses vœux.

Notre méthode aura de la peine à prendre, à cause de l'application vraiment diabolique qu'on avait mise à faire disparaître de l'enseignement tout ce qui pouvait rappeler la Compagnie, ce qui fait qu'ici, plus qu'en aucune autre partie du monde, on s'est écarté des véritables principes en cette matière. Cependant la Providence nous favorise bien spécialement, permettant que notre essai se fasse ainsi à petit bruit, avec peu d'élèves, et sans tant de conséquence, n'étant point décidé que cette année doive compter comme année scolaire.

Les catéchismes qui ont fait beaucoup de bien dans cette ville continuent et sont très-fréquentés. Les dimanches, se réunissent dans la cour jusqu'à trois cents enfants, sans parler des petites filles qu'on réunit dans une église de la ville, et aussi en très-grand nombre. Les petits garçons viennent en procession de toutes les paroisses avec leurs croix respectives et toujours chantant. MM. les Curés ont la bonté d'y mettre en général beaucoup d'intérêt.

Nous avons disposé en forme d'église quelques salles du collège, afin de dispenser les Pères de

sortir pour l'exercice du ministère : le travail avance, mais la pauvreté de la maison nous empêchera encore longtemps de pouvoir y faire le service divin avec quelque décence. Cette petite église sera, si je ne me trompe, consacrée à saint Ignace, comme amende honorable de tant d'opprobres dont il a été abreuvé en Portugal, dans la personne de ses derniers Enfants. Elle aura cinq autels. On espère pouvoir l'ouvrir dans le courant du Carême.

Nos Pères subsistent difficilement ici, à raison des difficultés faites par l'université pour nous payer d'avance, tandis que ses autres créanciers sont arriérés de neuf mois. Cela a donné lieu à proposer au roi de séparer, dès à présent, les revenus du collège de ceux de l'université; mais c'est une affaire de longue haleine.

Je suppose que le Père Valantin vous aura fait passer ma réponse. O mon bon Père! quel bonheur pour nous, si nous pouvions servir en quelque chose notre chère province de France. Disposez, je vous prie, de tout ce qu'il y a ici. La Providence permet qu'à présent l'archevêque d'Evora insiste pour avoir des sujets pour son immense collège d'Evora; je n'en ai pas à lui donner. Quelle affaire d'or pour lui si vous envoyiez là un essaim de vos chers proscrits. Ici, tous les bras sont ouverts, et plus encore, les cœurs; nous avons de quoi loger toute votre Province, pourvu que vous nous aidiez

de quelques secours, et, encore que vous ne le puissiez pas, il me semble encore que je me ferais fort, sur les fonds de la sainte pauvreté, de les nourrir. Je viens de traverser une grande partie du Portugal, en hiver, en temps de guerre, etc., à pied, demandant l'aumône, et jamais le pain de chaque jour ne nous a manqué, presque toujours il nous venait *usque ad delicias*.

J'ai pris note des vœux du cher Frère François Baron, et j'aurai soin d'exécuter; note aussi de nos chers défunts, pour lesquels j'ai demandé les suffrages. J'oubliais de terminer le *Status personalis*, en vous disant que le Père Pouty est Ministre et Père-Maitre des novices, au *colleginho* de Lisbonne; le Père Moré *Socius*; le Père Pallavicini, *Operarius*; le Père Boulongne, procureur. En relisant ma lettre, je ne suis pas content de ce que je vous dis au commencement au sujet de mes misères; je vous prie de ne pas en conclure que j'aie eu de l'humeur; vraiment cela me siérait bien mal. Concluez-en, à la bonne heure, que je suis bien orgueilleux, puisqu'il me faut un effort pour me persuader que je vauds moins que tous nos bons Pères. Vous aurez, ainsi que le Père Gury, pitié de votre pauvre Delvaux; vous prierez pour lui.

Tout à vous, mon cher Père, etc...

Votre très-humble serviteur,

PHIL. JOSEPH. DOVALLE.

Post-Scriptum. — Oserais-je vous prier de me rappeler, moi et les miens, au souvenir de tous nos Pères et Frères qui ont le bonheur d'être avec vous, comme à celui de nos amis et aussi à La Ferandière où je suppose qu'on ne nous oublie pas devant le Seigneur. Hier, disant la messe au tombeau de sainte Isabelle, j'ai spécialement fait mémoire de mes trois chères sœurs.

Todos os Padres de cá beijão a mão a vossa Reverencia. Voyez donc quelle singulière distraction ! Voilà que je vous parle portugais, mais vous comprendrez bien que ce sont les respectueux hommages de tous nos Pères.

Coïmbre, 18 février.

LIX

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE DRUILHET, COLLÈGE
SAINT-JOSEPH, AU PASSAGE.

Lisbonne, 16 mai 1833.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Pax Christi.

Non, ce ne sera pas moi qui aurai le bonheur de vous embrasser au Passage, ce serait trop beau. Je suis trop brouillé maintenant avec les jouissances

de ce monde pour pouvoir en prétendre une si douce et si désirée. Une lettre froide et insensible, voilà tout ce qui m'y représentera auprès de notre bon Père Druilhet. C'est vous dire déjà que j'ai reçu votre excellente, encore que trop insuffisante invitation du 12 mars ; précédemment, j'avais reçu votre billet du 12 février. Nous avons fait les suffrages pour le digne Père Bernard Pruvost ; nous avons tressailli au récit d'une fin si apostolique ; nous l'avons enviée. Toutes les autres nouvelles de notre chère Province nous ont également consolés, édifiés, humiliés et encouragés. Daigne le Seigneur vous récompenser du bien que vous nous faites, et vous inspirer de nous le continuer, et, s'il est possible, de nous le rendre un peu plus fréquent !

Je suis, sans nul doute, enchanté d'apprendre que l'orage se soit éclairci ; mais j'avoue que la partie de ses effets qui devait nous procurer le bonheur de donner l'hospitalité à quelques-uns de nos Frères m'était bien précieuse. Patience ; c'était trop égoïste. Ils sont mieux là qu'ici, et leur bien personnel est plus que suffisant pour nous consoler.

Ici, en effet, les choses sont-elles beaucoup plus sûres que là où vous êtes ? Nous sommes au milieu d'un horizon si noir et si indéfinissable ! Cependant, quant à ce qui nous touche personnellement, la machine roule en apparence autant qu'elle peut.

Nous avons ouvert nos classes à Coïmbre; elles se sont organisées avec quelque peine, à cause de l'état où nous trouvons les études du pays; mais enfin, il s'est fait une division telle quelle, qui donne un petit troupeau à chaque professeur, suivant le plan de l'Institut. Ces pauvres enfants montrent jusqu'à présent beaucoup d'application. Ils ne sont que cent quarante, parce que la permission du roi se bornait à ceux de la ville, dont les parents avaient sollicité cette faveur. Je vous ai donné, je crois, par ma lettre du 17 février, le *Status domús*; il ne s'y est fait d'autre changement que celui du professeur de philosophie. La santé du Père Bukacinski m'a obligé à lui donner pour suppléant, puis pour remplaçant, le Père Bazin. L'état du premier est peu différent de ce qu'il était précédemment, et, quoique ne pouvant professer, il ne laisse pas d'aller comme préfet spirituel. Le plus infirme est le Père Margottet; il vient d'avoir une de ses crises, dont il espérait aller au ciel; mais deux saignées et des sangsues, ou plutôt la sainte volonté de Dieu, a mis le veto à son désir. Après lui vient le Père Trancart, qui s'affaiblit à vue d'œil, et vit par une sorte de miracle, sans presque rien prendre. Son mal date de France, mais n'a fait qu'empirer; avec cela, il ne sait se modérer dans l'exercice du ministère. A présent, il donne le mois de Marie. Le

S.

25

Père Mallet va passablement ; le reste à l'ordinaire.

Vous avez peut-être su que j'avais fait un second voyage à Brague, par un malentendu du ministre de la guerre, qui nous appelait pour un hôpital militaire, nous croyant encore à ce genre de service. Nous ne pouvions réclamer sans faire acte de présence ; aussi, le Père Bazin et moi, qui étions alors les moins nécessaires au collège, fûmes députés ; ce fut une course d'une quinzaine de jours, et j'en profitai pour rappeler au roi les besoins pressants des Pères de Coïmbre ; j'en fus reçu comme de coutume. Je parlai de la possibilité de la venue de quelques Pères d'Espagne ; il agréa avec empressement tout ce que j'avais l'honneur de lui proposer à ce sujet, et me dit à cette occasion que les maisons ne nous manqueraient pas, qu'il en avait encore d'autres à nous donner.

Oh ! que ce roi est digne d'un meilleur siècle ! A l'époque où l'on parlait de la découverte en Portugal d'une riche mine d'or et d'argent, on lui avait présenté une certaine quantité du précieux minerai. Devinez à quel usage il consacrait ces prémices ? l'argent à une garniture de chandeliers pour *Nossa Senhora da Rocha* et l'or à une épée pour saint Michel. Le dimanche de la Passion, que nous étions à Brague, il visita à pied et sans suite les six stations appelées *les Pas de Notre-Seigneur*, avant que

la Procession les parcourût, s'arrêtant et priant à genoux à chacun d'eux. C'était le 24 mars, jour d'action à Porto. Quand le bon roi sut qu'il y avait engagement, il invita toute la Cour à se rendre à la tribune de la chapelle royale, pour y recommander à Dieu ses fidèles sujets, et, avant de se retirer, il demanda lui-même un *Pater* et un *Ave*, pour les morts dans le combat, sans distinction d'amis ou d'ennemis. Comment voudriez-vous, mon Révérend Père, qu'un roi ainsi fait fût aimé de certaines gens ? Il est trop catholique. Mais qu'il doit souffrir !

C'était à la même époque que venaient les princes d'Espagne. Il était facile de voir qu'il y avait d'autres motifs à cette démarche que ceux qu'on donnait au public. Le roi me dit qu'il était enchanté de voir ses sœurs, mais qu'à la vérité, il ne s'attendait pas à les voir sitôt. Pauvre prince ! Il est bien douteux qu'il les voie même cette fois ; la politique ne l'a pas permis jusqu'à ce jour, et voilà qu'une frégate de guerre est annoncée dans le Tage, venant prendre l'auguste famille, qu'à présent on ne dissimule plus être exilée et devoir passer du Portugal dans les États pontificaux. Elle est à présent au château de Maffra ; il y a toute apparence qu'ils ne reparaitront plus à Lisbonne, sous prétexte de ne pas s'exposer à la maladie qui y règne. Grande et salutaire leçon ! *Vanitas vanitatum !*

J'ai parlé de maladie régnante; il y a peu de doute sur sa nature : c'est le *choléra*, suivant l'opinion générale, et contre l'avis de quelques savants. Au reste, peu importe le nom; le fait est qu'on en meurt, et avec la rapidité qui a caractérisé ailleurs ce terrible fléau. Cependant, il s'est présenté ici plus bénin; c'est beaucoup s'il en est mort ici quatre cents personnes. La Providence a voulu que l'unique maison de la Visitation qu'il y ait en Portugal en fût plus rigoureusement traitée que toutes les autres; c'est une visite du *Sacré-Cœur*. Là, il aura choisi des victimes mieux préparées. Ce monastère a perdu en peu de jours six religieuses, deux confesseurs, une pensionnaire et trois domestiques. C'était pour ces pauvres filles la fin du monde! Le Père Pallavicini, avec un compagnon, les a assistées tout le temps qu'a duré le danger, sans compter les autres malades du quartier, qui, en général, a été le plus affligé. Aucun de nos Pères n'a souffert à cette occasion.

Je venais de quitter Lisbonne lorsque ce fléau s'est déclaré. Le roi ayant fait à la Compagnie l'honneur que vous aurez vu dans les journaux, j'étais retourné précipitamment à Coïmbre, pour y régler avec nos Pères l'établissement de ces pauvres orphelins de Porto; mais ce projet n'ayant pas de suite et voyant que ma présence était plus nécessaire ici,

dans ce temps de calamité, j'y suis revenu et y suis depuis le 4 de ce mois. J'y ai trouvé le fléau notablement adouci. Peut-être que le Seigneur se contentera pour ce moment de nous montrer ainsi sa verge paternelle. Ce n'est pas que nous soyons convertis ; mais deux autres fléaux ne cessent de nous admonester tout à la fois. Il faut dire qu'on prie beaucoup et publiquement. Notre-Dame *da Rocha*, pour la première fois, était sortie, avec une pompe extraordinaire, de la métropole, où elle est vénérée, jusqu'à Saint-Roch, ancienne église de notre maison-professe. C'était peu de jours avant l'apparition du troisième fléau à Lisbonne, et à l'occasion des craintes qu'on en concevait déjà. Depuis, il y a eu des processions sans nombre, chaque dimanche, douze, dix-sept, etc.; et tous les jours, prières publiques dans les églises.

Oh ! oui, mon cher Père, ce peuple a encore de la foi ! il y a ici un bien immense à faire ; ne plaignez pas à cette mission quelque secours ; nos Pères en France vivent si isolés que vous convenez vous-même qu'il sera difficile de leur conserver le goût de la vie obscure des colléges. Ici, vous n'auriez point cet inconvénient ; vous les conserveriez hommes de communauté, ce qui ne se peut guère dans des Résidences de quatre ou cinq. Evora et le collége des Nobles vous tendent les bras. Ne nous donnez

pas, prêtez-nous, et qu'il soit ainsi convenu d'avance. Qu'allez-vous faire de la magnifique recrue des théologiens de Madrid? Je vous les conserverais ici comme la prunelle de l'œil. Le pauvre archevêque d'Evora, qui voit notre misère et auquel j'ai parlé clairement de l'impossibilité d'entreprendre plus que Coïmbre, n'ose plus insister pour de nouvelles maisons; mais il faut convenir qu'il nous serait bien avantageux, à nous, de pouvoir prendre au moins les deux ci-dessus. Le noviciat n'augmente pas; mais j'en ai dit assez pour votre cœur.

Adieu, mon Révérend et bien tendre Père, je ne vois plus rien autour de moi qui mérite de vous intéresser; je me transporte donc au Passage, et autour de vous, je vais à la ronde, embrassant dans le Seigneur l'intéressante famille que vous y réjouissez et sanctifiez par votre présence; puis je vous baise les deux mains pour moi et les miens, vous demandant une petite part dans vos paternelles bénédictions.

Votre, etc...

PHILIPPE-JOSEPH DOVALLE, S. J.

LX

LE PÈRE DELVAUX AU PÈRE JENNESSEUX, A PARIS.

Lisbonne, 17 mai 1833.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Pax Christi.

..... Après ces petites histoires d'intérêt, j'en viens aux questions du bon M. de Clausel.

1° On n'accuse point ici le marquis de Pombal d'avoir fait traduire ni Voltaire, ni Rousseau, ni aucun autre auteur de cette trempe. Le mandement de l'évêque de Coïmbre que M. de Clausel aura pu lire dans les *Mémoires du marquis* ne parle que des originaux qui s'introduisirent en foule, etc... L'archevêque d'Evora m'a assuré que les premières traductions se publièrent du temps des Cortès et sous la Constitution.

2° Personne ne doute que les rebelles de Porto ne tirent leur origine des loges maçonniques. Une tradition constante attribue au marquis de Pombal l'établissement de la première loge régulière à Lisbonne, modelée sur celles qu'il avait vues en Allemagne, où il avait été ambassadeur. Lui, ainsi que

tous les autres diplomates que le Portugal comptait alors à l'étranger, appartenait à l'école des publicistes que l'on appelait *désabusés*; ils se montraient fort contraires à la cour romaine et à la pieuse croyance des peuples qui regardaient le clergé et les religieux comme le soutien de l'État, etc., etc... Le marquis réforma l'université dans ce sens. Si lui, personnellement, était franc-maçon, c'est difficile à vérifier; mais que lui et ceux de la secte qu'il mit en œuvre préparèrent les événements dont nous voyons aujourd'hui les conséquences, c'est hors de doute. Prévoyait-il les conséquences de son système? Dieu le sait.

Dans quelques collèges incorporés à l'université commença de son temps le recrutement pour la franc-maçonnerie. Il est certain qu'en 1796 le mal était déjà ancien dans l'université de Coïmbre; toute la jeunesse qui la fréquentait à cette époque se distingua tout entière par son goût et son habileté pour les manœuvres et les discussions constitutionnelles. Il est constant que, parmi les hommes appelés par Pombal pour former en 1772 l'université de Coïmbre, il se trouvait des hommes de la secte (je vous en fournirai les noms). Il est donc permis de dire que, non pas le petit, mais le très-grand nombre de partisans de la philosophie de Voltaire et de Rousseau qui se trouvent en Portugal sont sortis

de l'université de Coïmbre ; c'est une chose généralement reconnue. Lisez *les Nouvelles ecclésiastiques*, de 1780 à 1790, et vous verrez les doctrines qu'on y professait, doctrines qu'on avouait ici : car ce périodique y est très-répendu, très-estimé, et le jansénisme qu'il professe a envahi presque toutes les classes.

3^o Pour en revenir à la question de la non sépulture du marquis, j'ai appris le fait suivant : Le père du marquis de Ponte de Lima (premier de ce titre), fut un des persécutés au temps du marquis de Pombal et mourut dans le fort de l'embouchure du Douro, dit *Forte da Foz*, et, vu qu'il était mort dans la disgrâce du roi, Pombal ne voulut pas que son fils ramenât sa dépouille mortelle au tombeau de ses ancêtres, dans l'église de Saint-Laurent de Lisbonne. Le marquis de Ponte de Lima, tout puissant à la mort du marquis de Pombal, fit payer à ses os l'offense faite à ceux de son père, et ne voulut point que son fils les transférât à l'église de *Nossa senhora das Mercès*, au tombeau de sa famille. Avec le temps, la haine du gouvernement contre Pombal s'adoucit, et facilement sa famille aurait pu obtenir la permission qu'une vengeance personnelle lui avait d'abord fait refuser : de sorte que, pour expliquer son oubli d'un devoir jadis si sacré, il faut remonter plus haut que le mauvais

état des affaires de cette maison, et reconnaître là, une manifestation de la Providence.

4^o J'ai oublié de dire en preuve du jugement qu'on porte des principes religieux du susdit marquis un fait qui a été attesté par un témoin oculaire. Le marquis de Pombal donna le commandement du régiment d'artillerie, appelé *de Porto*, au nommé Jean Victoria Miron de Sabeijone, natif de Suisse, et établit en sa faveur et sous lui une école militaire de mathématiques à Valença, où était caserné ce régiment. Or, de cette école, ainsi que de toutes les leçons du susdit commandant, sortirent peut-être les premiers impies de quelque nom en Portugal, et jamais depuis, ce fatal venin ne put être extirpé de cette place de guerre.

Voilà, mon Révérend Père, ce que j'ai pu recueillir de certain, jusqu'à ce moment, sur ce point historique.

Je suis bien charmé de pouvoir faire quelque plaisir à M. Picot. Son journal vient bien exactement, et il sent combien nous lui en sommes obligés. Veuillez l'en assurer et lui demander pardon de mon silence, c'est faute de loisir. Je n'ai fait que courir depuis six mois au camp de Porto, pour le service des blessés; à Brague deux fois, à Coïmbre tout autant. Plaignez-moi, mon cher Père, car enfin *l'Imitation* dit qu'il est difficile de courir

beaucoup et de se sanctifier !... Si cependant je puis trouver quelque loisir , je réunirai , pour nos Pères qui veulent bien s'intéresser à nous , ce qui peut les édifier dans toutes ces courses ; mais quand ? Dieu le sait. En attendant, le collège de Coïmbre commence à faire quelque bien, et ici, nous avons décidément le choléra. A la vérité il ne fait pas de grands ravages : on évalue à quatre cents les morts, depuis le premier avril. Les pauvres dames de la Visitation ont été les plus maltraitées ; douze personnes attachées au monastère sont mortes en peu de jours : six religieuses , deux confesseurs , une pensionnaire et trois domestiques. Le Père Pallavicini les a assistées tout le temps qu'a duré le danger. Personne de nous, jusqu'à ce jour, n'a été atteint. Ce que je vous dis du nombre des décès est fort incertain, parce qu'ici on met encore plus de mystère qu'ailleurs dans ces sortes de choses, et l'on en est encore à nier que ce soit le choléra.

Les princes d'Espagne , qui ont eu la bonté de visiter notre maison de Lisbonne, peu après leur arrivée, ont profité du prétexte de la maladie pour se retirer à la campagne. Leur sort n'est plus un mystère. L'infant don Carlos est exilé dans l'État romain, où une frégate doit bientôt le conduire, et l'on assure que la princesse de Beira ne veut point se séparer de sa sœur. Quant à son fils don Sé-

bastien et son épouse , déjà ils sont repartis pour l'Espagne.

Les jours qui nous restent paraissent devoir être fort orageux. Cependant la chapelle de saint Ignace est parvenue à s'ouvrir au collège de Coïmbre, le lundi de Pâques. Il s'y fait un grand concours pendant le mois de Marie. Ici la nôtre est fermée à cause des réparations qu'on y fait.

On prie beaucoup dans cette ville; il y a tel dimanche où il se fait jusqu'à dix-sept processions de pénitence. Daigne le Seigneur exaucer tant de vœux et retirer les trois terribles fléaux qui pèsent sur ce pauvre pays. *Fiat voluntas!...*

Votre très-humble, etc.

PHILIPPE-JOSEPH DOVALLE, S. J.

LXI

LE PÈRE DELVAUX AU RÉVÉREND PÈRE RENAULT, AU
COLLÈGE DU PASSAGE, PRÈS SAINT-SÉBASTIEN (ESPAGNE).

Lisbonne, 15 juin 1833.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Pax Christi.

Vous croirez facilement avec quelle émotion j'ai appris que de Rome vous étiez revenu notre Pro-

vincial. Il nous avait déjà paru que ce voyage prolongé n'était pas sans effet, et déjà plusieurs fois il m'était passé par le cœur que vous alliez devenir notre Père. Dieu soit béni ! Pour moi, le Révérend Père Druilhet ne pouvait être mieux remplacé. Mais ne nous visiterez-vous pas aussi, comme vos autres enfants ? Croyez-moi, nous en avons plus de besoin qu'aucun des autres. Je n'insiste point sur ce désir, parce que ce serait temps perdu ; vous avez votre marche tracée, et si nous y entrons pour quelque chose, vous ne nous oublierez pas. J'avais écrit au Révérend Père Druilhet *au Passage* ; si ma lettre vous y a attendu, elle est pour vous : car je ne me rappelle rien qui y fût personnel, je n'y envisageais, dans ce bon Père, que le Supérieur de notre Province, qui lui doit incontestablement beaucoup pour l'avoir gouvernée dans l'une des plus critiques époques de son existence, et l'avoir comme miraculeusement soutenue au physique et au moral contre les causes possibles de dissolution. Je n'ai pas le temps de vous écrire bien long dans les circonstances pénibles où se trouve le Portugal, sous les coups de trois grands fléaux réunis. Mais encore que je ne vous dise qu'un mot, je me suis persuadé qu'il vous ferait plaisir dans un moment où vous ne devez pas être sans quelque inquiétude sur notre compte.

Nous sommes , Dieu merci , en bonne santé ; la maladie exerce ses ravages tout autour de nous ; elle vient jusqu'à la porte , mais elle n'a pas eu jusqu'à ce jour permission d'entrer. Une protection toute spéciale environne nos Pères : ici , à Lisbonne , étant en petit nombre , ils sont appelés à chaque instant au lit des cholériques. Souvent ils ne peuvent prendre aucune des précautions indiquées ; cependant ils vont toujours. Le travail , les veilles , la sollicitude d'un ministère toujours redoutable , mais si plein d'anxiétés dans ces circonstances de morts imprévues et rapides comme l'éclair , suffiraient pour altérer les meilleures santés ; cependant tous se soutiennent. Les plus occupés au dehors sont les Pères Pallavicini , Moré et Boulongne. Un Père novice est jour et nuit appelé à donner le saint Viatique et l'Extrême-Onction , pour soulager les prêtres de la paroisse. On parle de six mille morts , jusqu'à ce moment , depuis deux mois de choléra ; je ne sais si c'est exact. On cache au public le véritable état des choses. Beaucoup de prières et de processions se sont faites pour obtenir la cessation du fléau ; le Seigneur le tient dans sa main , et il n'en sera que ce qu'il voudra ; il est toujours , même dans sa justice , miséricordieux au delà de tout ce que l'on peut dire. Les effets de ce dernier attribut apparaissent dans un assez grand nombre de confessions

générales qui viennent augmenter le travail des Pères.

A Coïmbre, je n'ai point la certitude que le mal s'y soit déclaré. Jusqu'à mercredi 12, nos Pères y étaient en bonne santé, sauf les infirmités ordinaires de plusieurs d'entre eux. Le roi et toute la Cour y était réunie; mais Sa Majesté est partie, ce jour même, pour l'armée, où l'on supposait qu'il y allait avoir quelque mouvement décisif; de ce côté-là aussi, nous sommes bien dans les mains de Dieu. L'infant don Carlos a assisté, avec une grande piété, tous les jours, matin et soir à un *Triduum* du Sacré-Cœur dans notre petite église du collège. C'est lui-même qui l'a demandé. On ne sait rien de l'époque de son départ.

Ici nous sommes sans église à cause des travaux que le gouvernement fait faire pour réparer la nôtre. Tout ce qu'on peut faire est de la débarrasser tous les samedis et veilles de fête pour pouvoir entendre les confessions et dire la sainte messe les jours d'obligation.

Le bon Dieu a permis qu'avant de fermer cette lettre je récitasse l'office de saint François Régis; il est venu fort à propos pour me faire mettre un petit correctif à l'article ci-dessus des travaux de nos Pères. Vraiment, la manière dont j'en parle pouvait vous persuader qu'ils étaient ici d'autres Régis!

ne leur en déplaie, il faut cependant rabattre un peu de cette idée, et ce sera sans rien ôter de leur mérite. On ne peut, je l'avoue, leur contester bonne volonté, elle m'édifie et m'humilie; jamais je ne l'ai vue se rebuter; c'est entre eux une sorte de rivalité, à qui sera plus souvent envoyé; je sais tel d'entre eux qui récite son *Ave Maria* tous les jours en se couchant, pour être le premier à entendre la sonnette, et voler aux malades; mais il y a encore de là, à l'apostolat et au martyre, une petite distance. Et sans les comparer aux saints canonisés, que sommes-nous, auprès de notre défunt Bernard Pruvost et tant d'autres hommes apostoliques que compte la Province de France? — Pardon, mon cher Père, pour cette petite digression. C'est pour ne pas vous donner de fausses idées, et par horreur pour certaines petites ou grandes exagérations qui vont nous faire passer au loin pour quelque chose, et vraiment à trop bon marché. Ce dont il faut convenir et remercier le bon Dieu, c'est ce que, pour ne parler plus des autres, mais seulement de ma propre expérience, je vois et je sens tous les jours davantage: qu'il y a une grâce des plus spéciales, attachée partout à notre petite Compagnie, qui, avec des sujets, des moyens, des efforts et des vertus souvent au-dessous de l'ordinaire, parvient cependant à lui faire porter partout des fruits abon-

dants de bénédiction et de salut, c'est bien l'*infirmum mundi*, et ea quæ non sunt ut ea, etc. A cette occasion, je vous prierai de ne pas nous refuser, à moi surtout qui suis bien votre enfant, il vous en souvient, quelque part dans les richesses spirituelles que vous aurez été puiser à leur source; parlez-moi donc, je vous prie, de ce que vous avez vu à Rome, et, pour ne pas rester dans le vague du général et du commun, dites-moi ce que vous y avez entendu qui puisse contribuer à m'aider ici, tant dans mon petit gouvernement extérieur que dans ma direction personnelle, intérieure et spirituelle. Vous me connaissez, vous savez avec quelle franchise vous pouvez me parler, ne craignez jamais de me faire de la peine. Je ne vous connais pas beaucoup de respect humain, mais encore crois-je utile de vous supplier de n'en avoir aucun dans les rapports que votre charge et notre ancienne amitié vont rétablir entre nous. Voilà tout ce qui me vient à vous dire pour le moment. Je me recommande, moi et les miens, à vos saints Sacrifices; je demande votre bénédiction, et je suis, etc...

PHIL. JOSEPH DOVALLE, S. J.

Note. — Quarante jours après le départ de cette lettre — la dernière écrite sur le sol portugais, à ses frères de France — le Père Delvaux se voyait
S.

exporté de Lisbonne, lui et ses compagnons, comme malfaiteurs de la pire espèce. Avant de donner la lettre qu'il écrivit, en date du 15 août 1833, à bord du vaisseau qui le transportait sur les côtes d'Italie, lettre où les faits sont racontés en détail, il convient de placer, afin de ne pas rompre l'ordre chronologique, les lettres d'une date antérieure et contenant les pièces officielles dont le commentaire historique se trouvera dans cette lettre du 15 août, expédiée du golfe de la Spezia sur Paris.

LXII

LE PÈRE DELVAUX AU DUC DE PALMELLA , MINISTRE DU
RÉGENT DON PEDRO.

Lisbonne, 26 juillet 1833.

MONSIEUR LE DUC,

Dans l'audience dont Votre Excellence a bien voulu m'honorer ce matin, j'ai pris la liberté de lui exposer les besoins actuels de la Compagnie de Jésus dont je suis le supérieur. Vous avez daigné, Monseigneur, les prendre en considération. Son Excellence M. le duc de Tercère, dans la même audience, m'a ordonné de mettre mes demandes par écrit : c'est, Monseigneur, en conséquence de

cet ordre, que j'ai l'honneur de vous adresser cette lettre.

Nos demandes se réduisent à deux : la première, que le gouvernement de Sa Majesté la reine Dona Maria Segunda veuille bien faire continuer à veiller à la conservation de la maison du Colleginho que nous occupions et des effets que nous y avons laissés, sous la garde de domestiques fidèles ; cette conservation intéresse d'autant plus que le Colleginho ne nous était que prêté et appartient encore aux Très-Révérands Pères Ermites déchaussés de Saint-Augustin.

La seconde, qu'il plaise au gouvernement de Sa Majesté de trouver bon que le très-petit nombre de Pères de la Compagnie de Jésus résidant dans cette capitale, et tous nés en pays étrangers, continuent encore quelque temps à jouir de l'hospitalité que leur ont donnée leurs amis, dans ces jours d'effervescence où l'action du gouvernement ne pouvait encore les soustraire à la fureur de ceux qui profitent des commotions politiques pour assouvir leurs passions.

Le résultat de cette mesure sera, en premier lieu, d'épargner à Votre Excellence l'embarras de pourvoir à notre subsistance qui était tout entière à la charge du Trésor, et, en second lieu, de donner à Votre Excellence le loisir de mettre, dans ce royaume,

notre existence en harmonie avec le gouvernement de Sa Majesté, dont il paraît raisonnable, juste et respectueux que les Pères, actuellement hors de leurs ministères et de leur maison, attendent l'arrivée et la royale détermination, pour ne rien préjuger sur la confirmation des décrets, lettres royales et avis du gouvernement précédent, à leur égard.

Cette conduite, Monsieur le duc, permettez-moi de vous le dire avec franchise, pourrait paraître d'une précaution excessive dans une autre cause et dans un autre pays; mais, dans la cause de la Compagnie et en Portugal, l'histoire fait foi que sous l'un des ministres de cette monarchie, sous le monarque le plus clément, la Compagnie s'est vue tout à coup accusée, dépouillée, proscrite, sans être légalement jugée, ni admise à se défendre; ses membres, sujets du roi, se sont vus entassés dans les cachots ou exilés, et parmi eux, les Pères nés en pays étrangers, traités avec la même rigueur, sans qu'il servît de rien à ceux qui moururent dans les fers, ou qui y languirent dix-huit années, d'être réclamés par leur souverain respectif.

Il n'arrivera rien de semblable sous le ministère de Votre Excellence, ni sous une législation telle que nous la promettent les vues de sa politique actuelle; mais est-il déraisonnable d'attendre qu'elle ait eu le temps, cette législation, de prendre ra-

cine et de détruire les préjugés dont la Compagnie a été la victime dans des temps si rapprochés de nous ?

Il ne me reste qu'à rappeler à Votre Excellence que la Compagnie, toujours étrangère, par principes et par son Institut, aux intérêts politiques, continuera, sous le gouvernement de la reine Dona Maria Segunda, à ne chercher en tout, à l'exemple de son divin Maître, que la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes, son unique fin et le seul titre dont elle puisse et veuille se prévaloir, à la confiance de tout gouvernement éclairé.

J'ai l'honneur d'être, etc.

PHILIPPE-JOSEPH DELVAUX.

Lisbonne, le 26 juillet 1833.

Copie de la déclaration donnée à M. le duc de Palmella, en date du 28 juillet 1833, et remise seulement le 29.

« MONSIEUR LE DUC,

« J'ai l'honneur de faire parvenir à, Votre excel-
« lence la double déclaration par écrit que, par
« l'entremise de mon illustre ami, M. Yvers, elle a
« daigné me demander. Je m'engage donc, en pre-
« mier lieu, tant en mon nom personnel qu'en celui
« du très-petit nombre de Pères de la Compagnie

« de Jésus qui vivaient sous ma direction dans cette
« Compagnie, à ne point chercher à nous retirer
« dans l'intérieur du royaume.

« Je m'engage, en second lieu, à ne point entrer,
« ni moi, ni ceux de la Compagnie qui me sont
« soumis, dans les affaires politiques, déclaration
« d'autant plus facile qu'elle n'est que l'expression
« de toute ma conduite passée, ainsi que de celle de
« tous mes confrères, comme il est de notoriété
« publique.

« Oserais-je, Monseigneur, demander à Votre
« Excellence le prix de cette double garantie qu'elle
« a cru devoir exiger de moi ? Ce serait en premier
« lieu que Votre Excellence voulût bien concourir
« à ce que Sa Majesté Impériale le Régent du
« royaume, en cette qualité et au nom de Sa Ma-
« jesté la reine Dona Maria Secunda, daignât con-
« firmer les décrets de l'ancien gouvernement qui
« nous avaient rendu l'existence civile dans ce
« royaume. Ce serait, en deuxième lieu qu'il plût à
« Votre Excellence faire donner des ordres efficaces
« pour qu'à la prise de Coïmbre nos Pères fussent
« sur-le-champ protégés contre les effets de l'a-
« narchie.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« *Signé* : PHILIPPE-JOSEPH DELVAUX,

« ancien supérieur de la Compagnie de Jésus en Portugal. »

Les pièces suivantes ne concernent pas directement la Compagnie, mais elles font parfaitement comprendre quelle devait être sa position sous la main d'un pouvoir qui traitait un ambassadeur, un Nonce du Saint-Siège, avec une pareille brutalité. Ces pièces sont les notes échangées entre le gouvernement de Don Pedro et Son Éminence le Nonce, cardinal Justiniani :

Première note adressée au Nonce.

« Étant constant à Sa Majesté Impériale le duc de Bragance, régent au nom de la reine, qu'il existe dans cette capitale la plus grande indisposition contre Votre Éminence, et ne voulant point, le même auguste seigneur, qu'un délégué du souverain Pontife soit insulté dans les États de Portugal, il a ordonné de préparer un bâtiment pour transporter Votre Éminence au port de Cadix, d'où elle puisse continuer son voyage, de manière cependant qu'elle sorte dans le délai de trois jours. Ce que, par ordre du même seigneur, j'ai l'honneur de participer à Votre Éminence. Dieu garde Votre Éminence !

« Le 29 juillet 1833.

« CANDIDE-JOSEPH XAVIER,
« Secrétaire d'État des affaires étrangères,

« A l'Éminentissime et Révérendissime seigneur
« cardinal JUSTINIANI. »

Deuxième note modifiant la première.

« Éminentissime et Révérendissime seigneur, Sa Majesté Impériale le duc de Bragance, régent au nom de la reine, prenant en considération ce que Votre Éminence a représenté au sujet de son embarquement pour Gênes, m'ordonne de communiquer à Votre Éminence qu'il n'y a point d'inconvénient qu'au lieu de profiter de l'offre que le même auguste seigneur lui faisait pour son transport d'un bâtiment de guerre, elle s'embarque à bord du brigantin sarde *l'Assomption*, capitaine Emmanuel Basso; de plus, il permet que, pour pouvoir arranger plus commodément ses effets, Votre Éminence diffère sa sortie jusqu'à vendredi prochain 5 août, tous les ordres étant donnés en conséquence à la douane et *aux tours* pour qu'il n'y ait aucun embarras à la libre sortie de son bagage et dudit bâtiment. Ce que j'ai l'honneur de communiquer à Votre Éminence pour son intelligence. Dieu garde Votre Éminence !

« Du palais, 31 juillet 1833.

« CANDIDE-JOSEPH XAVIER,

« A l'Éminentissime et Révérendissime seigneur
« cardinal JUSTINIANI. »

Protestation du Cardinal-Nonce.

« Je quitte Lisbonne, d'après les ordres que vous m'avez communiqués par votre lettre du 29 courant ; mais trouvez bon que je satisfasse à ce que je dois à la vérité, au Saint-Siège et à moi-même, en vous priant d'examiner de plus près s'il est bien vrai que, dans cette capitale, il existe la plus grande indisposition contre ma personne. Une simple assertion ne prouve rien contre des faits qui ont eu pour témoin tout Lisbonne. Le premier, que, dans les jours de la plus grande effervescence, ma personne, mes gens et mon palais ont été aussi respectés qu'ils l'avaient été jusque-là ; et au quatrième jour, le 27 au soir, écrivant à mon gouvernement et lui rendant compte de ce qui venait de se passer, je disais et pouvais dire en toute vérité qu'au milieu des malheurs qu'on avait à déplorer dans cette ville, quant à moi j'avais été *rispettatissimo*. Le second, que cette disposition de respect n'a pas été altérée un seul instant depuis que la nouvelle de l'outrage fait en ma personne au Saint-Siège s'est répandue dans la capitale, non pas même lorsqu'à sa publicité il a plu au gouvernement ajouter un caractère officiel. Et, pour que cette disposition de Lisbonne à mon égard ne paraisse pas équivoque, Votre Excellence se rappellera qu'à une époque pas très-éloignée de

nous, époque bien moins sérieuse, et où il ne s'agissait que de faire un peu de scandale, ce même peuple, ou ceux qui s'en attribuaient le nom, n'avait pas traité ainsi le représentant du Saint-Siège à Lisbonne.

« En attendant que, dans sa droiture, Votre Excellence revienne de l'opinion aussi fausse que fâcheuse dont je viens de parler, j'ai l'honneur de vous exprimer le sentiment de mon respect.

« De la Nonciature apostolique, ce 4 août 1833.

Signé : « ALEXANDRE-JUSTINIANI,

« Cardinal Pro-Nonce. »

Décret de Don Pedro instituant une commission de réforme ecclésiastique.

« Une faction immorale et hypocrite, parée du titre spécieux de défenseurs du trône et de l'autel, ayant, par des actes scandaleux, profané les saintes inspirations de la religion catholique, apostolique et romaine, faisant servir à la destruction et au désordre ces dons du Ciel, institués uniquement pour le bonheur des hommes, et étant généralement notoire, le scandale causé par de mauvais ecclésiastiques et d'indignes pasteurs qui, s'écartant de l'esprit de l'Évangile, ont abusé de leur sacré ministère en s'unissant à ce parti injuste et féroce contre le

trône légitime et contre la patrie. Voulant, de mon côté, comme je le dois, laver, par tous les moyens qui sont à la disposition du souverain pouvoir temporel, l'outrage fait à la sainte religion de Jésus-Christ, en pourvoyant les églises de pasteurs dont les actions soient en harmonie avec l'esprit de l'Évangile, en donnant au clergé séculier et régulier la considération qui lui est due, et faisant en sorte que les ministres de l'autel dirigent, comme ils le doivent, leurs actions à la félicité des peuples, objet de ma sollicitude, j'ai pour bien, au nom de la reine, de créer une commission de réforme générale ecclésiastique, selon les principes établis dans le décret n° 25, appropriée au Portugal. Cette commission sera immédiatement installée dans une des salles de la secrétairerie d'État des affaires ecclésiastiques et de la justice, et, par la même secrétairerie, elle fera successivement parvenir à ma connaissance le résultat de ses travaux. Elle sera composée des membres suivants : le prieur Marc Pinto, Soares Vaz Prêto, qui fera les fonctions de président ; le prieur Emmanuel Pires de Azevedo Loureiro, le prieur Joseph Ferrao de Mendonça et Souza, et le prêtre séculier Antoine Feixéira Salgueiro, qui fera les fonctions de secrétaire. Les ministre des finances et secrétaire d'État, chargés par intérim du portefeuille des affaires ecclésiastiques et de la justice, l'aient ainsi

pour entendu, et le fassent exécuter, donnant à cet effet les ordres nécessaires.

« Palais de Bemposta, 31 juillet 1833.

« D. PEDRO, duc de Bragance.

« JOSEPH DA SYLVA et CARVALHO. »

*Décret de Don Pedro annulant certaines créances
des communautés.*

« Sa Majesté Impériale le duc de Bragance, régent au nom de la reine, ordonne par la secrétairerie d'État des finances, que la junta des intérêts des emprunts royaux n'en paye point à des communautés religieuses qui ont pris les armes contre les droits de Sa Majesté très-fidèle la reine Marie II, ou s'y sont offertes, ainsi qu'à celles qui ont fait ou offert des dons à l'usurpateur.

« Sa Majesté Impériale détermine également que tous les titres appartenant auxdites communautés qui ont été présentés à ladite junta, postérieurement au jour de l'arrivée de Sa Majesté Impériale dans cette capitale, ou le seraient par la suite, à l'effet d'être visés, ne le soient pas.

« Palais des Nécessités, 1^{er} août 1833.

« JOSEPH DA SYLVA CARVALHO. »

Au moment où les *libéraux*, amis de Don Pedro, s'emparaient de Lisbonne, ils ouvraient aux bandits la porte de leur prison, pour s'en faire des auxiliaires et des exécuteurs de leurs vengeances. Les Jésuites appelés et protégés par Don Miguel se trouvaient parmi les plus exposés à payer de leur vie cette protection du vaincu. Heureusement pour eux, un jeune Anglais, M. Yvers, parvint à force de courage et d'adresse à les arracher tous à la fureur de la populace, comme à l'hypocrite protection du gouvernement.

Déjà dans deux autres *documents* nous avons eu l'occasion de manifester la reconnaissance de la Compagnie pour les courageux services rendus à ses enfants de Lisbonne. Au moment où nous sommes si heureux de rappeler l'admirable dévouement de M. Yvers, nous ignorons s'il vit encore; mais si ces lignes venaient à passer sous ses yeux, il verrait une fois de plus que le souvenir d'un bienfait ne meurt point parmi nous. Saint Ignace nous fait un devoir de répéter souvent, devant Dieu, le nom de nos amis, et de prier pour nos bienfaiteurs.

La lettre suivante est la copie de la relation envoyée par M. Yvers à sa famille.

LXIII

M. YVERS A SA FAMILLE, A LONDRES.

Lisbonne, 27 juillet 1833. — Continué en mer, sur le brick sarde l'*Assomption*, faisant voile pour Gènes.

MES CHERS PARENTS,

Lisbonne, 27 juillet.—J'ai reçu aujourd'hui votre lettre du 11 courant; je ne vous ai point écrit par le bateau à vapeur, parti il y a deux jours, parce que depuis la révolution, j'ai été complètement absorbé par mes efforts pour sauver les Jésuites qui, par une espèce de miracle, ont échappé à leurs assassins. Jusqu'au 27 juillet, il n'avaient rien eu à craindre du gouvernement, qui affecte de la bienveillance pour eux, et cela doit être dans son propre intérêt. Mais les assassins, sortis des prisons avec les prisonniers d'État, poussés par les ennemis particuliers de cet Ordre, firent brusquement irruption dans leur couvent; plusieurs fois, leur mort parut certaine, car les misérables n'étaient pas seulement armés de couteaux et d'épées, mais ils avaient des armes à feu, et firent plusieurs décharges; à cette nouvelle, je cours auprès du duc de Villaflor, avec un de ses amis, et j'obtins de lui la

promesse d'envoyer un détachement dans cinq minutes; bien que la garde n'arrivât pas sur-le-champ, elle se porta cependant sur les lieux dans la journée. Avant son arrivée, une autre bande de brigands avait paru : heureusement je me trouvais au couvent, je me fis reconnaître par un Anglais, et ils se retirèrent sur l'ordre que je leur intimai au nom du duc de Tercère. Alors ils formèrent le complot d'assassiner les Pères pendant la nuit, mais la garde réussit, après beaucoup de peine, à déjouer leur odieux projet. Il était toutefois bien évident que ce que les Jésuites avaient de mieux à faire, c'était de quitter leur couvent; quelques-uns d'entre eux se déguisèrent et je les emmenai. Mais alors les autorités, dont la position était loin d'être bien assurée, commençaient à avoir peur, même des Jésuites; en conséquence on avait donné l'ordre de ne laisser sortir du couvent, ni y entrer qui que ce soit. Je me vis forcé, pour protéger la retraite, de recourir à un stratagème, en me faisant passer pour un officier du duc de Tercère. Ma qualité d'Anglais ajoutait au respect que cela inspirait. Cependant les soupçons du gouvernement, croissant toujours, comme aussi la rage de la populace, la position des Jésuites devenait si critique qu'il fut essentiel de songer à recourir à un coup de main pour les sauver. Je me rendis auprès du Nonce, et le priai de

me prêter son carrosse, ne pouvant trouver à en louer aucun en ville : alors je conduisis les Pères dans une maison voisine dont le jardin était contigu au leur, et je les fis conduire chez moi deux par deux, aussi bien déguisés que possible. Les voyages fréquents du carrosse soulevèrent de nombreux soupçons ; je parvins pourtant à les sauver tous, ils en furent quitte pour la peur. Je me suis rendu ce matin auprès du marquis, devenu duc de Palmella, et malgré que je n'eusse aucune recommandation, je le trouvai très-affable.

La vérité est que le duc, comme beaucoup de monde, a une fausse idée du pouvoir des Jésuites ; il ne se soucie nullement d'en faire actuellement ses ennemis, et, de plus, il serait désolé qu'en Angleterre on pût croire qu'il persécute, même les Jésuites. Je lui dis que par suite du décret qui déclare nuls et de nul effet tous les actes passés par l'ancien gouvernement, les Jésuites, depuis la chute du gouvernement, n'existaient plus en Portugal que comme prêtres français ; qu'ils s'étaient en conséquence retirés chez des amis, laissant le soin de leur couvent à des serviteurs fidèles, résolus à rester dans cette position jusqu'à ce qu'il plût au gouvernement de Sa Majesté la reine de ratifier les actes de l'ancien gouvernement relatifs à leur Société. Que si le gouvernement actuel voulait rete-

nir en Portugal un ordre qui, ainsi que Son Excellence le savait bien, s'était constamment tenu écarté de toute intervention dans la politique. Bien que les Pères eussent les plus grandes obligations au prince qui les avait appelés en Portugal, cependant ils ne pourraient, pour être fidèles à leurs devoirs comme ministres de la religion, faire autrement que se soumettre au nouvel ordre de choses; que si au contraire les ministres de Sa Majesté la reine n'étaient pas disposés à les garder, ils resteraient dans les asiles qu'ils avaient choisis, jusqu'à ce qu'une occasion vienne s'offrir à eux de quitter le pays. Le duc parut surpris en apprenant que les Jésuites avaient réussi à se sauver si facilement et me déclara dans les termes les plus explicites que les intentions du gouvernement à l'égard de cet Ordre étaient de la nature la plus pacifique; qu'il ne voyait aucun empêchement à ce qu'ils restassent quelques jours dans les asiles qu'ils choisiraient; qu'on les laisserait complètement libres de se consacrer à leurs devoirs religieux. Mais il ajouta qu'il avait une faveur à demander au Supérieur, faveur qui se conciliait parfaitement avec l'esprit de l'Ordre: c'était d'obtenir de lui une déclaration qu'il récuserait toute intervention dans la politique, et qu'il prendrait, au nom de tout membre de la Société, l'engagement formel qu'aucun d'entre eux ne quitterait

Lisbonne pour se rendre dans l'intérieur du pays. Le Supérieur lui envoya la déclaration qu'il demandait avec une lettre pour l'empereur, dans laquelle il exprimait ses regrets de ne *pouvoir avoir l'honneur de baiser sa main*, cérémonie à laquelle devaient assister les chefs de tous les Ordres, *considérant*, disait-il, *son Ordre comme éteint jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté de le rétablir.* »

« Du 29. — Ces documents furent transmis à Palmella le lendemain de l'arrivée de Don Pedro ; mais la personne chargée de les remettre ne l'avait pas encore fait quand j'appris que quelques membres de l'autorité civile, accompagnés d'un détachement de cavalerie et d'infanterie, avaient, en vertu d'un ordre de Don Pedro, violemment forcé l'entrée du couvent des Jésuites, y avaient commis les plus grandes déprédations, fait prisonniers tout ce qui restait de serviteurs dans la maison et emporté les clefs. Ils déclarèrent avoir reçu de l'empereur l'ordre de conduire tous les Jésuites dans la prison publique. J'oubliais de vous dire que dans la matinée de ce même jour, un agent de Don Pedro montra au Supérieur, en ma présence, un document signé par Don Pedro pendant qu'il était encore à Oporto, et qui promettait toutes sortes d'encouragements aux Jésuites. A minuit, j'eus une audience de Palmella, et je me plaignis vivement, quoiqu'en

termes mesurés, de ses ordres injustes et impolitiques. Il affecta un grand étonnement, jeta tout le blâme sur Don Pedro et ses ministres qu'il avait amenés d'Oporto, m'exprima ses regrets, me promit son intervention favorable; mais il me déclara en même temps que toute son autorité avait cessé à l'arrivée de l'empereur. Villafior était avec lui, et Napier entra pendant que je me trouvais là, s'écriant que *l'empereur était fou*, qu'il venait de lui donner l'ordre de partir avec toute sa flotte pour aller prendre en France l'impératrice et Donna Maria; mais que lui (Napier) avait jugé à propos de considérer cet ordre comme il méritait de l'être. Une personne qui a demeuré longtemps avec eux dans la même soirée, m'a dit qu'ils ont désapprouvé tous les trois la conduite de Don Pedro envers les Jésuites. Je pense que Palmella était sincère en me disant qu'il ignorait ces mesures, car, sachant que les Jésuites étaient en sûreté, il n'est pas probable qu'il eût voulu recourir à un éclat aussi inutile. Je crois également que son autorité a cessé lors de l'arrivée de Don Pedro, car les ministres de ce prince ne sont pas d'accord avec lui et qu'il est de la politique de Palmella de laisser aux autres l'odieux des premières mesures. Jusqu'à ce qu'il puisse se débarrasser de Don Pedro et reprendre sa position, qu'alors il s'appliquerait à gouverner le

Portugal sous la direction de lord Grey ; et suivant quelques personnes , il se flatte de l'espoir de placer son fils sur le trône , en le donnant pour époux à Dona Maria. — Mais , pour revenir au sujet de cette lettre , les actes de cruauté commis tous les jours contre les ecclésiastiques et autres personnes suspectes , et surtout les mesures arbitraires et despotiques du gouvernement , ainsi que la conduite des vagabonds à sa solde , prouvaient assez que les Jésuites n'avaient que des dangers à redouter à Lisbonne. En conséquence , leur départ fut décidé. Quand ils quittèrent leur couvent , j'en envoyai deux chez le Nonce , dans sa voiture , et j'en gardai sept chez moi ; de ces sept , j'en fis partir quatre pour l'Angleterre , sur un navire de Liverpool , après leur avoir procuré divers objets d'habillement. Je décidai le Président du collège anglais , qui connaissait le capitaine , de répondre pour leur passage et de leur avancer un peu d'argent pour leurs dépenses en arrivant à Liverpool. Comme ils n'avaient point de passeports et que la police était aux aguets , on les empaqueta dans le bâtiment , sous des marchandises , jusqu'à ce qu'on mit en mer. La violence continuant , le Supérieur se vit forcé de fuir les atteintes de Don Pedro et de son gouvernement ; il avait donc tenu aussi longtemps que possible à terre , pour prouver que les Jésuites

n'étaient partisans ni d'un côté, ni de l'autre, et qu'ils ne s'occupaient absolument que d'intérêts religieux. Je le conduisis à bord du *Talavera*, vaisseau de guerre anglais, où il demeura jusqu'à ce qu'il pût rejoindre le Nonce et partir avec lui pour l'Italie, avec les quatre autres Pères. Pendant son séjour à bord, il n'eut qu'à se louer des attentions que lui prodiguèrent les officiers et le chapelain lui-même, et quand je l'emmenai, on nous donna un officier pour nous servir d'escorte. Aussitôt que les Pères furent personnellement en sûreté, ma première pensée fut de sauver au moins quelques débris de leur petite propriété; le couvent appartenait à une autre communauté qui, aussitôt qu'elle apprit la fuite des Jésuites, parut désirer en reprendre possession. Je leur déclarai que j'avais acheté tout ce qui restait dans le couvent et que quiconque porterait la main sur ces objets, serait passible des peines portées par les lois contre les violateurs du privilège des Anglais. Je fis une ouverture semblable au nouvel intendant général de la police, et je lui exposai verbalement l'inconvenance d'une telle conduite. Il me promit son appui. J'écrivis le même jour une lettre menaçante au juge qui avait dirigé l'acte de violence commis sur le couvent, et je demandai sur-le-champ que la clef me fût remise. Le commissionnaire qui porta ma lettre me dit que le juge

avait été atterré en la lisant , mais il ne fit aucune réponse. Il est bon que vous sachiez que ce magistrat , avant de sortir du couvent , avait jugé à propos de remplir sa voiture de tout ce qu'il pouvait commodément emporter. Le lendemain , je reçus une lettre de l'intendant de police ; elle m'apprit , pour ma satisfaction , que ce digne juge avait été remercié. Cela annonçait certainement , de la part du juge , l'intention de faire justice , mais ce n'était pas sans cette lenteur portugaise connue. Cependant , samedi matin , le 3 , la veille de mon départ , je n'avais pas encore la clef ; il n'y avait pas de temps à perdre : je continuai à adresser mes plaintes aux autorités compétentes , et néanmoins je me rendis au couvent , où je me fis ouvrir la porte sans forcer la serrure , et j'envoyai sur-le-champ au vaisseau les objets les plus nécessaires. Je fis porter chez moi tout ce que je pus trouver de plus précieux , et je fis remettre au collège des Anglais bon nombre d'articles , tout cela devant être réservé pour les Jésuites , puis je partis , laissant au couvent un homme chargé d'enlever tout ce qui restait. Un ou deux jours de plus , et j'aurais pu tout faire par moi-même , mais je ne pouvais différer mon départ : Son Éminence le cardinal Giustiniani , Pro-Nonce à cette Cour , m'avait fait l'honneur de m'inviter à l'accompagner dans son voyage en Italie ; je n'ai pas hésité à pro-

fit de cette occasion de visiter la ville éternelle. Si j'avais continué de résider à Lisbonne, j'aurais été exposé à une foule de désagréments, et même à des dangers, et là, probablement, je n'eusse pu continuer à correspondre avec vous régulièrement ; en conséquence, ma présence au Portugal eût été inutile, surtout maintenant, que je connais suffisamment la langue et les habitudes de ce pays, ce qui était les objets principaux de mon voyage à Lisbonne. Je pense dès lors que vous m'approuverez d'avoir accepté l'invitation du cardinal.

« Je crois vous avoir dit dans ma lettre du 2, qu'à la demande du Nonce je m'étais rendu auprès du Patriarche de Lisbonne pour le consoler dans ses peines et lui offrir les bons offices du Nonce. Le Patriarche est un homme modéré, mais Don Pedro est furieux contre lui, à cause de la lettre pastorale qu'il a publiée en faveur de Don Miguel. Il m'a dit que Don Pedro lui avait demandé d'en publier une dans un autre esprit : cette lettre, me dit-il, est maintenant sous presse, mais j'espère que nul homme raisonnable ne pourra m'accuser d'avoir changé de principes, car j'y rapporte tout aux décrets de la divine Providence. Ce prélat a refusé les offres du Nonce, bien que très-probablement il n'aurait pas été fâché de se voir loin de Lisbonne.

« Adieu, etc...

« YVERS. »

LXIV

LE PÈRE DELVAUX A M. PICOT, A PARIS.

A bord du brigantin sarde l'*Assomption*, faisant voile
de Lisbonne pour Gènes. — 15 août 1833.

MONSIEUR ET RESPECTABLE AMI,

Nous ne sommes plus à Lisbonne, et la difficulté pour faire parvenir votre estimable journal à nos amis de Coïmbre peut devenir telle qu'il sera plus prudent d'en suspendre l'envoi jusqu'à ce que la divine Providence daigne mettre ordre aux affaires du Portugal. En attendant, recevez, Monsieur, nos affectueux remerciements pour la bonté avec laquelle vous nous l'avez envoyé jusqu'à cette époque, et permettez que je profite du loisir que me laisse cette traversée pour vous jeter sur le papier quelques notes exactes sur ce qui vient de se passer dans cette partie si intéressante de la Péninsule. L'intérêt que vous portez à la cause de la religion et l'empressement avec lequel vous accueillez en particulier les nouvelles qui la touchent en Portugal m'ont persuadé que je ne pouvais mieux payer en ce moment la dette de notre reconnaissance.

Evacuation de Lisbonne par les troupes roya-

listes, la nuit du 23 au 24 juillet. — Encore que dans ces notes, je ne veuille point traiter de politique, je dois, à la vérité et à l'amitié dont m'honore M. le duc de Cadaval, de vous prémunir contre les fausses idées qu'on pourrait donner de sa conduite dans cette occasion. La révolution préparée depuis longtemps dans cette grande ville; l'apparition des troupes de Don Pedro sur l'autre rive du Tage; leur avantage sur l'intrépide Tallez Jourdan que son intrépidité même perdit et livra à la barbarie de ses assassins; l'instruction donnée aux amiraux de France et d'Angleterre de saluer la bannière de Dona Maria da Gloria, aussitôt qu'ils la verraient arborée sur l'une ou l'autre rive; la perte de l'escadre de Don Miguel, et l'approche de celle de ses ennemis si inopinément grossie par la défection; enfin une ligne immense à garnir rendaient toute défense impossible, exposaient le duc à une capitulation dont les effets matériels et moraux eussent été irrémédiables et compromettaient sans fruit une division entière des plus fidèles serviteurs du roi. Le duc, dans cette extrémité, ne crut pouvoir lui rendre un service plus signalé que de la lui conduire intacte; mais de quelle manière? Accompagné lui-même de tous les ministres, de toute la noblesse et d'une foule de personnes distinguées de la capitale, ce qui transforma cette retraite en un

véritable triomphe pour le roi, et en fit en quelque sorte une nouvelle, héroïque et universelle acclamation de ses droits. Lisbonne cependant, place impossible à défendre du côté de la terre, se vit aussitôt cernée qu'abandonnée. Le duc était avec sa division d'une part, de l'autre Molélos avec celle de l'Algarve restée fidèle et partout de nombreux guérillas. — Ce n'avait pas été un petit honneur au duc de Cadaval ainsi qu'à son frère, le duc de Lafoens, d'être exceptés presque seuls de l'amnistie de Don Pedro ; mais je ne crois pas que ce soit en moi une illusion de l'amitié ou de la reconnaissance de dire qu'ils le méritaient. Ces deux illustres frères sont, par leurs principes et leur conduite, plus supérieurs à tout soupçon en matière de fidélité, qu'ils ne le sont par leur naissance à toute la noblesse du Portugal. L'un et l'autre suivent le parti de Don Miguel, par religion et conviction, ils le soutiendront jusqu'à la mort ; au duc de Cadaval, je n'ai jamais vu plus de confiance que quand il échappait à la cause du roi quelque appui humain. *Tant mieux*, disait-il : *une cause si juste et qui est la cause de Dieu doit avec son seul secours triompher par elle-même.* Au duc de Lafoens, j'ai entendu dire, ou plutôt, j'ai lu gravé sur la lame de son épée : *A Don Miguel je serai toujours fidèle ; je ne reposerai qu'après avoir détruit l'impiété.* — A ce langage, on recon-

naît les descendants du fidèle et religieux connétable Don Nuno Alvarez Pereira.

Le duc de Cadaval, dans sa proclamation du 22, rappela ce dernier titre qu'il avait à la confiance des serviteurs du roi. Le 23, il le justifia en faisant encore exécuter un sujet traître et rebelle sous le feu d'une armée victorieuse. Le 24 enfin, il sacrifiait tout pour rester fidèle. Vous sentez, au reste, qu'une fidélité si importante ne manqua pas d'être plusieurs fois attaquée. J'en citerai une que j'ai vue de mes yeux : un agent de Don Pedro, chargé d'amener le duc à son parti, en mars dernier, m'a montré en juillet, après la révolution de Lisbonne, et probablement sans autre intérêt que de m'engager, comme ami du duc, dans cette œuvre de ténèbres, une lettre autographe par laquelle l'empereur s'engageait à oublier tout le passé, pourvu que le duc déployât en faveur de la cause de Dona Maria da Gloria le pouvoir presque souverain que Don Miguel venait de lui confier.

En avril, cet agent vint à Lisbonne; mais jamais la lettre ne put être remise, parce que tout accès à la séduction était fermé autour du palais du duc, et que Lisbonne, où il commandait, ne présenta point de sécurité au susdit émissaire, comme il me l'avoua lui-même.

Acclamation de Dona Maria da Gloria. — C'est

un fait historique qui mérite d'être conservé et médité, que MM. du commerce anglais, français et autres, consuls, négociants, etc., ont puissamment contribué à cet événement. Après avoir, sous la protection de Don Miguel, conspiré ouvertement contre lui, on les a vus, le 24 juillet, parcourir les rues de Lisbonne, les uns armés pour soutenir, avec les échappés des prisons, les mouvements qu'ils imprimaient à un très-petit nombre de libéraux portugais dont depuis longtemps nous entendions ridiculiser la lâcheté; les autres, à cheval et comme en triomphe, pour proclamer la reine et la charte. La *Chronique constitutionnelle* de Lisbonne vous en dira plus long que moi en vous montrant certains hommes assis, en banquet civique, à la table de l'empereur. Triste condition des souverains et des nations! Des hommes qui, dans tous les pays, font profession de chercher leurs propres intérêts, s'arrogent le droit de changer les institutions d'une nation hospitalière, à l'aide des privilèges et des franchises qu'ils ne doivent qu'à elle : c'est trop fort! Faudra-t-il un congrès pour comprendre MM. les commerçants dans le principe de la non-intervention si sacré pour les gouvernements?

Renvoi du Cardinal Pro-Nonce apostolique. — L'empereur arriva le 28 juillet, et le 29 il signait

l'ordre, adressé à Son Éminence le cardinal Alexandre Justiniani, de sortir de Lisbonne sous trois jours. Le motif était qu'*il régnait dans cette capitale la plus grande indisposition contre ce prélat, et que Sa Majesté Impériale ne voulait pas qu'un délégué du Saint-Siège fût insulté sur les terres de Portugal*. Le danger était trop pressant pour qu'on perdît le temps à s'informer du lieu où Son Éminence désirait être transportée, et l'on n'avait pas le moyen ou la générosité de lui offrir de le reconduire à Rome ou à Gênes, sa patrie. L'ordre impérial, qui met à sa disposition un bâtiment de guerre, oblige Son Éminence à débarquer provisoirement à Cadix, sans égard ni à l'embarras d'un double embarquement, ni aux incommodités d'une rigoureuse quarantaine, ni à l'impossibilité si probable de faire admettre la bannière constitutionnelle dans un port d'Espagne en pareille circonstance. (*Voir la Chronique constitutionnelle de Lisbonne, n° 6.*)

Le cardinal crut de sa dignité d'exiger plus de temps ; il n'avait rien à craindre du peuple de Lisbonne ; il refusa de toucher à Cadix, nul intérêt ne l'y appelait ; il déclara sa détermination de se rendre à Gênes sur un bâtiment de son choix, il n'avait pas besoin de l'offre de l'empereur. Le consul Sarde fut chargé de traiter de vive voix avec le ministre des affaires étrangères ; cependant les propositions de

Son Éminence donnèrent lieu à une nouvelle pièce que l'on publia avec autant d'affectation que la première (*Voir le n° 7 de la Chronique*). Celle-ci était du 31 juillet. L'empereur y fixe le départ de Son Éminence au 5 août, et consent à ce qu'elle parte sur un brigantin sarde. Le 4, le cardinal était à bord et sortait du Tage, laissant une protestation courte et pleine de dignité contre le motif qu'on avait osé donner à son renvoi. Il l'adressa au même ministre Candido José Xavier. Je vous en transmets copie.

Cet empressement à rompre avec le Saint-Siège aura de quoi étonner ses propres ennemis. La politique qui avait retenu le cardinal à Lisbonne paraît plus conforme aux principes. Revêtu d'une double qualité, il crut de l'intérêt de la religion de faire, en cette occasion, prévaloir celle de représentant du vicaire de Jésus-Christ, auprès des fidèles du Portugal, sur celle d'ambassadeur d'une tête couronnée, auprès de Don Miguel; il voulut, dans l'intérêt religieux du Portugal, ménager la susceptibilité la plus ombrageuse et ne donner ni occasion, ni prétexte à une rupture avec Rome dont, sans en être très-fâché, comme l'a prouvé l'événement, on pouvait être charmé de rejeter l'odieux sur le représentant de l'Église et sur l'Église elle-même, dont on eût fait sonner bien haut la partialité. Son

Éminence, dans cette occasion délicate, avait trouvé sa conduite tracée d'avance par l'esprit si éminemment catholique qui a dicté à Sa Sainteté Grégoire XVI, sa bulle de septembre 1831, dans laquelle le Père commun, dans l'intérêt de tous ses enfants, élève si admirablement le Saint-Siège au-dessus de toutes les vicissitudes des empires. Son Éminence n'avait eu d'ailleurs qu'à être constante avec elle-même, comme on devait l'attendre de son caractère connu. En 1828, lui, Nonce Alexandre Justiniani, avait signé le premier la déclaration faite à Don Miguel, par tout le corps diplomatique; comme tous les ambassadeurs, il avait suspendu ses fonctions, mais il ne les avait pas accompagnés dans leur retraite; il avait constamment laissé ses armes, et comme délégué du Vicaire de Jésus-Christ, il n'avait jamais cessé de suivre les affaires spirituelles, objet essentiel de sa mission. En 1833, le cardinal Justiniani, Pro-Nonce apostolique, fit la même chose : comme membre et chef du corps diplomatique, il ne voulut donner aucun signe d'adhésion au nouvel ordre de chose, fruit de la révolution de juillet; comme représentant du Père commun, il ne voulut point abandonner ceux de ses enfants auxquels il avait été envoyé. La détermination du cardinal étonna Palmella, j'en fus personnellement témoin. Don Pedro en fut très-embarrassé; il le

montra par son incroyable précipitation à le faire partir. Ainsi, dans ce nouveau gouvernement, on paraît fort éloigné de ces idées d'ordre et de paix fondées sur la vérité. De là sans doute l'oubli des convenances sociales et des notions les plus vulgaires du droit public. Ce gouvernement pouvait bien peut-être demander que le Saint-Siège le reconnût; en cas de refus, il pouvait songer à éloigner son représentant; mais il ne pouvait, sans outrager l'un et l'autre, chasser ce dernier, sous le prétexte aussi faux qu'insultant, d'une indisposition imaginaire du peuple, démentie par autant de faits qu'il s'était passé d'instant depuis six jours que la révolution était faite; la première effervescence était passée, et Son Éminence, dans sa personne, dans celle de ses gens et dans le matériel de son palais, avait été constamment respectée et elle le fut de même jusqu'à son embarquement, sans que la publicité donnée à l'affront fait au Saint-Siège diminuât en rien l'intérêt et les regrets qui ne cessèrent de l'environner et l'accompagnèrent jusqu'à bord du brigantin *l'Assomption* et jusqu'à la *Barre*, où les dernières marques lui en furent prodiguées par les officiers du port. Parmi eux nous en distinguâmes un qui, lui baisant la main, l'arrosa d'un torrent de larmes qui coulèrent tout le temps que dura la visite; il nous semblait chargé de l'honorable mis-

sion de justifier, aux pieds du représentant du Saint-Siège, le peuple de Lisbonne dont on avait usurpé et prostitué le nom dans le décret de son insultante proscription.

Mesures de rigueur contre le clergé. — L'empereur arriva le 28 juillet ; un *Te Deum* était indiqué pour ce jour, il s'y rendit ; le cardinal-patriarche se disposait à officier ; Sa Majesté s'y opposa, appela pour cet objet un des dignitaires de la patriarcale et traita publiquement le patriarche de la manière la plus dure : Comme homme, je vous déteste, lui dit Don Pedro ; comme membre du sacré collège, je vous respecte, mais comme patriarche je saurai vous faire juger. Peu d'instants après on saisissait, au profit et pour l'usage de l'empereur, les mules du prélat.

Le 29 juillet, ordre aux Pères de l'Oratoire d'évacuer en vingt-quatre heures une maison qu'ils occupaient dans l'enceinte d'un des palais des rois du Portugal ; Don Miguel avait pu y résider avec les infantes ses sœurs, sans penser à éloigner ces Pères, et les Cortès démocratiques de 1820, qui y tenaient leurs séances, les y avaient maintenus et respectés.

Le 31, création d'une commission pour la réforme du clergé. L'empereur lui donne pour président son chapelain, homme trop connu à toutes les époques, et la compose presque entièrement des

mêmes hommes qui sous la constitution se déclarèrent pour la suppression des Ordres religieux.

Le 1^{er} août, nouveau décret qui prive en masse, d'une partie considérable de leurs revenus, les communautés religieuses qui ont soutenu la cause du roi par des dons volontaires ou des services personnels.

Je ne parle pas des mauvais traitements, des emprisonnements arbitraires et tumultueux, des assassinats de prêtres et de religieux, qui souillèrent les premiers jours de la nouvelle ère constitutionnelle; le gouvernement n'en veut point être responsable. Cependant il faut dire que ce fut la révolution qui ouvrit les prisons à ces troupes furieuses qui désolèrent Lisbonne dans ces jours de terreur; ce fut la révolution qui les arma, la révolution enfin qui les lâcha comme une meute de bourreaux sur les victimes qu'elle lui désignait depuis longtemps. Il faut dire encore que cette révolution produisit un soulèvement si universel et si uniforme de la partie gangrenée du clergé contre la partie édifiante et saine; elle enfanta des scandales si criants, des révoltes, des cruautés si inouïes jusque dans l'intérieur des cloîtres les plus saints, elle désola tellement les vénérables familles du Carmel, de Saint-Augustin, de Saint-François et autres, qu'elle ne put manquer, cette révolution, de faire suspecter son

principe. Il faut dire enfin que les actes et décrets de Don Pedro et de son gouvernement prirent toute la couleur d'une sanction pure et simple des horreurs de la révolution.

Persécution spéciale contre les Pères de la Compagnie de Jésus. — L'empereur, arrivé le 28, courut le 29 au point du jour entendre la messe sur le tombeau de son auguste père, et de sa main, il y traça l'inscription fameuse où il ne rougit pas d'accuser Don Miguel de l'avoir tué ! triste augure pour les amis du roi, pour ceux surtout qui ne devaient qu'à lui leur existence en Portugal. Décret daté de ce même jour qui proscriit de nouveau les Pères de la Compagnie de Jésus. Du moins à quatre heures du soir on procédait, au nom de Don Pedro, à les emprisonner et avec tout cet appareil de terreur qui ne se déploie que contre des criminels d'État : force militaire imposante, qui cerne tout à coup la maison, occupe toutes les avenues jusque dans les propriétés voisines, agent de police de première classe, accompagné de tout ce qu'exige une espèce d'assaut, entrée forcée, portes enfoncées, visite des plus exactes, enfin scellé comme on pourrait le mettre sur un tombeau : c'est-à-dire portes clouées comme pour ne plus se rouvrir. Un aspirant de la Compagnie et un novice gardaient seuls la maison ; au premier fracas de cette expédition,

surtout au bruit de la cavalerie, le novice avait sauté les murailles pour aller avertir les Pères; l'aspirant, malgré son innocence, sa jeunesse, son effroi qui alla jusqu'à la défaillance, fut traîné au cachot. Ainsi fut couronnée et sanctionnée par Don Pedro la série des vexations dont la Compagnie avait été l'objet depuis le premier jour de la liberté. En voici l'analyse :

Le 24, des bandes furieuses échappées des prisons avaient envahi la maison, et les Pères n'avaient dû la vie qu'à une sorte de miracle; la nuit suivante, ils la passaient sous les toits ou chez un voisin dont la religion leur offrit un asile : le 25, la régence provisoire, sous prétexte de les mettre en sûreté sous la garde d'un régiment, décrétait leur translation au couvent de Saint-Dominique et l'inventaire de leur maison; la nuit suivante, une troupe de bandits menaçait de nouveau la maison et était repoussée par une garde de dix hommes que leur avait obtenue un ami. Le 26, le danger devenu plus imminent, par la méfiance que manifestait le gouvernement provisoire et les soupçons qu'il conçut d'un projet d'évasion des Pères pour l'intérieur du royaume, les obligeait à se disperser et à chercher, travestis, un asile inviolable, qu'ils trouvèrent, les uns au palais de la Nonciature, les autres chez un jeune Anglais, qui fit pour eux des prodiges

de dévouement et prit à tâche de suppléer, comme seul, à tous leurs amis de Portugal trop compromis eux-mêmes et trop exposés dans cette tempête politique pour pouvoir venir à leur secours. Ce même jour 26 et le 27, le supérieur traitait de vive voix, puis par écrit, avec la régence provisoire, Palmella et Villaflor; on lui donnait des promesses, on en exigeait des déclarations, on devait laisser la Compagnie en paix, et l'on se contentait qu'elle promît de ne point entrer dans la politique et de ne point se retirer auprès de Don Miguel; quand enfin le 28 arriva l'empereur, pour faire le 29 ce que vous avez lu.

D'où a pu venir tant d'empressement pour blesser et détruire, quand on avait tant d'intérêt à conserver et à ménager? C'est le sort de la Compagnie de Jésus, chaque fois qu'elle se trouve dans le chemin de la Révolution! Puis, en Portugal, Don Miguel pouvait-il être déclaré un usurpateur et un monstre sans que sur-le-champ renaquit de sa cendre la législation de Pombal contre la Compagnie, avec toutes ses inconséquences et toute sa dureté? D'ailleurs, Don Pedro arrivait le cœur percé d'un de ces traits qui ne se pardonnent guère: il avait fait à la Compagnie l'honneur de se souvenir d'elle et de l'appeler à concourir au succès de la cause de Dona Maria da Gloria. Il avait fait plus: il n'avait pas

dédaigné, dès le mois de mars dernier, de lui députer un agent secret et de lui faire les plus magnifiques promesses, pourvu qu'elle employât son influence pour la fin tant désirée; et l'attitude de la Compagnie avait tellement glacé l'agent en question, comme il me l'avoua depuis la révolution consommée, qu'il n'avait osé lui faire aucune ouverture. En fallait-il tant pour encourir une disgrâce? Bien convaincu que l'éloignement des Jésuites pour la politique n'était qu'affecté et qu'ils ne refusaient de servir sa cause que par suite d'un attachement incorrigible à celle de son auguste frère, on conçoit qu'il ne lui restait plus qu'à s'en venger, et il le fit avec une précipitation que ce même agent, qui se disait et paraissait en effet son confident intime, ne pouvait justifier qu'en l'appelant *une des folies de l'empereur*.

Ce même émissaire de la révolution, qui était rentré à Lisbonne avec elle le 24, n'était pas en effet si désespéré que son maître. Dès le 25, il avait parlé à la régence provisoire en faveur des Jésuites; il les avait offerts comme le moyen le plus sûr pour réduire Coïmbre. L'embarras et le danger où se trouvait la Compagnie l'enhardit à lui demander ce service important; il offrit passe-ports et escorte pour les Pères chargés de cette mission, tandis que leurs confrères resteraient à Lisbonne comme ôtages de

succès, et cependant il faisait briller à leurs yeux le plus bel avenir. L'archevêché de Brague, la conscience de la jeune reine et des millions étaient depuis longtemps à sa disposition. On aura peine à croire que l'on pût donner tant d'importance à une poignée de pauvres religieux uniquement occupés des humbles ministères d'une vocation toute spirituelle, et dont tous les membres actuellement, depuis quatre mois, jour et nuit au chevet des victimes du choléra, épuisés de veilles et de travaux au milieu de ce nouveau fléau, avaient comme perdu de vue celui de la guerre. J'avoue que je ne pouvais me persuader que cet agent me parlât sérieusement, jusqu'à ce que j'eusse vu dans ses mains la lettre autographe de l'empereur, par laquelle, dès le mois de mars, il offrait à la Compagnie, comme régent au nom de sa fille, rétablissement, protection et faveurs, à la honteuse condition de méconnaître et trahir son unique et royal bienfaiteur. Et que prétendait cet agent au 29 juillet, au moment précis où l'on préparait contre la Compagnie l'exécution violente dont j'ai parlé, par une si étrange communication? Il l'insinua clairement : c'était un dernier effort pour engager le supérieur des Jésuites à se prêter enfin à faire quelque chose pour la cause de Dona Maria, soit auprès du duc de Cadaval, soit auprès du roi lui-même, auxquels il fallait remettre des lettres

de Don Pedro. Constance admirable et digne d'être imitée par tous les défenseurs de la légitimité ! L'agent dont je parle est étranger, commerçant et protestant, mais avec tout cela, et peut-être à cause de tout cela, il paraissait une des chevilles ouvrières de la régénération du Portugal. Je l'ai vu traiter avec une familiarité plus que républicaine les ducs Palmella et Villaflor. Il avait chez eux toutes les entrées ; il introduisit brusquement le supérieur des Jésuites jusque dans la salle du déjeuner, puis dans le cabinet le plus secret, et le força ainsi à être témoin, le 26, de la mission si essentiellement secrète qu'il recevait d'aller corrompre Molellos et la division de l'Algarve. Il ne paraissait pas moins avant dans l'intimité de l'empereur, du moins le 29 ; quand le supérieur des Jésuites se plaignait à lui de la violence de son maître, il s'offrait à le lui présenter, et lui promit de tout arranger dans une entrevue. Et, avec une activité incroyable, il traversait le Tage coup sur coup pour triompher de Molellos ; il négociait la soustraction, au profit de Don Pedro, de l'emprunt fait au roi ; il trouvait le temps d'assister à des conférences de trois heures entre quelques transfuges et Villaflor, et cependant il paraissait tout entier à l'affaire des Jésuites, et protestait ne vouloir d'autre récompense de tant de travaux et de dangers que les sauver et les conserver en Portugal.

Tant de dévouement ne suffit pas pour rassurer ces Pères ; condamnés ce même jour au cachot et déjà en quelque sorte exécutés en effigie, ils ne crurent pas sage de défier plus longtemps de si près un semblable orage. La révolution les avait pris à Lisbonne comme dans un filet ; cependant, étrangers par principe et par leur institut à la politique, ils n'eussent jamais pensé à en sortir s'ils avaient pu y exercer en paix leurs ministères. Le supérieur l'avait déclaré de vive voix et par écrit à Palmella, puis à l'empereur lui-même ; mais ils avaient la preuve que, dans ces premiers temps du moins, cette faculté leur était refusée ; ils ne pouvaient songer à rejoindre leurs confrères de Coïmbre avec lesquels toute communication était interrompue, il ne leur restait qu'à sortir momentanément du royaume. Quatre de ces religieux partirent le 31, jour de saint Ignace, pour l'Angleterre. Le renvoi du Nonce fournit aux autres l'occasion la plus favorable de se rendre en Italie, et au supérieur, l'espérance de rejoindre bientôt ses Pères de Coïmbre. Son Eminence, avec une bonté toute paternelle, reçut à son bord, le 4 août, ces tristes débris d'une mission qui ne comptait pas encore quatre ans de durée. Les novices avaient été dispersés chez leurs parents ; mais trois d'entr'eux, qui connurent le départ de leurs Pères, ne voulurent point s'en séparer, et vont avec

eux chercher une autre patrie , en attendant que le Seigneur, se souvenant de ses miséricordes et de ses promesses, regarde en pitié le Portugal et son religieux souverain, et que Don Miguel, vainqueur de Porto à la tête de soixante mille hommes de troupes réglées qui lui restent encore, rentre enfin triomphant dans sa capitale. En France, les prières des âmes saintes peuvent contribuer puissamment à cet événement. Il sera bien digne de votre charité de les solliciter. J'ose, Monsieur, vous en prier, et je me flatte que vous ne refuserez pas de vous associer à ce mode le plus efficace, mais aussi le plus innocent, d'intriguer, et de conspirer contre la révolution qui, à l'aide du sommeil léthargique de ceux qui peuvent l'empêcher, menace d'engloutir l'Europe entière, et vient de faire un si grand pas en Portugal.

Veillez agréer, etc.

JOSEPH DELVAUX, S. J.

LXV

LE PÈRE DELVAUX AU PÈRE JENNESSEUX, A PARIS.

Varignano, golfe de la Spezia, 25 août 1833.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Pax Christi.

C'est de l'Italie que je viens tout à coup vous donner de nos nouvelles ; et, je sens si bien les inquiétudes, que vous aurez eu la bonté d'avoir sur notre compte, que je n'attends pas la fin de notre quarantaine pour vous rassurer. Vous me dispenserez cependant d'en dire plus que je ne fais dans l'incluse (adressée à M. Picot), je n'en ai pas le loisir. De cette incluse vous ferez dans votre sagesse et avec le conseil du bon Père Varin auquel je présente mes hommages bien affectueux ce que vous jugerez convenable. Si le cher M. Picot veut en tirer quelques notes, je lui recommande bien spécialement de ne pas oublier celle qui concerne le Nonce.

Nous sommes ici trois Pères et trois novices : les Pères Camille Pallavicini, Pierre Boulongne et moi. Les Pères Pouty et Moré sont, j'espère, parvenus, avec les Frères Monnier et Baron à notre collège de Stonyhurst (Angleterre).

Priez bien, mon cher Père, pour cette mission désolée, et en particulier pour votre pauvre serviteur qui attend les ordres du Très-Révérend Père Général pour aller, peut-être, recueillir les débris de sa famille de Coïmbre.

De votre Révérence,
le très-humble serviteur,

PHILIPPE-JOSEPH DOVALLE, S. J.

Note du Père Delvaux jointe à la lettre précédente.

Pour comprendre la rapidité avec laquelle notre petite mission fut dispersée, et les Pères obligés de quitter Lisbonne, il faut seulement remarquer brièvement :

1° Que Don Pedro était bien persuadé que nous n'étions en Portugal que des instruments de son frère, comme il conste par les moyens qu'il prit pour nous engager dans son propre parti, et par la défiance avec laquelle lui et les principaux agents de cette révolution arrivèrent armés contre la Compagnie.

2° Que le refus constant d'entrer dans les vues de l'empereur, fondé uniquement sur *l'esprit, la lettre et la pratique de notre Institut*, ne faisait

cependant que confirmer la créance à notre inviolable attachement à Don Miguel.

3° Que les actes de celui-ci étant tous annulés par le nouveau gouvernement, nous retombions naturellement sous les arrêts de proscription du roi Joseph I^{er}.

Cela posé, voici comme les événements coururent à leur fin.

Le 25, ordres de Villafior : 1° De nous transférer sur-le-champ, de nuit et sous escorte, au couvent de Saint-Dominique; 2° De mettre le scellé sur tous nos effets.

Ces ordres, soi-disant : l'un pour *sauver nos personnes de la fureur du peuple*, l'autre pour préserver nos effets du pillage. Nous obtînmes un délai.

Le 26, visite du Supérieur, aux régents gouvernant au nom de l'empereur, laquelle donne la preuve des préventions invincibles prises contre la Compagnie, et de la nécessité de la soustraire à la violence dont elle allait être l'objet.

M. Yvers, déjà en courses depuis la veille pour notre sûreté, parvient à nous faire tous sortir de notre premier asile et passer en terre franche, deux chez le Nonce, le reste chez lui, anglais, fort des franchises de sa nation.

Le 29, l'empereur, arrivé de la veille, ordonne une descente violente à Saint-Antoine et l'empri-

sonnement des Pères. La descente a lieu avec le plus grand éclat , et le seul gardien de la maison , aspirant de la Compagnie , emprisonné.

Cette violence, qui vint confirmer l'idée que nous n'avions rien à espérer, fait résoudre le départ de Lisbonne par mer, puisqu'on nous avait fait promettre par écrit de ne pas nous retirer dans les terres. Notre zélé et très-actif protecteur n'eut point de repos qu'il ne nous eût vus tous embarqués ; les uns, deux Pères et deux Frères, le 31 juillet, mettent à la voile pour l'Angleterre, les autres, trois Pères et trois novices, le 4 août, partent pour l'Italie avec le Nonce, qui, chassé lui-même, ne voyait plus de sûreté pour nous, et qui, après nous avoir aimés et protégés, se faisait comme un devoir de nous éloigner de Lisbonne.

Les neuf autres novices s'étaient retirés, dès le commencement du danger, les uns chez des amis ou parents, les autres gagnèrent Coïmbre.

Le Supérieur (le Père Delvaux) suivit le Nonce en Italie pour aller, pendant cette tourmente, rendre compte au Très-Révérend Père Général de l'état de la Compagnie et des affaires du Portugal, espérant être renvoyé, par terre, de Rome à Coïmbre, auprès de ses autres enfants, qu'il prévoyait devoir bientôt éprouver le même sort que ceux de Lisbonne.

Note. — Ici s'arrête la correspondance *portugaise* du Père Delvaux. Nous verrons ailleurs ce qu'il devint après son débarquement à *La Spezia*. Nous placerons ici comme complément de sa correspondance deux lettres datées, l'une de Coïmbre, où nos Pères sont restés jusqu'à la chute de Don Miguel, l'autre de Gênes, où venaient d'aborder ces mêmes Pères de Coïmbre, après leur expulsion du Portugal.

LXVI

LE PÈRE MALLET AU RÉVÉREND PÈRE DELVAUX, A GÈNES.

Coïmbre, 20 mai 1834. (Reçue à Paris le 8 juillet.)

MEU PAI! (MON PÈRE),

Pax Christi.

Oh! qu'il y longtemps que ces mots ne sont sortis de ma plume, malgré le besoin de mon cœur! *Meu Pai!* où êtes-vous? Ne seriez-vous pas encore en Portugal? On nous a dit bien des fois que vous étiez peut-être à Lisbonne; le cœur se soulageait un instant lorsqu'on nous disait ces choses; mais bientôt l'illusion cessant, lui-même, en dépit de lui-

même, décidait qu'il était impossible que vous fussiez si près de nous, puisque vous ne nous écriviez pas. Si du moins il nous eût été permis de vous chercher ! Mais nous étions comme dans l'impossibilité physique de vous donner de nos nouvelles. Point de communication possible. Enfin les entraves paraissent avoir disparu, je puis vous écrire, et, quoique j'ignore complètement où vous êtes, j'adresse ma lettre à Gênes : là on doit savoir quelque chose de vous ; j'espère que vous recevrez ce signe de vie, qui n'en est pas moins un signe de ma reconnaissance et de l'affection que je vous ai vouée en Notre-Seigneur.

Voici en peu de mots le gros de notre histoire depuis l'an dernier. La saint Ignace se célébra, dans notre église, comme si rien n'eût été changé. Quelques jours après, les novices arrivèrent de Lisbonne ; ils ne surent nous dire ce que vous étiez devenus. Tous, à l'exception de Martinho Rodriguez, qui nous a été fort utile jusqu'à présent, et que nous sommes bien aise d'avoir gardé ici, tous les autres continuèrent leur route, après s'être reposés un ou deux jours au collège. Antonio Pereira de Condeixa s'est mis en route, il y a un mois environ, pour aller se présenter dans une autre Province.

Au commencement d'août nous arrivèrent les bons Pères Chartreux, au nombre de huit, s'il m'en

souvent. Ils demeurèrent avec nous environ trois semaines. Toutes les familles exilées de Lisbonne vinrent également se réfugier pendant quelque temps à Coïmbre. Comme le choléra exerçait encore ses ravages, plusieurs furent victimes de la contagion qui les avait épargnés à Lisbonne. Ce qu'on avait souffert de toutes les manières durant le voyage était une disposition prochaine à la maladie. Le marquis de Fancos, le comte de Basto, le comte de San Martinho, la duchesse de Cadaval mère, sa fille, la comtesse de Soure, une belle-sœur du marquis de Pombal, furent enlevées en peu de jours. Combien de larmes nous vîmes couler durant le séjour de ces respectables familles à Coïmbre ! Tous accouraient à notre église pour y implorer le secours du Ciel. On suivit la Cour à Santarem vers la fin du mois d'août. Le départ des princesses fit craindre quelque mouvement révolutionnaire ; mais la Providence nous garda. A la fin d'octobre, nous ouvrîmes les classes de grammaire : il n'était pas possible d'ouvrir les autres, parce que les plus âgés d'entre nos élèves avaient presque tous pris les armes pour la défense de la ville.

J'oubliais de vous dire que les officiers et généraux français qui étaient alors en Portugal et qui eurent occasion de passer par Coïmbre, furent charmés de rencontrer des compatriotes. Plusieurs

vinrent nous visiter, quelques-uns nous édifièrent beaucoup, surtout le général de la Rochejacquelin, qui communiait trois fois la semaine dans notre église; j'ai encore une lettre pour vous, qui me fut remise alors.

Pour me conformer aux instructions que vous m'aviez laissées, j'envoyai le Père Margottet en campagne avec deux compagnons. Ils n'arrivèrent pas à la frontière d'Espagne, parce que, comme les choses traînaient en longueur et que les peuples qu'ils rencontraient sur leur route se montraient avides de la parole de Dieu, ils profitèrent de l'occasion pour faire un peu de bien. On ouvrit quelques missions à petit bruit, j'envoyai successivement, pour relever les premiers, les Pères José, Fidelis, Miguel et Firmino, *que Deos haja!* (il nous fut enlevé par une fièvre cérébrale, le dix-sept mars dernier); enfin, au mois de décembre, ou, pour mieux dire, au commencement de janvier, tous revinrent au collège pour la Rénovation.

A Coïmbre même, l'hôpital militaire nous donna de l'occupation, et c'est là probablement que nous contractâmes les maladies qui durèrent pendant plusieurs mois dans cette maison. Le Père Cotel fut le dernier attaqué : il reçut l'Extrême-Onction; maintenant il est presque rétabli. Vous aurez su que plusieurs autres avaient été dangereusement

malades avant lui, surtout le Père Stanislas, dont la maladie avait tous les caractères du typhus. Il se porte très-bien maintenant et fait sans bruit le mois de Marie, tous les matins, dans notre église.

Mais il est temps de vous dire à quoi nous en sommes présentement. Sans doute vous êtes surpris que je vous parle du mois de Marie, et vous me demandez comment nous pouvons encore le faire? Le jour de l'Ascension, le duc de Tercère, seigneur de Villafior, entra à Coïmbre, mais sans que sa présence et celle de ses troupes produisent le plus léger mouvement. Jamais vainqueurs ne montrèrent plus de modération; jamais la prise d'une ville ne s'était opérée avec plus de tranquillité, d'ordre, d'harmonie et de paix. Nous n'eûmes pas même besoin de fermer nos portes. Comme nous avons commencé le mois de Marie, nous ne vîmes pas de raison de l'interrompre; tout va son train, à l'exception des classes, que nous aurions pu continuer, n'ayant point encore reçu aucun ordre, mais que nous crûmes plus prudent de fermer, attendu que l'instruction paraît être du domaine du gouvernement, et que nous ne sommes pas autorisés pour enseigner. Quant au spirituel, nous n'avons pas été embarrassés jusqu'ici, quoique Monseigneur se soit retiré; le proviseur Miguel Ribeiro est de droit, et *de fait jusqu'à présent*, administrateur, conformément aux dispositions des

Constitutions *do Bispado de Coïmbra*. Nous attendons les ordres de la Providence. Plusieurs de nos amis réclament en notre faveur. Mais que peut-on espérer? Le bon Gonzalvez nous a rendu des services sans nombre. La comtesse d'Anadia, elle aussi, nous a été fort utile.

Nous ne savons rien de nos Pères d'Espagne. Il y a cinq semaines que j'envoyai de nouveau le Père Ministre en avant, de crainte qu'un événement imprévu nous mît tout à coup dans l'embarras. Il rencontra ces bons Pères qui lui conseillèrent de retourner à Coïmbre. Depuis lors nous ignorons leur sort. Le Père Michel et le Frère Manoël sont absents, et j'ignore où ils sont; peut-être s'acheminent-ils vers l'Espagne. Veuillez bien les recommander au bon Dieu. — Je compte toujours sur vos prières, vous êtes toujours *meu Pai* (mon Père). Si je suis privé de vos conseils dans une circonstance où, comme vous pouvez bien le penser, il est si difficile, j'ai presque dit si dur d'être supérieur, il me semble que j'ai un droit particulier à ce que vous me recommandiez au Dieu de lumières, au Dieu de force et de toute consolation; à la très-sainte et très-puissante et très-miséricordieuse Mère de Dieu, Marie, notre bonne Mère.

De Votre Révérence,
Filho e criado indigno,
ALEXANDRE, S. J.

Post-Scriptum. — Je vous ai nommé les personnes qui moururent à Coïmbre ou dans les environs à l'époque de leur fuite de Lisbonne ; depuis nous avons appris que, tant à Santarem qu'à Abrantès, la mort avait continué ses vengeances. La comtesse d'Oliveira, le comte d'Oliveira, le marquis de Angos de Borba, deux de ses fils, le marquis de Bellas, la marquise de Bellas, leur fille aînée, marquis de Pombal, comte ou comtesse de Belmonte, le comte fils du marquis d'Oleão, le comte d'Almada, et je crois pouvoir ajouter, etc., etc., ont payé le tribut. Oh ! que de maux accumulés sur le Portugal ! Je ne vous dis pas tout... Et nous autres, ne souffririons-nous pas aussi quelque chose ? *N'aurons-nous pas notre tour ?* Nous l'aurons si nous n'en sommes pas indignes. Vous, déjà, vous nous avez donné l'exemple.

Je désirerais bien savoir quelque chose de nos Pères, ex-Portugais, et tous les autres en général. Un mot du Père Barrelle, s'il est possible. Mais je vois bien que je demande l'impossible ; *fiat !*

Note. — Cette lettre à peine partie, le Père Mallet eut la réponse à la question qu'il adressait au Père Delvaux dans son *POST-SCRIPTUM* : *N'aurons-nous pas notre tour ?* Il arriva bientôt.

Le 26 mai, la sentence d'expulsion, l'ordre de départ étaient signifiés à tous les Jésuites de Coïmbre, et le 30, ils prenaient à pied le chemin de l'exil, mais provisoirement la route du fort Saint-Julien, où ils furent enfermés, le 4 juin 1834 (1).

Nous avons publié dans le *deuxième Appendice* de notre *Document X* le récit du voyage et de l'incarcération de nos exilés. Nous donnons dans l'Appendice de celui-ci la relation ou le *Diarium* des derniers travaux de nos Pères à Coïmbre jusqu'à leur expulsion de cette ville et leur arrivée en Italie.

(1) *Décret qui bannit les Jésuites de Portugal* (Extrait de la Chronique constitutionnelle de Lisbonne, n° 124, 27 mai 1834).

Secrétairerie d'État des affaires Ecclésiastiques et de la Justice. — Division des affaires Ecclésiastiques.

Le duc de Bragance, régent au nom de la reine, dûment informé que quelques membres de la Compagnie de Jésus étaient venus dans ce royaume au temps de la domination de l'usurpateur, et que, forts de la faveur des circonstances, ils avaient conçu le projet téméraire d'y rétablir la Société à laquelle ils appartiennent, éteinte par les nombreux et puissants motifs que dut prendre en considération le seigneur roi Don Joseph I^{er}; étant certain d'ailleurs que ces individus se confiant dans l'appui que devait espérer d'eux la cause de l'usurpateur, qui est celle de l'ignorance et du fanatisme, obtiendraient facilement le but qu'ils se proposaient, ce qui est arrivé de fait, ayant obtenu du gouvernement intrus le *Beneplacito*; déclarons nulle et non avenue la Bulle du Saint-Père Pie VII, *sollicitudo omnium Ecclesiarum*, datée du 7 août 1814; de plus étant malheureusement de notoriété publique que les susdits religieux se sont montrés fidèles aux principes de la Compagnie

LXVII

LE PÈRE ROUSSEAU AU RÉVÉREND PÈRE DELVAUX, A PARIS.

Gênes, le 1^{er} septembre 1834.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pax Christi.

Qu'il est triste, en vous écrivant, de ne plus dater de notre chère Coïmbre! Nous voilà donc loin de nos bons Portugais! c'est vraiment déchirant! Que de pensées affligeantes, que d'inquiétudes sur notre bon Supérieur, qui, après la grande catastrophe de Lisbonne, ne donnait point de ses nouvelles à ses pauvres enfants de Coïmbre! Ils surent enfin qu'il était parti et en lieu de sûreté...

dont ils font partie : Sa Majesté Impériale ordonne que le corrégidor (le maire) de la municipalité de Coïmbre intime à tous les membres de la Compagnie de Jésus, qui se trouvent dans ladite ville, l'ordre d'en sortir immédiatement; il leur donnera leur itinéraire; et dans le délai le plus court, ils se présenteront à cette secrétairerie d'État, et là on pourvoira aux moyens de les embarquer pour être expulsés du royaume et de nos domaines. Bien entendu que dans le cas de contravention le gouvernement de Sa Majesté Impériale usera à l'égard desdits religieux de la sévérité qu'ils ont déjà méritée par leur audacieux et criminel projet.

Palais des Nécessités, le 24 de mai 1834.

JOAQUIM ANTONIO D'AGUIAR.

Vous savoir en lieu de sûreté, mon Révérend Père, c'est ce qui nous consolait ; mais nous autres, rester orphelins, c'est ce qui nous désolait ; et en outre, ce torrent de malheurs, dont nous étions témoins tous les jours et qui nous a engloutis nous-mêmes, voilà bien des afflictions dans le cours d'une année. Je ne vous ferai pas la relation de ce qui s'est passé en Portugal et dans le sein de notre petite communauté ; d'autres vous en ont instruit ou vous en instruiront mieux que moi ; je n'ai, en vous écrivant, d'autre motif que de satisfaire un besoin du cœur et un devoir d'enfant toujours reconnaissant, toujours plein d'affection respectueuse, et de vous témoigner que les regrets vifs et sincères que j'ai emportés de Portugal me feront toujours désirer de revoir cette terre où le Seigneur nous avait montré, surtout dans les derniers temps de notre séjour, de si belles et de si riches moissons à recueillir.

L'an dernier, après le départ du roi, pour aller reprendre Lisbonne, j'eus l'occasion de voir mieux encore qu'auparavant le bien immense que la Compagnie pouvait faire en Portugal. Nous voulûmes, à cette époque, nous ouvrir un chemin, nous ménager une issue vers l'Espagne, et pour cet effet, nous partîmes de Coïmbre, les Pères Margottet, Dericquebourg et moi. La santé du premier exigeait des pauses, et ces pauses se changèrent, pour ses

compagnons, en missions de huit, dix, quinze jours, que nous faisons par ci, par là, dans les villages que nous rencontrions sur notre passage. Je restai ainsi deux mois et demi dans la haute Beira avec une consolation infinie; j'admire comme la foi de ces bons Portugais, pauvres et riches, se réveillait à la première parole de salut qu'ils entendaient, et la confiance, l'amitié qu'ils témoignaient aux pauvres ministres du Seigneur qui la leur annonçaient. Vous sentez, mon Révérend Père, que j'étais là dans mon centre; oui, je vous l'avoue, ce premier essai a beaucoup fortifié l'attrait que je sens depuis longtemps pour ce genre de ministère, je m'y livrai avec toute l'ardeur dont j'étais capable. Cependant, la volonté de Dieu avant tout; je suis plus convaincu que jamais, mon Révérend Père, que ce n'est que dans l'accomplissement de cette toujours bonne et toujours aimable volonté qu'est la vraie paix et la vraie joie du cœur. Après six missions, dont la dernière et la plus solennelle fut dans la petite ville de Cea, près Gouvea, l'obéissance me rappela à Coïmbre, pour y reprendre ma classe, et je vous assure que j'allai m'asseoir au milieu de cinq ou six élèves, tantôt plus, tantôt moins, aussi résigné et content, peut-être plus content que quand je reçus cet office pour la première fois de Votre Révérence même. Mais je devais partager bientôt les

travaux avec un autre. Quelques efforts imprudents que je fis deux fois, coup sur coup, dans les œuvres de la rue et à l'époque des froids de Noël, me causèrent une fièvre intermittente que je négligeai d'abord, parce que je ne savais pas encore bien ce que c'était que la fièvre ; elle continuait cependant, et je continuais aussi à faire la classe ; mais enfin, il fallut céder, et un beau jour, vers la mi-janvier, que l'approche des constitutionnels mettait l'alarme dans la ville et au collège, quand tous nos Pères faisaient leur paquet pour fuir, moi je perdais connaissance dans une chambre, et un bon Frère me mettait au lit, condamné à recevoir la visite de nos prétendus libérateurs. Du reste, je n'eus que le mérite de la résignation ; ils ne vinrent pas encore, cette fois, jusqu'à Coïmbre, et me laissèrent le temps de me relever, après quarante jours de fièvre.

Je repris mes travaux ordinaires vers la mi-carême ; mais peu de jours après, le jour même de la mort de notre bon Père Trancart, je me levai du lit (seulement pour dire la messe de *Requiem* que je ne voulus pas laisser en pareil jour, et que je dis comme je pus, sans génuflexion et presque sans me mouvoir du milieu de l'autel), avec un rhumatisme aigu dans les jambes, qui m'ôta successivement l'usage de l'une et de l'autre jusque vers la fin d'avril. Ce fut sans doute à cause de cette infirmité que le Père

Recteur m'envoya avec le Père Chevalier à Figueira pour nous y embarquer pour la France ou pour l'Angleterre, quand nous sûmes que Villaflor était à Vizeu, et prêt à marcher sur Coïmbre. Il vint, en effet, y faire son entrée le 8 mai, jour de l'Ascension, et, tandis qu'on le recevait dans la ville basse, au milieu des acclamations d'un assez petit nombre de constitutionnels, notre église ne retentissait que de gémissements et de sanglots. Nous autres cependant nous étions à Figueira, dans la maison du vice-consul de Hanovre, recommandés par M^{me} la comtesse d'Anadia, et témoins, au même jour et à la même heure qu'à Coïmbre, de l'entrée d'un autre corps de constitutionnels qui, là, furent reçus vraiment en triomphe et portés sur les bras de la populace. Du reste, à Figueira comme à Coïmbre, nous n'eûmes rien à souffrir; à Coïmbre, l'opinion publique, et à Figueira l'autorité respectée d'un consul étranger nous mettait à l'abri des insultes, ou plutôt la divine Providence veillait sur ceux qui s'y confiaient uniquement. Elle voulut, cette aimable Providence, au moment où nous étions prêts à nous embarquer, que nous revinssions à Coïmbre, pour nous donner sans doute la consolation de partager avec nos frères les épreuves qu'elle leur réservait. Nous les attendîmes encore plus de quinze jours; les autorités provisoires étaient toutes per-

sonnes de Coïmbre qui n'avaient garde de nous inquiéter.

Pendant ce temps-là, nos amis, royalistes et libéraux, et même quelques-uns des nôtres cherchaient à étager quelques belles espérances, fondées sur les requêtes qu'on envoyait à la Cour en notre faveur, et sur la modération apparente du gouvernement. Quant à moi, avec mes petites vues, je ne lui ai jamais supposé de véritable modération, à ce gouvernement dont tous les actes étaient et sont encore essentiellement irrégieux, et quoiqu'on m'accusât de broyer du noir, j'ai toujours dit, et nous l'avons vu depuis par expérience, que si on ne nous faisait pas plus de mal, c'était uniquement parce que la politique machiavélique des gouvernants craignait l'opinion publique qui nous était favorable même parmi les libéraux qui nous connaissaient. Villafior l'avait vu de ses propres yeux à Coïmbre. La femme du ministre Carvalho en instruisait son mari du fond de la Beira, et chaque jour de nouvelles requêtes venaient importuner Don Pedro. Le jour de la Fête-Dieu, veille de notre départ, nous offrit bien des scènes déchirantes. Notre église, qui ne cessa d'être pleine, ne cessa aussi de retentir pour la dernière fois des soupirs de nos amis de l'une et de l'autre opinion. J'étais chargé de faire l'instruction du soir, on jugea qu'il valait mieux

l'omettre pour ne pas avoir l'air de provoquer des regrets. J'en fus bien aise, car je crois que mon pauvre cœur n'aurait pas pu tenir à la vue d'une émotion si profonde et si universelle. On chanta en pleurant, en gémissant, les Litanies et les *Benedictio seja*... Ce souvenir m'arrache encore des larmes, et j'en verserais beaucoup d'autres avec vous peut-être, mon bon Père, si j'entrais dans les détails; mais je crois que vous les savez déjà.

Quoiqu'il soit vrai que nous reçûmes à la porte, au moment même de partir, l'ordre de n'emporter que nos bréviaires, il n'est pas vrai, comme on l'a publié, qu'on nous ait dépouillés de nos écrits; mais, par précaution, j'avais réduit les miens à leur plus simple expression, je les mis dans mes poches; je tirai de ma petite caisse les *Exercices* de saint Ignace, etc..., je fis quelques observations à un des commissaires qui nous avait intimé l'ordre et qui devait faire la visite... il eut honte, me pria de reprendre les livres, mais je n'osai craignant pour la suite... La visite n'alla pas plus avant, on ne laissa que des livres, les écrits furent sauvés. Vous savez les autres circonstances du départ; mais peut-être personne ne vous dira, mon Révérend Père, que nous nous sommes fort amusés en allant à la tour Saint-Julien. Un bon huissier, envoyé de Lisbonne à Villafranca pour accompagner la nouvelle escorte

qui nous conduisait, nous dit que nous allions dans *un lieu très-agréable*, et, pour que nous n'en perdissions pas les agréments, il mit tous les soins imaginables à nous bien garder. *Père Président*, disait-il au Père Mallet, « ne laissez pas ces Messieurs s'éloigner trop vers la proue, parce que... Voyez, mon caractère m'oblige... à rendre compte de tout. » Et puis il criait au maître de l'embarcation : « Oh! oh! n'approchez pas de ces barques qui passent là... parce que... enfin... quelqu'un pourrait bien s'échapper, mon caractère m'oblige... » C'était un homme de caractère comme vous voyez; le nôtre ne put pas y tenir, surtout quand il se mit à faire l'appel, en écorchant plus ou moins, avec gravité, nos noms français et polonais. La paix de la bonne conscience nous permettait de rire à la vue de la tour Saint-Julien; elle nous consola et nous fortifia quand nous y fûmes. Une bande de soldats portugais, français, etc., nous y accueillirent aux cris bruyants de *Kyrie eleison* sur l'air du *De profundis*, puis on donnait de petits coups de pieds à celui-ci, on tirait les oreilles à celui-là, et quelques autres, non moins bien disposés, montraient leurs sabres en l'aiguissant de la main. Voilà ce que j'ai vu; malheureusement je n'ai pas été digne de recevoir un soufflet; mais vous autres,

mon Révérend Père, vous avez vraiment souffert à Lisbonne.

Dieu soit béni pour les faveurs qu'il vous a accordées et pour les maux dont il nous a préservés ! Nous avons été enfermés dans une prison voisine des cachots de nos anciens Pères, victimes de Pombal ; mais nous n'y avons rien souffert de leurs nombreux et cruels tourments !

Je me suis étendu beaucoup plus que je ne le voulais et peut-être plus que je ne le devais ; ce n'est pas bien de parler tant de soi, je le sais ; mais avec vous, mon Révérend Père, qui m'avez laissé persuadé de votre amitié, je ne pouvais pas retenir l'effusion du cœur, persuadé que vous prendriez quelque intérêt dans ce qui concerne le plus petit de vos enfants du Portugal, mais qui, en fait de respect, de reconnaissance et d'affection, ne veut pas être mis à la dernière place dans votre estime, parce qu'il est et sera toujours de cœur, mon Révérend Père, votre très-humble, etc.

G. ROUSSEAU, S. J.

Post-Scriptum. — Nous sommes, je crois, à la veille de nous embarquer pour Marseille dans un bateau à vapeur ; de là, nous nous rendrons à Aix

ou Avignon , pour y recevoir les ordres et peut-être la visite du Révérend Père Provincial. Aurai-je encore l'avantage de vivre avec Votre Révérence ? Ah ! Dieu veuille me mettre encore en votre compagnie et sous votre conduite , et en Portugal !!!

Tous nos Pères et Frères vous offrent les plus affectueux respects.



APPENDICE.

CATALOGUE DES PÈRES ET FRÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS
ENVOYÉS EN PORTUGAL OU, EMPLOYÉS DANS CETTE MISSION.
(1829-1834.)

- R. P. DELVAUX, *Philippe-Joseph*, — Supérieur de la Mission,
(mort le 21 février 1865, à Quimper).
- P. BARELLE, *Joseph* (mort le 17 oct. 1863, à Clermont).
- P. BAZIN, *Yves*.
- P. BOULONGNE, *Pierre* (mort le 29 sept. 1855, à Cayenne).
- P. CHEVALIER (BUKACINSKI), *Joseph*.
- P. COTEL, *Théodore*.
- P. DERICQUEBOURG, *Louis*.
- P. LASSERRE, *Pierre* (mort le 30 janvier 1849, à Alger).
- P. MALLET, *Alexandre* (mort le 16 janv. 1856, à St-Acheul).
- P. MANSION, *Michel*.
- P. MARGOTTET, *Cyprien* (mort le 1^{er} avril 1835, à Nice).
- P. MARTIN, *Alexandre* (mort le 30 mai 1840, au Maduré).
- P. MORÉ, *Hippolyte* (mort le 29 octobre 1843, à Calcutta).
- P. NEMKIN, *Pierre* (mort le 25 novembre 1832, à Coïmbre).
- P. PALLAVICINI, *Camille* (mort le 23 mai 1835, à Turin).

- P. PALMAIN (KOULAK), *Georges*.
P. POUTY, *Jean* (mort le 14 mai 1838, à Poitiers).
P. ROUSSEAU, *Georges*.
P. SALES, *Antoine*.
P. SOIMIÉ, *Louis*.
P. TRANCART, *Firmin* (mort le 17 mars 1834, à Coïmbre).
- F. BARON, *François* (mort le 6 août 1840, à Avignon).
F. FIQUET, *Jean*.
F. LOPEZ, *Isidore*.
F. MONNIER, *Ignace* (mort le 28 oct. 1857, à Stonyhurst).
F. PAILLER, *Joseph*.
F. RODRIGUEZ, *Martin*.

Nota. — Les novices de Lisbonne : Almeida, Dias, Dos Santos, etc., ne sont pas compris dans ce catalogue.

Relation écrite par les Pères exilés de Coïmbre et du Portugal durant leur traversée, de Lisbonne à Gênes, sur le brigantin Sarde, LES VRAIS AMIS, en juillet 1834.

Dans les premiers jours de juin de l'année dernière, Son Altesse Royale Don Carlos et sa famille arrivèrent subitement à Coïmbre. Le même jour le roi don Miguel arriva lui-même de l'armée, sans être attendu, accompagné de ses deux sœurs les plus jeunes. Je ne vous parlerai pas de l'enthousiasme du peuple ni des tendres émotions qu'éprouva cette famille, qui ne s'était pas vue depuis dix-huit ans, c'est

presque de l'histoire ancienne. Venons à ce qui nous touche : arrivaient avec don Carlos, les Révérends Pères Lacalle et Frias, le premier confesseur et le second précepteur des jeunes infants. Nous eûmes la consolation de les avoir au milieu de nous tout le temps de leur séjour à Coïmbre. Le Révérend Père Vice-Recteur alla aussitôt présenter ses devoirs à Sa Majesté et à toute la famille royale, au moment où, le roi venait d'arriver et se mettait à table. Mais grâce aux soins de l'excellentissime princesse de Beira qui affectionne particulièrement la Compagnie, il eut l'honneur d'être admis à baiser la main de Sa Majesté, qui lui témoigna beaucoup de bienveillance. Il n'y avait personne que la famille royale, nos deux Pères espagnols et le Révérend Père Vice-Recteur. Le roi repartit aussitôt pour Porto, laissant ses quatre sœurs réunies avec son beau-frère et grand ami.

Don Carlos, ainsi que les princesses, ne tardèrent pas à nous manifester l'affection sincère qu'ils portent à la Compagnie. Il nous fit dire qu'il viendrait nous voir, et ce jour-là même il commença un *Triduum* dans notre église, en l'honneur du Sacré-Cœur dont nous allions célébrer la fête. La Cour se composait de huit princes ou princesses, lui don Carlos, don Carlos, son fils aîné, don Juan et don Fernando ses autres fils; de dona Francisca sa femme, dona Theresa, sa belle-sœur, princesse de Beira et veuve de don Pedro, dona Isabel et dona Maria de l'Assomption, toutes quatre étaient sœurs. On voyait venir toute cette nombreuse famille au collège, souvent à pied et toujours sans garde, le matin à la messe et le soir à la bénédiction.

Avant le Salut il y avait un petit sermon, les prédicateurs furent le Révérend Père Vice-Recteur, le Père Firmino (Trancart) et le Père Jorge (Rousseau). C'était un spectacle véritablement touchant de voir le recueillement et la foi de cette vertueuse famille. Don Carlos, comme le chef, donnait le plus touchant exemple. Il était entouré de ses petits-enfants. C'était lui qui veillait sur eux, les avertissait de tout ce qu'il fallait faire, leur cherchait les prières dans leurs livres, avec toute la sollicitude d'une véritable mère. Mais il le faisait avec un air d'autorité et de bonté qui décelait également le père et le prince sincèrement religieux. Ce *Triduum* fini, il commença une neuvaine, et toute la famille y assistait. Les fidèles n'avaient été prévénus de rien, mais le spectacle était trop édifiant et la circonstance trop conforme à ses sentiments pour y manquer.

Dès le premier jour, nous présentâmes nos chers élèves à Don Carlos et à ses enfants, puis à toute la famille réunie. On avait préparé une petite séance qui plut beaucoup et fut suivie de huit jours de congé, autant qu'il y avait de princes et princesses. Ils visitèrent ensuite la maison, non point avec cette rigueur d'étiquette qui refroidit et ne laisse qu'une satisfaction incertaine, mais avec un air de famille, une aisance, une simplicité et une bienveillance qui semblait dire : nous sommes ici chez nous. Cette visite dura longtemps et fut accompagnée des marques du plus vif intérêt. Elle se renouvela plusieurs fois dans la suite ; tantôt c'était Don Carlos seul, tantôt une partie de sa famille et tous les jours les infants. Ces petits princes n'eurent pen-

dant longtemps permission de venir se récréer que chez nous, et rarement il leur fut permis d'aller ailleurs. C'était une preuve de confiance que leur père n'accordait pas à tout le monde. Ils étaient avec nous presque comme nos élèves. Le jour de saint Luiz de Gonzague, ils communierent à l'église et déjeunèrent à la maison. Le Père Frias les amena un jour dans les classes qui pouvaient être les leurs. A toutes ces bontés, leurs Altesses Royales ajoutèrent une aumône destinée, partie aux victimes du choléra qui exerçait déjà ses ravages, partie à subvenir à nos propres besoins, et le reste pour notre petite église. La princesse dona Maria de l'Assomption, n'ayant pas autant de fortune que les autres, par délicatesse, n'avait point été appelée à y contribuer. Elle en fut affligée quand elle le sut, et de suite envoya son aumône comme les autres. C'est un témoignage de reconnaissance que nous aimons à rendre à sa mémoire bien injustement outragée.

Ce fut à cette époque qu'eut lieu à Coïmbre le dernier jubilé. Son Excellence Mgr l'évêque voulut que notre église fût une des trois Stations « *à cause, disait le Mandement, du grand bien qui se fait dans l'église de la Compagnie, et que les Pères continuaient avec le zèle de véritables Enfants d'Ignace* », il voulut également nous faire l'honneur des deux sermons que demandait la circonstance. C'était un honneur, mais, il faut l'avouer, c'était surtout un fardeau peu proportionné à notre savoir faire. C'était à la cathédrale, dans une grande solennité, en présence de toute la ville, d'une réunion où se trouvait tout ce qu'il y avait de plus instruit, devant Son Excellence, devant la

famille royale et toute sa suite. C'était par-dessus tout, un choix qui appartenait mieux à beaucoup d'autres qu'à des étrangers, et qui franchement pouvaient bien mieux que nous répondre à ce qu'on attendait. Le Père Jorge (Rousseau), un des plus exercés à parler en public, et le plus goûté du peuple, fut désigné pour cette fonction. Il l'a remplie à la satisfaction de l'auditoire. Ce ne furent cependant point des discours d'apparat, mais plutôt des sermons de missionnaire, où le seul désir de toucher les cœurs fait oublier le reste.

Nous n'avions point encore exercé de ministère dans cette ancienne et magnifique église de nos Pères, la circonstance est remarquable. Les confessions augmentèrent à ne pouvoir plus respirer. Trois ou quatre Pères y consacraient tous les jours de la semaine; les autres faisaient la classe : le jeudi, et surtout les jours de dimanche et fêtes, tout le monde s'y jetait du matin jusqu'au soir. Nous appelâmes au secours le Père Lacalle, qui s'y employa de tout son zèle, et ce n'est pas peu dire, et de plus un charitable ecclésiastique de nos amis; il ne fut cependant pas encore possible de satisfaire tout le monde. On courait au collège, comme s'il n'y eût rien que nous dans la ville. Jugez, mon Révérend Père, du nombre des communions et des consolations; si cela eût duré plus longtemps, plusieurs auraient infailliblement succombé, car nous avions en outre d'autres occupations. La famille royale donna encore dans cette circonstance, ainsi qu'à la Fête-Dieu, un témoignage éclatant de sa piété. Elle fit toutes les stations presque con fondue au milieu d'un peuple qui l'entourait de son

amour et de sa vénération, sans gardes et ne se distinguant que par son recueillement vraiment digne d'admiration.

En même temps, l'excellent Père Lacalle en tête, nous entreprîmes les prisons que nous avions déjà coutume de visiter. Il y en avait trois, malheureusement trop pleines. La plupart étaient des compromis politiques. Nous avions déjà leur confiance. Tous se confessèrent, et de leur propre mouvement : consolation qu'ils ne pouvaient pas toujours se procurer, avec tous les égards dus à leurs qualités et à leur situation respective, et que plusieurs sollicitèrent encore plus tard. Vous verrez bientôt quelle a été leur reconnaissance. — Son Altesse Royale Don Carlos voulut avoir part à cette bonne œuvre : il leur donna à tous une fête, aux uns, à titre d'aumône, aux autres, à titre de bienveillance, à chacun suivant sa qualité et sa situation, ce dont les prisonniers voulurent faire leurs remerciements.

Le choléra morbus exerçait alors parmi nous ses déplorables ravages. Ce fut dans cette triste circonstance que nous connûmes la confiance qu'on nous a constamment témoignée. De jour et de nuit, on venait nous appeler. Sur tous les points de la ville, et presque à chaque heure de la journée, on rencontrait quelque Père avec son compagnon et précédé d'une personne qui le conduisait au grabat de quelque infortuné. On sortait pour un malade, et souvent on en visitait sept ou huit avant de rentrer. Si on nous rencontrait lorsqu'on les portait à l'hôpital, nous les confessions dans la rue. On nous appelait non-seulement pour les confesser, mais encore pour *les aider à bien*

mourir, suivant leur langage vraiment chrétien, c'est-à-dire pour réciter les prières des agonisants, ce qui doublait nos courses. Il est vrai que nous y allions de bonne volonté et avec promptitude ; c'est surtout pour cette raison que , dès qu'il y avait un malade , on accourait chez les Pères. C'étaient des éloges , sur notre passage, à nous confondre. La charité de quelques personnes qui nous confièrent des aumônes à distribuer, suivant l'exigence des besoins, nous mit à même de faire encore plus de bien , car la misère était également grande. Ce concours de grâces et de fléaux a donné lieu à un bien incalculable plus sensible peut-être en Portugal que partout ailleurs. Il y a bien de la misère , il est vrai ; mais, surtout à la mort , on en revient plus facilement, ce nous semble, qu'en beaucoup d'autres endroits. Il y a un grand fonds de foi. Ces bons Portugais meurent contents, pourvu que ce soit avec les consolations de la religion. Nous en avons vu des exemples à arracher des larmes. Il est très-ordinaire de rencontrer des personnes qui, par pur motif de foi, préférèrent la mort à tous les avantages de la vie. Quel peuple, s'il était toujours bien dirigé !

Il y avait déjà deux mois que le fléau nous châtiait, et avec rigueur, quand arriva la débâcle de Lisbonne ; ce fut le 24 juillet, c'est-à-dire au plus fort de la chaleur, qui, en Portugal, n'est pas tendre assurément. Coïmbre, devenu centre et séjour de la famille royale, fut comme le champ d'asile. Représentez-vous une grande partie de la population de la capitale, surtout des premières familles du royaume, une arrivée de douze à quinze mille hommes, qui fuient comme frappés d'une sorte de stupeur, sans au-

cune provision, sans argent, sans rien, se retirant en désordre sur une route, la plupart du temps déserte et dépourvue partout de moyens de subsistance. Ils arrivent ainsi subitement à Coïmbre, harassés, fatigués, épuisés de chaleur, de privations et de frayeur. Coïmbre se vit tout-à-coup encombré de ces infortunés fugitifs, de chevaux, de voitures, et dans toutes les maisons on réclame et on donne l'hospitalité. Les Chartreux nous la demandèrent, et nous les reçûmes volontiers, malgré notre détresse, eux et quelques autres personnes. Voilà un redoublement du choléra dans la ville et dans l'armée, qui campait sous les murs. Les grands du royaume, comme le peuple, lui donnent des victimes, et en grand nombre. Nous nous jetons de nouveau dans le champ de bataille; il faut courir en même temps aux maisons particulières, aux prisons et surtout aux hôpitaux, où l'on se jetait en foule et où l'on mourait à toute heure. C'était là surtout que la maladie se montrait dans toute son horreur, peu ou presque point de ressources médicales, encore moins de soins, une malpropreté à faire horreur, de la vermine à couvrir tout le corps, une lenteur et une inexpérience déplorable, et, par dessus tout, trop souvent un manque absolu des secours de la religion : il fallait assister ces infortunés, se mettre avec eux dans l'ordure ou les laisser mourir sans sacrements. Souvent il fallait se contenter du plus essentiel dans la confession, quelquefois même d'un seul signe de contrition pour courir en toute hâte aux autres moribonds.

Sur ces entrefaites, voilà le roi qui arrive de son côté,

avec une grande partie de son armée de Porto, pour se porter sur Lisbonne. On transporte à Coïmbre les hôpitaux militaires, qui se remplissent d'une manière effrayante. Le choléra se complique du typhus, qui enlève tout ce qu'il atteint. Ce fut alors qu'on nous pria de nous charger entièrement de ces tristes réduits. Nos classes venaient de finir : nous acceptâmes sans balancer. Deux Pères y allèrent demeurer. Au bout de quinze jours, deux autres les allèrent remplacer, et ainsi de suite, ce qui dura pendant cinq à six semaines, après quoi on y alla seulement de jour, et enfin on n'y faisait plus que deux ou trois courses par semaine. L'hôpital était un ancien couvent d'Ermites Augustins : les religieux nous fournissaient le lit et la table. Nous avions habituellement sur les bras deux cents à trois cents cholériques. Avec le temps et par suite des réclamations, leur sort s'améliora sensiblement. Ces pauvres malades, en nous voyant les servir et nous jeter sur leurs lits pour les confesser, n'en revenaient pas d'étonnement. On voit bien, disaient-ils, que vous êtes *étrangers!*... Ils ne savaient comment témoigner leur reconnaissance. Là, nous étions presque curés et ne quittions nos malades qu'après les avoir ensevelis. Où étaient-elles les saintes Filles de la Charité ! Combien alors elles auraient été utiles au Portugal !

Enfin le retour de nos élèves, nos propres maladies, dont je vous parlerai plus bas, et des excursions de nécessité ou de circonstance nous obligèrent à lâcher prise. On s'étonnait, et avec raison, que nous pussions tenir à tant de fatigues, car, lorsqu'on régla que chaque communauté

se relèverait, de huit jours en huit jours, dans les hôpitaux, les Pères Franciscains y perdirent aussitôt leur Père Gardien, et les Carmes, dits Marianos, trois de leurs religieux, outre plusieurs autres qui furent malades. On finit enfin par nommer et payer un aumônier ; mais alors la maladie avait bien diminué. •

Vers la fin du mois d'août 1833, on jugea à propos de s'ouvrir une retraite vers l'Espagne en cas d'événement. Le Père Ministre (Margottet) partit aussitôt, à raison de son mauvais état de santé, avec deux autres Pères, mais sans intention de quitter alors le Portugal. Quelques-uns de nos amis les avaient adressés à leurs connaissances. La réception, néanmoins fut d'abord, assez froide. Ils se mirent alors à faire des catéchismes, des exercices de piété et à confesser. Le peuple se porta bientôt pour les entendre, et peu à peu le concours devint tel, qu'ils se trouvèrent, sans trop s'en douter, transformés en véritables missionnaires. C'était une faim de la parole de Dieu qu'il était impossible de rassasier. L'ébranlement devint général, et les Pères devinrent dès lors l'objet d'une affection qui alla toujours en croissant. Partout on les demandait, on les suivait, et on accourait de six ou même sept lieues de distance. Au bout de deux mois, deux des Pères étant revenus à Coïmbre pour les classes, deux autres les allèrent remplacer. Il fallait souvent, à cause de la foule, prêcher hors des églises. Dans une paroisse, sur mille âmes, il y a eu huit cents communions. Il en était de même à peu près partout, proportion gardée. Tout le monde voulait faire des confessions générales. Voici un trait qui a fait une grande impression :

Les Pères ont rencontré une des premières familles du pays déchirée par des divisions et la discorde. Un des enfants, que son père avait autrefois empêché d'être ecclésiastique, l'avait tellement pris en haine, que ce pauvre père était obligé de vivre caché pour éviter la mort. A l'arrivée des missionnaires, tout le monde se mit en mouvement pour les réconcilier. Le Père Firmin (Trancart), après bien des assauts et bien des résistances, fit enfin réciter un *Pater* et un *Ave* à ce malheureux enfant, et obtint par écrit la promesse de se confesser. Quand il le pressait, l'autre reprenait toujours : mais il faudra pardonner à mon père ! C'est impossible : tout, excepté cela. Il eut en effet bientôt oublié ses promesses. Tout le monde disait : c'est un dernier appel que le bon Dieu lui fait ; il résiste, il en sera châtié. La prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Le jour de Noël, pendant qu'il se chauffait, un frère, qui à son tour le détestait, lui brûla la cervelle d'un coup de fusil, et le monstre expira sans donner le moindre signe, ni proférer une seule parole. C'est presque le seul qui ait résisté, encore estimait-il les Pères. Si on en compte deux ou trois autres qui ne se soient pas confessés, c'est tout au plus. J'aurais bien des traits d'héroïsme à opposer à celui-ci, mais ce serait trop long. Ah ! s'il n'y avait pas de scandales et des scandales si criants, le Portugal serait un royaume de saints. Dans l'espace de quatre mois, il y a eu neuf missions. Les circonstances n'ont pas permis de continuer cette belle œuvre. Le bien qu'on y peut faire est incalculable ; il n'est pas nécessaire pour cela de grands talents, il suffit de la bonne volonté. Les missionnaires s'en sont revenus chargés des bénédictions de ce bon peuple. Plus

tard, apprenant notre détresse, ils ont prouvé, ces braves gens, que leur reconnaissance n'était pas une vaine cérémonie. Voilà ce que nous ont raconté les Pères, car nous n'étions pas du nombre des missionnaires.

Une des principales raisons qui empêcha de continuer l'œuvre des missions, fut les classes qui s'ouvrirent, et les maladies que nous avons éprouvées. Le Révérend Père Vice-Recteur, deux Frères coadjuteurs, les Pères Bazin, Rousseau, Trancart, Cotel et un Frère scholastique, ont été successivement atteints d'une épidémie qui a suivi le choléra, et qui, pour plusieurs, a dégénéré en typhus. La plupart des autres Pères ont eu de graves infirmités. Le Révérend Père Recteur fut à l'extrémité. Les Frères Fiquet et Pailler sont tombés à plusieurs reprises, sans donner cependant autant d'inquiétudes. Le Père Rousseau a languï pendant longtemps. Le Père Bazin n'est guéri du typhus que par miracle. Il l'avait gagné à l'hôpital qu'il s'était réservé à lui seul, dans un temps où nous n'en étions plus chargés, et où personne n'y pouvait aller. Le Père Trancart, également attaqué de l'épidémie, a fini par une fièvre cérébrale. Le médecin ne voyait pas de danger dans le commencement; cependant ce bon Père, depuis le premier jour jusqu'à la fin, a persévéré à dire qu'on se trompait et qu'il n'en relèverait pas. Il se confessa et communia le 12 mars, jour de la canonisation de saint François-Xavier et de saint Ignace. Deux jours après il perdit connaissance et ne paraît pas l'avoir recouvrée jusqu'à sa mort, qui arriva le 17, à cinq heures et demie du matin, pendant qu'on faisait la recommandation de son

âme. Sa mort a fait grande sensation dans la ville. Il avait beaucoup travaillé dans ces derniers temps, quoique toujours incommodé. Dix jours auparavant il avait encore prêché dans l'église. Sa mort paraît avoir été la suite de ses infirmités, occasionnées toutefois par des fatigues extraordinaires. Le Père Cotel paraît également n'avoir été atteint que par suite de l'excès du travail. Sa fièvre dégénéra en typhus, et il en vint au point d'être administré. Il y avait quinze jours qu'il était en convalescence, quand nous sommes partis. Le Frère Sébastien Dias n'a pas donné tant d'inquiétude. Ce qu'il y a de remarquable; c'est qu'à chaque alarme que nous avons eue, et nous en avons eues beaucoup, il y avait toujours quelqu'un de malade, et par une Providence visible à bien d'autres égards, tout le monde avait recouvré assez de santé pour s'en aller quand le moment en est arrivé.

Nous avons déjà parlé de nos classes, il y a peu de choses à ajouter. Son Excellence Monseigneur l'archevêque d'Évora, Réformateur de l'Université, n'était pas d'avis qu'on ouvrit les classes cette année. Le Révérend Père Vice-Recteur fit des instances. Il consentit enfin et, avec son autorisation, nous les ouvrîmes. On avait formé un corps d'étudiants, sous le nom de corps académique, dans lequel entrait un bon nombre de nos élèves, ce qui ne permit d'ouvrir que les basses classes, jusqu'à la troisième inclusivement. Nous n'avions même qu'un très-petit nombre d'enfants, les circonstances n'en permettaient pas davantage. Bien des fois, dans l'année, nous avons été sur le point de plier bagage. Nous avons cependant fait la

classe jusqu'à la veille de la prise de la ville inclusivement.

Nous voici au dénouement de ce drame unique dans son genre. Trois armées, dont une espagnole, se rapprochaient de plus en plus vers Coïmbre. La ville avait quelques fortifications, mais le défaut de munitions, le désordre de notre armée qui battait en retraite, et surtout l'état désespéré des affaires, ne permettaient aucune résistance raisonnable. Un grand nombre d'habitants s'était peu à peu retiré. Pour nous, qu'avions-nous à faire? Depuis plus d'un an nous étions orphelins, sans savoir absolument rien de nos supérieurs ni de la Compagnie. Fuir? Ce n'était reculer que d'un pas, et il y avait beaucoup de danger. Rester? Ce n'était cependant pas sans inconvénients; ce fut cependant le parti qui nous fut généralement conseillé et qui nous paraissait également, à cette époque, le plus raisonnable. Toutefois, pour des motifs particuliers, le Père Jozé (Chevallier) et le Père Jorge (Rousseau), étaient allés à Figueira depuis quelques jours, où, sous la protection du consul de Hanovre, ils attendaient pour s'embarquer pour l'Angleterre. Plus tard ils se réunirent à nous. Le Père Ministre (Margottet) et le Père Fidelis (Martin), avaient pris la direction de l'Espagne par l'Alentejo. En chemin, ils rencontrèrent Don Carlos et sa famille, que les Espagnols poursuivaient vivement. Alors, par l'avis des deux Pères qui les accompagnaient, ils revinrent également rejoindre la communauté. Il en était temps, car deux ou trois jours plus tard, les constitutionnels occupaient la ville. Déjà on fuyait de tous côtés. Le 7 mai, arriva notre armée en désordre. On résolut cependant de défendre la

place ; on avait déjà disposé l'artillerie et donné aux corps leurs positions respectives. Ce même jour toutes les autorités ecclésiastiques, civiles et militaires s'étaient retirées. Le soir toute la ville était entourée de feux que faisaient nos troupes, et présentait encore un aspect véritablement guerrier. Heureusement, pendant la nuit, on changea de détermination ; à minuit il n'y avait plus un seul soldat dans la place. Le lendemain, jour de l'Ascension, les rues parurent d'abord désertes, la ville respirait je ne sais quoi de sombre et d'effrayant. A la première messe, l'église se trouva pourtant pleine ; nous nous mîmes à confesser comme de coutume. Vers les sept heures, le carillon annonça l'entrée des ennemis ; ce n'était encore qu'une petite avant-garde. Au premier coup de la cloche, tout le monde se mit à fuir précipitamment de l'église en pleurant et en gémissant. Chacun se retira chez soi au plus vite. Nous continuâmes à confesser un petit nombre de personnes qui eurent le courage de rester dans l'église. Pendant ce temps-là quelques constitutionnels et ceux des membres de la municipalité qui n'avaient pas fui, furent à la rencontre des troupes, et à dix heures elles entrèrent paisiblement dans la ville. Nous avions alors fermé l'église. Nous pûmes être témoins de la réception faite aux troupes, et cela des fenêtres du collège qui donnaient sur la place : elle fut bien *piteuse*. D'enthousiasme, il n'y en avait aucun. Une dizaine de constitutionnels laissaient entendre quelques *viva*, mais il n'y avait personne pour répondre, pas même d'enfants, qui ne demandent ordinairement qu'à crier. Le lendemain ils chantèrent fort à leur aise leur *Te*

Deum dans la cathédrale. La fête de la proclamation ou acclamation de Maria II, qui se fit le jour suivant, fut aussi paisible. On y avait invité toutes les communautés excepté nous, probablement parce qu'on savait bien que nous n'y irions pas plus qu'au *Te Deum*. Du reste, si vous en exceptez les classes, tout alla pour nous comme à l'ordinaire jusqu'à la fin. Le jour même de leur entrée nous fûmes visiter les malades.

Avant d'aller plus loin, il faut vous mettre plus au fait des dispositions de la ville à notre égard, autrement vous ne comprendriez pas tout. Ce qui nous avait attiré la confiance des deux partis, car nous l'avions autant qu'il est possible d'unir les deux extrêmes, n'était pas seulement le dévouement que nous avons montré dans le temps du choléra, ni la bonne volonté avec laquelle nous nous présentions à toute sorte de ministère ; ce fut surtout la discrétion avec laquelle, autant qu'il nous fut possible, nous nous comportions avec les uns et les autres. Dans nos classes il n'y avait aucune distinction entre le fils d'un royaliste et celui d'un constitutionnel, c'est ainsi que le voulait d'ailleurs Sa Majesté. Dans nos instructions, nous nous contentions d'expliquer l'Évangile sans entrer dans la politique. Pour tout le reste, nous ne cherchions également qu'à être utiles à tous, sans égard pour les opinions, dès qu'il n'y avait rien contre la conscience et l'honneur de la Compagnie. Ce n'est pas toujours ainsi, malheureusement, qu'il en était ailleurs. On faisait peut-être trop ressortir la différence d'opinions ; la politique ne venait pas à propos dans les sermons, elle y entraît pourtant assez ordinairement et

avec une certaine aigreur. Il n'y avait pas non plus toujours assez d'indulgence, ni même de charité, pour les personnes d'une opinion différente. Ces sortes d'indiscrétions ou hors-d'œuvres, appelez-les comme vous voudrez, produisaient encore de plus tristes effets en Portugal qu'elles n'auraient fait ailleurs. Comme nous ne voulions que leur salut à tous, nous condamnions également tous les excès. Il faut d'ailleurs reconnaître qu'en Portugal plus que partout ailleurs, bien des gens embrassent une opinion et la défendent assez innocemment; ce serait une injustice de les condamner tous indifféremment. Ces bons Portugais, quelque soit le parti qu'ils embrassent, n'en sont assez ordinairement ni moins bons, ni plus mauvais chrétiens. Enfin, pour tout dire en un mot, nous évitions d'entrer dans toutes ces misères de parti à parti, qui ne font de bien à personne et du mal à plusieurs. Aussi tout le monde confessait que nous nous restreignions aux obligations de notre ministère, et c'était vrai.

Au changement du gouvernement, notre position devenait toute autre. Tout le monde désirait que nous restassions. Nous prévoyions bien que ce serait difficile; cependant, sans être nécessaires, nous nous trouvions à même de faire tant de bien, que nous résolûmes d'attendre pour voir ce qui devait arriver, prêts à rester, mais bien déterminés cependant à ne rien faire contre la conscience. Dès les premiers jours on s'échauffa pour nous. Le jour de l'entrée des troupes, les plus grands partisans du nouveau gouvernement s'offrirent pour nous garantir de toute insulte. Nous remerciâmes, bien persuadés que nous n'avions

rien à craindre. On parla de nous au duc de Terçaira (Villafior) qui commandait l'armée. Déjà il avait promis sa protection aux Pères. Le père d'un de nos élèves, et son grand ami, voulut nous présenter à lui. Le Révérend Père Vice-Recteur se présenta, mais le départ précipité du duc empêcha la visite. Cependant on lui rendit compte de tout, et il fut content, à ce qu'il paraît. Malgré tout cela, l'alarme était presque générale dans la ville, parce que les plus fins voyaient ce qui allait arriver. On nous fatiguait de lamentations. On écrit de toute part, à Lisbonne, on a recours à toutes les personnes en crédit. Dans les deux partis on signe des requêtes au gouvernement pour nous conserver, au moins comme en France et en Angleterre. Il se fit surtout une réunion des premières familles de Coïmbre qui a fait tout ce qu'on pouvait imaginer pour nous garder, et ensuite pour adoucir notre pénible retraite. On avait même voulu faire signer une pétition aux nouvelles autorités qui nous étaient favorables : la crainte de déplaire à César les fit s'excuser. Nous avons su que deux fois on avait prié Don Pedro lui-même de nous conserver. Nous avons également appris depuis notre départ que les prisonniers politiques, que nous avons visités, avaient signé et adressé une pétition au gouvernement en notre faveur. Il a vraiment été un moment où nous ne savions trop qu'en penser ; nous confessons et prêchions du reste comme de coutume. Voici enfin le résultat. Suivons maintenant le journal (celui du Père Soimié), écrit jour par jour.

Le 26 mai, au soir, le sous-préfet fit venir le Révérend Père Vice-Recteur, et lui intima l'ordre, de la part du gou-

nement, de partir pour Lisbonne sous une escorte, dans le plus court délai possible. Il lui dit de plus qu'il eût à faire rentrer aussitôt quelques objets précieux qu'il savait que nous avions cachés ; que tout devait être remis entre les mains du gouvernement, excepté les choses de pure nécessité. Il fut décidé que notre départ aurait lieu le 30, à six heures du matin. (Il avait recommandé le plus rigoureux secret ; nous le gardâmes, mais, dès le lendemain, tout fut su dans la ville.) La désolation est générale : on vient s'informer, pleurer, etc. Le 28, veille de la Fête-Dieu, dès le matin, on ouvrit l'église, tout le monde veut se confesser. On se tourmente pour trouver des moyens de nous conserver. Vers onze heures arrive le corrégidor (c'est à peu près le maire chez nous), pour procéder à l'inventaire, et nous intimer le décret de notre expulsion. Dans ce décret que vous aurez peut-être vu sur les gazettes, ou que vous verrez plus tard, on nous accuse d'avoir tenté de nous introduire dans le royaume, contre la loi de Joseph I^{er} ; d'avoir pour cela profité du gouvernement *usurpateur dont la cause était celle de l'ignorance et du fanatisme* ; qu'il n'était d'ailleurs que trop vrai que nous étions fidèles aux principes dont la Compagnie fait profession ; qu'en conséquence il nous était enjoint de nous rendre aussitôt à Lisbonne, près du ministre de la justice, où l'on pourvoirait à notre embarquement, et, qu'en cas de contravention, nous devions être punis avec toute la rigueur des lois que nous avons déjà encourue par notre projet téméraire. Il nous avait tous réunis dans la salle des visites pour entendre la lecture de cet acte. Il en fit dresser un autre, qui constatait

son exécution, que nous fûmes obligés de signer tous. Et là sans que personne s'écartât, il nous conduisit à la procure où il s'empara du peu d'argent que nous avions. Le Révérend Père Vice-Recteur lui dit que chacun de nous en avait pris un peu pour le voyage. Il le désapprouva, disant que le gouvernement y aurait plus abondamment pourvu. Il nous avoua ensuite qu'il n'entendait rien dire qui ne fût à notre avantage, surtout en fait de politique, dans laquelle il savait que nous ne nous étions point ingérés. Tout cela se fit et se dit avec un ton de civilité mêlée d'un cynisme qu'il serait difficile de caractériser. Pendant ce temps-là on plaça des gardes aux portes, qui y restèrent jusqu'à notre départ, et on inventoria la sacristie. Le soir, la foule fut encore bien plus grande. C'étaient véritablement des scènes où le cœur ne pouvait tenir.

Le 29, jour de la Fête-Dieu, les confessions et les communions furent sans nombre. Nous ne pouvions nous soustraire à leurs déchirants adieux. Partout où ils nous rencontraient, ils nous baisaient les mains, les habits, et demandaient pour une dernière fois notre bénédiction. Ce jour-là, comme la veille, chacun nous offrait son aumône. Il n'y eut pas jusqu'aux pauvres qui n'offrissent leur petite contribution. Il devait y avoir instruction comme de coutume, mais l'émotion était si vive qu'il parut plus prudent de n'en point faire. Nous passâmes tout l'après-midi au confessionnal; mais il fut impossible d'entendre tout le monde. On enviait le sort de ceux qui étaient morts entre nos mains. Une femme fit appeler un Père pour confesser son mari, qui mourut en sa présence. Cette pauvre femme

court chercher un petit enfant , qui n'avait que quelques jours, et dans sa douleur, elle disait : « Mon pauvre enfant, tu n'as plus de père ! puis , se jettant sur son mari , au moins toi , cher Antoine, tu n'auras pas la douleur de voir partir les Pères ». Il est impossible, mon Révérend Père, de vous peindre la désolation de ces bons Portugais. Il semble que c'était pour eux (j'ajouterais presque, pour nous), le jour du jugement. Nous passâmes une partie de la nuit à faire nos préparatifs.

Le 30, quelques-uns dirent la sainte messe portes closes. A 6 heures arriva l'escorte. Le plus affectionné de nos amis, dont je vous parlerai tout à l'heure, se chargea de quelques effets qu'il nous envoya. Ensuite nous allions partir quand on nous menaça d'une visite : nous ne devions plus emporter, disait-on, d'autres livres que nos Bréviaires. Il fallut donc laisser le peu que nous avions dans nos paquets. Enfin, nous allâmes faire une prière à la porte de l'église, puis, chacun un petit sac sur le dos, le bourdon à la main, nous partons. Notre marche avait quelque chose de saisissant. Le Révérend Père Vice-Recteur était en tête, les autres suivaient réunis en silence, puis venait l'escorte, qui faisait une petite compagnie de front. Malgré nos recommandations, il y avait beaucoup de monde dans les rues, et on se jetait encore sur nous pour avoir la bénédiction. Nous n'entendions tout autour de nous que des gémissements et des adieux déchirants. Jugez, mon Révérend Père, où en était le cœur. Plusieurs de nos chers élèves avec d'autres enfants vinrent nous reconduire assez loin de la ville. La séparation fut bien triste.—Nous avons

trois ou quatre bêtes de somme pour nos paquets, et pour les plus faibles d'entre nous.

Il faut maintenant que je vous parle de cet incomparable ami. Il s'appelle Antoine Gonsalvez. C'est tout simplement l'homme d'affaires d'une comtesse du pays. Le Père Bernardez, un des anciens Pères, était mort chez lui il y a environ huit ans. Cet homme joint à un excellent cœur beaucoup de bon sens et un grand fond de religion. Le Père Bernardez lui avait beaucoup parlé de la Compagnie; aussi il avait conçu pour elle la plus haute estime. Dès l'arrivée des Pères à Coïmbre il alla au-devant d'eux et leur offrit ses services. Ce fut lui qui monta leur ménage et les mit au fait des usages du pays. Plus tard il consacra une somme considérable à faire notre église et à acheter des vases sacrés. C'était chez lui que nous allions chercher ce qui nous manquait. Il faisait presque toutes nos affaires. Il nous disait souvent : je vous en prie, si vous en avez besoin, prenez tant qu'il y aura dans la maison, c'est entre nous. Il s'appelait et signait toujours le *frère absent*. Sa femme partage ses sentiments. Cet excellent ami nous a constamment accompagné dans tout le bien que nous avons pu faire. On lui offrait de l'argent pour nous la veille de notre départ, « non, dit-il, j'ai toujours été le procureur des Pères, je veux l'être jusqu'à la fin. Voyant bien que l'on ne pourvoyait à rien, il s'est mis à la tête d'une réunion de personnes des plus qualifiées de la ville, qui s'est chargée de nous fournir tout ce qui nous serait nécessaire. Il en était l'âme et l'exécuteur. Ce brave homme avait accompagné nos Pères dans leur triomphe, il les a

accompagnés dans leur déroute. Oui, au milieu de nous, comme un d'entre nous, il a traversé la ville sans aucune crainte de se compromettre. Ne pouvant pas venir lui-même, il a envoyé un de ses domestiques avec nous à Lisbonne, où il nous a rendu les plus grands services. La Compagnie a eu de plus puissants amis, mais elle n'en a jamais eu de plus dévoués!

Le commandant de l'escorte était un officier, émigré en Bretagne, et qui avait son logement chez un des principaux de la ville et de nos meilleurs amis. Il ne manqua pas de lui faire ses recommandations. Elles eurent leur effet, car il nous traita avec tous les égards que nous pouvions attendre, ainsi que la troupe. C'était une clause qui se trouvait dans tous les actes, que les Pères devaient être traités avec respect, et l'escorte même, disait-on, n'était que pour nous *protéger*. Nous fîmes la route sous un soleil brûlant, sans cependant aucun accident. Nous faisons encore quelques catéchismes dans les villages; nos gardes peu à peu nous laissaient plus de liberté. Nous obtînmes même leur affection. Ils faisaient notre éloge et prétendaient nous ramener avec eux. A Santarem, ils manquèrent de tuer un constitutionnel comme eux, qui voulait nous insulter. Le long du chemin, ils menaçaient tout simplement de coups de fusil, quelques individus qui s'amusaient de nous voir entre leurs mains. Quand ils furent obligés de nous quitter, plusieurs pleuraient, et tous voulurent avoir quelque objet de dévotion de notre main. Nous fûmes embarqués à douze lieues de Lisbonne sur le Tage. Quand nous arrivâmes à Villafranca, qui se trouve à moitié chemin, on tira un

coup de fusil sur notre barque ; la balle perça la voile peu au-dessus de nos têtes, c'était pour nous avertir d'aller à bord. Il y avait là une réunion de soldats et de gens du peuple qui nous y reçut avec des injures. Nos soldats prirent hautement notre défense, et ils s'apaisèrent un peu. Heureusement nous ne débarquâmes pas. Une autre escorte, avec un homme de la police de Lisbonne, nous y attendait. On nous fit changer de barque ; on nous avertit de prendre des provisions pour jusqu'au lendemain matin, sans nous dire où on nous menait. Tout ceci nous effraya un peu ; le fait est qu'on voulait nous soustraire aux insultes de la populace de Lisbonne qui a assassiné plusieurs religieux et miguélistes dans ces derniers temps. On nous a même dit que cette mesure de précaution était due au ministre de France à Lisbonne. Nous passâmes devant cette ville le soir, et nous dormîmes à la belle étoile sur le Tage. Nos gardes n'étaient pas méchants. Le lendemain, 6 juin, nous débarquâmes pour aller nous enfermer dans le fort Saint-Julien, à l'embouchure du Tage ; l'arrivée ne fut pas fort honnête. Il y avait là beaucoup de Français prisonniers de guerre et une garnison de têtes exaltées ; ils nous accablèrent d'injures, frappèrent même quelques-uns des Pères ; l'escorte nous protégeait, mais de loin. Le gouverneur de la tour (on appelle ainsi le fort), nous reçut également assez vertement. C'était le jour du Sacré-Cœur, nous lui demandâmes à dire la sainte messe, il refusa. Le Révérend Père Vice-Recteur lui demanda s'il nous traitait comme prisonniers, il répondit que oui, qu'il ne s'agissait point de beau couvent, mais d'une prison, etc., etc.

Ce n'est cependant pas un méchant homme, mais il n'avait point d'ordres. Il vit ceux de nos gardes et du commissaire de police, et il s'adoucit un peu ; il nous conduisit ensuite sous une des voûtes du fort ; la prison où il nous enferma à deux portes ; le jour nous venait par un soupirail.

Nous désirions ouvrir des communications avec nos amis, mais il fallait recevoir auparavant des ordres du gouvernement qui tardaient à venir. Ils arrivèrent enfin ; on nous offrit d'aller sur la frégate de Don Pedro, qui mouillait dans le Tage, ou de rester ; puis on déclarait que nous n'étions pas prisonniers de manière à ne pouvoir communiquer avec qui que ce fût ; c'était clair. Nous en profitâmes, nous n'en abusâmes assurément pas. Cependant, M. le gouverneur, après nous avoir témoigné beaucoup de bonté, vint un jour, de fort mauvaise humeur, nous signifier que dès lors il n'entrerait ni ne sortirait aucune lettre qu'il ne la vit : que c'était ainsi que le gouvernement l'entendait. Par la même raison, il ne venait personne sans subir un rigoureux examen et quelquefois même sans être fouillé. Cette conduite nous étonna, mais enfin patience. Plus tard, il nous fit clairement sentir avec quelle répugnance il accomplissait de tels ordres, mais il ne fallait pas se compromettre. Le domestique que notre excellent ami nous avait envoyé nous venait fréquemment visiter et nous mit en relation avec nos amis de Lisbonne, de Coïmbre et d'ailleurs. On écrivit une foule de lettres pour nous recommander au ministre français et autres personnes puissantes ; des amis vinrent nous visiter, entr'autres un des prêtres anglais qui ont une maison à Lisbonne. J'avais oublié

de dire que cette Société de Coïmbre, dont j'ai parlé, s'était déjà chargée des dépenses de notre voyage et même de notre embarquement si le gouverneur n'y pourvoyait pas lui-même. Sur nos demandes réitérées et celle du gouverneur, le gouvernement, quoiqu'avec beaucoup de peine, s'était enfin chargé de notre entretien. Nous pouvions, depuis quelques jours, dire la sainte messe, nous sortions tous les jours au soir pour prendre l'air, notre sort s'améliorait sensiblement. Dès les premiers jours, le ministre (ambassadeur) français nous envoya son secrétaire, pour voir comment nous étions et si nous avions des plaintes à faire. Nous n'en fîmes point. Il s'employa fortement en notre faveur, et sans lui nous serions probablement encore dans la tour de Saint-Julien. Nous aimâmes mieux y rester que d'aller sur la frégate. Nous nous procurâmes des habits de laïques qui coûtèrent fort cher. Le gouverneur nous fit visiter quelques-uns des cachots de nos anciens Pères, nous donna les gazettes et montrait toujours plus de bienveillance.

Le 11, arriva le Père Mansion, à notre grand étonnement. Ce Père, par ordre du Révérend Père Vice-Recteur, était parti avec l'armée de Don Miguel, dans l'intention d'entrer en Espagne, ayant avec lui un Frère coadjuteur portugais. Il avait assisté aux dernières affaires qui mirent fin au règne de Don Miguel. Il avait eu l'honneur de voir ce monarque infortuné à Evora, ainsi que la famille de Don Carlos. Vous savez que celui-ci s'était embarqué sur un vaisseau anglais pour la Hollande, dit-on. Don Miguel est parti pour l'Italie. Le pauvre Père eut,

entr'autres, une bien triste aventure. Il revenait vers Coïmbre, où il nous croyait encore. Aux environs de Tomar, il fut attaqué par un homme qui voulut voir son passeport. Il était malheureusement daté d'Evora. Ce misérable, prenant le Père, qui était passablement déguisé, pour un miguéliste, tire un petit poignard anglais et lui dit qu'il va mourir. Le Père tâche de lui faire entendre raison, invoque sa qualité d'étranger. Celui-ci se calme un instant. Le Frère se trouvait malheureusement loin. Bientôt ce brutal reprend et veut absolument le tuer. Le Père, n'ayant plus d'autre ressource, lui saisit la main où était le poignard, avec les deux siennes, l'autre le retire avec vivacité et le blesse en quatre endroits. Il lui avait auparavant porté un coup de poignard dans le dos; heureusement qu'il ne déchira que l'habit. Le Père s'enfuit alors, poursuivi par son assassin. Des gens qu'ils rencontrèrent purent l'arrêter, et le Père s'échappa. Ayant appris que nous étions à Lisbonne, il y vint, et M. Louis de Bourmont, qu'il y rencontra, lui fit avoir la protection du ministre français, qui parla au gouvernement pour l'adjoindre à ses confrères. Quand il est entré dans la prison, il avait encore les mains toutes mutilées.

Le 20 juin, on appela le Révérend Père Vice-Recteur, puis le Père Ministre, et successivement tous ceux qui avaient eu quelque part dans l'administration. Aucun d'eux ne revenait. Les autres ne savaient trop ce que cela voulait dire. C'était un magistrat d'un bourg voisin, qui, par ordre du gouvernement, était venu faire subir un interrogatoire sur différents objets du mobilier de Coïmbre.

Tout bien examiné, nous écrivîmes au gouvernement portugais et au ministre français (M. le baron Mortier). Le gouvernement voulait nous conduire à Gibraltar, sur un des bâtiments de l'Etat. Le ministre français s'y opposa. Tout ce qu'on voulait, c'était éviter les frais du voyage. Dès qu'on s'en aperçut, on répondit qu'on ferait comme on pourrait, qu'au moins on nous laissât partir. Cependant, nous reçûmes encore la visite du consul de Hanovre, et peu à peu l'intérêt pour nous augmentait. Le gouvernement ne s'en souciait pas. Il permit donc de partir, et sur ce, nos amis firent un arrangement avec le capitaine du navire. Le jour du départ, point d'ordre pour M. le gouverneur, et, par conséquent, point de sortie pour nous. Au contraire, on annonçait un interrogatoire. On n'avait plus rien à chercher, mais on voulait des prétextes.

Après bien des longueurs, notre départ fut enfin décidé. Le 2 juillet au soir, nous en reçûmes l'heureuse nouvelle. Je ne puis bien vous faire connaître tout ce que nous donnait à craindre la politique ombrageuse et tortueuse du gouvernement. Plusieurs des autorités elles-mêmes n'y entendaient rien. Nous eûmes la consolation d'être visités par un grand nombre d'amis, qui nous donnèrent quelque secours, et même par des prisonniers politiques que nous avions vus à Coïmbre et qui, aujourd'hui, sont en charge. La plupart de ceux qui nous avaient mal reçus s'approvoisèrent peu à peu et nous nous quittâmes amis. La conduite bienveillante de M. le gouverneur nous fit bientôt respecter dans le fort. Nous eûmes occasion de lui offrir des vers avec son portrait, fait par le Père Mansion. Il en

fut très-flatté. A notre départ, il accepta quelques objets de dévotion que nous lui offrîmes ; il vint nous conduire au rivage, où, fort attendri, il nous embrassa tous. Nous devons confesser qu'il a eu pour nous autant de bonté que le lui permettait sa situation critique, surtout en ces circonstances. Son adjudant était aussi un brave homme, et il nous en donna des preuves. Entr'autres Français, nous rencontrâmes dans la tour M. de la Houssaie avec son épouse ; il est veillé de très-près : cependant M. le gouverneur nous permit de lui parler. Sa femme a plus de liberté ; elle n'est pas prisonnière, mais elle veut rester auprès de son mari pour le consoler. Il venait d'avoir un fils.

Quand nous nous embarquâmes pour Lisbonne, nous ne savions pas si le navire nolisé pour nous nous attendait encore ; nous fûmes donc à sa découverte, accompagnés d'une escorte que, par délicatesse, M. le gouverneur avait fait mettre dans une barque séparée qui nous suivait de loin. Nous retrouvâmes enfin notre bâtiment qui ne comptait plus sur nous car le gouvernement avait donné des ordres contradictoires. Quant à l'argent pour payer notre passage, ce n'était pas une petite affaire : heureusement que les aumônes de nos bons amis de Coïmbre y avaient déjà abondamment pourvu. M. le Ministre français a réclamé auprès du gouvernement, lui disant qu'au moins on ne devait pas nous prendre ce que nous avons d'argent et d'effets à Coïmbre. On lui a répondu qu'on était prêt à tout restituer. Nous lui avons laissé notre procuration qui probablement sera fort inutile. Nous restâmes dans le port depuis le 3 jusqu'au 7 du courant. Nous étions tous dégui-

sés. Les Capucins italiens, qui étaient à Lisbonne, s'embarquaient sur un autre bâtiment le même jour que nous, et pour Gênes pareillement. La cause de leur départ est qu'ils n'ont pas voulu quitter l'habit de leur Ordre, comme le décret d'extinction des Ordres religieux en donnait le commandement. Trois heures après leur embarquement, un de leurs vieillards est mort sur le bâtiment qu'ils montaient. Nous reçûmes plusieurs visites sur le nôtre, parce qu'il était plus facile de nous venir voir à bord qu'à la tour de Saint-Julien, distante de trois lieues de Lisbonne; et qu'il n'y avait plus de crainte de se compromettre. Il se trouve sur notre bord une dame de nos bienfaitrices, avec deux de ses compagnes. Il reste encore mille autres choses à vous dire, mais le vent, le soleil et la mer ne nous permettent pas d'écrire à notre aise. Nous ne pouvons cependant laisser de vous dire, qu'au milieu de cette petite persécution, les consolations ont surpassé les peines et les ennuis. La Providence s'est servie de tout pour nous secourir. Elle s'est montrée visible pour nous jusqu'à l'évidence.

En relisant cette lettre, bien des choses nous paraissent si merveilleuses qu'elles sembleraient presque exagérées. Il n'en est rien cependant. Oui, il y a véritablement quelque chose de merveilleux en tout cela. Nous avons, même à Coïmbre, des gens qui ne nous aimaient pas; mais ils étaient en si petit nombre qu'ils n'osaient pas souffler. C'était du reste pour la Compagnie une vénération et un enthousiasme dont on aurait peine à se faire une idée. Les circonstances, le caractère portugais, l'état du clergé, le besoin de secours spirituels, les auspices sous lesquels nous som-

mes arrivés, tout nous a merveilleusement servi. Aussi, mon Révérend Père, vous pouvez vous figurer quel crève-cœur c'est pour nous tous de quitter un si bon peuple. Il ne demande qu'une chose, c'est de se sauver; et trop souvent il ne trouve personne qui lui dise comment. Un bon prêtre, quoique peu instruit, mais plein de zèle, ferait plus de bien en Portugal qu'un docteur en France. Eh! dans quelles circonstances le laissons-nous? Quand il est privé de tous ses pasteurs légitimes!

Gênes, le 6 août. — Nous sommes arrivés hier au soir. — Mais nous voilà en quarantaine pour quinze jours. Nos Pères vinrent nous voir aussitôt. Ils nous ont appris la terrible catastrophe de Madrid, où, dit-on, beaucoup de nos Pères ont été massacrés. La même chose nous attendait à Lisbonne. Le bon Dieu n'a pas permis que nous y entrassions, parce que nous n'étions pas dignes de souffrir pour lui. Notre traversée a été de vingt-neuf jours. Nous n'y avons couru, grâce à Dieu, que les dangers ordinaires. Cependant, notre capitaine nous a assuré que, depuis quarante ans qu'il navigue, il n'avait jamais vu tant d'orages, de tonnerres et d'éclairs. Nous avons vu quatre à cinq trombes. Le bon Dieu semble vouloir nous faire peur, c'est ainsi qu'on traite les enfants comme nous. Nous avons cependant manqué de perdre un de nos marins qui tomba dans la mer, dimanche dernier. La mer était forte et le vent aussi: heureusement on put le sauver avec la chaloupe. — Le Très-Révérend Père Général a déjà bien voulu nous écrire; sa lettre nous attendait ici pour nous consoler.

NOTE SUR DON MIGUEL

ROI DE PORTUGAL.

Parmi les papiers laissés par le Père Delvaux, nous trouvons une pièce inachevée portant pour titre : *Note sur Don Miguel, roi de Portugal*. Ces quelques pages s'arrêtant aux premières années du fils de Jean VI, nous aurions hésité à les publier, si elles n'étaient une protestation contre une abominable calomnie : aussi nous les donnons moins comme un article biographique que pour un acte de justice et de reconnaissance.

Il est peu de princes sur la personne duquel la calomnie se soit plus exercée que sur celle de l'infortuné roi de Portugal, Don Miguel I^{er} ; et, à voir la facilité avec laquelle elle a été accueillie, même de ceux qui se croient encore consciencieux. Le prodige n'est pas qu'il ait enfin succombé, mais bien qu'il ait pu se soutenir six années entières au milieu d'un déluge de cette encre infernale, dont Voltaire disait que chaque goutte ne laissait pas d'imprimer toujours sa tache ineffaçable. Que, dans tous les pays, les méchants et les ennemis de l'ordre prissent à tâche de noircir ce prince, on le conçoit, il était l'unique obstacle à la régénération dérisoire qui se fait en ce moment en Portugal, et qui s'étendra à toute l'Europe ; mais que les honnêtes gens et les ennemis des révolutions, mais que les souverains et leurs ministres, les plus intéressés au maintien

de l'ordre, aient reçu des premiers, c'est-à-dire d'une source aussi impure, ces calomnies atroces comme autant de vérités, voilà ce qui afflige profondément. Être chargé d'opprobres par les méchants n'est donc plus l'éloge de l'homme vertueux ?

Mais l'infortuné Don Miguel aurait-il pu se consoler d'être ménagé par un parti qui en voulait bien plus à sa vertu et à sa religion qu'à son sceptre et à sa couronne ? Au reste, que l'Europe religieuse considère le dénouement de ce triste drame, et qu'elle juge si les acteurs d'une catastrophe, qui renverse jusqu'aux fondements l'édifice social et religieux d'une des plus intéressantes nations du monde, pouvaient être fort délicats sur les moyens à employer. A la vue d'un peuple généreux qui perd en un instant ses plus chères et ses plus vénérables institutions, peut-être sera-t-on plus équitable envers son roi, dont tout le crime a toujours été de s'opposer comme un mur d'airain au torrent des révolutions qui le menacent depuis longtemps. Voici quelques faits dont j'ai été témoin ou dont je puis garantir l'authenticité, et qui aideront peut-être à détromper sur son compte quelques esprits de bonne foi.

On accuse Don Miguel d'*hypocrisie* : on aurait dû se souvenir que c'est, dans un siècle impie, l'accusation banale de tout ce qui n'est pas religieux contre ce qui l'est encore, et accusation qui, d'un côté, ne suppose pas trop de faiblesse dans celui auquel on l'intente, puisqu'on avoue qu'il osé braver son siècle, et, de l'autre, en montre passablement dans ceux qui l'intendent, puisqu'il n'est rien de si aisé que d'appeler hypocrisie ce qui a toute l'appar-

rence d'une religion sincère et rien de si lâche que d'aller fouiller dans l'intention, pour noircir un homme qui a toute l'apparence de la vertu. Non, la religion du roi de Portugal ne peut être accusée d'hypocrisie; la preuve en est que jamais elle n'a été prise en défaut, et dans un âge et au milieu d'une variété de fortunes et de situations, et malgré des intérêts d'une importance qui auraient bien pu, non pas excuser, mais du moins expliquer quelque vacillation sur ce point.

Dès sa plus tendre enfance, il se distingua de son frère par sa piété, tout pieux que celui-ci ait toujours paru envers Dieu tant qu'il le fut envers le roi son père. Un fait assez singulier sembla marquer au coin de la religion l'entrée du jeune prince dans le monde. Au moment de sa naissance, la reine Dona Carlotta, sa mère, demanda qu'il fût nommé *Miguel*, et, sur les remontrances du roi Jean VI, qu'aucun prince de sa famille n'avait porté ce nom, elle obtint du moins qu'on en remit la décision au sort, et il amena trois fois de suite le nom de Miguel. A ce fait, il n'a eu aucune part, et nous ne pouvons lui en faire un mérite; mais il fallait le rappeler aux âmes chrétiennes, pour commencer à les réconcilier avec un prince auquel le ciel sembla, dès lors et plusieurs fois depuis, s'intéresser d'une manière sensible. D'ailleurs elles en seront moins disposées à regarder comme hypocrite sa tendre piété pour son saint patron, dont il fit depuis placer une belle statue dans sa chapelle particulière, pour lui rendre un culte journalier. La confiance en ce saint archange, que le Portugal honore comme son ange tutélaire, lui fit choisir le jour de sa fête,

29 septembre 1832, pour mettre un terme, par une attaque générale, à la révolte de la seconde ville du royaume, qui avait été sourde à tant de sommations paternelles, et dont la prise devait épargner tant de malheurs.

Les ennemis de Don Miguel n'ont pas vu sans doute que les inclinations religieuses de ce prince datent d'un âge où l'on ne sait pas se contrefaire longtemps, et où l'on a aucun intérêt à se feindre religieux, à la Cour. Je pourrais citer plusieurs traits : mais je ne puis me dispenser d'en citer un qui donna lieu par la suite à un acte de générosité trop remarquable pour être passé sous silence. Vers l'âge de sept ans, un jour que les enfants avaient accompagné Don Jean VI au palais de Bemposta, Don Miguel, arrêté dans la cour intérieure contiguë à la chapelle royale, y élevait la voix, et, dans l'ardeur de ses jeux, criant comme l'on fait à cet âge, troublait le silence du lieu saint, où se faisait alors l'office canonial. Le chanoine chargé du bon ordre de cette chapelle sort pour remédier à ce désordre, et, sans se laisser imposer par la dignité du jeune coupable, reprend Son Altesse, et, dit-on, avec quelque peu de sévérité, le menaçant d'en rendre compte à Sa Majesté. C'en fut assez pour engager depuis Don Miguel, monté à son tour sur le trône, à choisir ce même chanoine pour son confesseur, n'imaginant pas sans doute pouvoir rencontrer ailleurs une liberté plus apostolique, dans l'exercice du ministère toujours difficile de reprendre et d'avertir un monarque, ou plutôt suivant toujours son inclination naturelle à se venger par des bienfaits.

Sa piété envers la sainte Vierge commença au berceau et

le porta dès lors à honorer spécialement son Immaculée-Conception : c'est sous ce titre qu'elle est la patronne de tout le royaume. Au berceau donc, quand on lui présentait des images de Marie, il distinguait, entre toutes, celles qui rappellent ce mystère et les affectionnait particulièrement.

Un événement religieux, qui fit beaucoup de bruit en Portugal pendant la première révolution, fut l'invention d'une antique statue de Marie, à deux lieues de Lisbonne, dans une grotte ignorée, qui semblait avoir servi de retraite à quelque solitaire. Cette découverte eut lieu à la fin de mai, et la décadence des affaires du gouvernement constitutionnel, qui suivit immédiatement, fit facilement voir aux Portugais religieux un prodige de miséricorde dans l'apparition de cette image de Marie immaculée dans sa Conception. Le concours fut immense à la sainte grotte. De nombreux miracles s'y opérèrent; les constitutionnels alarmés ordonnèrent la translation de la statue à Lisbonne, espérant arrêter ainsi, ou surveiller de plus près un concours dont ils craignaient les suites; mais ils ne firent que donner à l'image miraculeuse plus de célébrité. Après sa translation dans l'église métropolitaine, qui fut un vrai triomphe, elle continua, et sans interruption jusqu'à ces derniers temps, à opérer des prodiges de tout genre, et à être vénérée par les bons Portugais comme le salut de leur patrie.

L'infant Don Miguel, dans la famille royale, se distingua à cette occasion par un redoublement de dévotion à la Reine du Ciel, sous le titre de son Immaculée-Conception.

Le premier, il eut l'idée de faire graver l'image de la nouvelle statue miraculeuse dans le fond d'un Cœur de Jésus entr'ouvert, et, comme cela se fit à l'occasion d'une des démarches les plus importantes et des plus héroïques de sa vie, nous ne le passerons pas sous silence. Il fit donc faire la gravure dont je parle pour sa fameuse expédition de Villa-Franca, surnommée à cette occasion-là Villafranca de la Restauration, et le 30 avril 1824, il la distribua de sa propre main à ses principaux compagnons d'armes, après une courte allocution, où il ne fut question que d'une confiance sans bornes en celle dont il leur remettait l'image. Elle ne trompa point ses espérances, et le Portugal était sauvé, si le faible Jean VI, après avoir embrassé son fils, comme son libérateur, n'avait écouté les ennemis du jeune prince, qui étaient aussi les siens, et ne s'était laissé persuader qu'il en voulait à sa couronne.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
I. Le marquis Saraiva au Révérend Père Provincial, à Paris. — Lisbonne, ce 3 janvier 1829.	4
II. Le Père Godinot à M. le marquis de Saraiva. — Paris, 24 janvier 1829.	5
III. M. l'abbé Labarraque au Révérend Père Godinot. — Bayonne, 4 janvier 1829.	7
IV. Le Révérend Père Godinot à M. l'abbé Labarraque. — Paris, 18 janvier 1829.	9
V. Le consul d'Espagne au Révérend Père Godinot, à Paris. — Bayonne, 15 janvier 1829.	11
VI. Le Père Godinot au consul d'Espagne, à Bayonne. — Paris, 25 janvier 1829.	13
VII. M. Saraiva au Révérend Père Provincial, à Paris.—Lisbonne, ce 14 février 1829.	15
VIII. Le Père Godinot à M. Saraiva, à Londres. — Paris, 14 mars 1829.	18
IX. M. Saraiva au Révérend Père Provincial, à Paris. — Londres, 17 mars 1829.	22

	Pages
X. M. Saraiva au Révérend Père Provincial, à Paris.—Londres, 20 mars 1829. . .	23
XI. M. Saraiva au Révérend Père Provincial, à Paris. — Londres, ce 14 avril 1829.	27
XII. M. Saraiva au Révérend Père Provincial, à Paris. — Londres, ce 31 juillet 1829.	30
XIII. Le Père Delvaux au Révérend Père Godi- not. — Bayonne, 23 mars 1829. . .	31
XIV. Le Père Delvaux au Révérend Père Godi- not. — Le Passage, 25 mars 1829. .	32
XV. Le Père Delvaux au Révérend Père Godi- not, à Paris. — Madrid, 4 avril 1829. .	42
XVI. Le Père Delvaux au Révérend Père Godi- not, à Paris. — Madrid, 15 avril 1829.	59
XVII. Le Père Mallet au Père Cuenet, à Dôle.— Madrid, ce 20 avril 1829.	62
XVIII. Le Père Delvaux au Révérend Père Godi- not. — Madrid, 22 avril 1829. . . .	67
XIX. Le Père Delvaux au Révérend Père Godi- not, à Paris. — Madrid, 5 mai 1829. .	73
XX. Le Père Delvaux au Révérend Père Rosa- ven, à Rome. — Madrid, 8 mai 1829.	79
XXI. Le Père Delvaux au Révérend Père Varin, à Paris. — Madrid, 20 mai 1829. . .	81
XXII. Le Père Delvaux au Révérend Père Godi- not, à Paris. — Madrid, 15 juin 1829.	87
XXIII. Le Père Pouty au Révérend Père Godinot, à Rome. — Madrid, 21 juin 1829. . .	93
XXIV. Le Père Delvaux au Révérend Père Godi- not, à Rome. — Madrid, 29 juin 1829.	98

	Pages
XXV. Le Père Delvaux au Père Desbouillons, à Aiguines (Var). — Madrid, 10 juillet 1829.	103
XXVI. Le Père Delvaux au Révérend Père Godinot, à Rome. — Madrid, 28 juillet 1829.	121
XXVII. Extrait d'une lettre du Père Varin au Père Grail, à Aiguines (Var). — Paris, ce 2 août 1829.	126
XXVIII. Le Père Delvaux au Révérend Père Godinot, à Rome. — Badajoz, 6 août 1829.	129
XXIX. Le Père Delvaux au Révérend Père Godinot, à Aix. — Lisbonne, 26 août 1829.	131
XXX. Le Père Delvaux au Révérend Père Godinot, à Paris. — Lisbonne, 4 septembre 1829.	147
XXXI. Le Père Delvaux au Père Varlet, au collège du Passage. — Lisbonne, 24 septembre 1829.	161
XXXII. Le Père Delvaux au Révérend Père Godinot, à Paris. — Lisbonne, 28 septembre 1829.	175
XXXIII. Le Père Delvaux au Révérend Père Godinot, à Paris. — Lisbonne, 14 octobre 1829.	180
XXXIV. Le Père Delvaux au Révérend Père Godinot, à Saint-Acheul. — Marvilla, 26 novembre 1829.	187
XXXV. Le Père Delvaux au Révérend Père Godinot, à Paris. — Marvilla de Lisbonne, 20 décembre 1829.	202
XXXVI. Le Père Mallet au Révérend Père Godinot,	

	Pages
à Paris. — Lisbonne, le 29 décembre 1829.	210
XXXVII. Le Père Delvaux au Révérend Père Druihet, à Paris. — Marvilla-Lisbonne, 22 janvier 1830.	214
XXXVIII. Le Père Delvaux au Révérend Père Druihet, à Laval. — Marvilla-Lisbonne, 13 février 1830.	216
XXXIX. Le Père Delvaux au Révérend Père Druihet, au collège du Passage.—Lisbonne, 25 mars 1830.	220
XL. Le Père Delvaux à M. Bellefroid avocat, à Liège. — Lisbonne, 29 mars 1830.	234
XLI. Le Père Delvaux au Révérend Père Druihet, à Paris. — Marvilla de Lisbonne, 27 mai 1830.	245
XLII. Le Père Trancart au Révérend Père Varin, à Paris. — Le Passage, 28 juillet 1830.	256
Le Père Delvaux aux Pères du collège du Passage. — Lisbonne, 30 juin 1830.	257
XLIII. Le Père Delvaux au Révérend Père Druihet, à X... — Lisbonne, 13 octobre 1830.	267
XLIV. Le Père Delvaux au Révérend Père Gury, à Lyon.—Lisbonne, 24 décembre 1830.	270
XLV. Le Père Delvaux à Madame Delvaux, religieuse du Sacré-Cœur. — Lisbonne, 3 janvier 1831.	281
XLVI. Le Père Delvaux au Révérend Père Druihet, à Lyon.—Lisbonne, 3 février 1831.	286
XLVII. Le Père Delvaux au Révérend Père Drui-	

	Pages
lhet, à Lyon.—Lisbonne, 28 mars 1831.	296
XLVIII. Le Père Delvaux au Révérend Père Drui- lhet, au collège du Passage. — Lis- bonne, 18 mai 1831.	307
XLIX. Le Père Delvaux au Révérend Père Des- bouillons, à Saint-Joseph (Aix).— Lis- bonne, 6 janvier 1832.	310
L. Le Père Delvaux au Révérend Père Drui- lhet, à Paris.—Lisbonne, 3 février 1832.	314
LI. Le Père Delvaux au Révérend Père Drui- lhet, à Paris.—Coïmbre, 10 mars 1832.	319
LII. Le Père Delvaux au Révérend Père Drui- lhet, à Paris.—Lisbonne, 13 mai 1832.	345
LIII. Le Père Delvaux au Révérend Père Drui- lhet, à Fribourg (Suisse). — Lisbonne, 3 juillet 1832.	349
LIV. Le Père Delvaux au Révérend Père Drui- lhet, à Paris. — Lisbonne, 19 septem- bre 1832.	353
LV. Le Père Delvaux au Révérend Père Bou- langer, au <i>Collège impérial</i> , à Madrid. — Lisbonne, 20 septembre 1832.	361
LVI. Le Père Delvaux au Révérend Père Drui- lhet, à Paris. — Lisbonne, 17 octobre 1832.	368
LVII. Le Père Delvaux au Père Jennessaux, à Paris. — Coïmbre, 30 janvier 1833.	372
LVIII. Le Père Delvaux au Révérend Père Drui- lhet, à Paris.—Coïmbre, le 17 février 1833.	374
LIX. Le Père Delvaux au Révérend Père Drui-	

	Pages
lhet, collège Saint-Joseph, au Passage. — Lisbonne, 16 mai 1833.	383
LX. Le Père Delvaux au Père Jenneaux, à Paris. — Lisbonne, 17 mai 1833. . .	391
LXI. Le Père Delvaux au Révérend Père Re- nault, au collège du Passage, près Saint-Sébastien (Espagne).—Lisbonne, 15 juin 1833.	396
LXII. Le Père Delvaux au duc de Palmella, mi- nistre du régent don Pedro. — Lis- bonne, 26 juillet 1833.	402
LXIII. M. Yvers à sa famille, à Londres. — Lis- bonne, 27 juillet 1833. — Continué en mer, sur le brick sarde l' <i>Assomption</i> , faisant voile pour Gênes.	414
LXIV. Le Père Delvaux à M. Picot, à Paris. — A bord du brigantin sarde l' <i>Assomption</i> , faisant voile de Lisbonne pour Gênes. — 15 août 1833.	424
LXV. Le Père Delvaux au Père Jenneaux, à Paris.—Varignano, golfe de la Spezia, 25 août 1833.	443
LXVI. Le Père Mallet au Révérend Père Delvaux, à Gênes. — Coïmbre, 20 mai 1834. (Reçue à Paris le 8 juillet).	447
LXVII. Le Père Rousseau au Révérend Père Del- vaux, à Paris. — Gênes, le 1 ^{er} septem- bre 1834.	455
APPENDICE.	465



Poitiers. — Imprimerie de Henri Oudin, rue de l'Éperon, 4.

H. HUTMACHER
PAPIERHANDLUNG
BUCHBINDEEI
MÜNCHEN







